

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

**Hitchcock
Présente - 16 -
Histoires à
Donner le**

Hitchcock, Alfred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HITCHCOCK

PRÉSENTE

HISTOIRES
A DONNER
LE FRISSON



HISTOIRES À DONNER

LE FRISSON

RECUEILS D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET :

HISTOIRES TERRIFIANTES

HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

HISTOIRES ABOMINABLES

HISTOIRES À LIRE TOUTES PORTES CLOSES

HISTOIRES À LIRE TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

HISTOIRES À NE PAS FERMER L'ŒIL DE LA NUIT

**HISTOIRES À DÉCONSEILLER AUX GRANDS
NERVEUX**

HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU MAÎTRE ÈS CRIMES

HISTOIRES QUI FONT MOUCHE

HISTOIRES SIDÉRANTES

HISTOIRES À CLAQUER DES DENTS

HISTOIRES QUI RIMENT AVEC CRIME

HISTOIRES À DONNER LE FRISSON

ALFRED HITCHCOCK

présente

**HISTOIRES À DONNER
LE FRISSON**

Le titre original de cet ouvrage est :

**TALES TO MAKE YOUR TEETH
CHATTER**

LA MEUTE SILENCIEUSE

(The Followers)

par BORDEN DEAL

Ils étaient trois, et l'homme était seul - avec sur lui de l'argent qui ne lui appartenait pas. Bryan les avait remarqués pour la première fois en descendant de l'autobus, dans le quartier résidentiel où il vivait. Quittant leurs sièges à l'arrière, ils s'étaient levés et l'avaient suivi. Ils n'étaient pas dans leur véritable quartier, Bryan l'avait vu tout de suite ; ils venaient de l'autre côté de la ville, des parages de l'école où il enseignait pendant la journée.

Dans la poche intérieure de son veston, il y avait une enveloppe avec l'argent de l'Association des Parents et Professeurs - deux cent cinquante dollars qu'il avait recueillis à la réunion de la soirée en sa qualité de trésorier, et qui devaient servir à acheter des uniformes pour l'orchestre de l'école. Cette enveloppe, bourrée de petits billets, il en sentait le poids. Son cœur battit plus vite quand il prit conscience du danger. Il était tard, trop tard. Et la rue, bien qu'éclairée, était absolument déserte. Ils suivaient. Ils suivaient et attendaient. Bryan continuait à marcher, sentant ses jambes trembler, essayant pourtant de garder le dos droit et l'air assuré.

Il les connaissait. Non pas ces trois-là individuellement, mais leur espèce nouvelle et dangereuse. Il essayait chaque jour depuis six ans de percer leur armure d'indifférence et d'arrogance. Ils avaient tous trois le cheveu long et lisse, taillé en queue de canard, la même veste au col relevé jusqu'aux oreilles. Celui du milieu était grand, l'un des deux autres petit et trapu, le troisième sans trait notable. Ils donnaient pourtant l'impression d'être de vrais triplés, d'agir d'une façon identique. Ils marchaient au milieu du trottoir et leurs pas rythmaient sans cesse un ballet curieusement syncopé.

Bryan avait peur.

Veulent-ils de l'argent ? Ou seulement se payer le plaisir sadique de battre, de piétiner un adulte ? Ils ne peuvent pas s'attendre à trouver sur moi deux cent cinquante dollars. Quand ils les verront, peut-être oublieront-ils leur envie de battre, de tuer ? Peut-être cela me sauvera-t-il ?

Il repoussa cette pensée ; ce n'était pas son argent... sauf pour les cinq dollars qu'il avait mis lui-même en commençant la quête. C'était l'argent de gens comme lui, cinq dollars par-ci, cinq dollars par-là ; et qu'ils lui avaient donné à garder, parce qu'ils avaient confiance en lui.

Cet argent n'appartenait même pas seulement à ceux qui l'avaient donné, mais aussi aux enfants ; ils avaient des instruments et ils étaient fiers de leur orchestre, mais ils n'avaient pas d'uniforme pour aller avec cette fierté. Il les leur fallait, ces uniformes.

À vrai dire, l'orchestre n'avait jamais été bien formidable. L'école se trouvait dans un quartier pauvre, et l'argent était rare. Les instruments étaient tout cabossés, usés par les allées et venues chez les prêteurs sur gage - il le savait, lui qui avait aidé à les acheter. Les gosses, ces dernières années, n'étaient pas aussi désireux qu'ils auraient dû l'être de faire partie de l'orchestre. Tout au moins jusqu'au moment où il leur avait promis, à la réunion, que l'Association des Parents et Professeurs leur achèterait de beaux uniformes neufs.

Il pressa le pas. Toute cette activité déployée pour les uniformes, c'était avant qu'il eût décidé de quitter l'école, d'abandonner le professorat à la fin du trimestre. Cette décision n'était qu'une raison de plus de tenir sa promesse. Après toutes ces années d'efforts infructueux, il laisserait derrière lui au moins cela : un peu de fierté commune. Et l'argent pour le premier acompte était dans la poche gauche de son veston.

Il se demandait pourquoi ses trois poursuivants différaient leur attaque, car les rues, quoique bien éclairées, étaient désertes. Il arriverait bientôt chez lui et pourrait appeler la police. Au croisement suivant il traversa la rue et ce nouvel angle de vision lui montra qu'ils s'étaient rapprochés. S'ils pouvaient seulement attendre encore quelques rues.

Soudain il faillit s'arrêter, frappé par le souvenir d'un article paru dans le journal la semaine précédente. Il savait maintenant pourquoi ils attendaient... Un homme avait été suivi chez lui et attaqué sur le seuil de sa porte, juste comme il mettait la clé dans la serrure. Ils avaient pénétré de force dans la maison, et Bryan revoyait les photos de la femme et de la fille de cet homme, leur visage ravagé par l'horreur des violences subies.

Ils attendent, pensa-t-il. Ils savent que je les conduis chez moi. Il se força à marcher, traînant des pieds lourds comme du plomb, torturé par la décision à prendre. Son refuge, si proche l'instant d'avant, était maintenant si loin... Et si je faisais demi-tour et que je leur mette

l'argent dans les mains, peut-être que ?...

Non, il ne ferait pas ça. Il n'irait pas chez lui - et il ne donnerait pas l'argent non plus. Il faut que je continue. Que je continue à marcher et à réfléchir. Il n'y a pas de refuge ni de sécurité ailleurs que dans ma pensée et ma force.

Au prochain coin de rue, il lui fallut un grand effort de volonté pour se détourner du chemin de sa maison. Il le fit pourtant, s'engageant dans une rue qu'il n'avait jamais prise dans le trajet le plus court qu'il empruntait chaque jour. Du coin de l'œil, il les vit qui le suivaient, tous trois de front, avec un mouvement d'une précision sinistre. Ils ne se pressaient toujours pas de le rejoindre, maintenant soigneusement la distance d'un demi- pâté de maison entre eux et leur proie.

Dès qu'il fut hors de vue, après le coin de la rue, il éprouva une terrible envie de courir. Il se raidit, pour s'obliger à conserver la même démarche lourde et traînante. Il faut que je réfléchisse, se disait-il farouchement, luttant contre une peur qui le suffoquait. Ils me rattraperaient avant le prochain croisement, parce qu'ils sont jeunes et costauds.

Si seulement il pouvait retrouver, souhaitait-il ardemment, la force qu'il avait pendant la dernière guerre comme jeune capitaine d'artillerie. Il était alors endurci mais souple, et aussi sûr dans ses mouvements que dans son commandement. Il s'était épaissi, il commençait à bedonner - quelques mètres d'une course éperdue, puis le tourbillon d'une courte lutte sans espoir, le laisseraient pantelant, les jambes incapables de le soutenir.

Peut-être allait-il croiser une voiture de police ? Il se voyait déjà courant dans la rue, faisant signe aux agents de stopper, de le prendre sous leur protection. Sa seule chance maintenant ; ça ou un groupe de gens assez nombreux... Car les trois ne resteraient pas toujours à le suivre; ils comprendraient bientôt qu'il ne rentrait pas chez lui. Et alors...

Il hésita au croisement suivant, puis s'engagea dans la première rue venue, sans réfléchir. Ce fut une erreur, car avant la fin du pâté d'immeubles la rue devint plus sombre. Les pas se rapprochèrent. Pas moyen de leur échapper, pensa Bryan avec désespoir. Tout ce que je peux espérer, c'est qu'ils se contentent de me rosser, et me laissent dans un coin avec la figure en sang et les poches vides. Et l'argent des uniformes envolé...

Oui, avec tout cet argent dans la poche, il aurait dû rentrer

directement chez lui après la réunion. Mais deux de ses vieux copains du 89^e lui avaient téléphoné à l'école. Ils voulaient aller voir une opérette, ensuite souper et boire un verre avec lui. Il avait accepté, parce qu'ils n'habitaient pas la ville et n'y venaient qu'une ou deux fois par an.

Il continuait de marcher obstinément, espérant contre tout espoir trouver une voiture de police, des gens, un poste d'essence ouvert. Il pensait à ses camarades de guerre. Comme nous étions jeunes et forts ; et même braves, se dit-il en songeant à cette décoration pas tellement courante qui était maintenant chez lui, dans sa boîte à boutons de manchettes. Aujourd'hui j'ai vieilli, j'ai un peu trop de graisse autour de la taille.

Jusque-là il avait été le jouet de sentiments divers ; maintenant il réfléchissait et cette activité de son cerveau eut, pour un temps, raison de sa peur. Même si tu n'as pas réussi, tu as sûrement appris quelque chose sur leur compte... puis une tentation soudaine lui vint : tu peux toujours les acheter avec cet argent... Essayer en tout cas...

Il se laissa aller à cette pensée avant de la repousser une nouvelle fois dans un sursaut de révolte. Je vais faire demi-tour, aller à leur rencontre. Peut-être s'écarteront-ils pour me laisser passer ? Il savait bien pourtant qu'il ne s'en tirerait pas si facilement. Ils se tiennent tellement serrés ; jamais je ne pourrai... jamais, jamais... je ne pourrai briser cette chaîne qui les lie pour une action et dans un but commun. Pas plus que je n'y arrive en classe.

Ces garçons n'étaient pas des individus, c'était un groupe. Impossible de les décrire, de les caractériser, de penser à eux autrement qu'en tant que groupe. Esprit de groupe, pensée de groupe, corps de groupe. Ils n'étaient pourtant que trois, mais c'était plus que suffisant...

Il comprit alors qu'il lui fallait les affronter. Et dans ce quartier inconnu, il ne trouverait ni magasin ni poste d'essence ouverts pour lui donner asile. Bientôt ils allaient se fatiguer d'attendre et passer à l'attaque.

Il ne pouvait compter que sur lui-même - sur son expérience, son courage, sa chance. Un homme seul, un individu contre un groupe. Courage et chance à un contre trois...

Il aperçut un passage qui s'ouvrait de son côté de la rue, et d'où dépassait sur le trottoir le capot d'un camion garé pour la nuit. Les bâtiments étaient hauts et sombres, probablement des entrepôts. Il ne savait pas où il était. De toute façon, il aurait été incapable de

retrouver directement le chemin de sa maison.

En s'approchant du passage, il remarqua que le camion n'occupait pas tout l'espace libre, qu'il restait juste assez de place entre lui et le mur pour qu'un homme puisse s'y glisser.

Cela déclencha chez lui un souvenir, celui d'un enfant qu'il avait vu se faire battre dans la cour de l'école, et il comprit tout d'un coup que cet acte sauvage était lié à son aveu final d'insuccès et à sa ferme décision d'abandonner l'enseignement.

Il se souvenait du garçon, terrifié mais plein de défi, au milieu du cercle de ses camarades. Sa veste était déjà déchirée, son visage en sang. Bryan s'était aussitôt hâté vers la scène pour les disperser. En vain ; sa voix, ses paroles sévères étaient restées sans effet. Sans signal visible le cercle s'était fermé, foudroyant, répondant au radar collectif. Quand ils eurent fini, leur victime n'était plus qu'un pauvre petit tas inconscient de chair déchirée.

L'après-midi, seul dans son bureau à corriger des copies, la décision de tout quitter s'était ancrée dans l'esprit de Bryan. Il avait enfin compris, inévitablement, l'étendue de sa faillite. Il voyait que le professeur était submergé sous le nombre et la cohésion du groupe auquel il lui faut faire face. Il ne peut le pénétrer et lui donner son enseignement que si le groupe le veut bien. Ce consentement, rare et capricieusement accordé, Bryan ne savait comment l'obtenir. Ce n'était pas à ce genre d'enseignement qu'il s'était préparé. Aussi avait-il décidé de partir à la fin du trimestre, sans savoir ce qu'il ferait ensuite ; en tout cas, ce serait quelque chose dont les résultats et le succès éventuel ne dépendraient que de lui seul.

Il s'arrêta devant l'aile du camion et se retourna lentement pour les regarder. Ils étaient tout près, mais il ne pouvait toujours pas distinguer leurs visages, seulement la forme de leurs trois corps soudés. Ils ne comptent plus que je les amènerai chez moi, pensa-t-il avec la même certitude que s'ils le lui avaient dit. Il faut que je me décide...

Il entra dans le passage et se glissa le long du camion dans l'obscurité. Ce n'était pas qu'il eût envie de le faire, son instinct lui criait de fuir aveuglément vers les lumières, vers les gens. Ici, il faisait froid et noir, et il était seul. Les relents de poisson émanant du camion lui donnèrent la nausée.

Il mit dans sa poche une main tremblante et toucha son petit canif si peu fait pour le combat. Il le prit pourtant et en ouvrit la lame, tout en

sachant bien le genre de couteaux qu'ils auraient, eux...

Un bruit de mouvements précipités lui parvint de la rue : « Dépêche-toi », fit une voix, « il sera sorti par l'autre côté avant que nous... »

Déjà ils se glissaient par l'étroite ouverture.

- Je suis là, dit Bryan, je ne fuis plus.

La fermeté de sa voix le surprit ; forte et claire, elle ne trahissait rien de la peur qu'il savait être en lui. Elle stoppa net ses poursuivants dont le silence surpris lui fut presque tangible.

- Vous feriez aussi bien de sortir, fit une des voix. Donnez-nous votre fric et nous vous laisserons filer.

Il passa la main gauche à l'intérieur de son veston pour y sentir le poids de l'enveloppe lourdement chargée de petits billets ; ils étaient sales, froissés, usés d'avoir passé dans tant de mains. On les lui avait donnés à garder, pour qu'ils se transforment ensuite en uniformes neufs dont les garçons de l'orchestre avaient besoin - parce que leurs instruments étaient usés et cabossés.

Ce n'était pas vraiment une décision qu'il prenait. Il n'y a pas de marchandage possible entre un individu et un groupe-force : il ne peut que le combattre. En même temps qu'il en eut la tentation, Bryan comprit qu'il ne pouvait se fier à eux, qu'il ne pouvait pas les croire.

Sa voix était toujours ferme quand il répondit, presque immédiatement :

- Je suis un maître d'école, vous savez bien que je n'ai pas d'argent.

C'était la bonne réponse, mais la mauvaise aussi. Il le comprit au changement de ton du garçon.

- Ah ! Vous êtes maître d'école ! Bien content de l'apprendre ! Allez, sortez !

- Je ne sors pas. Il faudra que vous veniez me chercher, dit Bryan, un frisson glacé lui courant dans le dos.

Ils ne répondirent pas, mais il les entendit qui parlaient à voix basse en raclant des pieds. Dans le noir, tendu, il attendait.

- Ça va, le prof, on va te chercher, fit une autre voix, puisque tu ne veux pas sortir et encaisser ce qui te revient.

- Ça ne sera peut-être pas si facile. Je ne crains plus rien maintenant, pas plus que si j'étais chez moi.

Comme ils ne répondaient pas, il continua :

- Je n'ai pas vu vos figures, mais je vous connais. Dans la rue vous me tueriez. Ici je suis en parfaite sécurité. Et savez-vous pourquoi ?

Il y eut quelques bruits sur le trottoir, mais ce fut tout.

- Parce qu'il vous faut venir seuls, dit-il doucement. Un par un entre le camion et le mur.

Il entendait le bruit de sa respiration, mais contrôlait sa voix, car il avait soudain saisi cette vérité qui lui avait échappé pendant six ans d'insuccès.

- Et ça, vous ne le pouvez pas. Parce qu'il n'y a pas de chef parmi vous. Vous êtes tous des suiveurs ; votre chef, c'est la volonté collective du groupe.

Il écouta. Silence.

- Il faut qu'un de vous se décide. Qu'il vienne tout seul vers moi dans le noir, comme s'il n'y avait plus de bande pour le soutenir.

Toujours rien. Rien que le silence. Une vague de peur l'assaillit, bientôt calmée par sa confiance nouvelle. Soudain; il entendit un bruit derrière lui et se retourna vivement.

À la faible lumière provenant de l'extrémité du passage, il vit deux silhouettes qui s'avançaient vers lui dans l'obscurité. Ils sont plus malins que je ne croyais, gémit-il intérieurement. Pendant que je parlais, il y en a deux qui ont couru autour du bâtiment pour prendre l'autre entrée du passage. Ils m'ont piégé, et dans mon propre piège encore. Il me faut de nouveau les affronter ensemble.

Il s'adossa contre le camion, son inutile petit couteau dans la main. L'argent ne servirait plus à rien maintenant ; même cette mince protection avait disparu. Il les regardait venir vers lui d'un pas sinistrement égal. Il n'attendait d'eux nulle pitié ; pas maintenant qu'ils savaient avoir affaire avec un « prof » ; pas après la vérité qu'il leur avait révélée sur eux-mêmes.

Puis il se rappela. Un des trois gardait la sortie vers la rue. Il se retourna sans hésiter et s'avança entre le camion et le mur vers le trottoir.

- Toi, là ! dit-il. Je sors. Et tu es seul. Tu es tout seul !

Il pouvait entendre la respiration du petit voyou solitaire. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour voir où étaient les deux autres.

- Toi et moi. Homme contre homme. J'arrive.

Il était presque sur le trottoir quand il entendit le bruit de la fuite. Il se dépêcha de sortir, mais c'était trop tard : le trottoir était vide. Il a fichu le camp, pensa Bryan avec soulagement. J'avais raison : seuls, ils ne peuvent faire front, ce ne sont que des suiveurs.

Il se retourna en direction du passage et cria d'une voix claire, provocante :

- Je suis à nouveau de l'autre côté du camion. Allez, allez ! Venez me chercher. Mais il faudra vous y prendre un seul à la fois. Allez !

Il écouta. Et bientôt le silence devint si profond qu'il sut qu'ils étaient partis, incapables de prendre individuellement la décision de passer entre mur et camion pour l'atteindre.

Il resta un moment sur le trottoir à regarder le passage sombre et désert. J'ai eu tort aussi, pensa-t-il. J'ai eu tort à l'école. Au bout d'un certain temps je les ai toujours considérés comme un groupe, jamais comme ils sont une fois qu'on brise le groupe en individualités distinctes. Voilà l'erreur. Ma plus grande erreur.

Il prit le chemin du retour. Il se sentait merveilleusement libre, de toute crainte, de toute incertitude.

SUR LA ROUTE DU SUD

(Dead Stop On The Road South)

par ROBERT COLBY

Ils venaient juste de quitter une section d'autoroute très roulante, mais à présent l'itinéraire en direction du Sud et de la Floride se continuait par une route étroite à deux voies qui traversait une série de petites villes. Décidé à atteindre l'endroit où ils s'arrêtaient d'habitude entre New York et la Floride avant minuit, Stan Sherwood ne tint pas compte de la limitation de vitesse et appuya sur l'accélérateur de sa luxueuse conduite intérieure toute neuve.

Stan et sa femme Barbara avaient roulé sans arrêt depuis l'aube. C'était un trajet familier monotone et, toujours pressés d'échapper à l'hiver, ils ne s'arrêtaient en général qu'une seule fois pour quelques heures de sommeil.

Stan Sherwood avait été directeur d'une importante charge d'agent de change de New York. Ses spéculations personnelles étaient souvent beaucoup plus audacieuses que celles de ses clients et, à trente-huit ans, il avait amassé une fortune assez grosse pour, s'il le voulait, qu'il pût se laisser vivre à son gré le reste de ses jours. Il avait tout vendu à l'exception de quelques valeurs de tout repos, et il était en train de réaliser une nouvelle fortune dans les affaires immobilières en Floride.

À côté de lui, Barbara, trente et un ans, en manteau de vison, séduisante bien qu'elle eût parfois un air hautain trompeur, versait du café d'une bouteille thermos. Elle lui présenta le gobelet.

- Non, merci, chérie. D'après l'odeur, je suis sûr que c'est le même café qu'on nous a servi l'année dernière, mais légèrement réchauffé. Tous les bistrots le long de la route dans ces localités ont le même marc de café.

Elle rit.

- Ils doivent avoir aussi le même cuisinier. Toute la nourriture a le même goût.

- Dans cette partie du pays, on n'appelle pas ça nourriture, répondit-il. N'as-tu pas lu les affiches ? *Manger et essence*. Cela fait couleur locale.

Rien que des gens simples qui servent du manger sans apprêt et de l'essence ordinaire.

- Ils n'apprêtent pas l'essence non plus ?

- Pas exactement. Parfois, ils y ajoutent un peu d'eau.

Elle lui alluma une cigarette ; il s'enquit de l'heure.

- Presque dix heures. Envie de dormir ?

- Non. Fatigué.

- Tu veux que je conduise ?

- Il faudra que nous nous arrêtions pour prendre de l'essence d'ici peu. Nous changerons à ce moment-là.

Ils franchirent un pont ; un poteau signalait le changement de comté. Un autre rappela que la vitesse de nuit était limitée à quatre-vingts kilomètres. Stan roulait à un peu plus de cent et ne tint pas compte une fois de plus de l'avertissement.

Quelques instants plus tard, il y eut un éclair rouge dans son rétroviseur et il jura à mi-voix quand la voiture de police arriva à sa hauteur et qu'un flic lui fit signe de se ranger. La somme importait peu, le procès-verbal n'était qu'un désagrément, mais avec la plaque d'un autre État on le conduirait au poste pour fournir une caution ou payer la contravention. De la manière dont ces péquenots de flics s'y prenaient, ça pouvait être long et, déjà épuisés, le retard les empêcherait d'arriver au luxe et au repos du meilleur motel de tout le parcours.

- Ça va nous coûter près d'une heure, dit-il à Barbara en braquant pour s'arrêter sur le bas-côté.

- Peut-être qu'ils se borneront à nous donner un avertissement, suggéra-t-elle avec espoir.

Il grogna.

- Jamais. Ils jetteront un coup d'œil sur la voiture, un autre sur toi dans ce manteau de vison, et ils doubleront l'amende. Ces rustauds vivent du sang des touristes qui traversent comme l'éclair leurs hameaux champêtres dans de grosses voitures pour se rendre en Floride.

- Tu parles comme un cynique, dit-elle. Ce n'est certainement pour eux

qu'un emploi et ils se moquent bien de l'endroit où nous habitons.

Avec un soupir, Stan arrêta le moteur et attendit. Ils étaient deux flics ; celui qui se trouvait à côté du conducteur descendit et s'approcha de la glace de Stan avec une démarche outrecuidante. Il était gros, grand et botté. Quelque chose dans la coupe de son uniforme et son attitude raide lui donnaient une arrogance qui rappelait la Gestapo.

Stan poussa le bouton et la glace électrique s'abaissa en laissant pénétrer un courant d'air glacé.

- Votre permis de conduire, monsieur ? demanda le flic.

Stan sortit le permis de son portefeuille et le tendit. Le flic l'examina brièvement à la lueur d'une lampe-torche et le lui rendit.

- Nous devons vous conduire au commissariat, monsieur Sherwood, dit-il.

Son visage semblait taillé à angles vifs dans une pierre blanche.

- Bon, fit Stan en sortant un billet de cinquante dollars, je reconnais que j'allais trop vite, mais nous sommes pressés par l'heure, alors pourquoi ne prendriez-vous pas ces cinquante dollars pour payer la contravention à ma place, brigadier ? Je vous en serais très reconnaissant.

Le flic jeta un coup d'œil au billet sans y toucher. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire de mépris.

- Voyons, monsieur, vous êtes trop avisé pour ça. D'ailleurs, je crois que vous allez avoir des soucis beaucoup plus graves qu'une méchante petite contravention pour excès de vitesse.

- Allons, brigadier, répliqua Stan en rangeant le billet dans son portefeuille, ne me menacez pas, je vous prie. Dites simplement ce que vous pensez.

- Vous saurez toujours à temps ce que je veux dire.

Son regard parcourut la voiture, glissa vers Barbara.

Il fit signe à son compagnon d'avancer, puis grimpa avec autorité dans la conduite intérieure.

- Suivez cette voiture de police, ordonna-t-il. Elle vous mènera au commissariat.

Stan mit le moteur en marche et suivit les feux arrière du véhicule qui s'éloignait. Inutile de discuter avec un plouc de flic, décida-t-il. Rester calme, parler à quelqu'un de plus haut placé.

- Pourquoi ne nous dites-vous pas ce qu'il en est ? demanda Barbara d'un ton acerbe en se tournant vers le flic avec une expression tendue, furieuse. Vous donnez à entendre que nous avons commis un crime, alors que nous ne sommes coupables que d'un excès de vitesse, comme vous le savez très bien.

- Tais-toi, dit doucement Stan. C'est évidemment une erreur et je mettrai les choses au point avec le responsable.

Peu après, ils quittèrent la grande route et suivirent un chemin bitumé défoncé pendant deux kilomètres et demi avant de prendre un chemin de terre jusqu'à une grille qui donnait accès à un bâtiment trapu. Au-dessus de la porte, il y avait un globe vert et une inscription *Commissariat auxiliaire du shérif*. L'immeuble était petit, gris et sombre.

Escortés par les deux agents, ils entrèrent dans une pièce rectangulaire contenant deux bureaux balafrés derrière une barrière, quelques chaises de bois, une antique machine à écrire et un classeur.

L'agent chauffeur appuya sur un bouton placé sur le mur à l'intérieur près de la porte, puis ils attendirent péniblement, debout derrière la barrière.

Après un temps qui parut suffisant pour rassembler un régiment, un homme entra par une porte au fond de la pièce. Il boutonnait une vareuse d'uniforme de shérif et lissait d'une main noueuse une grande masse de rudes cheveux noirs. C'était un individu corpulent avec un gros nez dans un visage carré à la mâchoire forte. Ses yeux bruns enfoncés sous des sourcils broussailleux paraissaient avoir été arrachés au sommeil. Ils étudièrent Stan et sa femme en manteau de vison, allant de l'un à l'autre d'un air de spéculation.

- Eh bien, eh bien, qu'est-ce que vous avez là, Floyd ? dit-il gaiement à l'agent qui avait procédé à l'arrestation, et dont le compagnon était affalé dans un coin, fumant une cigarette.

- Nous avons une drôle d'affaire sur les bras, shérif, dit Floyd en s'avançant derrière la barre.

Le shérif prit place à un bureau et ils conférèrent d'une voix inaudible. Un froncement de sourcils creusait les traits du shérif. Floyd lui passa une feuille de son carnet de notes, sur laquelle il avait écrit à la

lumière de sa lampe de poche pendant qu'il occupait la banquette arrière de la voiture de Sherwood. Le shérif chercha dans le classeur et en sortit un carré de papier qu'il posa sur son bureau à côté des notes de l'adjoint. Pendant un moment, il compara les deux papiers. L'air sombre, il leva les yeux.

- Excès de vitesse, déclara-t-il. Je n'ai rien à faire de ceux qui se livrent à des excès de vitesse, rien du tout. Dans ce comté, nous sommes très durs pour ce genre de contrevenants. Nous réglons ça de façon qu'ils ne nous oublient pas de sitôt. Mais, monsieur, vous avez une excuse vraiment valable, n'est-ce pas ?

- Non, monsieur, répondit doucement Stan. Je n'ai pas réellement d'excuse, et je suis désolé. Je désire payer l'amende.

- Pas d'excuse valable, heu. Alors là, je ne suis pas d'accord. Quand un homme conduit une voiture volée qui vaut près de cinq millions, il a toutes les excuses du monde pour filer pleins gaz sur la route. Parce qu'il doit tout naturellement se dépêcher pour échapper à la police. Et j'appelle ça une raison valable.

- Une voiture volée ! s'exclama Stan d'une voix incrédule. Quelle voiture volée ? J'ai acheté cette voiture à New York il y a trois mois et j'ai la carte grise prouvant qu'elle m'appartient. Il chercha la carte dans son portefeuille et la tendit par-dessus la barre.

Le shérif l'examina, puis jeta un coup d'œil sur son bureau.

- C'est bien la même voiture, d'après la liste des vols.

- Alors, il s'agit d'une erreur, n'est-ce pas ?

- Que non. Vous vous trompez ! À ce que je vois, vous et la femme, vous avez fauché la voiture de ce Sherwood. Peut-être par une escroquerie quelconque, ce n'est pas dit ici. Mais en tout cas, vous avez eu la voiture de ce type en même temps que son portefeuille et ses papiers.

- C'est fantastique ! s'écria Stan. Absolument fantastique ! Mon nom est Sherwood, et cette dame est Mme Sherwood.

- Oui, dit Barbara avec indignation. Je suis Mme Barbara Sherwood et voici mon mari. Avons-nous l'air d'un couple de voleurs de voiture ?

- Ma foi... Je dois reconnaître, rétorqua le shérif, que même dans ce vison volé vous me faites bonne impression, Miss. Mais là-bas, dans la prison pour femmes de l'État, nous avons quelques dames qui ont tout

autant de classe. (Il ricana.) Et beaucoup moins d'insolence.

- Votre humour ne me plaît pas, shérif je ne sais qui, gronda Stan.

- Shérif Clyde Hamlin, monsieur. Et vous ferez bien de vous habituer à mon humour parce qu'il se peut que vous ayez à le supporter pendant quelque temps encore.

Il alluma un cigare d'un geste avantageux.

- Vraiment ? fit Stan.

- Hmmm, confirma Hamlin avec un joyeux hochement de tête, en faisant un rond avec ses lèvres et soufflant la fumée vers eux par-dessus la barre. Eh oui, je vous dis la vérité du Bon Dieu.

- Je suis accusé d'avoir volé ma propre voiture ? Et ma signature, alors ? Je peux signer mon nom exactement comme sur ces papiers dans mon portefeuille.

- Un bon escroc est aussi un bon faussaire. N'est-ce pas exact, Bart ? dit Hamlin au second agent. Vous avez été gardien à la prison d'État et vous devez le savoir.

- Oui, shérif, répondit Bart. Vous pouvez m'en croire.

- Si c'est votre voiture, intervint l'adjoint Floyd, montrez-nous le titre de propriété ou une facture.

- Vous vous figurez que j'emporte des papiers comme ça sur moi ? Ils sont dans un coffre à la banque.

- Dommage, commenta le shérif. Là-bas, ils ne vous serviront à rien.

- Je voudrais téléphoner à mon avocat, déclara Stan.

Hamlin hocha la tête.

- D'accord. Vous avez quelqu'un du pays ?

- Évidemment non ! Je ne sais même pas le nom de la ville la plus proche. J'entends : mon avocat à New York.

- Nous n'autorisons pas d'appels téléphoniques à longue distance.

- Je paierai la communication.

- Peu importe. C'est le règlement et un règlement est un règlement. De toute façon, un de ces avocats véreux de New York ne vous servira à

rien. Vraisemblablement, il ne pourrait être ici avant un jour ou deux. Le tribunal vous en désignera un d'office.

- Très bien, dit Stan avec lassitude. Combien pour nous racheter de cette inculpation injustifiée ?

Le shérif se pencha vivement en avant.

- Cela m'a tout l'air d'un pot-de-vin. Vous êtes déjà sous le coup d'une accusation de tentative de corruption. L'agent m'a dit que vous avez essayé de l'acheter avec un billet de cinquante dollars. Je vous conseille de garder la bouche fermée si vous ne voulez pas vous retrouver la corde au cou, mon vieux.

- Je voudrais envoyer une demande de mise en liberté sous caution, dit Stan calmement.

Hamlin secoua la tête.

- Impossible de faire cela ce soir. Le vol de voiture est un crime et, dans ce cas, seul le juge peut fixer le montant de la caution.

- Et quand le juge sera-t-il disponible pour fixer la caution ?

- Je ne sais pas exactement. Il a un tas d'affaires à régler, assez pour emplir une grange. Avec de la chance, il pourrait y parvenir demain, mais je ne parie rien.

- Et entre-temps ? demanda Stan en s'efforçant de se contenir.

- Entre-temps, ici c'est une espèce de motel avec des barreaux. Nous avons plusieurs jolies chambres sur le derrière, toutes libres. La boustifaille n'est pas formidable, mais pas mauvaise non plus. Avancez et videz vos poches sur ce bureau-là.

Stan hésita. Floyd lui saisit le bras et, après avoir franchi une barrière pivotante, l'entraîna jusqu'au bureau. À côté de son portefeuille bourré de billets de banque, Stan posa ses clefs, un mouchoir, un carnet de chèques de voyage s'élevant à quinze cents dollars et son carnet de chèques personnel. Une montre de valeur et une bague en or furent aussi exigées de lui.

Le shérif engagea une feuille de papier dans la machine à écrire.

- Votre nom ? demanda-t-il.

- Stanley Sherwood.

- Votre *vrai* nom ?
- Stanley Sherwood.
- Joseph Smith, dit le shérif en tapant. Votre adresse ?
- La même que celle qui est sur ma carte d'identité et mon permis de conduire.
- Adresse inconnue, marmotta le shérif en tapant de nouveau. Occupation ?
- Placement en bourse et en immeubles.

Hamlin continua de taper. Il examina les objets sur le bureau, les enregistra, compta l'argent et les chèques. Il donna le papier à Stan qui le lut dans un brouillard de fureur et de frustration, persuadé qu'il allait se réveiller à tout moment de ce rêve sordide.

Il jeta un coup d'œil à sa femme qui se tenait stupéfiée de l'autre côté de la barre. Les yeux écarquillés, elle avait replié une main gantée de noir, et se mordait les jointures. Elle paraissait désespérément fragile et dépassée par les événements. Il la plaignit et, en même temps, s'irrita de son attitude stupide, souhaitant qu'elle rompe le silence par une scène violente pour sa défense.

- Si c'est entièrement exact, signez ça, ordonna Hamlin en tendant un porte-plume.

Stan signa le papier que le shérif fourra dans un tiroir du bureau. Ses yeux se fixèrent sur Barbara.

- À votre tour, Miss, dit-il.

Comme elle restait clouée sur place, Bart lui prit le poignet et la tira, trébuchante, jusqu'au bureau du shérif.

- Ne touchez pas à ma femme ! hurla Stan.
- Empêchez-m'en, dit Bart avec un large sourire, une main posée sur la crosse de son revolver rangé dans son étui.
- Ne croyez pas que j'hésiterais, répliqua Stan d'un ton égal, ses muscles dangereusement tendus.
- Voyons, n'emballez pas votre moteur, dit le shérif en ôtant d'un geste calme le cigare de ses lèvres humides. Vous faites simplement du bruit et ça ne vous mène à rien.

De nouveau, il examina Barbara.

- Allons, fillette, tout sur le bureau.

Comme elle restait sans bouger, il lui arracha son sac des doigts.

- Vous avez une montre et une bague. Donnez- nous-les aussi. Rien ne doit rester sur vous, dit la loi. C'est une jolie cellule chaude et vous n'aurez pas besoin non plus de cette fourrure.

Malgré tout, Stan n'avait pas cru qu'ils emprisonneraient vraiment sa femme.

- Elle n'a rien à faire là-dedans, shérif ! clama-t-il. Vous n'allez pas mettre ma femme dans une de vos sales cellules !

- Appelez-la votre femme si vous voulez. D'après la loi, c'est une complice et elle va dans une cellule comme n'importe qui.

- Écoutez, Hamlin, menaça Stan en s'appuyant sur le bureau, vous et vos culs-terreux de flics essayez seulement d'emprisonner ma femme sur cette fausse accusation, et quand je sortirai je reviendrai éparpiller votre grosse carcasse dans tout le comté !

Le shérif ôta le cigare de sa bouche avec un geste désinvolte, examina le bout rougeoyant, puis se leva, contourna son bureau, posa le cigare dans un cendrier publicitaire et gifla Stan à toute volée.

- Je ne suis pas sûr que vous en sortiez jamais à présent, dit-il.

Puis il ouvrit le sac de Barbara et le retourna au- dessus de son bureau : une demi-douzaine d'objets tombèrent bruyamment ; un bâton de rouge à lèvres roula sur le sol. Il se mit vivement debout, saisit le manteau de vison par le col et l'en dépouilla. Il tira d'un coup sec sur un gant et il s'efforçait avec une énergie farouche de retirer le gros diamant d'un doigt quand Stan le repoussa et le frappa. Hamlin s'effondra par terre comme une masse. Il se remit sur pied, gauchement. Il abaissa la main vers son étui à revolver, sortit vivement l'arme et tira, manquant Stan de peu.

Celui-ci essaya de bondir mais, tout soudain, les ténèbres s'abattirent sur lui.

Quand il reprit connaissance, il gisait sur la couchette inférieure d'une cellule si étroite qu'il semblait possible, en tendant le bras, de toucher le mur opposé. Apparemment, la cellule était sans fenêtre, mais il y avait une arrivée d'air dans le plafond à côté d'une ampoule nue.

Une solide porte d'acier fermait hermétiquement la pièce. Elle comportait une ouverture assez large pour passer la nourriture et observer les prisonniers. Contre le mur du fond, il y avait un grand seau couvert qu'il supposa être une concession à l'hygiène.

Stan observait toutes ces dispositions en bougeant à peine la tête. Il se sentait un peu comme s'il se réveillait d'une monumentale beuverie. Le sang lui battait dans le crâne et il avait un petit pansement collé sur une oreille. Sa joue était douloureuse au toucher. On lui avait pris son pardessus et ses gants, mais autrement, il était habillé comme avant. Il faisait une chaleur suffocante dans la pièce ; l'air confiné était chargé de l'âcre odeur du désinfectant.

Se demandant alors s'il avait un compagnon de geôle, il se hissa avec peine sur ses pieds. Non, la couchette supérieure n'avait pas d'occupant. Il fouilla ses poches, mais elles étaient toutes vides. Il ôta d'un geste vif son veston et jeta tristement un coup d'œil circulaire. C'était une étrange cellule, guère plus grande qu'un cercueil. Détenaient-ils Barbara dans une tombe du même genre ? L'idée le déprima de façon intolérable. De plus, il était envahi par un sentiment effrayant de claustrophobie.

La seule clarté venant de derrière la porte, et limitée à la dimension de son guichet, permettait à peine à la cellule d'émerger de l'obscurité. Combien de temps s'était écoulé ? Dans cet endroit, on ne pouvait distinguer le jour de la nuit.

Il alla vers la porte et regarda au-dehors par l'ouverture à hauteur de poitrine. Il vit un couloir étroit où s'alignaient trois autres portes, toutes identiques. Les cellules étaient sur le même rang, sauf une qui était isolée à l'extrémité droite du petit corridor de l'autre côté. Au bout du couloir, à gauche, un gardien était assis les jambes croisées sur une chaise de bois, en train de fumer une cigarette. Une carabine était appuyée contre le mur près de lui.

Stan réussit à passer la tête par le guichet et appela le gardien qui s'approcha d'un pas tranquille, la cigarette à la bouche. Jeune et efflanqué, il avait l'allure avachie et le visage maigre d'un garçon de ferme.

- Oui ? fit-il. Qu'est-ce qui vous tracasse ?

La cigarette oscillait entre ses lèvres en lame de couteau.

- Quelle heure est-il ? demanda Stan.

Le gardien examina sa montre.

- Onze heures dix.

- Du soir ?

- Sûr ! Vous n'avez perdu connaissance guère plus d'une demi-heure. Vous vous sentez bien ?

- C'est-à-dire que je suis en vie, à tout le moins.

- Vous avez de la chance. Le shérif et ses sbires ont la main lourde.

Il sortit le mégot de sa bouche et l'écrasa sur le sol.

- Mec, vous l'avez cogné dur, pour sûr. En pleine bouche, dit-il, l'air réjouï. Il va être obligé de se faire mettre deux dents.

- On dirait que vous n'aimez pas beaucoup le shérif ?

- Hamlin ? (Il eut un sourire sardonique.) Je le déteste. J'ai bien des raisons pour ça mais faudrait un an pour les raconter. Écoutez, je ne suis pas d'accord avec ce qu'il vous a fait à vous autres. Rappelez-vous ça si jamais vous sortez d'ici.

- Quand pensez-vous que ce sera ?

- Hum, grogna-t-il. On peut pas dire. À la façon dont vous l'avez cogné, vous pouvez pourrir un mois ou plus, jusqu'à ce qu'il se calme assez pour vouloir seulement envisager la chose.

- Et ma femme ?

- Pareil.

- Non ! Il ne peut pas faire ça ! La loi est claire ! La loi dit que...

- Clyde Hamlin représente la loi... sa propre loi. Par ici, en tout cas.

- Il y a des gens au-dessus de lui que nous pouvons toucher.

- Quand ? La barbe, vous aura poussé jusqu'au bas du ventre. De plus, il se couvrira, et ses adjoints confirmeront n'importe quel bateau qu'il montera contre vous.

- C'est ce qu'on verra. Quel est votre nom ?

- Sam.

- Pouvez-vous nous aider, Sam ?
- Je ne vois pas comment.
- Vous pourriez prévenir quelqu'un pour nous.
- Que non ! Il le saurait et me fracasserait la tête. Je ne peux pas risquer ça.
- Vous serez bien payé de votre dérangement.
- Quand on est mort, l'argent ne sert à rien. On ne peut pas contrarier Hamlin. C'est un fou. Il a la tête à l'envers. Il lui est arrivé quelque chose il y a un certain temps qui l'a rendu comme ça.
- Quoi donc ?
- Je vous raconterai ça un jour, peut-être. Faut que je m'en aille.
- Vous ne pouvez pas nous aider ?

Sam était silencieux, sa triste figure osseuse perdue dans ses réflexions.

- Je pourrais peut-être trouver un moyen de vous aider, dit-il, mais pas en s'appuyant sur la loi.
- Quoi alors ?
- Sais pas. Laissez-moi y réfléchir un peu.
- Où est ma femme en ce moment, Sam ?

Il tendit le bras.

- Là-bas au bout. Il y a une cellule spéciale pour les femmes. C'est vraiment votre femme ?
- Oui. Est-ce une cellule pareille à celle-ci ?
- À peu près, mais plus grande. Elle contient quatre femmes, cinq même quand les affaires vont bien et que la clientèle rapplique.

Stan se lamenta.

- Elle n'a jamais vu l'intérieur d'une prison. Encore moins une comme celle-ci.
- C'est censé être temporaire, dit Sam. Seulement l'affaire d'une nuit.

Ils devaient d'ailleurs en construire une bien, mais n'y sont jamais arrivés. Vous voulez une pipe ?

- Comment ?

- Une sèche. Une cigarette.

- S'il vous plaît. Elle serait la bienvenue.

Sam sortit une cigarette et lui tendit une allumette. Après réflexion, il lui donna le reste du paquet.

- J'en ai d'autres, dit-il. Si vous voulez du feu, vous n'avez qu'à appeler. Les prisonniers ne sont pas autorisés à avoir des allumettes. Il s'éloigna.

* * *

Derrière la porte donnant sur le quartier des cellules, dans la salle de réception, un homme grand, grisonnant, dans les soixante ans, bien habillé, et l'air digne et aisé, se trouvait confronté au shérif Hamlin ainsi qu'à ses agents patrouilleurs, Floyd et Bart.

- C'est une accusation révoltante, disait l'homme d'une voix tremblant d'émotion. C'est absolument faux et injustifié. Vous n'avez pas le droit de me retenir une minute de plus ! Quelle preuve avez-vous ? Où est votre témoin ?

- Ne me dites pas à *moi* ce que j'ai le droit de faire, riposta Hamlin qui était de nouveau assis à son bureau, l'air renfrogné, et qui caressait une lèvre très enflée qui avait au moins le mérite de dissimuler les dégâts récents subis par ses dents de devant. On nous a signalé un chauffard qui a écrasé une pauvre femme en train de traverser une rue dans une ville à cent kilomètres au nord. Nous sommes décidés à attraper cet homme et à le garder ici jusqu'à ce que la police de cette ville envoie des gens pour le ramener devant la justice de là-bas.

- Oui, mon vieux, quand cela devrait durer jusqu'au jour du Jugement dernier, vous serez là quand ils viendront. La charge de la preuve c'est à eux que ça incombe. Pas besoin de témoignage avec ce que j'ai ici sur ce morceau de papier.

Il abaissa son regard et se mit à lire :

- Une conduite intérieure 1968, couleur vert clair, avec des pneus à flancs blancs. Portant l'écusson de l'Association Automobile

Américaine sur le pare-chocs arrière, le pare-chocs avant droit est cabossé. Ça m'a tout l'air d'être votre bagnole.

- Oui, mais ce pare-chocs a été endommagé lorsque quelqu'un a reculé...

- Un témoin a identifié le numéro d'immatriculation comme suit, poursuivit Hamlin. *Numéro de plaque ID-82347*. Voyons, que dites-vous de ça ? Cette plaque est celle de votre voiture ? Et la voiture est enregistrée à votre nom : Howard W. Stoneman ?

- Oui, mais...

- Et peut-on vous décrire comme... (Il consulta de nouveau le papier) race blanche, soixante et quelques années, cheveux gris, carrure svelte, paraît grand... Ça m'a bien l'air d'être vous !

- Oui, mais je vous dis que c'est une erreur. De ma vie je n'ai...

- Ça suffit, Stoneman. Avancez et videz vos poches sur ce bureau. Allons, grouillez-vous ! Floyd, est-ce que cet homme est cloué au sol ? Amenez-le-moi !

Trois jours passèrent et, vraisemblablement, trois nuits aussi, bien qu'on ne pût distinguer l'un de l'autre dans le confinement de la minuscule cellule.

Pendant la nuit qui suivit son arrestation, Stan Sherwood se vit donner un compagnon peu enthousiaste pour occuper la couchette supérieure. Dennis Kinard était un petit homme calme de cinquante-deux ans, d'apparence modeste derrière ses lunettes à monture d'acier, bien qu'il fût vice-président d'une grosse société de produits alimentaires. Comme Stan, il se rendait dans le Sud, en Floride, et voyageait avec sa femme dans une voiture qui sortait pratiquement de la vitrine.

Au moment de son arrestation, il faisait de l'excès de vitesse. Par la suite, on trouva dans la voiture une bouteille de scotch. Après qu'on eut amené sa femme à reconnaître qu'elle avait conduit à tour de rôle avec son mari, on exhiba la bouteille et ils furent arrêtés tous les deux sous l'inculpation ridicule de conduite en état d'ivresse. Ils étaient en détention préventive jusqu'à ce que le juge « trouve le temps » de fixer la caution.

- Naturellement, raisonnait Kinard, c'est un coup monté, une espèce d'escroquerie que je ne comprends pas encore. C'est cela, ou bien le shérif de ce trou est un maniaque qui a une sorte de rogne contre l'humanité, particulièrement contre ceux qui ont quelque envergure et

une certaine fortune.

» J'ignore quels autres malheureux ils ont entassés dans cette boîte à sardines, mais je suis prêt à parier la montre de gousset en or de mon grand-père que ces gens possèdent d'étincelantes voitures neuves, comme on n'en voit que rarement dans ce coin, si ce n'est filant comme le vent à travers la ville en route vers le sud.

- Eh bien, je ne peux pas prédire comment ni quand le jeu finira, répliqua Stan, mais le gardien - qui semble un allié possible dans le camp ennemi - donne à entendre que Hamlin est un névrosé qui se vengerait de quelque chose qu'on lui a fait autrefois.

- Quand je sortirai, promet Kinard, cet individu se retrouvera entre les quatre murs d'une cellule quand bien même je devrais aller jusqu'au gouverneur en personne.

Depuis l'arrivée de Kinard, Sam, le gardien, refusait de discuter plus avant ses ouvertures d'aide.

- Je m'en occupe (c'est tout ce qu'il chuchotait quand Stan était seul avec lui près de la porte). Entretemps, vous n'en parlez à personne. Ne dites rien à votre copain, compris ?

Le matin du quatrième jour, Stan était dans un état frénétique de rage et de frustration quand Sam ouvrit la porte pour emmener Dennis Kinard aux « douches », en faisant un clin d'œil à Stan derrière le dos de Kinard. Stan ne comprit le clin d'œil que quand vint son tour du débarbouillage bienvenu.

Les « douches » étaient constituées par une minuscule cabine au bout du couloir. Elle comprenait une unique installation de douche en tôle, un lavabo et une glace. Sur une planche, sous le miroir, se trouvait un assortiment d'accessoires de rasage.

Assis sur un tabouret, tenant sa carabine, Sam attendit que Stan se fût lavé et eût commencé à se raser avant de parler.

- Je vous ai gardé en dernier, déclara-t-il. Comme cela, nous pouvons bavarder un peu plus longtemps sans que personne s'amène. Maintenant, je vais vous dire, d'abord, ce qu'il en est de ce shérif Hamlin. Je vous ai prévenu, c'est un cinglé. Comment il l'est devenu, eh bien voilà : il y a cinq, six mois, il avait une fille. Une jolie petite, qui allait sur ses neuf ans. La maman, elle était morte depuis longtemps.

» Le shérif vit en plein au bord de l'autoroute de ce côté de la ville -

qui est à près de cinq kilomètres au sud quand vous arrivez à la grande route. Un jour, ce type de la ville et sa femme surgissent à toute vitesse sur l'autoroute, complètement ronds, faisant du cent cinquante dans une de ces voitures de New York tape-à-l'œil plus longues qu'un corbillard. La limite de vitesse est de cinquante kilomètres à l'heure, n'oubliez pas, mais ils n'en ont tenu aucun compte.

- Ils ont heurté cette petite fille, je suppose, dit Stan en détournant du miroir sa figure pleine de savon.

- Ouais... L'ont heurtée si fort qu'elle a été écrasée comme un insecte contre la calandre, puis ils ont continué leur chemin et on ne les a jamais rattrapés. Un chauffeur de camion a tout vu, mais à cette vitesse il n'a pas pu noter le numéro. La voiture a disparu comme de la fumée dans la tempête.

- Comment a-t-on su que les gens étaient ivres ? demanda Stan en raclant sa barbe de quatre jours avec le rasoir et en regardant Sam dans la glace.

- Celui qui roule à cette vitesse dans une zone limitée à cinquante kilomètres à l'heure, il faut qu'il soit saoul perdu, répondit Sam avec entêtement.

- Alors, maintenant, Hamlin prend pour têtes de Turc les riches touristes qui circulent dans de grandes voitures élégantes ?

- Comment ça ?

- Il se venge en arrêtant des gens comme nous sur n'importe quelle accusation qu'il invente.

- Oui, c'est ça. Plus longtemps il les garde, plus il est content.

- Comment s'en sort-il ?

- Eh bien, peut-être que Clyde Hamlin est cinglé, mais il est plus fin que ce rasoir. Vous pourriez vous couper sur son cerveau.

- Je suis désolé pour sa petite fille, dit Stan, mais cela ne signifie pas que je l'excuse.

Il lava le savon de son visage et se retourna tout en se tamponnant la peau avec une serviette en papier.

- Est-ce que vous allez nous aider, Sam ?

- Peut-être. Ça dépend.
- Dépend de quoi ?
- De ce que vous ferez pour moi avant que je fasse quelque chose pour vous.
- Ne me dites pas que vous êtes corruptible, Sam. Vous ne vaudriez pas mieux que Hamlin et ses gaillards.

Stan enfila sa chemise défraîchie et la boutonna. Il souriait légèrement, n'étant au fond ni offusqué ni surpris.

- Non, monsieur, vous ne pouvez pas me mettre dans le même sac qu'eux. (Sam pinça son menton anguleux.) Mais je ne suis pas non plus pour la charité pure. Pas avec la façon dont il faut s'y prendre !
- Comment donc, Sam ?
- Eh bien, puisque je ne peux pas pigeonner la loi là-haut, et ça ne servirait à rien de toute manière, la seule solution est de vous faire évader.
- Vous pourriez faire ça ?
- Tard le soir, quand Hamlin dort et que ses gars sont en patrouille.
- Voilà qui est parlé, Sam !

- Oui, mais évidemment ils sauront que c'est moi qui ai fait ça. Ça peut pas être quelqu'un d'autre. Il n'y a qu'un gardien et c'est moi. Je dors dans une petite chambre au bout, de ce côté-ci de la porte du bloc de cellules. Sommeil ou pas, je suis toujours à leur disposition. Bart me remplace chaque jour de congé ; c'est lui-même un ancien gardien. Je n'ai pas de domicile, j'ai été content de trouver même ce trou pour y nicher.

Stan, pensif, enfonça sa chemise dans son pantalon.

- Alors, s'ils savent que vous nous avez laissés partir, que se passera-t-il ?
- Ça chauffera drôlement pour moi. Ci-gît Sam, comme ça.

Il fit le geste de se trancher la gorge.

- Vous devez avoir une solution, Sam, sinon nous ne serions pas en train d'en parler, hein ?

- Une seule solution. Quand je vous fais évader, je pars avec vous. Peut-être seulement jusqu'au prochain État. Ou peut-être jusqu'en Floride. Oui, ça serait du tonnerre. Soleil d'été, noix de coco, belles filles et du sable entre les orteils.

Ses traits rustiques s'étirèrent dans un rire qui lui découvrit largement les dents.

- O.K., Sam. Marché conclu.

- Pas si vite, l'ami. J'ai besoin de plus qu'une petite balade dans le Sud. J'ai besoin d'un fonds de réserve. Un fonds important. Un bon emploi perdu, pas d'endroit où nicher quand il pleut, pas de boustifaille régulière pour réchauffer les tripes. Moi, ce que j'ai toujours voulu, c'est exploiter une petite affaire à moi. Peut-être une gargote, même rien qu'un petit stand de vente de sandwiches.

- Je vous entends, Sam, mais parlez plus clairement. Combien ?

- Voilà, je pense que dix sacs feraient l'affaire gentiment.

- Dix mille dollars ! Sam, vous me la baillez belle.

- Descendez des nuages !

Sam alluma une cigarette et tira longuement dessus.

- Dix sacs, reprit-il. À prendre ou à laisser. Écoutez, pour moi c'est la chance unique de ma vie. Pour vous ce n'est qu'une goutte d'eau dans la mer. Pour un homme important comme vous, qu'est-ce que c'est que dix sacs ?

Il se leva.

- Réfléchissez-y si vous voulez. Dix sacs contre quoi ? Deux mois, peut-être six dans cette sale boîte. Plutôt six, je pense, pour payer les dents cassées du shérif. Vous supporterez peut-être ça, vous qui êtes fort. Mais pas votre femme. Encore une semaine et elle perdra la boule.

Stan hocha gravement la tête. C'était vrai. Barbara ne pourrait supporter une telle épreuve ! Ça la briserait. Ce n'était pas comme s'il n'en avait pas les moyens...

- Mais je n'ai pas cet argent sur moi, se lamenta-t-il. Où le prendrais-je ?

- Vous faites un chèque, répliqua Sam en prenant une attitude théâtrale, un sourire rêveur planant sur ses lèvres minces. Et vous le

faites à mon nom, Sam Packer. Je le porte à une banque où j'ai un petit compte. Je dépose le chèque et nous attendons. Quand il revient viré, je retire tout le fric et nous mettons les voiles tous les trois dans votre étincelante voiture en or.

Il fit un geste évocateur avec la main.

- Cela peut demander au moins trois à quatre jours avant qu'un chèque sur ma banque soit viré.

- Oui, mais je peux m'arranger pour activer les choses, spécialement.

- Et où prendrais-je le chèque, Sam ? Mon carnet de chèques a été confisqué avec tout le reste.

- Tous ces trucs sont dans un coffre, répondit Sam. Je peux me procurer la clef.

- Ne pouvez-vous aussi récupérer le reste de nos possessions ? Chèques de voyage, mon portefeuille, les montres, les bagues et les vêtements ?

- Pour dix sacs, pourquoi pas.

- Et les clefs de la voiture ?

- En premier, les clefs. Nous n'irions nulle part sans roues !

- Comment savoir si je peux vous faire confiance après que vous aurez encaissé l'argent ?

- Qu'est-ce que vous voulez ? Une reconnaissance de dette ? Vous en avez un autre à qui vous fier dans cette boîte ?

- Très bien, Sam, mais je vous avertis...

- Ne me donnez pas d'avertissement, ou bien l'affaire ne tient plus, mon vieux.

- Quand allons-nous mettre la chose en train ?

- Ce soir, tard. Je viendrai vous faire sortir de la cellule. Je vous mènerai à ma taule pour que vous signiez votre nom sur le chèque. Nous le ferons quand votre Kinard sera endormi. Il pourrait raconter ça à Bart quand ce sera son tour de garde. Bart le rapporterait à Hamlin. Ne vous confiez à personne, hein ? Si vous en parlez à Kinard, vous êtes fichu.

Stan acquiesça.

- Pouvez-vous me laisser voir ma femme une minute ?

- Non, ça déclencherait une bagarre. Les autres dames voudraient parler à leurs hommes, elles aussi. Mais j'essaierai de lui glisser un mot.

Avec le canon de sa carabine, il désigna la porte.

- Z'êtes prêt ? Allons-y !

Comme Stan l'apprit par la suite, il était plus de deux heures du matin lorsque Sam vint le chercher. Le ronflement modéré de Kinard prouvait qu'il dormait quand Sam siffla à la porte de la cellule et l'ouvrit. Ils suivirent à pas feutrés le couloir jusqu'à sa chambre à peine plus grande qu'un placard. Elle contenait un lit de camp, un bureau miniature et une chaise. Un uniforme et d'autres vêtements étaient suspendus à une patère.

Sam posa la carabine sur sa couchette et ouvrit un tiroir du bureau.

- J'ai eu le carnet de chèques, dit-il, tandis que sa main plongeait dans le tiroir. Je le remettrai dans le coffre cette nuit, ils n'y verront que du feu... J'ai un stylo quelque part ici, murmura-t-il.

Stan regardait la carabine. Elle était à sa portée et Sam lui tournait le dos. C'était une décision effrayante à prendre en quelques secondes. Si les flics étaient dans les parages, il pourrait y avoir bataille et quelqu'un risquait d'être blessé, y compris Barbara après qu'il l'aurait récupérée. D'autre part, si Sam le trompait...

Stan saisit la carabine et la pointa.

- Tournez-vous, Sam, mais doucement.

Sam se figea une seconde sur place avant de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule et se retourna lentement.

- C'est comme ça que vous avez confiance en moi, hein ? dit-il avec un hochement de tête perplexe. Je croyais que nous étions des amis.

- Je n'ai jamais acheté un ami qui ne m'ait vendu, Sam. Ce n'est pas une question d'argent. L'argent peut être remplacé. Je pense à ma femme. Je veux la sortir d'ici, et je me fierais plus à cette carabine qu'à vous. Au moins est-ce plus rapide.

Sans demander la permission, Sam alluma une cigarette et s'accota au bureau. C'était un dur, à n'en pas douter. Même la carabine en main,

Stan se sentait subjugué par son assurance.

- Je veux les clefs, Sam. Des cellules, de ma voiture et du coffre.

Sam exhala la fumée.

- Vous allez me ligoter ou m'abattre ?

- Ni l'un ni l'autre. Je vais vous pointer cette carabine dans le dos pendant que vous m'aidez.

- Et si je ne vous donnais pas les clefs ? Si j'allais bondir sur vous pour vous désarmer ? Est-ce que vous me descendriez ?

- Non, cela ferait du bruit, Sam. Je me bornerais à briser quelques os de votre crâne.

Sam sourit paisiblement.

- Bon, je voulais seulement voir de quel bois vous étiez fait. Allons, mettons-nous au travail pour ce chèque. La carabine n'est pas chargée.

Il se tourna et, cette fois, sortit du tiroir du bureau le carnet de chèques et un stylo.

Ce n'était pas un mensonge. Stan constata que la carabine était vide. Il la lança sur le lit de camp, écœuré.

- Je ne garderais pas une arme chargée même avec ma propre mère, ricana Sam. En outre, vous n'aviez aucune chance. J'avais la main sur un bouton sous le bureau. Il déclenche une sonnerie d'alarme qui réveillerait un macchabée dans le comté voisin. Sans rancune : j'aime votre cran. Maintenant, asseyez-vous là et faites ce chèque au nom du vieux Sam Packer.

Stan haussa les épaules. Il se laissa choir sur la chaise et libella le chèque.

- Le temps passe, dit Sam en mettant le chèque dans une poche. Allons, retournons dans la cage, gros oiseau.

Une autre journée s'écoula lentement, coupée seulement par l'arrivée des repas qui n'étaient ni mauvais ni bons, simplement insipides. Logiquement, la nuit devait suivre le dîner, mais rien n'indiquait sa venue sinon la montre de Sam et la suppression à neuf heures de la lumière dans les cellules.

La journée avait été semblable à toutes les autres. Pas une fois Hamlin

n'était apparu, même pour parader. On n'avait pas vu non plus ses adjoints, Floyd et Bart, alors que pendant les deux premières nuits ils étaient passés parfois devant la porte de la cellule, escortant des prisonniers des deux sexes, élégants et inquisiteurs.

Après l'extinction des lumières, Stan s'endormit immédiatement. Il se réveilla au bout de ce qui lui parut des heures bien que la venue du matin n'ait pas encore été marquée par la clarté crue du plafonnier. Couché sur le dos, il était absorbé dans ses pensées. Assez bizarrement, quand il entendit le bruit, il était plongé dans le problème absurde d'essayer de se rappeler la couleur exacte des yeux de Barbara. Était-ce possible vraiment qu'il l'ignorât ?

Le bruit venait de l'ouverture furtive de la porte de la cellule. Il leva les yeux à temps pour voir Kinard se glisser à l'intérieur tandis que Sam s'éloignait après avoir fermé la porte sans qu'on entende plus qu'un faible cliquetis de métal entrechoqué.

Stan bondit hors de sa couchette. Effrayé, Kinard se figea brusquement, puis recula.

- Où êtes-vous allé ? chuchota Stan, bien qu'il ne le sût que trop.

- J'ai... j'ai discuté avec Sam, répondit Kinard à voix basse. Je voulais qu'il fasse savoir au-dehors que nous étions détenus illégalement.

- Ah ? Qu'a-t-il dit ?

- Rien à faire. Le risque est trop grand.

- Et c'est alors que vous avez fait le chèque, hein ?

- Quel chèque ?

- Vous êtes gentil, Dennis, mais vous êtes un mauvais menteur.

Comme s'il allait se confesser, Dennis s'assit d'un air las sur la couchette de Stan et frotta ses mains l'une contre l'autre.

- Quand vous a-t-il débité son boniment ? Lorsqu'il vous a conduit à la douche ?

Dans l'obscurité, la tête de Kinard oscilla affirmativement.

- Et il vous a dit alors de garder bouche cousue en ce qui me concerne sinon y aurait rien de fait ?

Kinard se tourna avec un petit sourire triste :

- Je vois que vous êtes passé par là.
- Nous avons été refaits ! dit Stan d'une voix dangereusement forte. Refaits proprement avec toutes les autres poires qu'ils ont cueillies sur la route et enfermées ici.
- Oui, répondit Kinard. C'est aussi ce que je pense. Que faisons-nous maintenant ?
- Ce que nous faisons ? Que *pouvons-nous* faire ? Nous attendons qu'ils jouent la carte suivante.
- Finalement, ils devront bien nous laisser partir ? dit Kinard d'une voix faible. N'est-ce pas ?
- Finalement, ça peut être dans six mois. Et quand on y réfléchit bien, pourquoi nous laisseraient-ils partir, quelles que soient les circonstances ? Nous en savons trop et nous sommes trop nombreux pour être démentis. De plus, il y a une preuve avec l'acquit des chèques. Le fait même de notre disparition étaye notre histoire. Actuellement, nous sommes des gens qui ont mystérieusement disparu sur la route du Sud. On doit passer le pays au peigne fin pour nous retrouver.
- Pourtant, dit Kinard, ils n'ont vraiment pas d'autre solution que de nous laisser partir. Ou bien ils nous lâchent, ou bien ils...
- Ou bien quoi, Dennis ? Vous êtes un flic taré, impliqué dans une affaire d'extorsion de fonds si grave que vous serez condamné à perpétuité si un procureur avisé peut établir qu'il s'agit d'un crime assimilable au kidnapping et à la détention pour rançon. Cela équivaut certainement à un enlèvement ; nous avons seulement payé nous-mêmes notre rançon. Bon, alors qu'est-ce que vous faites de ces citoyens soi-disant honnêtes et respectables qui vont se précipiter pour vous accuser si vous les relâchez ?
- Je... je préférerais ne pas répondre à cette question si ça ne vous fait rien, répliqua Kinard dont l'expression horrifiée était visible même dans l'obscurité de la cellule.
- Vous y avez déjà répondu, rétorqua Stan.

Les cinq jours qui suivirent furent les plus terribles, car ils s'écoulèrent dans un silence angoissant qui n'était pas atténué par le moindre indice de ce qui allait se passer. Pendant un jour et une nuit, Sam disparut et fut remplacé par Bart. Puis il y eut quatre jours d'un Sam silencieux, car il ne répondait à aucune question et n'avait aucune

réaction devant les accusations dont le criblaient une demi-douzaine de voix qui se faisaient écho d'un bout à l'autre du couloir.

Il passait la nourriture par le guichet sur des plateaux de plastique sans dire un mot, son visage impavide s'encadrant comme une estampe l'espace d'un instant avant d'échapper à la vue et de ne reparaître qu'au repas suivant.

Puis, le cinquième jour après que Stan eut découvert le complot, Sam ne vint pas avec le repas du soir. Même au moment où les lumières des cellules s'éteignirent, aucun plateau n'avait encore été apporté.

On ne vit pas non plus Sam à sa place habituelle au bout du couloir, la carabine appuyée au mur à côté de lui et occupé à fumer cigarette sur cigarette.

Stan échangea des suppositions avec Kinard, tous deux crièrent à la porte de la cellule et ne reçurent aucune réponse que les appels émanant des autres cellules, parmi lesquels il reconnut la voix de Barbara affolée et étranglée par la peur. À la fin, tous les bruits s'étouffèrent étrangement et il n'y eut plus que le lointain vrombissement de ce que Stan avait récemment identifié comme devant être un générateur à essence.

Lorsque même ce bruit-là s'arrêta brusquement toutes les lumières s'éteignirent. Il y eut parmi les prisonniers un moment de panique qui se manifesta en frappant les murs, en secouant les portes, puis un silence encore plus impressionnant s'instaura.

- Vous ne comprenez pas ? dit Stan à Kinard qui faisait des efforts insensés pour enfoncer à coups d'épaule la porte de la cellule. Ils sont partis. Ils sont tous partis.

- Vous voulez dire, balbutia Kinard d'une voix terrorisée, qu'ils sont partis en nous laissant enfermés pour nous faire mourir de faim ?

- Exactement, répliqua Stan, envahi par une profonde mélancolie.

Barbara n'était qu'à quelques mètres plus loin dans le couloir et peut-être ne pourrait-il jamais la rejoindre. Il alla vers la porte, près de Kinard, et cria :

- N'aie pas peur, Barbara ! Reste calme ! Nous trouverons un moyen de sortir.

Il n'y eut pas de réponse, mais il entendit un sanglot étouffé. Le cœur serré, il quitta la porte et s'étendit sur sa couchette. Kinard s'assit avec

raideur à ses pieds. Au bout d'une minute, il aspira l'air et dit :

- Est-ce que vous sentez de la fumée ?

Stan leva la tête et aspira.

- Non, le même air confiné, mais pas de fumée. La seule chose qui soit en feu, c'est votre imagination.

- Peut-être, dit Kinard. Tout de même, j'ai bien senti de la fumée et je les en crois fort capables. Nous réduire en cendres, simuler un incendie accidentel. Vous ne voyez pas ? C'est la solution idéale !

Sa voix apeurée monta d'un ton. Stan fut obligé de renifler l'air de nouveau. Voyons, était-ce *son* imagination - ou sentait-il lui aussi de la fumée ?

- Fumée ou pas, dit-il, n'allez pas crier au feu ! Ces gens se tueraient les uns les autres en essayant de s'évader.

- Il fait plus froid, grommela Kinard. Ils ont arrêté le chauffage pour nous faire mourir de froid et peut-être n'y avez-vous pas pensé, Stan, mais nous allons tous mourir dans l'obscurité. Quoi qu'il arrive, nous ne distinguerons jamais le jour de la nuit.

- Oh ! Taisez-vous, Kinard, vous me portez sur les nerfs !

Stan croisa les bras sur sa poitrine pour se tenir chaud et ferma les yeux. Fait surprenant, il s'endormit. Combien de temps, une minute ou une heure ? Quelque chose l'avait réveillé, un bruit qu'il n'arrivait pas à situer. Puis il y eut un net cliquetis de métal sur le sol de la cellule, qu'il reconnut instantanément. Il bondit, se heurta à Kinard qui descendait de la couchette supérieure.

Il se baissa et chercha par terre. Il se releva avec une grosse clef dans la main. Passant le bras par le guichet de la porte, après avoir tâtonné, il parvint à insérer la clef et à la tourner. La porte de la cellule s'ouvrit.

- C'est fini, Dennis, dit-il avec calme. Nous sommes libres !

Il retira la clef et, saisissant Kinard par le bras, suivit le couloir vers le devant de la maison.

- Il nous faut de la lumière, dit-il, ne fût-ce qu'une allumette.

Il trouva la porte non fermée à clef et l'ouvrit. La clarté douce d'une lanterne à pétrole sur le bureau de Hamlin les accueillit.

- Détail touchant, murmura Kinard. Au dernier moment, ils se sont attendris et ont dispensé le lait de la tendresse humaine.

- C'est probablement la lanterne de Sam, qui a pris la poudre d'escampette, commenta Stan, sarcastique. Il l'a oubliée, voilà tout.

Ils ne trouvèrent rien dans les bureaux, pas le moindre papier dans le classeur. Un pesant coffre-fort était ouvert, vide, mais les vêtements et les gants avaient été entassés sur une table. Même le coûteux vison de Barbara, par un caprice insondable de la nature humaine, avait été laissé là.

Stan sortit au-dehors et scruta l'obscurité. L'endroit était isolé, entouré par des bois. Au loin, il aperçut une grange croulante et une cabane démolie. Il fit le tour du bâtiment et revint.

- Ce n'est rien d'autre qu'une ferme abandonnée, raconta-t-il, une bande de faux flics. Ils sont partis avec tout, les voitures et le reste. Nous voilà à pied.

- Peu importe, rétorqua Kinard. Nous sommes libres !

Stan prit la lanterne.

- Venez, Dennis, allons libérer les captifs.

Ils se tenaient sous le froid scintillement des étoiles - six hommes et cinq femmes groupés dans l'obscurité hivernale, Stan portant la lanterne et serrant Barbara contre lui - et ils regardaient le sombre commissariat auxiliaire.

- Nous devrions y mettre le feu, dit Howard Stoneman.

- Non, objecta Stan. Nous ne ferions que brûler une preuve.

- La police s'en occupera, dit Dennis, si nous pouvons trouver un véritable policier dans un rayon de cent cinquante kilomètres.

- À quelle distance sommes-nous de la ville ? demanda Stoneman.

- Sam a dit cinq kilomètres une fois sur l'autoroute, répondit Stan. S'il n'a pas menti, ce doit être à un peu plus de sept kilomètres d'ici.

- Une fichue promenade par ce temps ! grogna Kinard pour lui-même.

À l'intérieur de l'antique grange, le faux shérif Hamlin et ses trois complices - Floyd, Bart et Sam - tapis dans l'ombre, lorgnaient à travers les fentes des planches pourrissantes. Pour le moment, Hamlin observait la lueur de la lanterne qui s'éloignait et, près de lui, Sam s'enquérail du butin.

- J'ai tous les chiffres en tête, annonça Hamlin. Les soixante billets des six chèques que Sam a fait encaisser par la banque ; cinq mille huit cents en espèces si l'on comprend les chèques de voyage dont nous pouvons contrefaire les signatures. Quant aux montres, bagues et autres, ce qu'un recéleur nous en donnera se montera à cinq sacs environ.

» Tout compris, moins le loyer de cette ferme perdue, cela fera plus de soixante-dix sacs, à mon avis. Ça a pris neuf jours, alors ça fait bien près de huit sacs par jour.

- Fichtre ! C'est un joli coup de filet ! s'exclama Sam.

- Dommage que nous ne puissions liquider ces gros tacots étincelants, grogna Floyd. Ça irait chercher pas loin de cent sacs, j'imagine.

- Trop risqué, répondit Hamlin. Ce n'est pas dans nos cordes, les bagnoles volées. Je voulais seulement nous donner un peu d'avance en laissant ces gogos obligés d'aller à pied.

» Très bien, reprit-il, ils sont hors de vue et vous pouvez parier votre dernier dollar qu'il leur faudra au moins deux heures pour faire venir la police jusqu'ici. Filons !

Floyd, au volant, sortit la fausse voiture de patrouille débarrassée de ses insignes. Sam ferma la porte de la grange et monta avec les autres. Puis Floyd prit la direction du simulacre de commissariat auxiliaire. Sam pénétra à l'intérieur avec une torche. Il en sortit rapidement.

- Propre comme un sou neuf, dit-il. Nous n'avons laissé d'indices nulle part. (Il fit une pause.) Une jolie prison bien confortable que nous avons bâtie là. Quel dommage... tout ce travail pour rien.

Hamlin grommela ironiquement :

- Tu appelles ça rien, sept sacs ? D'ailleurs, nous pourrions maquiller en prison n'importe quelle autre baraque.

» Allons, en route, Floyd. Y ne manque pas de cambrousses propices et y a des quantités de pigeons des villes qui n'attendent que d'être plumés !

POURQUOI NOUS ?

(We're Really Not That Kind Of People)

par SAMUEL W. TAYLOR

C'est un dimanche après-midi, je m'en souviens, que Blackie fut empoisonné. Je me rappelle que la matinée avait été froide, avec un brouillard épais, comme il y en a dans la région de San Francisco, même en plein été. Peggy et moi avions invité les deKadt à un barbecue, et notre fille de huit ans, Sue, attendait l'événement avec impatience. Sue était déçue, comme seule peut l'être une enfant de cet âge, à l'idée que le barbecue aurait lieu à l'intérieur de la maison. Mais, vers midi, le brouillard se dissipa et le temps devint idéal pour un pique-nique, ni trop chaud ni trop froid, le genre de journée où nous autres Californiens aimons voir arriver les touristes. « Beau temps ? » aimons-nous à dire alors d'un air détaché. « Oh ! Vous savez, c'est comme ça tous les jours. »

Lucille et Cari deKadt occupaient la maison séparée de la nôtre, au sud, par une barrière couverte de vigne vierge. Ils formaient un couple bien assorti. Cari était lent, grassouillet, facile à vivre, et Lucille était une rousse mince et dynamique - jolie, d'ailleurs, bien que personnellement je préfère les femmes comme Peggy, avec un peu plus de chair sur les os et un caractère vous permettant de vous détendre de temps à autre.

Cari et Lucille amenèrent Herb Berry au barbecue. Herb était le cousin de Cari. Il habitait Sacramento et était arrivé pour le week-end. Il venait assez souvent, mais, à mon avis, pas pour voir Cari. Lucille était une cuisinière sensationnelle, or Herb était à la fois un célibataire endurci et un robuste garçon à l'appétit solide.

Après le déjeuner, nous allâmes de l'autre côté de la barrière pour faire une partie de croquet. Lucille et moi contre Herb et Cari. Le score était à douze partout, quand Sue fit son apparition.

- Papa, Blackie est malade. Maman aimerait que tu viennes le voir.
- O.K. Dès que nous aurons fini la partie.

Lucille et moi menions par 18-16 lorsque Peggy survint à son tour.

- George, je crois que tu ferais bien de jeter un coup d'œil au chien.

Sa voix était calme, mais insistante. Je m'éloignai sans terminer la partie.

Blackie était étendu dans son coin, au garage. C'était un petit chien mi-caniche, mi-terrier, assez laid pour être attendrissant. Il gisait là, haletant, et toutes les deux minutes, il se tordait en gémissant et se mordait la langue.

Quand j'arrivai chez lui, le vétérinaire d'El Camino secoua la tête.

- Il n'y a rien à faire. Nous allons adoucir son agonie.

Nous avions eu Blackie avant la naissance de Sue. Je poussai un long soupir et dis :

- J'attendrai.

Je ne rentrai à la maison qu'après dix heures du soir. Quand j'arrivai, Peggy rencontra mon regard et détourna la tête. Je me mis à jurer, réaction d'un homme qui ne peut rien pour tarir les larmes féminines :

- Si seulement je savais qui a été capable de faire une saloperie pareille !

- Non, George, dit Peggy, mieux vaut ne pas le savoir.

Peut-être avait-elle raison. Peggy avait généralement raison. Nous ne voulions pas savoir qui était le coupable. Des gens comme nous préfèrent ne pas penser qu'il peut exister des êtres pareils. Blackie s'était montré un petit chien affectueux. Il nous avait été impossible de le garder svelte, car tout le voisinage lui donnait à manger.

Le lendemain, nous dûmes à Sue que Blackie avait dû être heurté par une voiture. Peggy et moi décidâmes que nous ne voulions pas d'autre chien ; pas pendant un certain temps, en tout cas, pas s'il y avait un empoisonneur dans les parages. Peut-être donnerions-nous un petit chat à Sue. Un chat détruirait les taupes qui ne cessaient de faire des trous dans les plates-bandes de Peggy.

Quand j'y songe, à présent, pendant les nuits d'insomnie, je me dis que l'empoisonnement du chien avait été la première phase du plan ayant pour but ma propre destruction. Mais si quelqu'un m'avait affirmé cela, à l'époque, je lui aurais ri au nez. Qui, moi ? Qu'avais-je fait pour que quelqu'un eût envie de me tuer ? À qui ma mort profiterait-elle ? L'idée était absurde. Des histoires de ce genre n'arrivent pas à un

directeur d'une succursale locale des magasins de chaussures *Fit-All*. Je ne courais pas après les femmes des autres et je ne buvais pas. Je ne m'occupais pas du genre d'affaires susceptibles de mener à la violence et je ne connaissais personne qui y fût mêlé. George Granger, 1138 College Avenue, Woodside Heights, était un homme comme les autres, marié à une femme charmante et dont la situation hypothécaire était saine ; doté d'un enfant, payant à crédit sa voiture, son mobilier, son réfrigérateur, sa tondeuse électrique, ses assurances et les notes du dentiste ; il avait quelques titres bien à l'abri et des taupes dans ses pétunias. Rien que dans Woodside Heights, il y avait des milliers de types comme moi. Les gens n'assassinent pas des types quelconques, comme ça, pour le plaisir.

Mais si ce n'était pas moi la victime désignée, si c'était Peggy ? Ma douce et jolie femme. Non, c'était ridicule ! Évidemment, c'était ridicule et c'est pourquoi je n'arrivais plus à dormir la nuit. Peut-être même visait-on Sue ? Quel déséquilibré pouvait comploter la mort de votre femme ou d'une enfant de huit ans ? Étendu sur mon lit, je me rappelais chaque petit détail, m'efforçant de trouver l'élément significatif qui me permettrait de faire face à cette situation.

Je me souviens qu'en rentrant, le samedi, Peggy m'avait dit que Lucille avait finalement obtenu de Cari qu'il repeigne leur maison. Lucille le harcelait depuis un an ou plus à ce sujet,- mais le paisible Cari pouvait se montrer obstiné lorsqu'il s'agissait d'éviter un effort inutile. Il n'en avait pas fait lourd, me dit Peggy. Chaque fois qu'elle avait jeté un regard par-dessus la barrière, elle avait vu Cari se prélasser en haut de l'échelle, fumant nonchalamment une cigarette tout en agitant mollement le seau de peinture.

- Pas un cheveu déplacé, les chaussures bien cirées, le pantalon bien repassé, dit Peggy en riant. Lucille a dépensé plus d'énergie pour l'obliger à commencer ce travail que lui à l'exécuter. Elle ne le changera jamais. Pourquoi s'acharne-t-elle ?

Cari était un bon agent d'assurances. Il avait un air sûr de soi joint à une absence totale du sens de l'humour qui lui permettait de débiter avec sincérité un tas de clichés et de platitudes. Il n'avait pas beaucoup de dynamisme, mais Lucille en avait suffisamment pour deux ; elle notait les rendez-vous de son mari et veillait à ce qu'il ne les manquât point.

- Lucille devrait demander à Herb de donner un coup de main à Cari, dis-je, sinon ce boulot va lui prendre tout l'été.

- Elle dit que la voiture de Herb ne marche pas. Il viendra plus tard

par le car.

Herb Berry arriva ce soir-là et Lucille alla le chercher avec la Volkswagen à l'arrêt du car.

- Avec Herb, la maison sera repeinte demain, dit Peggy.

Herb était un garçon vigoureux qui aimait l'exercice et n'avait guère l'occasion d'en faire. Dix ans plus tôt, il avait été un joueur professionnel de baseball et avait passé deux saisons dans les grandes équipes. Maintenant, il était agent immobilier à Sacramento...

Le lendemain matin, ils étaient au travail avant le lever du soleil. Je les entendis, de mon lit, faire résonner les échafaudages et les seaux ; leurs voix claires et stridentes troublaient le calme du matin. Au moment où nous prenions le petit déjeuner, ils avaient fini presque tout le côté de la maison qui nous faisait face. Les cheveux blonds de Cari étaient ébouriffés, cette fois, et il s'était barbouillé de peinture en essayant d'aller aussi vite que Herb et Lucille. Celle-ci était debout sur l'échafaudage avec les deux hommes et maniait vigoureusement le pinceau.

Je versais le café lorsque Herb Berry poussa un hurlement et je relevai la tête pour voir le grand jeune homme dégringoler de l'échafaudage, le seau à peinture à la main. Lucille cria. Puis Herb se redressa de l'autre côté de la barrière, couvert de peinture des pieds à la tête, et se mit à rire. C'est alors que je m'aperçus que j'avais renversé du café sur la nappe blanche de Peggy.

- Ça vous va très bien, criai-je de la fenêtre à Herb.

Il remonta sur l'échafaudage et commença à se frotter sur le mur de la maison, en se servant de ses vêtements et de ses cheveux comme pinceau. Cari hurlait de joie. Lucille lui enjoignit d'aller chercher d'autre peinture - le drugstore de la Plaza en vendait et il était ouvert le dimanche - et elle nettoya les cheveux de Herb.

Quelques instants plus tard, Cari vint me trouver.

- Ma voiture ne veut pas démarrer, dit-il. Est-ce que je peux emprunter la vôtre pour aller en ville ?

Je lui donnai les clefs.

- Ça vous apprendra à acheter des bagnoles étrangères.

- Mais c'est la première fois qu'elle tombe en panne. Elle refuse de

démarrer.

Il se dirigea vers le garage et je retournai à mon petit déjeuner. Je me souviens que je prenais ma tasse au moment où Cari claqua la portière de la voiture.

Je bus une gorgée et j'allais reposer la tasse lorsque j'entendis une explosion et quelque chose me poussa violemment. J'eus l'impression d'être renversé par une vague. La table se souleva et alla voltiger à l'autre bout de la pièce et je me souviens aussi que la cafetière faillit heurter la tête de Peggy qui était tombée à la renverse. Quant à moi, je fus projeté, pieds par-dessus tête, contre le fourneau. Toutes les fenêtres de la cuisine étaient brisées, le toit s'était soulevé de sorte que la lumière filtrait tout autour et le mur qui nous séparait du garage s'était écroulé vers l'intérieur. Cependant, Sue était restée exactement à la même place, la cuiller encore à mi-chemin de sa bouche. Une explosion peut avoir des résultats incroyables : l'enfant n'avait pas été touchée.

Mes souvenirs de ce qui se passa immédiatement après ne sont pas très nets. J'étais complètement sonné et mes oreilles bourdonnaient. Peggy m'aida à me relever ; du sang commençait à couler le long de sa joue (une simple égratignure. Seigneur ! Nous l'avions échappé belle !). Audehors retentirent des cris et des galopades : les voisins arrivaient. Puis quelqu'un se mit à secouer la porte de la cuisine, coincée par l'explosion.

- Vous n'êtes pas blessé, George ?

J'aperçus à la fenêtre le visage rond et la crinière bouclée de Bert Miles. C'était notre voisin, de l'autre côté de la maison.

- Non, ça va. Comment te sens-tu, Peggy ?

Peggy avait l'air très jeune, à ce moment-là. Elle ressemblait tout à fait à la jeune fille mince, aux cheveux bruns et aux grands yeux gris, qui était restée assise à côté de moi, pendant tout un trimestre, au cours de psychologie (nous étions rangés par ordre alphabétique ; son nom était Grove, le mien Granger) avant que je trouve l'audace de lui demander un rendez-vous.

C'est alors que, quelque part, j'entendis Lucille hurler :

- Cari !

On ferma le cercueil à l'enterrement. Il ne restait pas grand-chose de la dépouille mortelle de Cari deKadt. M. Wheeler, du bureau du shérif, et chargé de l'enquête, affirma qu'une charge de dynamite avait été placée sous le siège avant, et reliée par un fil au démarreur. Cari était monté dans la voiture, avait claqué la portière, engagé la clef de contact pour actionner le démarreur, ce qui l'avait tué sur le coup. Du moins n'avait-il pas souffert. Pauvre Cari ! Et, me dis-je, en regardant le cercueil descendre dans la fosse, c'est *moi* qui devrais être à sa place. La dynamite n'était pas destinée à Cari. Je te remercie, Cari, mais *pourquoi* cet attentat ?

C'est le genre d'histoires qui vous empêchent de dormir. Deux heures plus tard, nous serions montés dans la voiture, Peggy, Sue et moi, vêtus de nos plus beaux costumes pour aller à l'église. Mais le destin avait voulu que Lucille obtînt finalement de Cari qu'il rejoignît la maison, que la voiture de Herb fût au garage, que la Volkswagen de Cari fût en panne, que Herb tombât de l'échafaudage avec le pot de peinture, de sorte que Cari était venu m'emprunter ma Dodge pour aller acheter un autre pot.

En revenant du cimetière, Peggy dit brusquement :

- Voilà pourquoi Blackie a été empoisonné. On s'est débarrassé de lui, afin de pouvoir saboter la voiture, la nuit, pendant que nous dormions.

Je conduisais rapidement, inquiet à cause de Sue que nous avions laissée avec une baby-sitter. Je fus soulagé de retrouver ma fille en parfait état.

L'attentat avait été prémédité. Dieu seul savait ce qui nous attendait encore.

Le lendemain, Peggy alla acheter un autre chien, un petit terrier nerveux qui ressemblait à Blackie. Sue fut enchantée de ce nouveau favori, d'autant plus que c'était le genre de chien que l'on pouvait garder dans la maison. Nous avons une bonne raison de l'y garder : ainsi on ne pourrait pas l'empoisonner durant la nuit.

Au courrier du matin, je reçus une lettre au magasin. Elle portait le cachet de la poste locale. L'enveloppe ressemblait à quelque chose que Sue aurait pu confectionner avec des ciseaux et de la colle ; mon nom et mon adresse étaient composés de lettres et de chiffres découpés dans un journal. La note, à l'intérieur, était conçue de la même façon. Je lus :

Vous avez eu de la chance. Mais la prochaine fois, ce sera vous, votre femme et votre gosse.

* * *

M. Wheeler (du bureau du shérif) déclara peu probable que l'assassin essaye à nouveau de me tuer par un procédé analogue. Wheeler était un homme maigre, qui portait un bridge mal ajusté sur le devant de sa mâchoire. Il avait l'habitude de sucer des pastilles de menthe et me harcelait de questions, dans l'espoir de découvrir pourquoi quelqu'un en voulait à ma vie.

Mais je lui répétais une douzaine de fois :

- Personne n'a de raison de me tuer. C'est un fou. Un cinglé. Un déséquilibré !

M. Wheeler continuait à dire qu'il en doutait et ne cessait de sucer ses pastilles de menthe.

- Réfléchissez, monsieur Granger. Il ne s'agit pas d'un crime commis à la suite d'une simple impulsion. Quelqu'un doit avoir une excellente raison de vous supprimer.

Quel abruti ! Tel était, à l'époque, mon jugement sur Wheeler.

Avez-vous déjà eu votre photo à la une, et votre nom en grosses lettres sur une manchette de journal ? Avez-vous déjà été montré du doigt dans la rue, harcelé par les curieux, évité par les gens qui ne tiennent pas à vous fréquenter, de crainte d'être mêlés à une sale histoire ? Avez-vous déjà eu le sentiment d'être détaché de vous-même, en vous disant que ce type ne peut pas être vous, que ce n'est pas possible parce que vous n'êtes pas l'homme du rôle ?

Pourtant, c'était vrai. Et je m'en rendais compte. Surtout la nuit, lorsque je me réveillais.

Les ouvriers réparaient la maison. J'avais dû aller voir mon agent d'assurances à ce propos et au sujet de la voiture. Rien que cela aurait suffi à m'empêcher de dormir. Et tandis que je demeurais éveillé, je ruminais chaque détail de ce qui était arrivé et je fouillais aussi le passé pour essayer d'y trouver un fait qui expliquerait les événements récents. Tout le monde a des ennemis, avait affirmé Wheeler. Tout le monde possède quelque chose que quelqu'un d'autre convoite. Tout le monde a offensé son prochain.

Tom Stone ? Il avait été mon rival quand je faisais la cour à Peggy et la lutte avait été sans merci. Tom avait menacé de m'avoir, même si ça devait être la dernière chose qu'il ferait avant de mourir. Mais il avait également juré d'attendre Peggy et, six mois plus tard, il épousait Alice Duke. Onze ans s'étaient écoulés depuis lors. Tom et Alice avaient maintenant quatre gosses.

Henry Traut avait été le directeur adjoint du premier magasin *Fit-All* où j'avais travaillé et je n'oublierai jamais son sourire rusé le jour où il m'expliqua comment nous pourrions faire notre pelote aux dépens du magasin. « En nous entendant », m'avait-il dit, « nous pourrions gagner de l'or ». Quand je repoussai sa proposition, je compris qu'il me ferait les pires ennuis. Il adressa un rapport défavorable sur moi au patron et pourtant je me sentis incapable de le dénoncer. J'allais donner ma démission lorsqu'il fut pris la main dans le sac. Pensant que j'avais mouchardé, il jura de se venger de moi, mais il y avait longtemps de cela. L'affaire s'était passée avant mon mariage ; à vrai dire, j'avais demandé à Peggy de m'épouser parce que j'avais obtenu le poste laissé par Traut. Ce dernier aurait-il ruminé sa vengeance pendant tant d'années ? Je n'avais jamais revu Traut depuis son limogeage.

Au magasin local, j'avais dû finalement mettre le holà aux activités d'une des plus respectables ménagères de la ville, Lydia Primrose, dont le mari faisait partie du conseil municipal. Lydia volait aux étalages et je ne voyais pas pourquoi je fournirais gratuitement des chaussures à toute sa famille. L'affaire s'était réglée discrètement, mais sans aucun doute Lydia et son mari se réjouiraient de me voir mort.

Il y avait aussi quelques histoires au club où j'étais président du comité des admissions. En particulier, j'avais depuis des années refusé à Phil Buckwater l'entrée du club, malgré sa situation, sa fortune, son influence, et son ardent désir de devenir membre, et en dépit des accusations selon lesquelles j'agissais par pure vindicte personnelle. À la vérité, le cabaret de Buckwater était un tripot de bas étage, chose que je ne pouvais prouver et dont je ne pouvais l'accuser ouvertement, mais qui me faisait un devoir d'empêcher son admission au club.

Quand on a des insomnies et qu'on en profite pour réfléchir, on découvre un nombre incroyable de gens à qui on a marché sur les pieds. Des affronts, des querelles, des altercations. Des choses que l'on oublie soi-même rapidement, jusqu'au jour où l'on recherche dans sa mémoire les gens qui, eux, ont pu ne pas oublier.

Les confrères qui venaient me rendre visite, les membres de

l'Association pour l'Embellissement de la Ville, les gens qui faisaient partie de mon église, mes collègues du club, les voisins, ignoraient que chaque fois qu'ils me disaient bonjour, je me demandais lequel d'entre eux... ? Le caissier de la cafétéria, le concierge de l'immeuble, mon comptable, mon sous-directeur, mes employés... l'un d'eux voulait-il me tuer avec toute ma famille ? M. Wheeler s'efforçât de savoir pourquoi. Pour moi, Bon Dieu, tout ce que je désirais savoir, c'était *qui*. Je chercherais le pourquoi plus tard.

J'avais eu une prise de bec avec un type, habitant de l'autre côté de la rue, qui avait l'habitude de faire reculer sa voiture dans mon allée pour tourner plus facilement dans la rue étroite. Ça m'était égal qu'il entre chez moi, mais ce qui ne me plaisait pas, c'est qu'il ratait son coup et esquintait mon lierre ; de sorte que Fred Lacey et moi avions « eu des mots ». J'avais écrasé le chat d'un homme qui vivait en bas de la rue et avec lui aussi, je m'étais pris de querelle. Se pouvait-il qu'il m'en voulût encore, bien qu'il eût déménagé et que j'eusse oublié son nom ? Et, bien entendu, il y avait aussi Louis Neilsson, à qui nous n'adressions plus la parole depuis qu'il avait menacé d'abattre Blackie, qui s'était promené sur sa nouvelle pelouse. Mais, dans le voisinage, personne ne parlait à Louis.

Tout cela ne pouvait expliquer un assassinat. Mais, après tout, peut-être que si ! D'après ce que j'avais lu, la plupart des gens se faisaient tuer pour des riens, un affront, une discussion, une humiliation, une question de quelques dollars. Si l'on considérait les choses sous cet angle, bien des gens pouvaient comploter ma mort ; Peggy elle-même, pour toucher l'assurance.

Peggy ne dormait pas beaucoup non plus. Son visage s'émaciait, ses grands yeux gris paraissaient plus grands encore. Nous avions essayé de tenir Sue dans l'ignorance, mais comme les journaux avaient parlé de l'affaire, ses camarades l'avaient mise au courant. Que pouvait-elle éprouver à la pensée que quelqu'un cherchait à la tuer, ou à tuer ses parents ? De toute façon, l'enfance est peuplée de cauchemars.

- George, je ne sais vraiment que faire, dit Peggy d'une voix tranquille, tandis que nous étions étendus côte à côte, tout éveillés dans la nuit.

- J'ai demandé ma mutation. Je l'obtiendrai facilement. Il y a des tas de directeurs qui souhaitent avoir un magasin en Californie.

- Est-ce que ça ne nuira pas à ton avancement ? Si, sans doute...

- Je crois que là n'est pas l'essentiel pour le moment.

Elle dit :

- Tu devrais annuler ta demande.

- Ma chérie, je ne suis pas un héros. Tout ce que je souhaite, c'est m'éloigner d'ici.

- Mais ici, nous sommes au moins parmi des gens que nous connaissons. Et ils sont tous là à se demander qui a pu faire ça !

- Sûrement... et il y en a un qui le *sait*.

- Et la police ? Elle enquête... le bureau du shérif ici ; en ville, la police municipale parce que tu as reçu la lettre au magasin, et à présent la police fédérale est entrée en action parce que le coupable a envoyé ses menaces par la poste. Ici, George, nous sommes protégés par tous ces gens qui cherchent à nous venir en aide. C'est tout ce qui nous reste. Il faut tenir bon.

- Bien, dis-je. Je retirerai ma demande de mutation.

Peggy avait raison et, à la réflexion, prendre la fuite ne servirait à rien.

Nous nous adaptâmes de notre mieux à la situation. Au lieu de manger au restaurant, je rentrais chaque jour à la maison pour déjeuner, afin de voir si tout était normal. Sue ne prenait plus l'autobus de l'école. Ma femme l'y amenait et l'en ramenait. J'avais toujours mon fusil de chasse chargé sur l'étagère du vestibule. Je remarquai que Sue ne regardait plus, à la télévision, les westerns, les émissions policières et autres programmes où la violence se donnait libre cours et qui l'avaient tant fascinée naguère. Je ne sais si c'est parce qu'ils lui paraissaient ternes en comparaison de la réalité ou parce que Sue était trop nerveuse pour supporter ces scènes de violence qui lui rappelaient cette même réalité : les enfants dissimulent les angoisses qui les rongent.

Lorsque j'arrivai chez moi, à midi, le samedi, les voisins avaient envahi la maison et tout le monde parlait de chocolats empoisonnés.

- J'ai dit à Peggy de ne pas vous apprendre la nouvelle par téléphone, déclara Lucille.

La veuve aux cheveux roux avait très mauvaise mine. Lucille était, de toute façon, une grande nerveuse qui prenait tout au tragique et, depuis la mort de Cari, six jours auparavant, elle ne vivait que de café et de cigarettes. Ce drame l'avait anéantie. Le premier mari de Lucille

avait été tué dans un accident d'auto, le second au cours d'une partie de chasse au daim ; et maintenant, Cari... Trois morts accidentelles. Je la plaignais de tout mon cœur ; Cari était mort à ma place.

Parlant tous à la fois, les voisins me racontèrent l'histoire des chocolats empoisonnés. Peggy avait aidé Lucille à trier tout ce que contenait sa maison. Certaines choses partiraient, par camion, pour Sacramento : où Herb Berry avait trouvé pour elle une situation dans l'agence immobilière où il travaillait ; d'autres affaires raient à une œuvre de bienfaisance, d'autres encore resteraient dans la maison qui allait être vendue ; il y avait aussi tout le fatras qui s'accumule au cours des années et qui serait porté au dépotoir municipal.

Les deux femmes s'étaient octroyé un moment de répit dans la matinée, et buvaient une tasse de café dans notre maison lorsque le courrier arriva. Il y avait là un paquet, où, comme sur la lettre anonyme, le nom et l'adresse avaient été composés en caractères imprimés, découpés dans un journal. Lucille avait conseillé à Peggy de ne pas l'ouvrir, craignant une bombe ou un engin de même espèce. Elle avait téléphoné à Wheeler qui était venu chercher le paquet juste avant mon arrivée, il avait fait savoir que le colis contenait des chocolats emplis d'arséniate de plomb, le produit avec lequel on traite les arbres.

Je téléphonai moi-même à Wheeler, qui ne me parut pas très ému.

- Une tentative bien maladroite, déclara-t-il placidement. (Pour lui tout cela faisait partie du train-train habituel.) L'adresse était du même tonneau que la lettre anonyme... et si vous aviez vu comme ces chocolats étaient mal présentés : la poudre blanche sortait de certains d'entre eux. Un gosse se serait méfié.

- Admirable déduction, dis-je d'un ton acide. Mais si Peggy s'était trouvée chez Lucille et que Sue ait ouvert le paquet ? La petite serait morte à l'heure qu'il est.

- Inutile de crier comme ça, monsieur Granger, me dit-il.

Abrutis, incapables, parasites nourris par les contribuables. Je dis exactement ce que je pensais de lui et de tout le bureau du shérif... après avoir raccroché, bien entendu.

J'avais l'impression de vivre dans une jungle. Là, on n'approche pas d'un fourré sans redouter de tomber dans une embuscade. On n'avance jamais dans le même sens que le vent.

Malheureusement, je n'étais pas habitué à la jungle. Je ne savais comment y survivre.

Herb Berry arriva de Sacramento dans l'après-midi, pour aider Lucille à faire ses bagages. Comme l'autre maison était sens dessus dessous, ils vinrent dîner chez nous. Et Herb resta coucher. Sa présence nous rassurait. C'était un type vigoureux, un ancien athlète, costaud et compétent. Il s'était occupé de tous les détails de l'enterrement et de la vente de la maison.

Une fois Sue couchée, j'ouvris une bouteille et nous nous installâmes confortablement. Nous avions tous besoin d'alcool. En fait, je bus quelques verres de trop, mais c'était merveilleux de se sentir en pleine forme et euphorique, même si on savait que, le lendemain, on aurait la gueule de bois.

Je ne savais pas que Herb pouvait être un pareil boute-en-train quand il était éméché, et Lucille, pour une fois, se laissa aller. Elle avait versé assez de larmes et à présent ses nerfs se détendaient. Lorsque la rousse et l'ex-joueur de baseball se déchaînèrent, je fus pris d'un tel fou rire que j'en eus mal aux côtes... Peggy, elle, ne paraissait pas s'amuser autant que nous, mais elle ne boit jamais plus d'un verre d'alcool. Personnellement, je me réjouissais de voir Lucille se décontracter après la tragédie. Elle avait été tendue comme une corde à violon et je craignais pour elle la dépression nerveuse.

Le lendemain matin, j'étais en train d'aider Lucille et Herb à emballer lorsque Peggy m'appela, derrière la barrière. Elle et Sue allaient à l'école du dimanche et elle avait ouvert l'appareil d'arrosage au-dessus des pétunias. Est-ce que je voudrais bien le fermer dans un quart d'heure ?

« O.K. », lui dis-je. Mais je n'y pensai qu'une heure plus tard. Bah ! Une bonne douche ne ferait pas de mal aux pétunias.

Puisque j'étais à la maison, je décidai de réchauffer le café du petit déjeuner. La soirée précédente m'avait laissé la tête lourde. J'allumai le gaz sous la cafetière, puis je cherchai le journal de la veille que je n'avais pas encore trouvé le temps de lire. Peggy ne laissait jamais traîner les journaux et je trouvai effectivement celui-là dans la corbeille à papiers. Je le pris, l'ouvris et une pluie de morceaux de papier tombèrent par terre comme des confetti. Quelqu'un avait découpé le journal avec des ciseaux. On aurait dit qu'un gosse s'était amusé à ce travail-là, mais je savais que ce n'était pas œuvre de Sue et qu'il ne s'agissait pas d'un jeu enfant.

Au petit déjeuner, le journal était intact. J'avais espéré le lire pendant que Herb se rasait, mais Lucille était apparue à ce moment-là. Et le journal était encore entier lorsque j'étais parti avec Herb et Lucille pour leur donner un coup de main.

C'est alors que je compris : la coupable, c'était Peggy.

* * *

La dernière personne au monde. La dernière personne... Peggy. Pourquoi ? L'assurance ? Un amant ? Une liaison avec le maître de chapelle du temple ? Des rendez-vous clandestins au supermarché, tout en poussant les chariots le long des couloirs ? Des baisers à la sauvette derrière la porte de l'école du dimanche, des rencontres dans les sumacs vénéneux et les séquoias des collines ? Oh, tout était possible. L'amour trouve toujours sa voie. Mais ce n'était pas du tout le genre de Peggy.

Ou bien... ?

Que savais-je vraiment de Peggy ? Que sait un homme de sa propre femme ? Elle était douce, jolie... d'accord, mais il y a des tas de femmes douces et jolies qui saupoudrent d'arsenic le café de leur mari. Aucun époux ne serait jamais empoisonné par sa femme, ou assassiné par l'amant de celle-ci, s'il soupçonnait qu'une chose pareille pourrait lui arriver.

J'entendis soudain un sifflement : le café s'était mis à bouillir. *Peggy*. Je me versai une tasse. *Peggy*. Une gorgée du liquide brûlant me remonta. Je mis le journal dans la corbeille à papiers et me dirigeai vers la barrière pour aller aider Lucille et Herb.

Ils étaient occupés à déblayer le grenier. Je me mis à travailler au rez-de-chaussée. Je fourrais les tableaux du living-room dans une caisse lorsque la sonnette retentit.

- Vous voulez bien ouvrir ? me cria Lucille du grenier.

- J'y vais.

J'allai à la porte.

- Une lettre exprès pour M. Herbert Berry.

- Je vais la lui remettre.

L'adresse était faite en caractères découpés dans un journal et collés

sur l'enveloppe. La lettre avait été mise à la poste locale ; le cachet datait d'une heure auparavant. Peggy l'avait envoyée, je le savais, sur le chemin de l'école. Mais pourquoi était-elle adressée à Herb ?

- Montez-la, George, s'il vous plaît ! me cria Herb.

Il avait donc entendu le facteur. Il fallait bien que je lui donne cette lettre. Bah, pourquoi pas ? Il ignorait que Peggy était coupable. Moi seul, je le savais.

J'entrai dans le hall du fond, grimpai à l'échelle et passai par la trappe menant au grenier - Herb et Lucille étaient dans un coin, à trier le contenu d'une malle.

- Peut-être le patron a-t-il vendu la propriété des Graham, dit Herb.

Sa grande main se tendit vers l'enveloppe, puis il se figea en voyant de quelle façon elle était adressée. Lucille, visiblement plus énervée encore que d'habitude, poussa une exclamation. Ils échangèrent un long regard, le visage livide. La barbe de Herbert semblait noire par contraste et les taches de rousseur de Lucille ressortaient encore davantage.

Brusquement, elle m'arracha l'enveloppe des mains, ouvrit et déplia la lettre.

- C'est un mensonge ! cria-t-elle.

Herb dit d'une voix étranglée :

- Qui a envoyé ça ?

- Peggy... qui d'autre ? dit Lucille.

Ainsi, elle était au courant. Bientôt tout le monde pourrait lire les manchettes des journaux : *Une femme complota l'assassinat de son mari !*

- Peggy savait que nous nous aimions, dit Lucille. Cari était un naïf. George n'a rien deviné. Les hommes sont des imbéciles. Mais on ne peut pas tromper une femme quand il s'agit d'amour. Si Peggy n'avait pas déjà compris, la soirée d'hier soir l'a éclairée ; nous avions trop bu. Elle sait ce que nous sommes l'un pour l'autre.

Cette fois j'avais vraiment tout saisi.

- Tais-toi, idiote !

Herb l'avait empoignée par les épaules et je me dis que ce n'était pas

la première fois qu'il posait ses grosses mains sur elle. Herb ne quittait pas Sacramento toutes les fins de semaine simplement pour goûter la cuisine de Lucille. Comment avais-je pu être aussi aveugle ? C'est pendant les week-ends qu'un agent immobilier travaille le plus. Il fait des affaires surtout le samedi et le dimanche.

- Boucle-la ! glapit Herb.

- Si elle est au courant, lui l'est aussi, rétorqua Lucille. Ils sont mariés.

D'un geste furieux, elle jeta la lettre par terre. Et je lus le message, en caractères d'imprimerie collés sur le papier : *Cari était son troisième mari. Vous êtes le suivant, camarade.*

- Ils ont mijoté ça ensemble ! hurla Lucille à Herb.

Herb se tourna vers moi. Je ne m'étais pas bien rendu compte à quel point ce gaillard était costaud. Il me dépassait d'une bonne tête et il devait peser cinquante kilos de plus que moi.

- C'est vrai ? me demanda-t-il.

À ce moment-là, j'aurais pu tout lui raconter. Cari deKadt était un agent d'assurances et un agent d'assurances est toujours son meilleur client. C'est pour ça qu'ils l'avaient tué. La bombe mise dans la voiture ne m'avait jamais été destinée. Ainsi que la première lettre et les chocolats empoisonnés, elle avait eu pour objet de me désigner comme la victime et de faire passer la mort de Cari pour un accident. Tout avait été soigneusement prémédité - la mort de Blackie, la chute de Herb de l'échafaudage, la Volkswagen qui ne voulait pas démarrer. Les chocolats n'étaient pas destinés à nous tuer non plus. L'adresse en caractères de journaux constituait un avertissement suffisant ; en outre, les chocolats étaient grossièrement préparés et l'arséniate de plomb s'en échappait par endroits. Et Lucille s'était trouvée justement là pour recevoir le paquet.

Tout était parfaitement clair, mais, face à ce colosse, je dis :

- Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, Herb.

- Ils sont au courant, rugit-il.

Mon visage avait dû me trahir.

- Je t'avais dit qu'il nous arriverait des embêtements ! hurla-t-il en regardant Lucille.

Celle-ci, qui ne devait pas peser plus de cinquante kilos, se montra la plus forte des deux.

- Et après ? Qu'est-ce qu'ils peuvent prouver ? dit- elle à ce diable d'homme qui la dominait de toute sa hauteur. Il y a des tas de choses que les gens savent et dont ils se gardent bien de parler.

Elle me désigna du doigt.

- Fais en sorte qu'il ne parle pas, Herb. Donne-lui une leçon qu'il n'oubliera pas de sitôt. Fais-lui comprendre que nous ne plaisantons pas.

Il me paraissait à peine croyable - pendant que je courais entre les caisses et les malles, me dissimulais derrière une pile de vieux journaux, glissais vers la machine à coudre et me précipitais vers le poêle à bois - que Herb Berry fût en train de me poursuivre impitoyablement, ses longs bras en avant, essayant de m'acculer dans un coin. Herb était un ami. Avec lui, j'avais joué au croquet, mangé des steaks cuits en plein air, bu du whisky, échangé des plaisanteries. La veille même, devant une bouteille, nous avions passé une soirée hilarante. Il avait couché sous mon toit cette nuit-là. Et à présent, il me pourchassait dans ce grenier, tandis que je galopais d'un endroit à l'autre, au milieu de tout ce fatras.

Ayant été un athlète professionnel, il était aussi détendu que l'est un sportif qui attend le moment de frapper tandis que je m'épuisais à courir. Peggy ne pouvait pas savoir que sa petite ruse, tenue secrète, aurait un résultat pareil. Son but avait été évidemment de nous débarrasser des deux assassins. Je me crispai, sachant que lorsque Herb passerait à l'attaque, il ne me raterait pas.

Je n'allais pas me laisser acculer dans ce grenier. Mais quand je tentai le coup, Herb s'y attendait et fonça sur moi avec l'aisance rapide du sportif. Je savais que je ne pourrais atteindre la trappe. Alors, je fis ce que je faisais quand j'étais un gamin, la dernière ressource du gosse poursuivi par un gosse plus fort que lui. Je me jetai de biais sur le sol et fis un croc-en-jambe à Herb.

Son pied heurta mon mollet et je crus qu'il m'avait cassé la jambe. Il poussa un cri, un hurlement rauque, au moment où il tomba par l'ouverture de la trappe. Je l'entendis dégringoler le long de l'échelle et s'écraser au sol avec fracas. Je rampai vers le trou béant. Quand je jetai un coup d'œil en bas, je devinai, à la manière dont il gisait, qu'il devait être mort.

Agenouillé près de lui, se trouvait M. Wheeler, et je fus également surpris de voir deux hommes en uniforme, qui se tenaient en bas, dans le vestibule.

- Une veine que je n'ai pas été sur l'échelle quand il a fait le plongeon, dit Wheeler.

Il se releva et mit une pastille de menthe dans sa bouche.

- Ça épargnera à l'État les frais d'un procès pour l'un des deux, ajouta-t-il en relevant la tête. La femme est là-haut ?

- Oui, dis-je.

- Qu'est-ce que les gens ne feraient pas pour de l'argent ! Vous avez une femme très futée, monsieur Granger. Quand elle nous a téléphoné ce matin que ces deux-là avaient une liaison, ça m'a ouvert des horizons. J'ai compris qu'ils cherchaient à attirer notre attention sur vous pendant qu'ils filaient avec le magot. Vous vous sentez bien ?

- Très bien, dis-je.

Du moins je le croyais.

UN INCONNU DANS LA MAISON

(The Deadly Guest)

par HELEN NIELSEN

Vu à travers les ondulations molles du rideau de dentelle de Malines, une dentelle si usée par les ans que Selena n'osait pas l'écarter de la porte vitrée pour mieux voir, l'homme qui était debout sur le perron n'avait rien d'inquiétant. Il était, en fait, d'un aspect tout à fait banal - la quarantaine, une taille et un poids moyens, une certaine gaucherie, un costume en peigné gris, propre sinon neuf, et un panama à peine taché près de l'étroit ruban qui l'entourait. L'une des mains venait de toucher la sonnette de la porte ; l'autre tenait un journal dont la page apparente était celle des petites annonces, dans laquelle figurait un entrefilet dont Selena était l'auteur.

40 dollars. Chambre et salle de bains dans maison raffinée. Convierait à monsieur cultivé. Références exigées. Tél...

L'annonce revint dans toute sa netteté à la mémoire de Selena quand l'homme actionna une seconde fois la sonnette. Elle fixa sur le visiteur un regard plein d'appréhension. Une demeure raffinée ? Elle se redit ces mots avec une ironie amère. La maison était vieille et tombait en ruine ; pourtant elle avait eu beaucoup de cachet quand Winnie vivait encore pour lui donner du charme et de la couleur, et quand l'argent légué par papa avait plus de valeur qu'à l'heure actuelle. C'était d'ailleurs pour une question d'argent que cette annonce avait été publiée dans le journal. Les Shelby n'avaient jamais pris de pensionnaires, et maintenant que le premier, en puissance tout au moins, se tenait juste de l'autre côté de la porte, Selena fut prise d'une envie folle de remonter l'escalier quatre à quatre et de ne pas répondre au coup de sonnette. Aussi inoffensif qu'il pût paraître, cet homme était un intrus. Une fois qu'il aurait mis les pieds dans la maison, tout serait différent. Mais nécessité fait loi. Selena se raidit. D'une main, elle rajusta sa coiffure - ses cheveux châtons avaient des reflets rougeâtres quand l'éclairage était favorable - et mit un terme à ses hésitations en saisissant le bouton de la porte avec fermeté. Pendant un instant, au moment où la porte pivota sur ses gonds, son visage se refléta dans la vitre, un bon visage de femme de trente ans qui pourtant présentait encore des traits de jeune fille, presque comme si la jeunesse était une relique précieuse qui ne se conserve que dans

l'isolement et que l'on ne sort que dans de rares occasions.

L'occasion, en l'occurrence, était d'ouvrir sa porte à un étranger. Celui-ci sourit machinalement et l'éducation inculquée par les Shelby rappela Selena à ses devoirs, elle répondit au sourire avec grâce.

- M. Garvin ? demanda-t-elle.

De sa main libre, l'homme ôta son chapeau. Ses cheveux étaient d'un blond filasse et, au-dessus de la marque laissée par le couvre-chef, la peau de son front était d'un blanc qui contrastait violemment avec le teint rubicond de son visage.

- En effet, dit-il. Je suis Robert Garvin. Je suppose que vous êtes la dame à laquelle j'ai téléphoné au sujet de la chambre, miss...

- Shelby, souffla Selena.

- Shelby, répéta-t-il. Oui, vous m'avez donné le nom en même temps que l'adresse, je m'en souviens. Eh bien, me voici.

Il s'exprimait avec une élégance un peu forcée. Les yeux de M. Garvin quittèrent un moment le visage de la jeune femme pour procéder à une estimation rapide des lieux. La terrasse était propre - aussitôt après avoir reçu le coup de téléphone Selena avait ramassé les papiers sales qui la jonchaient - et le mobilier d'osier, bien qu'il eût grand besoin d'un coup de peinture, avait été essuyé. Mais les haies poussaient à la diable ; la pelouse n'avait pas été tondue depuis le jour où Selena avait dû, faute de subsides, cesser d'avoir recours aux services hebdomadaires du jardinier japonais, et un rosier grimpant, accroché au bord du toit, s'était transformé en une masse confuse, affaiblie par les ans et par une fécondité qui n'avait jamais rencontré d'obstacle, si bien que les fleurs ne méritaient plus guère le nom de roses. Tous ces indices de la gêne dans laquelle Selena vivait, atténués par l'habitude, surgirent avec une acuité soudaine maintenant qu'un étranger en était le témoin. Elle lutta avec le désir de s'excuser, mais c'était inconcevable. M. Garvin n'était pas venu faire une visite de courtoisie ; c'était seulement un homme qui venait voir la chambre.

- Entrez donc, proposa-t-elle. Il y a vraiment trop de vent sur ce perron.

Le vent n'était pas particulièrement violent ce jour-là et M. Garvin ne manqua pas de le remarquer en franchissant la porte.

- Cela n'a rien à voir avec le vent qui souffle à Lancaster, le pays d'où je viens, dit-il.

Puis il se tut. Selena referma la porte et, en se retournant, elle le trouva planté au milieu du vestibule, les yeux grands ouverts, comme un petit garçon qui visite un musée pour la première fois. Devant lui, l'escalier monumental menait au premier étage, avec son tapis qui échappait heureusement aux regards grâce à l'ombre bienfaisante de la rampe massive. À droite, à peu près dans le prolongement du vestibule, s'ouvrait le salon, vaste de superficie, mais encombré de meubles qui n'avaient de style et de valeur que ceux conférés par les souvenirs qu'ils évoquaient. Pour M. Garvin, ils ne rappelaient aucun souvenir : ils l'incitèrent seulement à se promener dans la pièce avec une présomption innocente.

- On ne voit plus beaucoup de maisons comme celle-ci, remarqua-t-il.

Il n'y avait aucun jugement défavorable dans le ton de sa voix. C'était une simple constatation, mais Selena crut bon de prendre une attitude défensive.

- Non, se hâta-t-elle de convenir. Mon père disait toujours... Cette maison est son œuvre...

- Votre père était maçon ?

C'était une pensée saugrenue, et pourtant M. Garvin semblait s'y complaire.

- Mon père ? fit Selena. Oh ! Non, il était dans les affaires. Il a fait construire la maison. C'était le cadeau de mariage qu'il a offert à ma mère, voici cinquante ans. Il a toujours dit que cette maison était faite pour durer et il ne s'est pas trompé. Ce n'est pas comme ces boîtes de stuc que l'on construit maintenant et où les gens s'entassent à qui mieux mieux. Je ne pourrais pas supporter de vivre ainsi ! Non, vraiment !

Si Selena parlait avec un peu trop d'emphase, c'était parce que cette incursion dans sa vie privée la gênait. M. Garvin, qui n'avait pas l'air aussi distingué qu'elle l'avait cru au téléphone, aurait pu au moins faire un effort pour apprécier le cadre. Il se déplaça lentement dans la pièce, fixant sur chaque relique un regard curieux. Devant la table, près du vieux fauteuil de cuir du père encore avachi par le poids d'un corps disparu depuis longtemps, il s'arrêta pour étudier deux photographies aux cadres d'argent... Deux visages d'hommes, l'un âgé, aux fortes mâchoires et moustachu.

- Mon père, dit Selena. Il y a presque quinze ans qu'il est mort.

Et l'autre, plus jeune, ayant avec Selena un vague air de famille bien que les traits fussent plus virils.

- Mon frère, Winfred, ajouta-t-elle. Il est mort voici deux ans.

M. Garvin aurait pu exprimer des regrets, mais il s'abstint. Il se contenta de passer un doigt sur le dessus ciré de la table. Il n'y avait pas de poussière. Il n'y avait jamais de poussière dans la maison, surtout dans le salon.

- Il doit y avoir beaucoup de travail pour entretenir une maison comme celle-ci, remarqua-t-il. Et vous n'êtes que deux ici, m'avez-vous dit ?

- Oui, deux seulement, confirma Selena.

- Et votre mère est impotente ?

Elle lui avait indiqué ce détail au téléphone. Il était important pour elle d'avoir un pensionnaire tranquille et prévenant qui ne formulerait pas d'exigences. C'est pourquoi Selena s'était décidée pour un homme, malgré les protestations de sa mère. Un homme, c'était peut-être scabreux, mais avec une femme on était sûr de tomber sur quelqu'un qui fourrerait son nez partout, exactement comme M. Garvin le faisait maintenant. Il était d'une indiscretion scandaleuse !

- Si vous voulez voir la chambre, proposa-t-elle, elle est au premier.

M. Garvin fit mine de ne pas entendre. Il observait maintenant un cadre doré accroché au mur au-dessus d'un sofa tendu de velours. Il se pencha pour étudier la pâle photographie qu'il contenait.

- Curieux, j'ai l'impression de connaître le vieux qui est là au centre, dit-il.

- Le vieux, répliqua sèchement Selena, est le Général Robert E. Lee. L'officier qui se tient derrière son épaule gauche, celui qui a un képi à plumet, est mon arrière-grand-père Winfield. Ma mère est une Winfield.

- Une Winfield, répéta M. Garvin.

Ce nom ne lui disait rien. Le visage de Selena se fronça avec application.

- Vous m'avez dit au téléphone que vous étiez étudiant à l'Université. Est-ce exact, monsieur Garvin ?

Il n'avait absolument pas l'air d'un étudiant en quoi que ce soit. Un homme de cet âge et de cette vulgarité ! Mais en entendant la question, il se retourna et sourit.

- Pas exactement, répondit-il. J'ai dit que j'espérais être étudiant si je réussissais mon examen d'entrée à la Faculté. Voyez-vous j'ai tout lâché il y a douze ans - juste après la guerre. Je voulais être médecin. Enfin, chirurgien.

M. Garvin tendit les mains. L'une tenait toujours le journal et l'autre le chapeau, mais il n'eut pas l'air de le remarquer.

- Quand j'étais petit, je vivais dans un ranch, expliqua-t-il. J'étais très ami avec le docteur de la famille et je me souviens qu'il disait toujours : « Robert, tu feras un excellent chirurgien. Tu as des mains de chirurgien. »

Pendant un moment, la voix de M. Garvin et les yeux de M. Garvin s'attardèrent loin dans le passé, et puis Selena vit son interlocuteur revenir dans le présent, sourire d'un air confus et laisser tomber ses mains le long de son corps en disant :

- Cette histoire doit vous sembler ridicule.

- Non, s'entendit répondre Selena, pas du tout.

- Vous le pensez vraiment ?

Son visage s'illumina. Il était redevenu le petit garçon du vestibule. Le petit garçon élevé dans un ranch mais devenu grand et un peu chauve.

- Pour vous dire la vérité, reprit-il, je ne suis pas certain d'avoir raison. Je ne terminerai probablement jamais mes études, mais c'est quelque chose que je dois faire, simplement. Voyez-vous, je suis un peu comme vous, quelqu'un de solitaire. J'ai perdu ma femme et mon beau-père l'année dernière - tués dans un accident.

- C'est terrible, dit Selena.

- Oui ça a été dur. Je suis resté anéanti pendant un bout de temps, puis j'ai décidé de changer de vie et de repartir de zéro. J'étais dans la quincaillerie avec mon beau-père. J'ai donc vendu le magasin et la maison et je me suis demandé ce que je voulais vraiment faire de mon existence. Quand on n'a rien à perdre, on partirait aussi bien dans la lune. J'étais en deuxième année de médecine quand j'ai rencontré Marylin ; je l'ai aimée. Son père tenait un magasin d'outillage agricole à Lancaster et il avait besoin de quelqu'un pour l'aider dans ses

affaires. Quand un jeune homme est amoureux, il se laisse embobiner à faire n'importe quoi.

- Évidemment, dit Selena. Voulez-vous voir la chambre maintenant ?

- C'est peut-être une idée ridicule, mais même si je ne dois pas réussir, je tenterai ma chance.

M. Garvin se perdit un moment dans ses pensées, puis il leva les yeux, comme s'il entendait enfin la question qu'on venait de lui poser.

- Oh ! dit-il, j'allais oublier. J'ai dans ma poche une lettre de l'Université. Vous avez dit que vous vouliez des références.

La lettre était dans sa poche, mais il avait toujours le journal et le chapeau dans ses mains. Il se tourna, en quête d'un endroit pour les déposer, puis s'arrêta, fit deux pas en avant et resta planté devant ce qui avait été derrière lui durant toute la conversation. C'était un âtre à la mode d'autrefois, surmonté d'une large tablette encombrée d'objets hétéroclites.

Sur le mur, était accroché le portrait d'une jeune femme aux yeux bleus et dont les cheveux châtons tombaient à profusion sur les épaules, les lèvres esquissant un sourire heureux.

- Mais c'est vous, dit M. Garvin.

Il n'y avait aucune raison d'être embarrassée. Pourtant, Selena le fut.

- C'est un vieux portrait, protesta-t-elle.

- Vieux ? Il ne doit pas être vieux. Vous êtes toujours la même ; avec plus de maturité, peut-être, mais la même.

- Ce n'est même pas bon, insista Selena. Je le garde uniquement pour des raisons sentimentales. C'est mon frère qui l'a peint. Oh ! Monsieur Garvin, attention au vase en Limoges.

Il avait commencé à poser son chapeau sur la cheminée. Il s'arrêta et recula son bras en frôlant le vase, objet jaunâtre aux nombreux ornements, bien en vue au milieu des autres bibelots.

- Du Limoges ?

- Il est très vieux, et il a beaucoup de valeur.

Selena s'approcha pour s'assurer que le vase était bien posé sur la tablette.

- Grand-mère Winfield l'a gardé à la main pendant tout le voyage. Depuis Louisville, dans le Kentucky.

- Je me demande ce que grand-père Winfield tenait à la main, dit Garvin.

Elle se retourna vivement. Il lui adressa un sourire étrange.

- Miss Shelby, énonça-t-il en la regardant bien en face, vous avez de très jolis yeux.

Ce n'est que lorsqu'elle eut mené M. Garvin dans la chambre et perçu un mois de loyer d'avance que Selena se souvint qu'elle n'avait pas vu la lettre de référence de l'Université.

* * *

- Je ne l'aime pas, ton M. Garvin, dit Cora Shelby. Il ne m'inspire pas confiance. Il ne cesse de fouiner partout dans la maison. Hier, il est venu jusque dans ma chambre.

C'était une femme étriquée, aux lèvres minces et au visage étroit, où les yeux noirs étaient enfoncés dans un réseau ombré de peau finement ridée, ce qui donnait de la profondeur à son regard. Ses cheveux, jadis de la même teinte que ceux de Selena, étaient maintenant tout gris. Ses mains délicates, qui n'avaient pas été marquées par les labeurs grossiers, jouaient avec la robe de chambre garnie de dentelle qui enveloppait entièrement son corps, bien calé dans un fauteuil d'infirme en osier.

- Tu m'avais dit qu'un homme ne fouinerait pas partout. Je t'avais recommandé de ne pas prendre d'homme dans cette maison, Selena, mais tu n'as pas voulu écouter ta mère. Que fait-il au juste en ce moment ? Qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda-t-elle d'une voix lasse.

- Il est dans la salle de bains ; il répare le robinet qui fuyait, répondit Selena en redressant l'oreiller qui avait glissé sous les épaules de sa mère.

- Tu aurais pu faire venir un plombier.

- Pour payer les yeux de la tête. M. Garvin ne veut pas que je le paie, lui. Il m'a dit que ça lui faisait plaisir de rendre service.

- Pourquoi ? demanda Cora Shelby.

La question était insidieuse ; insidieuse et empoisonnée. Selena fixa

sur sa mère un regard étrange.

- Pourquoi ? fit-elle en écho.

- Oui, pourquoi ? dit Cora. Tu es tellement enfant, Selena, dès qu'il s'agit des choses pratiques. Plus enfant encore que ton frère - et Dieu sait qu'il n'avait pas beaucoup de plomb dans la cervelle. Tu as vu ce que cette femme lui a fait ?

La voix de Cora se brisa et fit place au silence. La conversation s'était engagée sur un terrain difficile. Selena s'écarta de la chaise et s'approcha de la fenêtre, regardant distraitement au-dehors. Il faisait chaud, la croisée était ouverte ; du jardin s'élevait le ronronnement insolite d'une tondeuse à gazon que l'on promenait sur une herbe obstinée.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda sa mère. Qui travaille dans le jardin ?

- M. Garvin, dit Selena.

- Et qui lui en a donné la permission ?

Selena fit volte-face, le visage un peu plus rosé.

- La permission ? La permission de peindre les meubles de la terrasse et de tailler le rosier ? La permission de sortir les poubelles ? Est-ce que tu te rends compte de ce qu'a fait Robert Garvin depuis deux semaines qu'il est ici ? Il ne cesse de nous rendre service et nous ne, le payons pas de retour !

Cora Shelby fit front à l'assaut avec sérénité ; la seule trace d'émotion étant la façon dont ses yeux semblaient briller d'un éclat plus vif, comme si une sorte de connaissance mystique les éclairait de l'intérieur.

- Nous paierons peut-être tout cela un jour, déclara-t-elle avec calme.

- Ce qui veut dire ?

- Je l'ignore, Selena, mais tu sais que mon intuition ne me trompe guère dès qu'il s'agit de juger les gens. Je me suis méfiée dès le début de la femme que ton frère voulait épouser. Je t'ai bien dit qu'elle amènerait le malheur dans la maison.

La conversation reviendrait donc toujours sur Winnie.

- Non, mère, ne parle pas de cela, dit Selena.

- Et j'avais raison. C'était une méchante femme. Tout ce qu'elle voulait, c'était sa fortune. Quand elle s'est aperçue qu'il n'avait rien, elle l'a quitté. Quelquefois, Selena, j'ai l'impression d'entendre Winnie dans sa chambre. Je sais bien que ce n'est que M. Garvin, mais il m'arrive de l'oublier. Une fois, j'ai failli l'appeler et quelques minutes plus tard, bien que je n'aie rien dit, j'ai levé les yeux et j'ai vu M. Garvin, debout à la porte, qui me regardait.

- M. Garvin ? En es-tu certaine ?

Cora lança à sa fille un regard aigu.

- T'imagines-tu que je vais te raconter des mensonges, Selena ?

- Oh ! Non, mère...

- Ou que j'ai des hallucinations ? Non, Selena, ce n'était pas une vision. Je n'ai pas eu d'hallucinations quand Winnie s'est suicidé.

Les doigts de Cora se mirent à trembler violemment sur la dentelle du peignoir. Selena vint à elle et s'assit près du fauteuil.

- Mère, je t'en prie. Tu sais bien que tu as promis de ne plus jamais parler de cela. Winnie n'est plus là.

- Winnie s'est tué à cause de cette femme.

- Il n'est plus là, répéta Selena, et il n'a rien à voir avec M. Garvin. Tu te fais du souci pour rien. Oh ! Mère...

Les lèvres de Cora Shelby tremblaient ; toute couleur avait disparu de son visage. Elle essayait de parler. Finalement, elle réussit à articuler : « Médicament. » Selena se leva et alla vivement à la table de nuit dans laquelle la fiole se trouvait toujours. Elle emplit une cuillère à café et revint vers le fauteuil. Quand Cora eut absorbé la drogue, le tremblement s'atténua progressivement. La vieille dame se renversa dans son fauteuil et ferma les yeux. Pendant quelques secondes elle resta immobile ; puis, les yeux toujours fermés, elle dit :

- Tu as raison, Selena. Il ne faut plus jamais que je parle de Winnie. Mais je n'aime pas la façon dont M. Garvin me regarde. Il ne faudra jamais me laisser seule avec lui dans la maison. Tu me le promets ?

- Mais pourquoi, mère ?

- Promets-le, Selena.

- D'accord, je le promets, mais c'est ridicule. M. Garvin fait ses études

de médecine ; il t'a peut-être regardée par curiosité professionnelle.

- Un docteur ? (Les yeux de Cora s'ouvrirent et se fixèrent sur le visage de Selena.) Cet homme... un docteur ?

- Je croyais te l'avoir dit, fit Selena.

- Non, tu ne me l'as pas dit. Il n'a rien d'un docteur. Il ressemble à un... un plombier. Tu te souviens du docteur Hughes. Il était autrement plus distingué.

- M. Garvin n'est qu'un étudiant.

- Mais il a au moins quarante ans, Selena !

Il était difficile d'expliquer quoi que ce soit à Cora Shelby, c'est pourquoi Selena en prenait rarement la peine. Depuis la mort de Winnie, c'était elle qui s'occupait de tout dans la maison et qui prenait toutes les décisions. Il y eut une légère trace de ressentiment dans sa voix lorsqu'elle répondit :

- Il avait toujours voulu devenir médecin. Il avait commencé à l'âge normal. Après la mort de sa femme et de son beau-père...

- Ils sont morts ? De quoi ?

- Dans un accident.

- A-t-il hérité de leurs biens ?

Selena remit le médicament dans la table de nuit. Elle voulait sortir de la chambre avant que sa mère ne se mît une fois de plus dans un état déplorable. Mais la question comportait une réponse, et cette réponse était présente à son esprit... « *alors, j'ai vendu la boutique et la maison* », avait expliqué M. Garvin.

Selena revint près de sa mère.

- Ne parle plus maintenant, dit-elle.

- Il te plaît, n'est-ce pas ?

- Non ! Pas du tout, répondit Selena. Ça ne me plaît pas du tout qu'il y ait un étranger dans la maison. Mais puisqu'il est ici, j'essaie de m'en accommoder au mieux.

- T'a-t-il fait des avances ?

- Bien sûr que non. Pourquoi m'en ferait-il ?
- La maison t'appartient, Selena. Quand je serai morte, tout sera à toi : la maison, le mobilier, les bibelots et l'argent. Tu es une Shelby, Selena. Tu viens d'une haute lignée.
- Mère, je t'en prie !
- J'espère que tu t'en souviendras quand je ne serai plus là. Même s'il m'arrive quelque chose...
- S'il t'arrive quelque chose... ?
- Je me trompe rarement sur les gens, Selena. Tu le sais. Ne me laisse jamais seule avec cet homme.

Selena quitta la pièce le visage en feu, les mains tremblantes. Il n'y avait rien de sensé dans les paroles de sa mère ; sa raison se révoltait contre ces insinuations, et pourtant elle sursauta en descendant l'escalier, lorsque la porte de la maison s'ouvrit brutalement et que Robert Garvin entra. Par moments, il avait des gestes brusques, comme si un désir de violence se dissimulait au tréfonds de son être. La porte allait claquer derrière lui mais, se souvenant sans doute de la présence d'une malade, il la retint au dernier moment. Puis il leva la tête.

Le col de sa chemise était déboutonné, son visage et son cou ruisselaient de sueur. Des gouttes tremblotaient à ses sourcils. Il regarda Selena et sourit.

- Maintenant, il faut que je me mette à la peinture, commença-t-il. (Il se tut soudain en remarquant le visage tendu de Selena.) Qu'y a-t-il, miss Shelby ? Avez-vous des ennuis ?

Elle ne pouvait pas le regarder en face. *Il n'a rien d'un médecin.* Non, elle ne pouvait pas.

- Ma mère vient d'avoir une crise, expliqua-t-elle.
- Votre mère ? Il faut que j'aille voir.

Il commença à gravir les marches, mais Selena descendit vers lui et posa sa main sur son bras nu pour le retenir.

- Non, n'y allez pas.

Elle retira vite sa main. Le contact de cette chair chaude et vivante la bouleversait ; elle la sentait encore au bout de ses doigts vibrants.

- Pas tout de suite, ajouta-t-elle, avec plus de calme. Elle se repose maintenant.

- Il faudrait peut-être appeler le docteur ?

- Non ! (Selena passa devant lui et entra dans le salon, désirant à tout prix l'éloigner de l'escalier.) Mère n'a voulu se faire soigner par personne depuis que le docteur Hughes a cessé son activité. Il a été notre médecin pendant trente ans.

- Personne ne la soigne ? Absolument personne ?

- Si, moi, dit Selena. Le docteur Hugues a laissé une ordonnance.

- Mais ce n'est pas une existence pour vous. Vous méritez d'avoir une vie personnelle. Cela me rappelle qu'on m'a donné des billets de faveur pour une pièce, ce soir. Il paraît que ce n'est pas mal. Si vous veniez avec moi ?

Selena alla vers la cheminée. Elle leva les yeux, vit le portrait et pendant un moment elle le regarda distraitement. Quand elle se retourna, M. Garvin était si près d'elle qu'elle aurait pu le toucher encore en tendant un peu la main.

- Je suis désolée, dit-elle d'une voix lasse, ce n'est pas possible. Je ne veux pas laisser ma mère seule ce soir.

- Alors, allez-y, vous. Ça vous changera les idées. Allez-y seule.

Il était étrange qu'il fît une telle proposition à Selena quelques minutes seulement après que sa mère lui eut adressé sa mise en garde. Elle sentit une sorte de picotement au bout des doigts, comme un signal d'alarme électrique. Elle s'accouda à la cheminée. Ce contact familial lui fit du bien. Elle tourna la tête et vit le vase de Limoges. Elle posa la main dessus, non plus cette fois pour le remettre en équilibre, mais pour être réconfortée par son contact. Cette communion avec le passé lui redonnait des forces. Après ce moment de panique, elle se retourna et vit M. Garvin qui l'étudiait d'un œil pénétrant.

Et qui attendait sa réponse.

- Non merci, monsieur Garvin, dit-elle d'une voix ferme. Je ne puis laisser la maison. L'état de ma mère peut empirer.

Et M. Garvin, qui était devenu soudain un objet de mystère, se fit plus mystérieux encore en disant :

- C'est certain, miss Shelby.

* * *

Il y avait un intrus dans la place. Après cette journée, Selena ne relâcha jamais sa surveillance. Il n'était pas possible d'ajouter quelque crédit aux appréhensions de Cora, mais il était également hors de question de les oublier. Garvin lui avait offert de sortir avec lui. Était-ce un geste d'amitié innocent ou le prélude à quelque sinistre forfait ? Elle voulut en savoir davantage sur l'accident qui avait coûté la vie à la femme de M. Garvin et à son beau-père. Elle y pensa pendant plusieurs jours et alla jusqu'à commencer une lettre adressée à la Chambre de Commerce de Lancaster pour demander des renseignements sur Robert Garvin. Elle déchira la lettre. Son bon sens lui soufflait que c'était sans arrière-pensée qu'un pensionnaire se rendait utile dans une maison difficile à entretenir, et plein de prévenances à l'égard d'une malade. Mais le bon sens reçut un coup terrible le jour où Robert Garvin cacha la bouteille de médicament.

Cela se passa huit jours après la tonte du gazon. Fidèle à sa promesse, Selena n'avait jamais laissé sa mère seule avec le pensionnaire. En semaine, c'était relativement facile. Il partait le matin et rentrait tard le soir. Elle pouvait aller faire les courses pendant qu'il n'était pas là. Mais le samedi les complications surgissaient. M. Garvin restait à la maison toute la journée ; il étudiait dans sa chambre ou travaillait dans le jardin. Il taillait une haie près du perron, quand Selena sortit. Elle ne pouvait s'éviter cette course : elle avait oublié de poster un chèque pour le paiement des impôts et c'était le dernier jour. Elle ne voulait pas risquer une amende. Il sourit et lui adressa quelques mots au passage. Elle marcha bon pas. Trois cents mètres pour aller, trois cents mètres pour revenir. Combien de temps lui fallut-il ? Bien entendu, il y avait Mme Levering au coin de la rue, qui demanda des nouvelles de sa mère, et il fallut faire un saut jusqu'à l'épicerie pour effectuer une petite emplette. Quand Selena revint à la maison, le sécateur était sur une marche. Robert Garvin n'était nulle part en vue.

Elle entra ; le vestibule était vide, la maison silencieuse, et soudain, comme elle gravissait les premiers degrés de l'escalier, le silence se rompit.

- Non, ne m'approchez pas ! Je ne veux pas !

C'était la voix de sa mère, suivie d'un bruit sonore de verre cassé. Selena monta précipitamment et se rua dans la chambre de sa mère pour la trouver, le visage livide et les yeux hagards, fixant Robert

Garvin avec horreur. Robert Garvin était tout simplement à genoux, occupé à ramasser les fragments du flacon. Le plus gros morceau, le fond, contenant encore un centimètre de liquide, était en équilibre dans l'une de ses mains. L'autre main allait et venait sur le tapis.

Il leva les yeux et vit Selena.

- Elle a fait tomber le flacon de ma main, expliqua-t-il. Il a heurté le coin de la table.

- Selena ! lança Cora Shelby dans un sanglot. Tu m'as laissée seule. Il est entré dans ma chambre !

M. Garvin se leva, les mains pleines de verre cassé, l'air confus.

- Elle vous a appelée, miss Shelby. Je savais que vous étiez sortie, alors je suis venu. Cela a eu l'air de lui faire un choc. J'ai cru qu'elle avait une crise, alors j'ai pris la fiole.

- Il a mis quelque chose dedans !

- Mis quelque chose ?

M. Garvin regarda d'un œil rond la vieille dame dans son fauteuil, puis Selena.

- C'est ridicule, dit-il. Le bouchon était collé. Je suis allé dans la salle de bains pour faire couler de l'eau chaude dessus.

- Il a mis quelque chose dedans ! Je t'ai avertie, Selena. Je ne me trompe jamais sur les gens. J'avais une terrible aversion contre cette femme que Winnie voulait épouser, et elle l'a fait se suicider. Je sais ce que veut M. Garvin. Il veut se débarrasser de moi. Je le gêne. Regarde ses yeux, Selena !

Selena regarda ses yeux. Mais que peuvent dire des yeux ? L'innocent paraît coupable, sous la honte de l'accusation ; le coupable a l'air innocent, l'habitude aidant. M. Garvin semblait seulement irrité.

- Je ferais mieux de mettre ces morceaux de verre à la poubelle, dit-il.

Il alla vers la porte à grands pas puis s'arrêta et se retournant :

- Je suis désolé, madame Shelby. J'essayais uniquement de me rendre utile.

Il paraissait sincère. Selena calma sa mère et redescendit au rez-de-chaussée. Cette scène l'avait bouleversée, mais pourtant M. Garvin

semblait plein de bonnes intentions. De toute manière, il méritait des excuses. Elle alla voir sur la terrasse, mais il n'y était pas. Elle entra dans la cuisine : personne. Elle sortit par la porte de derrière pour aller voir dans l'arrière-cour : il était peut-être près de la poubelle ; pas de M. Garvin. Elle regarda la boîte à ordures un moment, puis souleva le couvercle. Il y avait au fond quelques boîtes de conserve vides, mais aucune trace de verre cassé.

Le samedi suivant, M. Garvin et le Limoges disparurent.

Il avait été assez difficile de persuader Mme Shelby de ne pas appeler la police après l'incident du flacon de médicament. Mais la disparition de son bibelot le plus précieux était une autre affaire. Il y avait un certain inspecteur Angelo qui s'était montré très compréhensif au moment de la mort de Winnie. Il ne demanda pas mieux que de venir. Il alla voir Mme Shelby pour écouter sa version de l'affaire du flacon, puis il descendit au salon et examina l'emplacement du vase, comme si, en étudiant la trace circulaire laissée sur la tablette, il pouvait déceler une piste. Selena lui parla alors de la disparition des morceaux de verre.

L'inspecteur Angelo avait des sourcils très touffus. Ils se rencontraient comme deux chenilles jumelles quand il les fronçait.

- Vous auriez dû le signaler tout de suite, miss Shelby, dit-il.
- Cela m'a paru sans importance, protesta-t-elle.
- Miss Shelby, demanda-t-il, que savez-vous, au juste, de cet homme ?

Du moment qu'un personnage officiel lui posait cette question, en la fixant d'un œil aussi sévère, les craintes qu'elle avait dissimulées derrière l'excuse de la maladie de sa mère revêtirent un degré de réalité. Elle avoua qu'elle avait commencé à rédiger une demande de renseignements.

- ... et puis je l'ai déchirée. Mes craintes m'ont paru ridicules dès que j'ai essayé de les coucher sur le papier.
- Elles le sont probablement, dit l'inspecteur. Seulement, il vaut toujours mieux prendre ses précautions. Il arrive tellement de choses...

Il en arriva en effet. La porte d'entrée s'ouvrit et M. Garvin entra. Ce qui frappait tout de suite, c'était le paquet enveloppé d'un journal qu'il tenait sous le bras. Autre fait étonnant, il ne monta pas l'escalier pour regagner sa chambre mais entra directement dans le salon. Il n'était plus qu'à un mètre de la cheminée quand il leva les yeux et

aperçut Selena en compagnie de l'inspecteur Angelo. Selena présenta les deux hommes. Il y eut un moment de gêne, puis M. Garvin ôta tranquillement le journal du paquet et remit le vase de Limoges sur la cheminée.

- Je suis désolé, miss Shelby, de vous avoir causé tant de soucis mais j'ai un ami antiquaire. Il voulait voir votre vase.

C'était plus que l'inspecteur Angelo n'en pouvait supporter.

- Avez-vous l'habitude de vous approprier ainsi le bien d'autrui ? demanda-t-il.

Le regard de M. Garvin glissa vers Selena.

- Pas du tout. Je ne croyais pas que... Mais, dites, êtes-vous ici à cause de moi ?

- En général, on prévient la police quand un vol a été commis.

- Mais je n'ai rien volé !

C'était vrai. Obéissant à une suggestion de l'inspecteur, Selena examina le vase ; c'était bien le même.

- Que se passe-t-il ? demanda M. Garvin. De quoi me soupçonne-t-on ?

- Qu'avez-vous fait du flacon brisé ? demanda l'inspecteur.

- Le flacon brisé ? (Le sang monta au visage de M. Garvin.) Alors c'est ça ! La vieille s'en prend encore à moi. Que vous a-t-elle raconté ? Que j'ai essayé de l'empoisonner ?

- Vous le niez ? demanda l'inspecteur.

M. Garvin sembla un moment désarçonné ; il se tourna vers Selena comme pour quêter un encouragement, mais ne vit dans son regard que le doute et la crainte.

- Miss Shelby, dit-il. Je crois que vous seriez plus heureuse si j'allais vivre ailleurs.

Il n'attendit pas d'autres questions, fit volte-face et monta l'escalier à grand bruit.

Selena ne revit M. Garvin qu'une fois. Ce fut après le départ de l'inspecteur. Elle avait eu le temps de dire à sa mère que tout allait bien et que M. Garvin s'en allait. En sortant de la chambre, elle le trouva qui attendait sur le palier. Sa valise était posée à côté de lui, il tenait son panama à la main. Pendant un moment, il eut exactement la même apparence qu'un mois plus tôt, mais ce n'était pas le même homme. Il avait changé du tout au tout et Selena s'en aperçut avant même qu'il ouvrît la bouche.

- Il faut que je vous explique quelque chose avant de partir, dit-il. Je n'ai pas pu le faire devant le policier, mais il le faut maintenant, Selena. (Il utilisait son prénom pour la première fois.) Je ne suis ni un voleur ni un assassin, croyez-moi...

- Je vous en prie, monsieur Garvin... commença-t-elle.

- Non, ne redevenez pas une Winfield-Shelby - pas tout de suite. Votre éducation et vos manières sont les meilleures du monde, je le sais, mais votre vue est courte. C'est compréhensible, je suppose. La lumière ne perce pas facilement dans un mausolée.

Elle voulut s'écarter de lui. Elle en avait assez de toutes ces arguties ; elle avait eu suffisamment de mal à convaincre sa mère. Mais elle ne pouvait plus bouger. Il ne la touchait pas et pourtant il la forçait à rester devant lui.

- Vous seriez beaucoup mieux dans une de ces boîtes de stuc que vous méprisez tant, ajouta-t-il, mais vous ne pouvez pas quitter votre mère, n'est-ce pas ? Elle pourrait être victime d'une crise et avoir besoin d'un médicament.

Il fourra une main dans la poche de sa veste et sortit un morceau de papier chiffonné qu'il mit dans la main de Selena.

- La prochaine fois qu'elle aura besoin d'un nouveau flacon, économisez votre argent et emplissez-le vous-même. Vous n'aurez besoin que d'un peu d'eau, de sucre, et d'un colorant végétal... Qu'y a-t-il, Selena ? Vous ne voulez pas lire ? Vous ne voulez pas savoir pourquoi votre mère m'a fait tomber le flacon des mains - pourquoi elle ne veut pas qu'un médecin la voie ? Elle avait peur que j'en sache assez pour me rendre compte de ce que vous ne verriez jamais. Elle n'est pas malade, Selena. Cette femme est diabolique...

- Monsieur Garvin ! haleta Selena, en voilà assez !

Ce fut tout ce qu'elle put dire. Il lui lança les paroles en plein visage et

elle les déniait mentalement aussitôt.

- Assez ? Que se passe-t-il, Selena ? Avez-vous peur de la vérité ? Votre mère est une simulatrice diabolique, voilà ce que je vous disais.

Sa voix montait ; elle devait atteindre la chambre de la mère. Il vit une prière muette dans les yeux de Selena, mais il cria plus fort encore :

- M'entendez-vous, madame Shelby ? Je ne sais pas pourquoi votre fils s'est tué, mais je suis sûr que c'était la seule façon pour lui de sortir de cette maison !... Selena !

Elle voulut partir en direction de sa chambre. Il y avait un tremblement de terre sur le palier et, quand le monde entre en convulsion, on cherche un abri. Mais il la prit par le bras et l'obligea à écouter.

- C'est pour cela que le flacon de médicament n'était pas dans la poubelle, dit-il. Non pas que j'aie eu peur que vous trouviez des traces de poison, mais parce que j'étais certain de ce qu'un pharmacien y découvrirait. De même que je n'avais aucun doute sur les conclusions d'un antiquaire à propos du vase de porcelaine.

Selena se retourna lentement et lui fit face. Au milieu du séisme et des décombres, il restait étonnamment distinct.

- Le vase en Limoges ? chuchota-t-elle.

- Non, Selena. Le petit vase de pacotille que grand-maman Winfield a tenu dans ses mains durant tout le voyage, depuis Louisville, Kentucky. Parce que grand-papa Winfield a dû le lui acheter dans une vente aux enchères de campagne et le lui donner avec tout son amour, et parce qu'il a assumé ainsi une valeur incalculable à ses yeux comme il est normal chez une femme. Mais ce n'est pas du Limoges, Selena. Je m'en suis aperçu dès le premier jour. Ma femme s'était entichée de porcelaines anciennes. Nous n'avons pu nous en offrir beaucoup, mais elle me traînait dans toutes les ventes et chez les antiquaires.

La voix de M. Garvin s'éteignit comme si quelqu'un avait coupé le son. Ses lèvres continuèrent à se mouvoir, mais il tremblait, lui aussi, maintenant. C'était le tremblement de terre. Le terrible tremblement de terre.

- Non ! s'écria Selena. Je ne vous crois pas !

- Alors, venez trouver l'antiquaire avec moi.

- Non ! Vous mentez, monsieur Garvin. Sortez de cette maison, vous la salissez, vous nous avilissez tous.

- Non, Selena...

- Vous m'ôtez toute raison de vivre !

- Selena... non ! C'est votre vie qui a de la valeur, ce n'est pas cette vieille potiche !

Elle se libéra de son étreinte. Il mentait. Il le fallait. Il avait provoqué le tremblement de terre qui détruisait tout ce qui était beau et digne - papa dans son vieux fauteuil de cuir, Winnie gai et rieur quand il peignait dans le jardin, le Limoges...

- D'accord ! cria-t-il. Si vous voulez rester pourrir dans cette baraque, ça vous regarde ! J'essayais de vous aider à en sortir, mais ce n'est pas possible. C'est vous qui êtes une infirme, ce n'est pas votre mère.

Il pivota sur place, avec la violence qui lui était coutumière, et c'est alors que Selena vit ce qui n'allait pas. Pendant une fraction de seconde, le tremblement de terre s'arrêta et tout devint clair. Robert Garvin s'en allait. Elle cria :

- Robert... attention !

Il avait oublié sa valise et sa colère était trop forte pour qu'il pût s'en apercevoir à temps. Pendant un moment, il eut l'air de s'immobiliser dans l'espace, comme un homme surpris qui se ravise au bord du plongeoir. Mais il ne pouvait pas changer d'avis, son élan était trop grand ; son bras battit l'air follement et il plongea la tête la première dans l'escalier. Il n'émit même pas le moindre cri. Quand Selena arriva près de lui, il gisait au pied des marches ; la tête pendait en arrière, grotesque. Selena tomba à genoux à côté de lui.

- Robert...

Il ne pouvait plus répondre.

- Oh ! Robert !

Elle se pencha en avant et appuya tendrement sa joue contre la sienne ; mais il ne sentait plus rien.

* * *

Le dernier intrus était enfin parti. La maison appartenait de nouveau à

Selena. Mais ce ne serait jamais plus pareil. La maison avait été foulée aux pieds par des policiers et des brancardiers : la violence l'avait souillée. Tous les bons souvenirs avaient disparu, tous les jours heureux aussi. Elle ferma la porte d'entrée à clé et parcourut le salon à pas lents. Pendant un long moment elle considéra le portrait au-dessus de la cheminée.

- Selena...

Sa mère l'appelait d'en haut. Selena l'entendit mais ne bougea pas.

- Selena, mon médicament !

Selena marcha jusqu'à la cheminée et saisit ce qui avait été autrefois le vase en Limoges. Elle le tint à bout de bras pendant quelques secondes comme si elle hésitait ; puis, de toutes ses forces, elle le précipita sur les briques de l'âtre.

- Selena... !

Il y avait d'autres reliques sur la cheminée : la boîte à épingles en Wedgewood, l'encrier de cristal, le chien en porcelaine.

- Selena, que fais-tu ?

Tout était en mille morceaux, maintenant. Selena se retourna et vit sa mère au pied de l'escalier. Elle vacillait légèrement ; soudain, elle se cramponna d'une main au montant soutenant la rampe. Elle était exactement à l'endroit où Robert Garvin était mort.

- Selena qu'y a-t-il ? Tu ne crois pas ce que cet horrible Garvin t'a dit, n'est-ce pas ? C'est un tissu de mensonges, tu le sais bien. Rien que des mensonges !

Selena ne répondit pas.

- Tu n'es pas venue quand je t'ai appelée, Selena, et j'avais besoin de toi. Ce n'est pas gentil après ce que j'ai fait pour toi. Les policiers avaient des soupçons. Ils croyaient que tu avais poussé M. Garvin en bas de l'escalier, mais j'ai menti pour te sauver. Je leur ai dit que j'étais certaine que tu ne l'avais pas fait, parce que j'avais roulé ma chaise sur le palier et que je l'avais vu tomber. Mais ce n'est pas vrai, Selena. Je n'ai rien vu. J'ai même l'impression que tu l'as bel et bien poussé...

La voix de Cora Shelby était un vague ronron au pied de l'escalier, une mélodie qui mettait les nerfs à fleur de peau.

- À mon avis, tu es très capable de l'avoir tué, Selena. Mais je t'ai protégée.

Encore une relique à supprimer... Selena considéra les morceaux gisant dans l'âtre : quand elle releva le iront, elle souriait. Mais ce n'était pas le même sourire que sur le portrait.

Elle avança lentement vers l'escalier.

- Oui, tu as raison, dit-elle, toi qui as toujours des intuitions sur les gens. Tu as raison, je suis très capable de tuer.

LE GIBIER SUPRÊME

(The Ultimate Prey)

par TALMAGE POWELL

Vous comprendrez pourquoi je ne peux vous situer l'île avec précision. C'est l'un de ces fragments de terre détachés du continent, qui, par centaines, hérissent le pourtour du Golfe du Mexique, entre l'est du Texas et l'ouest de la Floride.

Parmi ces îles, de nombreuses sont encore à l'état sauvage : des jungles de palétuviers semi-tropicales, grouillantes d'embûches, séparées des affres de la civilisation par de petites baies, des détroits, des bayous. Ces îles, toutes du même type, se ressemblent beaucoup.

Les lotisseurs ont envahi de nombreuses autres îles du golfe, rasant la jungle au bulldozer, pompant, draguant, plantant du gazon et des palmiers, dessinant des rues, des marinas, des parcours de golf, construisant des maisons, des écoles et de luxueuses propriétés. Vouées à la Dolce Vita, ces îles-là aussi se ressemblent beaucoup.

Mais celle dont je parle est utilisée dans un dessein qui la rend unique entre toutes.

J'ai vu l'île pour la première fois par une journée torride, à bord d'un hélicoptère volant à basse altitude. Apparemment accueillante et paisible, elle nageait vers nous sur le golfe d'un bleu-vert étincelant. De forme, c'était un doigt posé sur la mer sereine, long de sept ou huit kilomètres et large d'environ trois kilomètres.

L'extrémité nord était somptueusement aménagée : au milieu d'hectares de gazon et de jardins tropicaux, une moderne maison en verre et en bois de séquoia dressait vers le soleil ses trois grandes ailes adjacentes. La pelouse descendait en pente douce vers une plage d'un blanc neigeux, équipée d'une marina ; un croiseur en état de naviguer et une petite goélette aux voiles ferlées se balançaient sur l'eau.

Au sud de la maison se trouvaient une vaste piscine en forme de haricot, des courts de tennis, une piste d'atterrissage sur laquelle était garé un Cessna, et, sur le côté, deux petits bâtiments en ciment qui devaient abriter les pompes, les générateurs et autres engins nécessaires au bon fonctionnement de la propriété.

Ce paradis de fabrication humaine n'occupait que le quart nord de l'île. À quinze cents mètres au sud de la maison était tapie la jungle, un enchevêtrement de broussailles inaccessibles à la lumière ; éternelle et nourrie de sa propre sève, elle semblait méditer avec une infinie patience, attendre le moment de réclamer aux hommes la petite parcelle dont ils l'avaient amputée.

LaFarge, le shérif, pilotait l'hélico. Jusqu'à présent, il s'était contenté de grogner chaque fois que je lui avais demandé où il m'emmenait et pourquoi.

Conscient du poids des menottes à mes poignets, j'observai son profil cruel, basané, fortement charpenté. Une lueur fugitive dans ses yeux sombres, surmontés d'épais sourcils, et la soudaine tension des muscles de son corps massif m'avertirent que l'île était notre destination.

* * *

Ogathalla - la ville de LaFarge - était un point négligeable sur la carte, dans une région de bois de pins, un petit patelin constitué de quelques maisons décrépies, guère plus qu'un panneau de limitation de vitesse et un feu rouge qui m'obligea à stopper ma grosse Kawasaki.

Avant que le feu passe au vert, une poussiéreuse voiture de police rouge et blanc, équipée d'un gyrophare bleu clignotant, me dépassa et se gara devant la moto. La grosse silhouette indistincte assise au volant se pencha vers moi et, du pouce, m'enjoignit de me ranger contre le trottoir.

Docilement, je m'exécutai.

L'homme que je devais connaître sous le nom de LaFarge descendit de voiture et s'approcha d'un pas souple. Il examina attentivement mon visage émacié, mon treillis, les boucles de cheveux blonds qui dépassaient de mon casque, les lunettes jaunes qui me protégeaient les yeux, mes pieds chaussés de sandales en cuir, la couverture roulée derrière la selle.

- Comment tu t'appelles, mon gars ?

- Rogers, shérif.

- Où tu vas, comme ça ?

- Sur la côte.

- Où ça, sur la côte, mon gars ?

- Tampa, Sarasota, Fort Myers... je ne sais pas encore. Quelque part où je puisse trouver du travail et passer l'hiver au soleil.

- D'où tu viens ?

- D'El Paso.

- Et avant ?

- Phoenix... Los Angeles... Vegas...

- Tu as des répondants ?

Ses yeux sombres, inquisiteurs, rendaient la question importante.

- Des répondants ?

- De la famille, glapit-il. Quelqu'un qui puisse se porter garant de toi.

J'abaissai mes lunettes de protection et le regardai, sourcils froncés.

- Pourquoi aurais-je besoin qu'on se porte garant de moi ?

- À Ogathalla, mon gars, on déroule pas le tapis rouge pour les vagabonds à moto.

- Je ne suis pas précisément un vagabond à moto, shérif. J'ai de l'argent.

De la pointe de sa chaussure, il donna un petit coup de pied dans le pneu avant.

- Ce que tu veux, c'est aller à l'aventure, voir du pays, profiter de ta liberté, ne travailler qu'en cas de nécessité ?

- Grosso modo, oui.

En réalité, c'était plus profond. Ça renvoyait à de difficiles questions qui, dans mon esprit, dataient de l'époque où j'étais l'une des dernières jeunes recrues à débarquer du Vietnam. Des questions simples à formuler, sans réponses toutes prêtes... Qui suis-je ?... Où est la vérité au milieu des mensonges ?... À quoi bon vivre ?... Que faire de mon existence ?...

J'essayais de mettre beaucoup de choses en ordre dans ma tête, mais je doutais fort que le rustre en uniforme comprît - à supposer qu'il fût intéressé. Je répondis donc :

- Vous avez parfaitement résumé la situation, shérif.

- On verra ça. Tu peux être sûr qu'on va étudier ton cas à fond.

Il fit un petit pas de côté.

- Maintenant, mon gars, pied à terre. La taule locale est un peu plus bas dans la rue.

Je me figeai, bouche bée de stupéfaction. Mon expression ahurie lui arracha un rire bref.

- On se contentera pour commencer d'une inculpation pour excès de vitesse à l'entrée d'une agglomération, dit-il. Tu ne vas pas aggraver ton cas en opposant de la résistance ?

Je ressentis l'impérieux besoin de le mettre K.O. et de démarrer ma Kawa. Il devina mon intention et porta la main à son revolver.

- Vas-y, dit-il d'une voix mielleuse. Les types de ton espèce, je les écrase sous mon talon. Vas-y... et je m'occupe de toi sans même laisser leur chance aux autres.

Sa référence aux « autres » n'avait pas davantage de sens que le reste ; mais c'était de toute évidence un sadique, et je n'avais pas survécu jusque-là pour donner à un shérif préhistorique une raison expéditive de prendre son pied.

Je passai le reste de la journée à la prison d'Ogathalla, dans une cellule d'un mètre quatre-vingts sur deux mètres quarante. Les cellules voisines, vides, me laissaient en suspens dans la chaleur étouffante de ce vieux bâtiment délabré, parmi les odeurs tenaces des dix mille locataires précédents.

Je n'avais pas encore vraiment la trouille. Je prenais LaFarge pour une brute désœuvrée qui soignait son image de marque. Il m'avait embarqué sans motif valable, mais il ne pouvait pas aller plus loin. Nous étions encore aux États-Unis d'Amérique.

Je ne voyais pas d'autre manière d'envisager les choses. Je ne venais de nulle part et n'allais nulle part. J'avais du fric pour le voyage ; de quoi satisfaire - je l'espérais - LaFarge et le magistrat véreux d'un tribunal bidon.

Je finis par m'endormir, au milieu d'une flaque de sueur, sur la couchette bosselée et puante.

Le lendemain matin, au lever du jour, LaFarge vint me voir. Il me grimaça un sourire à travers les barreaux et glissa une gamelle sous la grille.

- Le petit déjeuner, Rogers.

Je me cramponnai aux barreaux, les poings crispés.

- Je veux un avocat !

- Tu es assez grand pour savoir ce qui n'est pas bon pour toi, mon gars, dit-il d'une voix tramante. Détends- toi et profite de l'hospitalité d'Ogathalla tant que tu le peux.

Il s'éloigna sans paraître se soucier des imprécations que je lui hurlai.

Il revint en fin d'après-midi, avec une autre assiette de pâtée. Après le néant de la journée, ce fut - presque - un plaisir d'entendre les pas d'un être humain.

- Ne pourrait-on pas se montrer raisonnable, shérif ? demandai-je, ignorant la nourriture.

- Certainement. Je suis l'homme le plus raisonnable du comté.

- Alors, quelle est l'inculpation retenue contre moi ?

- C'est pas encore décidé, mon gars. J'épluche ta vie comme on l'a jamais épluchée. J'ai beau être un shérif de cambrousse, j'ai un téléphone, un insigne et un titre. Mon enquête terminée, je serai en mesure de te dire s'il t'est jamais arrivé de cracher dans Times Square.

Je ne trouvai rien à répondre sur le moment. Je restai là à le regarder entre deux barreaux, et la peur commença à s'insinuer dans mon ventre. Je me passai la langue sur les lèvres.

- J'ai des droits, shérif !

- Ici, mon gars ? Depuis quand ?

- Vous ne pourrez pas me garder éternellement.

- Pourquoi pas ? Tu as quelqu'un pour venir te tirer de là ?

Le soleil déclina lentement et la nuit finit par tomber, telle une ombre lourde et indésirable. Les questions qui me tourmentaient depuis des mois prenaient une acuité particulière ici, dans l'obscurité de la prison ; mais je ne voulais pas trop réfléchir, surtout pas à l'avenir immédiat

ni à la pensée que LaFarge aurait le dernier mot.

Debout devant l'unique petite fenêtre à barreaux, j'écoutai les bruits nocturnes du marais proche. LaFarge n'aurait pu m'isoler davantage s'il m'avait enfermé dans une tombe ; pourtant, je savais que les prisonniers des palanques dont j'avais entendu parler au Vietnam auraient pu démolir, sans trop de difficultés, cette cellule rudimentaire, pourrie par les intempéries.

Je finis par retourner m'asseoir au bord de la couchette, la tête dans les mains. Au bout d'un moment, je m'allongeai sur le dos. Je sentis la couchette s'affaisser, je l'écoutai grincer au rythme de ma respiration. Elle semblait sur le point de s'effondrer... À cette pensée, j'ouvris brusquement les yeux.

Je me redressai vivement et jetai par terre le matelas crasseux. Les ressorts, les entretoises et le châssis apparurent à la faible clarté de la lune. Mes mains explorèrent le cadre métallique pour éprouver sa solidité. L'une des entretoises - un vieux bout de métal plat, d'environ trois centimètres sur trente - ne semblait tenir que grâce à la rouille. Lorsque j'entrepris de la tordre, de fines particules de rouille s'en détachèrent.

La tâche était plus ardue qu'il n'y paraissait ; les arêtes métalliques m'écorchaient les paumes. L'effort et la moiteur nocturne faisaient perler sur ma peau une sueur poisseuse, mais j'avais tout le temps. Je continuai patiemment mon mouvement de rotation transversal, de toutes mes forces. La lune avait déplacé les ombres sur le sol lorsque, enfin, je sentis - ou crus sentir - la barre céder un peu.

Le rivet qui la retenait à une extrémité glissa de son alvéole rongé par la rouille ; grâce à la force de levier que cela me procurait, je libérai d'une secousse l'autre extrémité. Le cœur battant, j'exécutai pour m'exercer un ou deux moulinets avec l'entretoise, en visant un LaFarge imaginaire tapi dans l'obscurité.

Le lendemain matin, il vint me voir deux heures plus tard que d'habitude.

- Aujourd'hui, mon gars, on va bavarder un peu avant ton petit déjeuner.

Il introduisit la clef dans la serrure, tout en m'observant pour voir comment je tenais le coup. Je commençais à être rétamé, crasseux, barbu, et j'avais fondu de quelques kilos - une perte que ma silhouette ne pouvait se permettre. Ce spectacle arracha à LaFarge un rictus

satisfait. L'arme métallique dissimulée sous ma manche, contre mon avant-bras, se réchauffa de plusieurs degrés.

LaFarge poussa la porte. Le temps qu'il retire la clef de la grosse serrure, la barre métallique se trouvait dans ma main.

LaFarge jeta un coup d'œil sur la serrure et j'en profitai pour bondir. Il se retourna brusquement, aperçut la barre brandie vers lui. La peur lui coupa les genoux et le plaqua contre la grille. Ce réflexe le sauva. La barre métallique manqua sa tête, dévia sur son épaule. Toujours cramponné aux barreaux, il s'écarte d'un bond, à l'aveuglette. Mon gourdin improvise heurta le bord de la grille en train de pivoter ; avant que j'aie pu assener un troisième coup, LaFarge était sorti de la cellule, la serrure cliquetait et la porte nous séparait.

Nous demeurâmes un moment face à face. LaFarge se massait l'épaule mais, s'il avait mal, il ne semblait pas s'en soucier.

- Maintenant, Rogers, tu en as fait une question personnelle, dit-il d'une voix douce. Je vais m'offrir le plaisir de te conduire devant les autres. Un véritable plaisir, crois-moi.

Je considérai, dans ma main, le bout de métal devenu inutile. J'ouvris les doigts et le regardai heurter le sol de ciment en soulevant un petit nuage de poussière.

Puis je relevai la tête et vis les barreaux se découper sur le visage de LaFarge.

- Qui sont « les autres » ? Qu'est-ce que tout ça signifie ? Pourquoi moi, LaFarge ?

- Parce que tu t'es trouvé au bon endroit au bon moment, mon gars.

- Mais c'est dingue !

- Vois-tu beaucoup de choses qui ne le soient pas, en ce monde ?

Il détacha une paire de menottes de son ceinturon.

- Détends-toi tant que tu le peux encore, mon gars. Je ne prendrai plus le moindre risque avec toi. Pour l'instant, passe tes mains à travers la grille... les deux mains dans le même espace, pour que je ne t'attache pas à la porte... et je vais te mettre les bracelets. Ensuite, on ira tous les deux jusqu'à la piste d'envol, derrière la prison, et on fera une petite balade dans l'hélico de la police. Tu serais étonné du taux de criminalité dans ce pays de bayous : braconniers, contrebandiers

d'alcool, voleurs, assassins... L'hélico est le seul moyen de les attraper.

La virée ne fut pas aussi courte que promis. Nous nous dirigeâmes vers le sud, jusqu'à nous trouver au-dessus du littoral, puis nous longeâmes la côte vers l'est. Nous survolâmes une autoroute embouteillée et croisâmes le sillage d'un pétrolier, qui effectuait peut-être le trajet entre l'Iran et le port situé juste derrière nous.

Au-dessous, éparpillés sur le front du golfe, on voyait les maisons avec quais privés, des hôtels de vacances roses et blancs revendiquant des kilomètres de plages, les petites voiles blanches cabriolant près du rivage.

Puis l'autoroute tourna au nord, vers un enchevêtrement de pins et de cyprès couverts de mousse, et nous virâmes au sud pour suivre la côte, où ne subsistait plus aucune trace de vie humaine.

En huit ou dix minutes, LaFarge laissa le littoral derrière nous, et une multitude de petites îles envahies par la végétation apparurent dans le cockpit en plexiglas. LaFarge ne leur accorda aucune attention. Enfin, le doigt - un quart de pur luxe et trois quarts de jungle impénétrable - se profila et l'hélico amorça la descente.

À notre approche, trois hommes sortirent de l'aile ouest du palace et traversèrent la pelouse en courant, côté sud.

- Le comité d'accueil, dit LaFarge.

- Les autres ?

- Les autres, mon gars. (Il eut un rire bref.) Dix mille dollars pour moi chaque fois que je leur amène un tigre ; ça aide le pauvre shérif de campagne que je suis à joindre les deux bouts. Mais naturellement, je ne trouve pas tous les jours un quidam à moto qui réponde aux strictes conditions requises... Ça te reconforte, de savoir que tu vaux dix mille dollars ?

LaFarge avait posé l'hélicoptère très loin de la maison, à moins d'une centaine de mètres de l'orée de la jungle.

Tandis qu'il me faisait descendre sous la menace de son revolver, les trois hommes s'arrêtèrent et se postèrent en demi-cercle autour de moi pour m'examiner.

Ils étaient jeunes - à peu près de mon âge - et vêtus de shorts kaki, de vestes de trappeur et de brodequins. Chacun d'eux portait une carabine sous le bras droit.

J'eus la vague impression de les avoir déjà vus, de les connaître par ailleurs, ce qui paraissait impossible.

L'homme debout à ma droite, très grand et très maigre, avait des muscles noueux, un visage émacié et un crâne complètement chauve, alors qu'il devait avoir aux alentours de vingt-cinq ans.

Juste en face de moi se tenait un poids lourd dont le visage sombre et la carrure me firent penser à LaFarge. Le dernier membre du trio, un type grand, figure ronde, épaules larges, avait des cheveux d'un blond cendré, coiffés dans le plus extravagant style afro qu'il m'eût été donné de voir.

- Mon gars, dit LaFarge, je te présente le Club de Chasse Quixote. Le chauve, c'est Hepperling ; celui qui a la bedaine, McMurdy. Et la panthère, là, avec sa grosse boule de cheveux blancs, c'est Convers.

En entendant leurs noms, je compris pourquoi ils ne m'étaient pas totalement inconnus. Je les avais rencontrés à distance - comme des millions de personnes - aux informations télévisées et dans les Suppléments dominicaux des journaux.

Hepperling valait des millions dans le sucre ; McMurdy, dans la navigation ; Convers, dans le pétrole. Ils étaient les derniers rejetons d'arbres familiaux dont toutes les branches représentaient pas loin d'un milliard de dollars en richesse et puissance économique. Chacun d'eux avait reçu, à sa majorité, des bourses, des rentes et des héritages dont le commun des mortels n'oserait même pas rêver. En cumulant leurs ressources, les trois lascars auraient très bien pu s'acheter un petit pays inexploité au heu d'un simple îlot.

En tant que membres du Club Quixote, ils avaient souvent fait la « une » des journaux : s'écrasant en avion lors d'un safari avant de disparaître une semaine en Alaska ; partant chasser le jaguar dans des coins perdus d'Amérique du Sud, infestés de tribus sauvages ; créant un incident diplomatique quand les autorités du Kenya les avaient arrêtés pour chasse à l'éléphant illégale... À cette occasion, ils avaient récolté des condamnations pour avoir insulté le gouvernement kényan devant une brochette de caméras de télévision internationales.

- Rogers offre toutes les garanties, les gars, déclara LaFarge. Pas de famille, pas d'amis intimes. Personne pour se poser la moindre question sur sa disparition.

- On sait, dit McMurdy avec un mépris souverain. Nous menons toujours notre propre enquête quand vous avez un candidat en

détention préventive. Nous avons nos agents et des moyens.

LaFarge encaissa le ton insultant de McMurdy comme un chien de chasse bien dressé. McMurdy me détailla de la tête aux pieds.

- Vous n'êtes apparemment pas né sous une bonne étoile, Rogers. Votre père quitte le foyer conjugal quand vous avez six ou sept ans, sans plus donner signe de vie. Votre mère se remarie - avec un véritable salopard. Ils se tuent tous les deux dans un accident de voiture, alors que vous sortez à peine du lycée. Vous faites deux ans d'université, tant bien que mal, puis l'Armée vous met le grappin dessus. On vous expédie au Vietnam. Là-bas, vous en voyez des vertes et des pas mûres. Vous récoltez une blessure. Enfin, vous êtes rapatrié - dans les derniers.

- Je n'avais pas grand-chose à retrouver, dis-je.

- Mais vous avez survécu, dit Hepperling. Vous paraissez survivre à tout. C'est un bon présage. On devrait pouvoir s'amuser.

- Espérons-le, intervint Convers. Voilà des mois que nous n'avons pas eu une bonne chasse sur l'île.

Un soupçon m'avait déjà effleuré quand, armés de leurs carabines, ils avaient encerclé l'hélico à l'atterrissage ; mais maintenant que la vérité se précisait au fil des secondes, je ne pouvais y croire. Je ne voulais pas y croire. Mon regard alla de l'un à l'autre, se tourna vers la jungle, revint se poser sur eux... et je fus bien obligé d'y croire.

Convers agita sa crinière neigeuse en direction de la jungle.

- On va vous donner une gourde et des provisions avant de vous envoyer là-dedans, Rogers. Le temps qui vous reste à vivre dépend de vous, de votre astuce et de votre force.

J'étais incapable de bouger.

- Vous comprenez, Rogers ? demanda Hepperling.

- Bien sûr, répondis-je dans un souffle. À force de chasser tous les gibiers aux quatre coins du monde, vous avez épuisé la réserve des plaisirs normaux. Alors maintenant, sur cette île, chaque fois que vous en avez l'occasion... vous chassez du gibier de premier choix.

- Avez-vous très peur, Rogers ? s'enquit Convers, l'air réellement intéressé.

- À quoi servirait-il de me traîner à genoux ?

- La dernière fois, le gibier a failli devenir cinglé avant même le début de la chasse, dit Hepperling. Il hurlait que nous étions fous, que nous n'existions pas pour de vrai.

- Oh ! Vous êtes bien réels. En vingt-sept ans d'existence, j'ai découvert que tout était possible sur cette planète. Adolf Hitler... Des savants qui parlent de dévouement et qui consacrent leur vie à mettre au point des bombes toujours plus grosses et des germes toujours plus meurtriers... La Mafia... Charles Manson... Par rapport à certaines choses qui se passent actuellement, vous êtes sans aucun doute, tous les trois, relativement inoffensifs.

Je m'écartai de quelques pas pour contempler la jungle. Puis je m'assis dans l'herbe verte et fraîche.

- Seulement moi aussi, j'existe pour de vrai, les amis. Et il ne me reste plus qu'une seule chose. Vous m'avez fait découvrir la seule chose réellement importante. La chasse est à l'eau ; je ne marche pas.

Ils se rapprochèrent, menaçants. Leurs ombres me recouvrirent.

- Tout est là, continuai-je. Sans moi, vous vous retrouvez le bec dans l'eau. Sans une proie en fuite qui essaie de tenir quelques heures de plus, là-bas, dans la jungle, vous perdez tout le piquant du jeu ; or je refuse de jouer. Cette fois, vous êtes tombés sur le mauvais tigre.

- LaFarge, ordonna McMurdy d'un ton calme.

LaFarge vint se poster devant moi, tout près, et dégaina son revolver.

- Tu veux en finir tout de suite, Rogers ?

- Non, je ne veux pas en finir avant encore des années et des années. Mais vous pariez contre un ennemi qui n'a rien à perdre, LaFarge. Quoi que vous fassiez, la chasse est à l'eau. Je ne pense pas qu'on vous la paie, celle-là, ni qu'on vous fasse confiance à l'avenir.

Il tira un coup de feu à quelques centimètres de mon visage. L'éclair m'aveugla. Je sentis la balle me frôler les cheveux au sommet du crâne.

Je refoulai mon envie de vomir partout.

- Il vous faudra trouver mieux que ça, LaFarge.

Il pressa le canon du revolver contre ma tempe et releva lentement le

percuteur.

- C'est le moyen le plus sûr de rendre toute chasse impossible, LaFarge.

Reculant d'un pas, il risqua un coup d'œil vers ses jeunes employeurs. L'expression de leurs visages l'inquiéta. Ils le mesuraient du regard de façon fort désagréable. Cette histoire ne lui plaisait pas du tout.

Il accompagna mon nom d'un juron.

- Debout, Rogers. Je vais te faire courir ! Piquer un sprint vers la jungle !

Il m'envoya un coup de pied en pleine figure. Mais il n'avait pas - loin de là - la souplesse ni la rapidité d'un Vietcong. Mes mains entravées interceptèrent sa cheville. D'une brusque secousse, je l'expédiai sur le dos ; puis, sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, je lui arrachai le revolver et me tournai vivement vers les autres.

- Pas un geste ! ordonnai-je.

Aucune des trois carabines ne bougea. Ils n'avaient pas seulement de la galette, mais aussi de la cervelle. Ils savaient que s'ils m'attrapaient, ce ne serait pas sans mal.

Ce fut pour moi l'un de ces moments où on se trouve à la croisée des chemins ; non à cause de ma situation, mais à cause de la pensée qui s'imposait à mon esprit. Je réfléchis à la guigne qui me poursuivait depuis ma naissance. Il était plus que temps de rétablir l'équilibre en faveur d'un certain Rogers. Les grandes interrogations métaphysiques ne me tourmentaient plus. En cet instant, j'étais certain de l'orientation que ma vie allait prendre. J'esquissai un petit sourire.

En réponse, les Quixote manifestèrent, pour la première fois, une certaine nervosité. Ils échangèrent des regards furtifs, tout en m'observant du coin de l'œil. Au fond, il y avait beaucoup plus de points communs entre les Quixote et moi qu'entre nous quatre et LaFarge.

- Mes amis, déclarai-je, c'est un boulot risqué d'être le shérif d'un dangereux territoire comme celui-là. Si on retrouvait dans un bayou le cadavre criblé de balles de LaFarge, tout le monde penserait qu'il avait coincé un contrebandier de trop.

Lentement, je braquai le canon du revolver en direction de LaFarge.

- Dans la jungle, mon gros.

- Tu es cinglé, Rogers... Hé ! Les gars, dites à ce mec...

Il les regarda et s'interrompit, incapable de détacher les yeux de leurs visages. Il fit un pas en arrière... un autre... Soudain, ce qui toute sa vie lui avait tenu lieu de courage l'abandonna. Il fit volte-face et se mit à courir. Il disparut rapidement dans la jungle.

Le plus proche de moi était McMurdy. Avec précaution, je lui tendis le revolver en le tenant par le canon.

- Messieurs, dis-je, je crois que la chasse reprend. N'oubliez pas de récupérer la clef des menottes quand vous l'aurez capturé.

Ainsi débuta mon association avec les Quixote. Je gagne maintenant vingt-cinq mille dollars par an, plus les frais. Je voyage dans les endroits les plus chics. Je conduis une voiture de sport de douze mille dollars. Je m'offre la meilleure nourriture, les meilleurs vins, et je porte des vêtements taillés sur mesure.

Comme on pouvait s'y attendre, je suis pratiquement obligé de repousser les assauts des nénétes. D'habitude, je choisis les plus séduisantes et les plus saines parmi le troupeau de marginales sans cervelle et de fugueuses de bonne famille ; elles sont plus faciles à piéger. Quand, une fois sur l'île, elles comprennent que ce n'est pas du tout l'excitant week-end romantique promis qui les attend, il est trop tard. Elles font partie de ces fugueuses qui, chaque année, ne sont jamais retrouvées. On ne peut suivre la piste d'aucune d'entre elles jusqu'à l'île. J'y veille.

Des filles... le gibier suprême. Les Quixote ont été emballés quand je leur ai soumis cette idée. J'ai assorti ma suggestion d'une proposition : devenir leur rabatteur, parcourir le pays à la recherche du gibier et le leur rapporter sur l'île. J'ai prouvé que j'étais absolument digne de confiance, et les Quixote respectent mon jugement.

Pour résumer ma nouvelle vie, on pourrait dire, au fond, que je dois à LaFarge une motion de remerciement.

À PLEINES DENTS

(Teeth In The Case)

par CARL HENRY RATHJEN

Nul n'aurait pu le soupçonner d'être un assassin. Il était mêlé à la foule qui se tenait derrière McCabe, commissaire de police de Valley View ; une foule qui attendait que fût donné le premier coup de pelle dans le terrain sur lequel devait être prochainement implantée une usine de transformation des produits agricoles. L'homme lança même des attaques personnelles à l'adresse du maire - M. Bronson -, qui ne paraissait pas devoir procéder à la cérémonie à l'aide de la traditionnelle bêche plaquée d'or et au manche enrubanné.

- Personne n'a donc voulu vous confier sa pelle, Votre Honneur ?

Souriant avec bonhomie, le maire grimpa à bord de la pelle mécanique. S'installant sur le siège, il manœuvra les commandes, et le godet rétro allongea son bras articulé pour aller plonger ses dents d'acier dans la terre meuble. Au moment où il reculait et commençait à creuser une tranchée, McCabe le vit soudain ramasser des ossements humains.

- Arrêtez ! aboya-t-il.

Derrière lui, l'expression de l'assassin ne différait en rien de celle des autres spectateurs, qui avançaient leurs visages éberlués pour mieux voir ce qui se passait.

- Écartez-vous, je vous prie ! ordonna le commissaire d'une voix autoritaire en fixant de ses yeux gris les assistants médusés.

Puis, s'adressant à un de ses agents :

- Knapperman ! appela-t-il. Empêchez les gens d'approcher.

Cet ordre une fois exécuté, McCabe s'avança. Le godet avait labouré le sol au milieu des ossements, ramenant des vertèbres et des côtes. Un os iliaque était encastré dans la paroi gauche de la tranchée.

- Aucune trace de vêtements, constata le maire d'une voix mal assurée. Il doit s'agir de quelque Indien mort voici une centaine d'années.

- Il se trouve évidemment là depuis longtemps, approuva McCabe, car il ne reste pas la moindre parcelle de chair sur les os.

Il désignait du doigt la paroi droite de la tranchée, où la terre venait de glisser, exposant un maxillaire.

- Pourtant, continua-t-il, cette prothèse dentaire nous interdit de croire que le décès remonte à un siècle.

Il se retourna pour s'adresser de nouveau à son subordonné.

- Knapperman, foncez au bigophone et faites-moi venir le légiste dare-dare. Ensuite, vous me procurerez un crible pour tamiser cette terre, à la recherche d'indices possibles, dès que le toubib aura terminé son examen.

Il ouvrit son canif et se mit à gratter soigneusement la terre jusqu'à dégager entièrement les prothèses dentaires - supérieure et inférieure. Elles n'étaient pas, comme de nos jours, constituées de plastique rose : elles apparaissaient grisâtres, sensiblement de la couleur de la terre, à l'exception des parties simulant les gencives, lesquelles étaient de teinte rose.

- Du caoutchouc vulcanisé, murmura-t-il.

Avec précaution, il continua à dégager le crâne. Dans l'os frontal, entre les deux orbites et légèrement plus haut, il découvrit un trou rond, incontestablement provoqué par une balle. Il était trop bien placé pour être considéré comme la conséquence d'un accident de chasse. D'ailleurs, le fait que le cadavre eût été enterré clandestinement en cet endroit ne pouvait laisser subsister aucun doute.

Se relevant lentement, le commissaire parcourut des yeux les visages des assistants, surtout ceux des personnes d'un certain âge. Nul ne détourna le regard.

- L'événement remonte incontestablement à de nombreuses années, dit-il. Quelqu'un se rappelle-t-il la disparition soudaine et inexpliquée d'un homme qui portait une prothèse dentaire ?

Pendant un instant, il ne rencontra que des regards hébétés. Puis un des assistants prononça un nom. Un autre ajouta que l'individu en question avait « des dents de cheval ». Suivirent des renseignements complémentaires et des hypothèses parfois contradictoires, si bien que McCabe regretta presque d'avoir posé la question.

- Très bien, soupira-t-il. Je vous remercie.

Allait-il pouvoir se faire une idée de l'époque à laquelle le crime avait été commis ? Il se tourna vers Jess Parkinson, vieux bonhomme décharné et usé par le labeur, qui avait vendu ce lopin de terre à la société de transformation.

- Quand avez-vous labouré ce champ pour la dernière fois, Jess ? demanda-t-il.

- Je ne l'ai jamais labouré durant les vingt ans qu'il m'a appartenu. Je ne l'utilisais que comme pâturage.

- Qui possédait cette terre avant vous ?

- Je n'en sais rien. Demandez à M. Warner.

Jess désignait du doigt un personnage aux cheveux gris, Verne Warner, qui dirigeait en ville une agence immobilière.

- Exact, répondit l'homme. C'est bien moi qui lui ai vendu cette terre. Elle faisait partie d'un domaine ayant appartenu à la famille Hammond, et c'était la banque qui remplissait le rôle d'exécuteur testamentaire.

- Hammond ? répéta McCabe, qui s'efforçait de se rappeler où et quand il avait entendu prononcer ce nom.

Warner hocha la tête.

- Ils ont tous péri en voiture, fauchés par un train sur un passage à niveau. C'était avant votre arrivée dans notre ville en compagnie de vos enfants. Après que votre femme...

McCabe acquiesça d'un air sombre, assailli par le souvenir de Jane, innocente victime d'un hold-up dans une banque.

- Pendant combien de temps les Hammond ont-ils été propriétaires de cette terre ?

- Aussi loin que puissent remonter mes souvenirs, elle leur avait toujours appartenu, répondit l'agent immobilier. Et je suis ici moi-même depuis quarante ans.

Il hocha de nouveau la tête, tandis que le commissaire jetait un coup d'œil en direction de la tranchée.

- Non, Mac, pas eux, dit-il. C'étaient des gens laborieux et

respectables, qui fréquentaient régulièrement l'église, et je ne sache pas qu'ils aient jamais fait le moindre mal à quiconque.

Plusieurs des spectateurs les plus âgés approuvèrent d'un signe de tête. La femme de Warner - Agnès -, petite, courtaude et grisonnante, prit alors la parole.

- Je les connaissais bien. Imogène, leur fille, était ma meilleure amie, et je devais même être sa demoiselle d'honneur. La famille était riche, et ç'aurait été un des plus grands mariages...

- Vous souvient-il qu'ils aient jamais fait labourer ce champ ? demanda McCabe.

Ce fut Bronson qui répondit.

- Si tel avait été le cas, le squelette n'aurait pas attendu que nous venions le déterrer aujourd'hui.

Le commissaire se retourna au moment où arrivait la voiture du médecin légiste. Derrière lui, les spectateurs se remirent à discuter.

- Je n'attache guère d'importance à ce que l'on vient de dire, déclara le policier. En effet, il n'est pas impossible que les Hammond aient été au courant, et c'est peut-être pour ça qu'ils n'ont jamais fait labourer ce champ...

Il fut interrompu par le président de la société qui venait de faire l'acquisition du terrain.

- Jusqu'à quand pensez-vous devoir retarder la construction de notre usine ? s'informa-t-il.

- Jusqu'au moment où je serai certain d'avoir en main tous les éléments me permettant de savoir avec certitude ce qui s'est passé autrefois en ces lieux.

L'homme se mit à rire.

- Après vingt, trente, quarante ans ou plus ? Pourquoi ne pas laisser tout simplement les choses en l'état ?

- Il n'existe pas de prescription en ce qui concerne le meurtre, répliqua sèchement le commissaire.

Il attendait que le légiste eût achevé l'examen des ossements, tout en se demandant si cette affaire était aussi ancienne qu'elle le paraissait. Finalement, le docteur Bigbee se releva.

- Nous nous trouvons en présence de quelques détails assez bizarres, annonça-t-il.

- Qu'avez-vous découvert ? Pouvons-nous maintenant faire tamiser cette terre ?

- Oui, mais je doute que vous découvriez des indices vous permettant de mettre la main sur le coupable. En tout cas, je n'ai trouvé aucune trace de vêtements ; aucune, non plus, de boutons ou de boucles métalliques. Ce qui me fait dire que le cadavre, a dû être enterré entièrement nu.

- Évidemment pour en empêcher l'identification, au cas où on le découvrirait un jour. Mais n'allez pas me dire qu'il s'agissait d'un Indien : les prothèses dentaires démentent cette hypothèse.

- Je vous exposerai les choses à ma façon, si vous voulez bien ne pas m'interrompre à tout propos, protesta le légiste d'un ton acide. Non, la structure de la mâchoire n'est pas indienne ; elle serait plutôt caucasienne. Le squelette est celui d'un homme, qui était certainement encore jeune au moment de sa mort, car on ne relève aucun signe de calcification au niveau des articulations : aucune trace d'arthrose, si vous aimez mieux. En attendant d'avoir les résultats des tests que nous n'allons pas manquer de pratiquer, je dirai qu'il a dû être enterré depuis au moins trente ans. Ce qui semble confirmé par le style des prothèses. Et voyez encore ceci...

Il se baissa pour ramasser le maxillaire inférieur.

- Cette mâchoire avait déjà été brisée et assez mal réduite. Elle s'infléchissait vers la gencive : c'est ce que nous prouve la légère courbure qui existe dans la prothèse inférieure. Si vous parvenez à retrouver le dentiste qui a exécuté ce travail, cette déformation devrait vous aider à identifier la victime.

Le médecin étouffa un petit rire avant d'ajouter :

- Et maintenant, commissaire, c'est à vous de vous faire les dents sur cette affaire.

McCabe enveloppa soigneusement les deux appareils dentaires. Jess Parkinson, qui se tenait toujours au milieu des autres badauds, semblait hésiter à parler.

- Il se peut que le gars soit venu de l'Ouest, tout comme moi, et que ses dents aient été faites là-bas. Dans ce cas, il ne vous sera pas facile de dénicher le dentiste qui a exécuté ce travail.

Ça, se disait McCabe en s'éloignant, c'était la tâche de la police. Il fallait relever les moindres indices, avec l'espoir que l'un d'eux conduirait à la solution du problème. Au volant de sa voiture de service, il emprunta la Grand-Rue, et il eut la chance de tomber sur le docteur Collier, un des deux dentistes de la localité, qui venait d'interrompre son travail pour aller déjeuner.

- Docteur, commença le commissaire en présentant les prothèses, j'aimerais que vous me rédigiez, dès que vous le pourrez, une description technique de ces deux appareils.

Le dentiste, un jeune rouquin, examina attentivement les dentiers.

- On fabriquait encore ces prothèses en caoutchouc vulcanisé au moment où, après avoir obtenu mon diplôme, j'ai repris la clientèle du docteur Schmidt, expliqua-t-il. Je ne refuse pas de vous rendre service, mais pourquoi n'iriez-vous pas le voir, lui aussi ? Si vous avez la chance qu'il ne soit pas parti à la pêche, il pourra vous en apprendre plus que moi sur la technique de cette époque.

- Je vous remercie, docteur. Je vais suivre votre conseil et faire un saut jusque chez lui. Je...

Il fut interrompu par le mugissement sourd de la sirène d'incendie. À regret, il chassa momentanément de son esprit cette histoire de prothèses. Un commissaire de petite ville, manquant d'effectifs, devait se trouver partout à la fois. Il allait devoir accompagner les pompiers, afin de contenir les badauds qui n'allaient pas manquer de se rassembler. Il arriva au poste d'incendie au moment où le chef de la brigade appelait ses conducteurs de véhicules.

- C'est à Maple Grove, à quatre kilomètres au nord de la nationale, annonça-t-il. Chez le docteur Schmidt.

McCabe pinça les lèvres. Habituellement, il suivait les voitures des pompiers ; mais cette fois, il les précéda dans la sienne, filant comme un bolide en faisant retentir sa sirène, vers le nuage de fumée noire qui montait dans le ciel, au nord-est de la ville. Il ne tarda pas à distinguer la vieille bâtisse en feu. Des flammes jaillissaient déjà de toutes les fenêtres, depuis celles du rez-de-chaussée jusqu'aux lucarnes du grenier. L'ancienne écurie attenante, où le dentiste garait sa voiture, était également la proie des flammes.

* * *

Deux heures plus tard, noir de suie et empestant la fumée, McCabe se

retrouvait chez le docteur Collier.

- Je suis convaincu que c'était Schmidt qui avait exécuté ces prothèses, dit-il. Et il a été assassiné, sa demeure tout entière saturée d'essence et complètement détruite par l'incendie.

Le docteur Collier était abasourdi.

- L'assassin est donc encore en ville, murmura-t-il. Est-ce que personne n'a pu voir...

- Non. Mais je vous promets que, tôt ou tard, je le coincerai, ce salaud ! lança le commissaire en s'épongeant le visage. Dites-moi, docteur, quand vous avez repris la clientèle de votre confrère, que sont devenues les fiches de ses clients ?

- Il me les a laissées : elles sont encore ici.

- C'est bon, reprit McCabe en baissant un peu la voix. Je suppose que le criminel n'est pas au courant de ce fait. Il va donc nous falloir garder le secret sur les recherches que nous allons effectuer.

- Bien sûr, approuva le dentiste avec un léger froncement de sourcils. Mais vous rendez-vous compte que ces vieux classeurs contiennent au moins deux mille fiches, rangées par ordre alphabétique ? Comment voulez-vous que je m'y prenne ? Et par où commencer ?

McCabe poussa un soupir.

- Je conçois que vous ne puissiez laisser tomber vos malades. Aussi vais-je vous envoyer un de mes agents qui vous secondera dans ces recherches et sera également chargé d'une surveillance, pour le cas où le criminel soupçonnerait quelque chose et ne trouverait rien de mieux que de se présenter chez vous.

- Et s'il le repère, il aura intérêt à bien le garder, parce que si c'est moi qui le trouve le premier... déclara le docteur Collier d'un ton menaçant. Schmidt était un très chic type, qui m'a beaucoup aidé, dans mes débuts.

McCabe prit congé pour retourner sur le lieu des fouilles. Knapperman achevait de tamiser la terre ; mais sa seule découverte consistait en un bout de plomb déformé.

- Il se trouvait à l'intérieur du crâne, expliqua-t-il. J'ai l'impression que ça pourrait être une balle de calibre 22. Malheureusement, je ne vois guère ce qu'elle pourra nous apprendre.

- Allez faire un brin de toilette et déjeuner. Ensuite, vous vous rendrez sans perdre de temps chez le docteur Collier. Il vous attend et vous donnera ses instructions.

* * *

Assis derrière sa table de travail, dans le bureau qu'il occupait au rez-de-chaussée de la mairie, McCabe réfléchissait. Les recherches dans les innombrables fiches autrefois établies par le docteur Schmidt risquaient de prendre beaucoup trop de temps, avant de conduire à l'identification du squelette. D'un autre côté, les habitants de la localité allaient évidemment s'efforcer de se rappeler les disparitions inexplicables qui avaient pu se produire. Si l'un d'eux approchait trop de la vérité, et si le criminel venait à être mis au courant de la chose...

Le commissaire abattit son poing sur le bureau. Il lui fallait trouver une solution plus rapide. Il se remémora le peu qu'il savait sur la victime. Le squelette était celui d'un homme dont l'âge devait se situer, à l'époque de sa mort, entre vingt et quarante ans. Il avait perdu toutes ses dents et avait eu, auparavant, une fracture de la mâchoire. Le décès remontait apparemment à une bonne trentaine d'années. Ce qui pouvait situer l'événement aux environs de 1940. Que se passait-il à cette époque ? En Europe, c'était le début de la Seconde Guerre mondiale ; mais les États-Unis n'y étaient pas encore engagés. Ici, c'était la conscription, et les usines de guerre travaillaient à plein rendement. Pourtant, ce matin, parmi les gens qui avaient assisté à la découverte des ossements, personne n'avait signalé une quelconque disparition qui aurait eu lieu vers cette époque.

McCabe remonta encore un peu dans le temps. 1930. Lui-même n'était pas encore né, mais il se rappelait que ses parents parlaient souvent des événements qui s'étaient déroulés alors. 1929 à 1933 : la crise économique. Pas de travail ; la queue pour percevoir les tickets de pain ; la soupe populaire. Les banques fermées. Les étendues désertiques du Middle West incapables de faire vivre les fermiers...

Se levant soudain, il se précipita vers sa voiture et prit la direction de la Grand-Rue. Quelques instants plus tard, il pénétrait dans le bureau de Verne Warner. Le vieil agent immobilier reposa l'appareil téléphonique sur son support.

- Je viens de parler au fils du docteur Schmidt, annonça-t-il. Il sera ici demain. La nouvelle lui a causé un choc terrible. D'ailleurs, n'est-ce pas affreux pour n'importe lequel d'entre nous ? Une petite ville aussi paisible que la nôtre !

Le visage défait et soucieux, il paraissait vieilli de plusieurs années. H jeta un coup d'œil par la fenêtre donnant sur la rue, puis se retourna vers son visiteur.

- Je me demande lequel d'entre nous, parmi les plus âgés, va être la prochaine victime. Il se peut que l'un de nous se souvienne de quelque chose, et alors... Est-ce que votre enquête avance, Mac ?

- Chaque indice découvert nous fait progresser, répondit le commissaire, debout devant le bureau. Dites-moi, Verne, comment les choses se passaient-elles, ici, vers 1930 ? Pendant la crise économique.

Ce souvenir fit faire la grimace à l'agent immobilier.

- Les cours des céréales, des diverses denrées, du bétail étaient tombés au plus bas. Des fermes étaient vendues par adjudication, des magasins fermaient leurs portes parce qu'on leur refusait du crédit ou qu'ils étaient dans l'impossibilité de faire rentrer leurs propres créances. Mais... qu'est-ce qui vous fait poser cette question ? Cela a-t-il un rapport quelconque avec votre trouvaille de ce matin ?

- Bah ! Probablement une idée sans fondement, répondit le commissaire d'un air gêné. Voyons, ce matin, vous avez pris la défense des Hammond. Loin de moi la pensée de vous contredire, naturellement ; et j'aimerais, au contraire, en savoir un peu plus à leur sujet. Ils étaient riches, n'est-ce pas ?

Warner acquiesça d'un signe.

- Ils possédaient surtout un très important troupeau de vaches laitières. Rien que des Holstein. C'étaient les plus grands producteurs de lait de toute la vallée.

- Et j'imagine qu'ils n'ont pas trop ressenti la morsure de la crise ?

- Nul n'y a échappé totalement, soupira Warner. Néanmoins, vous avez raison de penser qu'ils s'en sont tirés mieux que la plupart. J'ajoute qu'ils sont largement venus en aide aux plus malheureux.

- Tout de même, insista McCabe, n'éprouvait-on pas un certain ressentiment envers eux, précisément parce qu'ils étaient plus riches que les autres et moins touchés par la crise ?

Warner considéra le commissaire d'un air maussade.

- Vous êtes en train de vous raccrocher à un fétu de paille, Mac. Vous

imaginez que quelqu'un s'en est pris à eux, les a menacés d'une quelconque façon et que, afin de conserver leur respectabilité aux yeux de tous, ils l'ont tué et tranquillement enterré dans un de leurs champs ?

Warner leva les bras au ciel, puis les laissa lentement retomber.

- Après tout, reprit-il, votre théorie n'est peut-être pas tellement invraisemblable. Qui peut savoir ? Toutefois, ça me semble dur à admettre.

- Ils auraient pu plaider la légitime défense, commenta le commissaire d'un air sombre. Mais peut-être ne souhaitent-ils pas ce genre de publicité. Eh bien, je vous remercie de votre aide, Verne.

- Vous ai-je vraiment aidé ? demanda l'agent immobilier en grimaçant un sourire.

* * *

McCabe descendit de voiture et suivit la rue à pied jusqu'au cabinet du docteur Collier. Il adressa un clin d'œil à un petit garçon qui s'accrochait aux jupes de sa mère dans la salle d'attente.

- Ce ne sera pas aussi dur que tu le crois, fiston, dit-il.

Tout en souhaitant que son problème personnel fût aussi facile à résoudre que celui du gamin, il regarda la réceptionniste d'un air interrogateur. La jeune fille esquaissa un signe de tête en direction d'un couloir.

Il trouva Knapperman occupé à consulter des fiches poussiéreuses, tandis que le bruit lancinant de la fraise se faisait entendre dans le cabinet du dentiste.

- Cette roulette me fait grincer les dents, grommela l'agent.

Il tapota la pile de fiches avant d'ajouter :

- Et ces paperasses me donnent la migraine quand je songe à tous ces gens venus ici se faire charcuter.

McCabe ébaucha un sourire contraint.

- Ça vous fera peut-être penser à vous brosser les dents après chaque repas.

Il pointa son doigt sur une fiche et reprit :

- Vous n'avez pas regardé celle-ci. Or...

- Le docteur m'a dit de jeter un coup d'œil à la date de la première visite du client et de laisser tomber si la fiche avait moins de vingt-cinq ans.

- Excusez-moi.

Knapperman sourit et fit un pas de côté.

- Est-ce que vous venez m'aider ? s'informa-t-il.

- Je viens plutôt chercher de l'aide, répondit le commissaire en tirant de sa poche un calepin et un crayon. Nous allons établir ensemble la liste de toutes les personnes d'âge moyen et plus âgées que nous avons reconnues ce matin près des fouilles. Le criminel se trouvait parmi elles : il fallait absolument qu'il fût dans les parages pour savoir que nous avions découvert ces prothèses dentaires. C'est la raison qui l'a poussé à s'en prendre à ce pauvre Schmidt.

* * *

La liste était passablement longue, et le commissaire n'eut pas trop de tout le reste de l'après-midi pour contrôler chaque nom. Tous les hommes qu'il interrogea ou bien n'habitaient pas la localité à l'époque présumée du crime ou bien possédaient un alibi pour le moment où le docteur Schmidt avait été tué. Il ne restait donc que les femmes sur la liste. Malgré cela, McCabe résolut de poursuivre consciencieusement ses recherches. Il apprit qu'un bon nombre de femmes se trouvaient à la salle des fêtes pour préparer une réunion qui devait avoir lieu le soir même.

Ces dames vinrent aussitôt l'entourer, lui offrant un sandwich, une tranche de gâteau ou une tasse de café. Il accepta le café, mais il éprouva ensuite quelque difficulté à interroger chacune des femmes en particulier. Il n'obtint d'ailleurs que des réponses en tous points semblables à celles fournies par les hommes. Finalement, il ne lui resta qu'un seul nom sur la liste. Pourtant, il savait que la personne en question fréquentait assidûment le club et assistait à toutes les réunions. Il allait repartir lorsqu'elle entra dans la salle en coup de vent.

- Excusez-moi si je suis un peu en retard, mes amies, dit Agnès Warner, mais il me fallait préparer la chambre d'amis. Le fils de ce

pauvre docteur Schmidt arrive demain et va demeurer chez nous. N'est-ce pas une chose affreuse ce qui est arrivé à son père ?

- Madame Warner..., commença McCabe.

- Oh ! Bonjour, Mac. Vous avez l'air éreinté. Mais ne le sommes-nous pas tous, avec ce qui s'est passé aujourd'hui ? J'espère que vous attraperez le bandit qui...

- Pourrais-je vous parler un moment en particulier ?

Ils allèrent s'installer à une table isolée. D'autres femmes s'arrangèrent pour venir rôder dans les parages, mais elles en furent pour leurs frais, car le policier parlait à mi-voix.

- Ce matin, madame Warner, vous avez déclaré avoir connu les Hammond.

- Oui, Imogène et moi avons grandi ensemble, et on peut affirmer que nous étions pratiquement inséparables, en dépit de la différence qui existait entre nos deux familles.

- La différence ?

- Je veux dire que les Hammond étaient riches, alors que nous joignons péniblement les deux bouts. Mais il n'y avait pas en eux la moindre morgue, la moindre condescendance ; et quand les temps sont devenus plus durs, ils nous ont beaucoup aidés, sans pour autant nous donner l'impression qu'ils nous faisaient la charité.

McCabe esquaissa un signe de tête empreint de résignation. C'était là exactement ce qu'avait déclaré Warner. Les Hammond étaient des gens riches, mais honnêtes et sympathiques.

- Vous avez dit également que vous auriez dû être demoiselle d'honneur au mariage d'Imogène Hammond. J'en ai conclu que ce mariage n'avait pas eu lieu.

Le visage de Mme Warner se rembrunit.

- Vous ne vous trompez pas, répondit-elle. Imogène n'a jamais été la même, par la suite. Elle s'était, pour ainsi dire, repliée sur elle-même, ne voulait voir personne. Les gens ignoraient tout, car les fiançailles n'avaient pas encore été annoncées. Mais moi qui, jusque-là, avais été très liée avec elle, j'étais au courant.

- Pourquoi le mariage n'a-t-il pas eu lieu ? demanda McCabe d'un ton

apparemment indifférent.

Mme Warner pinça les lèvres.

- Eh bien... les temps étaient durs, et le père Hammond a entendu murmurer que Jack était un garçon intéressé, ne souhaitant épouser la jeune fille que pour l'argent qui se trouvait dans la famille.

- Jack... comment ?

- Jack Tilliman. Il connaissait Imogène depuis toujours : ce n'était donc pas comme s'il était arrivé ici récemment, à la recherche de travail.

- M. Hammond s'est-il informé des raisons pour lesquelles il voulait épouser Imogène ? Y a-t-il eu une explication à ce sujet ? Une querelle, peut-être ?

Mme Warner secoua la tête.

- Il n'y aurait pas eu de scène, car aucun d'entre nous ne pouvait croire cela.

- Il « n'y aurait pas eu » ? répéta McCabe d'un air surpris. Jack Tilliman n'a-t-il donc pas été interrogé sur ce point ?

- Non, soupira Mme Warner. Mais peut-être y avait-il un brin de vérité, après tout. En effet, il a brusquement quitté Valley View, puis a envoyé à Imogène un télégramme expédié de Seattle, dans lequel il lui faisait ses excuses et disait qu'elle n'aurait pas été heureuse avec lui, à présent qu'elle savait la vérité. Pourtant, le cœur brisé, Imogène n'a jamais voulu accepter cette explication ; et elle s'est ensuite tenue à l'écart de tout le monde. Elle n'a même pas accepté d'être demoiselle d'honneur à mon mariage.

McCabe écoutait avec patience, tout en réfléchissant.

- À quelle époque Jack Tilliman s'est-il fracturé la mâchoire ? s'informa-t-il au bout d'un moment. Et quand a-t-il perdu ses dents ?

- Il n'avait que dix-neuf ans quand cela s'est produit. Un cheval lui a donné un coup de pied dans la mâchoire, et la blessure s'est infectée, de sorte qu'il a dû, par la suite, porter de fausses dents. Jeune comme il l'était, cette épreuve l'avait durement frappé, et il gardait le secret sur...

Mme Warner s'interrompit soudain, bouche bée, les yeux agrandis

d'étonnement.

- Grand Dieu ! Vous ne voulez pas laisser entendre que ces ossements découverts ce matin...

- Madame Warner, interrompit vivement le commissaire, je vous serais reconnaissant de ne parler de cela à personne avant que j'aie pu obtenir une certitude.

Et il ajouta après une seconde d'hésitation :

- Pourquoi n'avez-vous rien dit au moment de la découverte du squelette ?

- Parce que je n'ai pas fait le rapprochement. Et puis, il y avait ce télégramme de Jack, donnant à croire qu'il était vivant. Est-ce que vous pensez vraiment...

- Je ne suis sûr de rien, répondit McCabe en espérant que son mensonge ne se reflétait pas sur son visage. Donc, cette hypothèse vient seulement de vous venir à l'esprit. N'aviez-vous jamais éprouvé de soupçons auparavant ?

Le visage joufflu de Mme Warner se colora légèrement.

- Quel est celui ou celle d'entre nous qui ne s'est pas posé de questions après ce qui s'est passé aujourd'hui ? Nous n'aurions pas dû, je le sais bien, car nous ne sommes pas en possession de tous les faits, et je ne puis en vouloir à Verne de m'avoir traitée de vieille commère pour avoir mis le sujet sur le tapis lorsqu'il est arrivé en retard pour le déjeuner. Toute cette affaire l'a bouleversé, et on a l'impression qu'il a vieilli de dix ans depuis hier. Il a été extrêmement peiné de ce qui est arrivé aux Hammond. Quand il a débarqué dans notre ville, autrefois, à la recherche d'un emploi - et alors que nous n'étions pas encore fiancés -, nous sortions souvent ensemble tous les quatre : Jack et Imogène, Verne et moi...

- Et il ne veut pas que vous rappeliez ces souvenirs, dit le commissaire d'un ton calme. Je vous remercie, madame Warner.

* * *

Quelques instants plus tard, McCabe descendait lentement la rue principale de la localité. L'agence immobilière de Warner était plongée dans l'obscurité, mais il y avait encore de la lumière chez le docteur Collier. Il entra. Le dentiste et Knapperman, entourés de

classeurs et de fiches, avaient l'air harassé.

- Consultez la fiche Tilliman, dit le commissaire. Jack Tilliman.

Le docteur Collier se mit à lire les étiquettes collées sur le devant des boîtes. Ce fut Knapperman qui trouva le bon classeur, et le dentiste parcourut rapidement les fiches qu'il contenait. Il retira celle demandée par le commissaire et y jeta un coup d'œil.

- En plein dans le mille, commenta-t-il.

- Merci pour votre aide, patron, dit l'agent. Que faisons-nous maintenant ?

- Nous allons nous rendre chez Verne Warner, annonça le policier.

- Je puis vous éviter le trajet, dit Warner depuis le couloir sombre.

McCabe se retourna tout d'un bloc.

- Non, Mac, dit l'homme d'une voix sourde. Je sais que je ne pourrais venir à bout de vous trois.

Il s'appuya contre le chambranle de la porte avant de poursuivre.

- Tout l'après-midi, je suis resté aux aguets dans mon bureau, sentant que vous approchiez du but, soupira-t-il. Je n'aurais pas dû perdre la tête, ce matin ; j'aurais bien dû ficher la paix à ce pauvre Schmidt. Tout ce qu'il aurait pu faire, c'était parler des dents de Jack... Mais personne n'aurait pu avoir de soupçons, puisque les Hammond sont tous disparus.

- Il y avait pourtant une personne... murmura le commissaire.

- Agnès, chuchota Warner en hochant la tête. Elle aurait certes pu se douter que le squelette découvert ce matin était celui de Jack ; mais elle ne pouvait rien savoir de plus. Seule Imogène aurait pu comprendre. Et elle n'est plus là. Oui, j'aurais dû me rappeler tout ça et ne pas perdre la tête.

- Qu'est-ce qu'Imogène aurait pu comprendre ? demanda doucement McCabe.

Mais ce fut lui qui répondit à sa propre question.

- Je suppose que vous espériez l'épouser.

Verne Warner ferma les yeux.

- Les temps étaient durs. J'étais sans le sou, sans travail régulier, et ses parents étaient riches. J'ai cru qu'elle m'aimait, mais j'imagine qu'elle ne faisait que se servir de moi pour s'assurer de la profondeur de ses sentiments à l'égard de Jack, qu'elle connaissait depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, Jack et moi avons eu une dispute à son sujet... nous nous sommes échauffés... nous étions en train de chasser... Et...

- Vous lui avez expédié une balle dans la tête, compléta le commissaire. Ensuite, vous avez fait disparaître tout ce qui pouvait le faire identifier. Seulement, vous ignoriez, comme tout le monde, qu'il portait des prothèses dentaires. Et vous l'avez enterré dans un champ des Hammond, dont vous saviez qu'il ne serait probablement jamais labouré.

- Il y a de cela plus de trente ans, murmura l'agent immobilier, et j'avais oublié en quel endroit exact il se trouvait. Je savais, depuis un certain temps, qu'on allait défoncer ce champ, mais j'espérais...

Il hocha lentement la tête.

- Trente ans et plus... J'imagine qu'Imogène n'a jamais parlé à personne des sentiments que j'éprouvais pour elle. Et, par la suite, Agnès ne pouvait avoir aucun soupçon, surtout après le télégramme signé « Jack », que j'avais envoyé depuis le bureau de poste de Seattle. D'ailleurs, tout cela n'a servi à rien, puisque Imogène a cessé de me voir et de voir Agnès. Elle n'est même pas venue à notre mariage. Pourtant, jusqu'à sa mort, je n'ai jamais pu m'empêcher de craindre qu'elle ne se remît à fréquenter Agnès. Si, ensemble, elles avaient rapproché les faits et tiré des conclusions...

McCabe éprouvait une soudaine sensation de lassitude.

- Je viens d'avoir une conversation avec votre femme, dit-il, et j'ai pu constater qu'elle ne se doute encore de rien.

- Je m'en réjouis, reprit Warner en regardant le commissaire bien en face. Pourriez-vous faire en sorte qu'elle continue à ne rien soupçonner ?

- Verne, répliqua le policier d'une voix lente, vous avez commis deux meurtres. En ce qui concerne Tilliman, peut-être n'arriverai-je pas à prouver grand-chose sans vos aveux. Mais vous serez jugé pour l'assassinat du docteur Schmidt. Vous ne pouvez échapper au procès et à la condamnation.

Le dentiste approuva d'un air sombre.

- Non, marmonna Warner. Pas votre forme de procès, Mac. Plutôt la mienne...

Le souffle court, il porta la main à son ventre et se mit soudain à chanceler. McCabe le rattrapa et le fit asseoir.

- Quel genre de poison avez-vous absorbé ?... Knapperman, appelez le docteur Coolidge !

- Inutile, dit Warner d'une voix pâteuse. C'est... trop tard. Mais... Mac... faites ce que vous pourrez... pour Agnès... voulez-vous ?

Une heure et demie plus tard, dans le bureau du docteur Collier, prenait fin une conférence à laquelle avaient assisté - outre le dentiste, McCabe et Knapperman - le maire de la localité, le médecin légiste et le docteur Coolidge.

- On ne sait jamais ce qui peut se passer dans l'esprit des gens, soupira Bronson. Citoyen influent et respecté, pilier d'église...

- Et dire qu'Agnès, heureuse en mariage, ne s'est jamais doutée de rien, murmura le docteur Coolidge. Elle va éprouver un rude choc.

- La mort, sous n'importe quelle forme et quelles que soient les circonstances, provoque toujours un choc, fit remarquer McCabe... Je suppose que nous sommes tous d'accord ? Verne Warner n'a pas eu la force de supporter cette tragédie.

Le médecin reprit la parole.

- Agnès peut témoigner du fait que j'ai exhorté son mari à ne pas se tourmenter inutilement.

McCabe se tourna d'un air interrogateur vers le médecin légiste.

- Qu'en dites-vous, Bigbee ?

- Mon Dieu, je considère que la divulgation des faits réels n'aurait pour résultat que de nuire à des innocents. Dans ces conditions, je suis prêt à déclarer officiellement qu'il nous a été impossible d'identifier les ossements découverts ce matin. Quant au docteur Schmidt...

Ce fut McCabe qui acheva la phrase commencée.

- Il était probablement occupé à remplir sa lampe de camping avant de partir pour la pêche ; l'essence a pris feu, et quand les pompiers sont arrivés, toute la maison était en flammes.

- Êtes-vous bien certains que nous pourrions taire les faits réels ?
intervint Knapperman d'une voix hésitante.

Le docteur Collier fit un signe de tête affirmatif, et le commissaire adressa un bref sourire à son subordonné.

- Quiconque lâchera le morceau risque de s'apercevoir que l'affaire lui vaut quelques dents cassées, grommela-t-il.

Puis, serrant les dents, il sortit pour aller annoncer à Agnès Warner que son mari avait succombé à une crise cardiaque.

L'ARTICLE DE LA MORT

(Death-Bed)

par FRANK SISK

Le médecin et l'infirmière sortirent de la chambre de George Painter juste après quatre heures de l'après-midi. Us s'entretenrent durant une bonne minute à voix basse dans le vestibule attendant au palier, avant de se présenter au sommet de l'escalier en colimaçon, au pied duquel, toute vibrante d'impatience refrénée, Coral attendait ; elle n'avait pas réussi à distinguer une seule des paroles prononcées.

Pourquoi faut-il donc, ruminait-elle, que les membres de la profession médicale se parlent toujours en chuchotant ? Pourquoi faut-il qu'ils placent indifféremment toutes les maladies, graves ou pas, curables ou mortelles, cancer ou végétations, sur le même plan et sous le sceau du secret ? Même les garde-malades s'ingénient à dissimuler le résultat qu'indique le thermomètre après la prise de température, comme si cette information leur était exclusivement réservée. Des charlatans, presque tous. En tout cas, songeait-elle, leurs conciliabules feutrés, toujours savamment indistincts, ne donnaient sûrement pas le change à George Painter. Voici au moins un mois qu'il se sait condamné, au bout du rouleau, le vieux hibou. D'ailleurs, la pensée de la mort ne semble pas l'affecter le moins du monde. Depuis peu, dans ses rares et maigres sourires, une nette nuance de malice s'est glissée. De jour en jour, tandis que ses forces s'amenuisent, il prend de plus en plus l'aspect d'un vieux flambeur futé qui garde un atout dans sa manche, une carte maîtresse lui permettant de faire échec, au moins provisoirement, à la mort.

Le docteur Wolff, trapu et vêtu de tweed gris, et Miss Suratt, silhouette mince en nylon blanc, descendaient posément les marches dans un parfait silence, l'épais tapis or étouffant le bruit de leurs pas.

Le visage cuivré de Coral prit aussitôt une expression éplorée. Le matin même elle avait joué au tennis avec Otis et, peu avant le déjeuner, ils avaient fait l'amour. Elle se sentait encore pleine d'une vitalité exubérante, presque juvénile - pas du tout comme une veuve en puissance - mais elle arborait à merveille le masque de l'affliction contenue.

- Comment va-t-il, docteur ? (Dans son propre murmure perçait une anxiété soigneusement dosée pour la faire paraître authentique.) A-t-il encore toute sa conscience ?

- Sans aucun doute, murmura Wolff en retour. C'est un homme remarquable.

- Il peut parler ?

- Oh, mais oui. Pas avec son énergie de naguère, bien sûr, mais il a l'esprit tout à fait clair. Tout à fait.

- Si vous voulez bien m'excuser, susurra Miss Suratt, il faut que j'aille à la cuisine ; j'ai absolument besoin d'une tasse de thé.

- S'il se produit un changement alarmant, téléphonez-moi tout de suite, dit Wolff.

- Et demandez à Glenda de vous préparer quelque chose à manger, lança Coral.

- Oui, merci, lâcha Miss Suratt, déjà en chemin.

- Je vous en prie, docteur, reprit Coral, soyez franc avec moi. George en a encore pour combien de temps ?

Wolff émit entre ses dents mal plantées un son tenant du sifflement et du chuintement.

- Chère madame, lorsqu'il s'agit d'une ultime maladie entraînant une agonie, je ne me risque pas à faire un pronostic ; je préfère m'abstenir. Un malade ayant une volonté de fer peut livrer un long combat alors qu'il ne devrait plus avoir la moindre étincelle de vie. C'est le cas de votre mari. Un homme à très forte volonté, vraiment très forte.

- Je vous demande simplement ce qui vous paraît probable, docteur, votre opinion à titre professionnel.

- J'hésite à vous la donner.

- Vous avez une longue expérience de médecin et je crois que vous traitez mon mari depuis au moins dix ans. Vous devez bien savoir à quoi vous attendre. Approximativement ?

- Approximativement, oui. Mais très approximativement.

- Passera-t-il la nuit ?

- La nuit, oui. Cela, je pense qu'on peut s'aventurer à l'affirmer.
- La semaine ?
- Ah, alors là, chère madame...

Wolff eut un geste à la fois évasif et dissuasif de la main.

- Bien. Puis-je le voir maintenant ? Est-il en état de me recevoir ?
- Certainement. En fait, il m'a prié de vous envoyer à lui. Mais je vous conseillerais de rendre votre visite aussi brève que possible. Il a déjà eu un après-midi passablement chargé. Oui, passablement chargé.

Ça, tu peux le dire ; tu peux te risquer à le répéter, pensa Coral.

* * *

D'abord, à une heure et demie, le prêtre, abondamment barbu et moustachu, de l'Église Orthodoxe Grecque, un nommé Mikos Gavros, fit son apparition pour la troisième fois en trois jours. Il arriva comme d'habitude dans une vieille limousine poussiéreuse, où son imposante masse occupait à peu près toute la banquette. Le chauffeur était son fils de dix-sept ans, Teddy ; aîné d'une foisonnante progéniture, avait appris Coral. Gavros était loin d'être un Père uniquement au sens spirituel du terme.

Teddy, dont le système pileux promettait de rivaliser avec celui de son géniteur, s'empressa de faire le tour de la voiture et ouvrit la porte arrière. Le Père Gavros s'extirpa péniblement du véhicule et ils pénétrèrent ensemble dans l'entrée. Coral s'y tenait pour recevoir les salutations du prêtre, délivrées avec une onction douceuse et une volubile suavité ; l'épaisse toison faciale poivre et sel s'échancra par la même occasion, révélant des lèvres couleur foie de veau.

Coral se demandait s'il espérait faire une nouvelle convertie.

L'homme d'Église alla s'enfermer à l'étage avec le mourant, dont le nom de Pantopoulos s'était depuis longtemps transformé en Painter. Se retrouvant seule avec Teddy, dont le regard lui semblait singulièrement salace, Coral le conduisit dans la bibliothèque, où elle l'avait déjà laissé se morfondre à deux reprises, et l'y abandonna une troisième fois.

Norman Yard arriva une heure plus tard, quelques minutes après le départ de Gavros et fils. L'habituel semblant de sourire semi-

goguenard flottait sous la grise petite moustache drue ; au bout du bras gauche, le mince attaché-case paraissait greffé comme une prothèse. L'estime de Coral pour les notaires, qui, même dans ses meilleurs jours, n'avait jamais été bien haute, avait peu à peu fait place à une franche aversion au cours du dernier mois, à mesure que les visites de Yard se faisaient plus fréquentes. Elle abhorrait son petit sourire entendu et narquois. Il l'exhibait à nouveau en gravissant prestement les marches pour aller visiter son plus riche client.

* * *

Oui, le vieux George Painter avait eu un après-midi chargé, incontestablement.

Coral pénétra dans l'immense chambre à coucher pour la première fois depuis une semaine. À cause de la froidure, en cette fin d'octobre, on avait fermé les fenêtres et tiré les grands rideaux brochés d'or. Une odeur que Coral associerait toujours à George - celle de la fumée de cigarette turque - imprégnait l'atmosphère ; à quoi venait à présent s'ajouter une très déplaisante odeur de renfermé. La pièce était plongée dans le silence et la pénombre ; seule une lampe de chevet diffusait un petit cercle de faible lumière. George, immobile, exsangue, avait l'air d'un pantin pâle adossé aux oreillers ; son corps, terriblement amaigri, soulevait à peine la couverture chauffante. Il fumait une cigarette et des volutes grises se déroulaient lentement autour de l'abat-jour, seuls signes d'animation.

- Bonjour, George, dit Coral, tendue, crispée, en s'approchant au pied du vaste lit.

Le visage du mourant était squelettique mais les yeux noirs, profondément enfoncés, brillaient comme de la braise. Coral se sentait pour ainsi dire brûlée par son regard.

- Je viens de quitter le docteur Wolff. Il trouve que tu t'en tires très bien.

Le vieil homme leva une main osseuse et brune pour ôter la cigarette de ses lèvres desséchées.

- Tu as le mensonge dans le sang, articula-t-il d'une voix fluette et rauque.

- Il m'a dit que tu désirais me voir.

- J'ai dit que je désirais voir... (Il fut secoué d'une petite toux sèche,

spasmodique, et son regard s'obscurcit un instant.) Oui, j'ai dit que je désirais voir cette traînée dépourvue de toute conscience qui s'intitule ma femme. Et te voici.

- George, ce n'est guère le moment...

- Le moment ? C'est le seul moment. Le dernier moment. Le moment que tu as toujours attendu, non ? Pendant près de trois ans.

- George, vraiment, je pense...

- Tais-toi donc, Coral. Et écoute-moi. (Nouvelle quinte, opiniâtre, ravageant la gorge.) Verse-moi un verre d'eau.

Dissimulant le dégoût qu'il lui inspirait, elle alla saisir la carafe sur la table de chevet. Comment avait-elle fait pour supporter ces abominables, écœurantes, interminables années ? L'argent, oui. Mais cet argent en valait-il vraiment la peine ? Il fallait l'espérer.

- Je ne nourrissais aucune illusion quand nous nous sommes mariés, enchaîna-t-il. Un rien du tout, ton premier mari, ce minable manieur de raquette. Tu t'en es débarrassée. Ça se comprend. Je me suis débarrassé moi-même de quelques épouses, dans le temps, quand j'étais jeune. Tu désirais un peu de luxe pour changer. Moi, je désirais quelqu'un... (la toux raclait le cartilage comme une râpe)... quelqu'un qui m'apporterait un peu de chaleur durant mes dernières années. Pas de l'amour, non - un peu d'affection, au moins un simulacre. Un honnête marché.

- Tu ne devrais pas parler autant, tu ne crois pas ? dit Coral en tendant le verre d'eau.

- Il faut que je parle. Et il faut que tu m'écoutes. (Il avala une gorgée d'eau et posa le verre sur la table.) Alors écoute.

- J'essaierai.

- Ce que j'ai à te dire te dessillera les yeux, tes perfides yeux trompeurs.

- *Je t'en prie.* Cela suffit comme ça.

- Dès le début, ou presque, tu as rompu le pacte ; notre engagement mutuel est devenu lettre morte.

- À quoi t'attendais-tu ?

- À rien d'autre. Ce ne fut pas une surprise. Une petite garce pleine de

santé enchaînée à un vieux croulant mal en point. Les cornes étaient inévitables. Tant que tu t'es montrée discrète, j'ai fait preuve de tolérance. Mon honneur n'était pas atteint. Mais finalement tu as envoyé promener toute discrétion. Tes infidélités furent si flagrantes que bientôt tout le monde fut au courant. Grâce à toi, j'étais l'objet de la risée publique et de grosses plaisanteries à la ronde. Même alors... oui, même alors je... (Cette fois, la toux devint abondante et grasse, et il lui accorda toute son attention.) Même alors je me suis efforcé de me faire une raison et de minimiser la chose. Mais quand tu t'es mise à séduire mon neveu Otis, sous mon toit et en t'affichant ouvertement, ce fut la goutte d'eau. J'ai décidé de prendre des mesures radicales.

- Je ne vois pas ce que tu peux faire à présent.
- En ce moment même Otis vole vers Athènes où son père, mon frère, va l'accueillir. J'ai déjà fait cela.
- Impossible. Nous avons déjeuné ensemble et...
- Il a évité de parler de ce voyage ; il s'en est bien gardé. Otis, en grec, ça veut dire : « qui a l'ouïe fine », « qui sait entendre ». Il y a quelques jours, il a fort bien su prêter l'oreille à Norman Yard, qui lui a fait miroiter certains arrangements financiers susceptibles d'améliorer son avenir.
- Tu n'es qu'une vieille vipère malfaisante !
- Attends donc d'apprendre ce que j'ai en réserve pour toi, Coral.
- En tout cas, tu ne peux pas me déshériter, George. Je suis ton épouse légitime. Tu n'as pas d'enfants. Même si tu meurs intestat, j'ai droit à la moitié de ce que tu laisses.

Voici que se pinçaient les lèvres gercées et qu'apparaissait le maigre sourire rusé.

- Tu as bien étudié la question ; madame connaît ses droits. Alors, il vaut autant que tu voies ce dont tu auras droit de toucher la moitié. (Il retira une mince liasse de la poche de sa robe de chambre.) Cent mille, dix billets de dix mille. Mon héritage actuel, intégralement.
- Ça ne prend pas, George, je ne suis pas dupe, dit Coral, presque avec nonchalance.
- Tu ne tarderas pas à me croire. Mes autres biens, j'en ai fait don à la Fondation Écologique Painter. Ce que tu vois là, c'est tout ce qui reste de ma fortune personnelle.

Abasourdie, pétrifiée, Coral vit l'odieux vieillard prendre un des billets et le déchirer en menus morceaux.

- Bon Dieu, qu'est-ce que tu fais ?

Il s'empara du verre, fourra les bouts de papier dans sa bouche et les avala avec une gorgée d'eau.

- Je l'emporte avec moi, dit-il en s'apprêtant à déchirer un autre billet.

- Quoi ! Salaud ! Espèce de sale vieux cinglé ! hurla-t-elle en le saisissant à la gorge et serrant sauvagement le cou étique de ses solides mains de joueuse de tennis confirmée.

Il mourut si vite qu'elle n'en crut pas ses yeux. Son regard s'égara sur le billet vert qu'étreignait la main du mort. C'était un faux manifeste. Évidemment ; cela faisait des années que le gouvernement n'avait pas fait imprimer des billets de dix mille dollars.

- Qu'est-ce que vous lui avez fait ? dit une voix par-dessus son épaule.

C'était Miss Suratt.

- Qu'est-ce que je lui ai fait ? (Coral se voila les yeux de ses mains, ses mains de meurtrière.) Mais, et ce qu'il m'a fait *à moi, lui* ?

LE FIN MOT

(Sweet Tranquillity)

par LÉO P. RELLEY

À présent, tout comme au début les médecins et les reporters, les deux autres détenus qui attendent avec moi dans le Couloir de la Mort me demandent aussi : « Pourquoi ? »

J'essaie de l'expliquer à Cairo et à Frank, mes compagnons d'infortune, tout comme je me suis efforcé de le faire devant les psychiatres et les journalistes, mais Cairo et Frank se contentent de secouer la tête. Ils n'arrivent tout simplement pas à comprendre pourquoi j'ai fait ça ; et, je l'avoue, moi non plus.

Un des médecins m'a suggéré à un moment donné d'essayer de coucher tout cela par écrit. « Ne vous préoccupez pas de la grammaire ou de la ponctuation », m'a-t-il dit. « Appliquez-vous seulement à noter ce qui vous vient à l'esprit, comme ça se présente, sans rien omettre. »

Eh bien, voilà, c'est ce que je fais maintenant. Quand j'aurai terminé, je me relirai, je pense, et peut-être trouverai-je enfin une réponse à la question que tout le monde m'a inlassablement posée, encore et encore : « Pourquoi, Dennis Colby, pourquoi avez-vous fait cela ? »

Pour commencer - Nietzsche. J'ai toujours admiré Nietzsche. Il est à la fois direct et précis ; il n'y va pas par quatre chemins et il ne coupe pas les cheveux en quatre. Nietzsche prétend que le fond de la nature humaine, c'est le mal. Et il ajoute que c'est cette nature même - cette nature *mauvaise* - qui permet à l'homme de survivre. Elle lui sert aussi bien de bouclier que d'épée contre cet ennemi que représente le monde, ce monde qu'il n'a pas créé. Droit au but et en plein dans le mille, comme toujours, Nietzsche.

Cela dit, je ne me suis jamais considéré comme un homme mauvais ; mais Nietzsche, sur la plupart des sujets, ne saurait être réfuté, j'en suis convaincu. À vrai dire, je m'étais toujours estimé mieux loti que le plus grand nombre. Je jouissais des avantages que procurent suffisamment d'argent, un bon physique, d'excellents amis, et une aptitude, véritablement euphorisante, à réussir dans presque toutes les entreprises que je me proposais de mener à bien. Il ne me manquait

pas grand-chose dans la vie.

Et pourtant quelque chose, j'imagine, devait me faire gravement défaut.

Cette pensée me remet en mémoire une phrase prononcée au procès par le procureur au cours de sa péroraison : « Dennis Colby est dépourvu d'un sentiment essentiel, inné, dont l'importance est vitale au sein de la communauté humaine, mesdames et messieurs du jury, car sans lui l'homme se ravale au niveau d'une bête ».

Mais pas de digression. Je dois raconter mon histoire simplement, honnêtement, avec autant d'objectivité que possible étant donné les circonstances, car ce que j'ai vécu fut pour moi aussi douloureux que terrifiant.

Le commencement ? Qui peut dire ? Les commencements ne sont guère repérables. Le rivage, par exemple, où commence-t-il ?

Elle s'appelait Susan. Elle avait deux ans de plus que moi et elle était mariée, bien entendu. Il semble que les femmes comme elle soient toujours mariées. Dans la 63^e Rue Est, à New York, elle habitait un appartement petit mais élégant, où dominaient, par ses soins, le blanc mat et le vieil or. Elle portait peu de bijoux, et faisait encore moins appel au maquillage. C'était une femme pour qui l'accessoire est plutôt superflu. Elle s'offrait des vêtements du dernier cri et de toute première qualité, mais jamais tape-à-l'œil, accrocheurs. Elle allait chez le coiffeur quand la nécessité s'en faisait sentir, c'est-à-dire fort rarement. Sa coiffure n'avait nul besoin d'un négligé savant, d'un naturel fabriqué, pas plus que des moyens couramment utilisés pour la rendre aguichante. Sa chevelure, comme d'ailleurs le reste de sa merveilleuse personne, avait l'heureux privilège de pouvoir se passer de tout artifice.

À bien des égards, Susan était une vraie fille d'Ève ; et aussi captivante que le fut cette vulnérable innocente, entraînée à sa perte par une chose aussi simple et anodine qu'une pomme. La perte de Susan, elle, eut un caractère beaucoup plus complexe. Sa perte, en fait, je le dis maintenant avec une infime tristesse, ce fut moi. Ou peut-être fut-elle sa propre ennemie ?

Quoi qu'il en soit, nos rapports se développèrent d'abord lentement, assez paisiblement et dans une parfaite innocence. Cela remonte au temps où nous étions tous deux enfants et réunis par le destin. Dans nos jeux d'alors, Susan tenait les rênes, menait la danse. Moi, je ne faisais que suivre. Elle prenait plaisir à me taquiner et ne m'épargnai

pas les railleries - moi, je subissais, en adoration devant elle.

Elle grandit, et la ravissante enfant qu'elle était devint une femme plus ravissante encore. Sa beauté faisait des ravages ; personne n'échappait à son charme, pas plus les garçons imberbes que les octogénaires. Et puis elle se maria. Curieusement., son époux semblait la considérer comme faisant partie du décor, la traitant avec ni plus ni moins d'égards que ses meubles rares ou ses bibelots précieux. C'est-à-dire que cet abruti traitait Susan avec une attention à peine délicate et plutôt détachée, un peu neutre, estompée par l'habitude et la familiarité. À l'occasion, toutefois, on sentait que, sous un dehors froid, il tenait à elle. Quand je les imaginais ensemble, cette vision m'était insupportable ; et elle revenait sans cesse, me torturant avec un implacable acharnement digne d'un inquisiteur espagnol. Je résolus donc d'éliminer le mari de Susan de mon paysage mental ; et j'y parvins. À partir de ce moment miraculeux, il ne représenta plus pour moi qu'une source d'agacement, d'irritation légère, comme une mouche importune. Dès lors, en me retrouvant avec Susan, ma félicité prenait son essor, je planais dans l'azur. Et lui, dans mon esprit, demeurait à tout jamais rivé à la terre, pauvre Prométhée, enchaîné à son rocher.

Dans ce jardin public où nous grandîmes ensemble, comme deux brins d'herbe poussant côte à côte sans jamais se toucher tout à fait, mon engouement pour elle mûrit, s'amplifia, fit place à une ardente aspiration, mais sourde et secrète, et celle-ci finit par aboutir à l'irrépressible et dévorant désir de la posséder complètement, à tout prix.

Alors j'osai lever un coin du voile et lui parler d'amour. Elle se moqua gentiment de moi, sereine et tranquille à l'abri de son accablante beauté, sûre de son souverain pouvoir.

- Bien sûr que tu m'aimes, Dennis. Pourquoi en serait-il autrement ? C'est le contraire qui serait anormal, dit-elle.

Ses paroles me libérèrent. Elles semblèrent faire fondre les barreaux d'une cage où j'avais été jusqu'alors emprisonné sans m'en rendre compte.

- Susan, dis-je, un voyage ensemble, au loin, quelque part, je ne sais où, nous ferait grand bien à tous les deux.

- La Sardaigne, dit-elle, en me décochant un sourire malicieux, un peu pervers. L'Islande, peut-être.

- La Sardaigne, ça pourrait aller. Des oliviers et des collines toutes lourdes de rosée le matin. Mais l'Islande, non. Trop pâle, trop placide, sans passion, l'Islande.

Nous allâmes à Venise cet été-là et nous y restâmes tout le mois d'août. Nous voyions des églises, des fontaines, des statues, des musées, le Pont des Soupirs... un monde totalement différent de l'Amérique que nous avions quittée, où l'argent semblait tout recouvrir d'une pellicule verdâtre, couleur billet de banque, où la lutte pour le pouvoir polluait littéralement l'atmosphère.

Nous louâmes un énorme appartement dans un vieux palais en bordure d'un canal. Ses pièces aux parquets nus et traversées de courants d'air nous amusaient. Ses recoins abritaient des secrets, et l'humidité, pour ainsi dire visible, imprégnant les meubles d'acajou et les vitres colorées des fenêtres, ne nous incommoda pas longtemps.

Susan occupait la chambre principale, moi la chambre d'amis, plus petite. Peut-être Susan dormait-elle - je sais que, moi, je ne dormais guère. Dans la touffeur de ces éprouvantes, interminables nuits, je demeurais éveillé, prostré sur mon lit, et je l'imaginais se livrant dans l'autre chambre à quelque occupation féminine, et rêvant peut-être à *lui*.

Selon Susan, son mari s'était montré de fort bonne composition à propos de ce voyage. Elle lui avait représenté que, en matière d'art, j'étais un expert, collectionneur aussi à ma modeste échelle, et que pareil voyage se révélerait sans nul doute un excellent placement, si nous parvenions à dénicher pour lui un ou deux tableaux de belle facture. Elle disait la vérité. J'avais effectivement étudié l'art, non pas en suivant des cours qui vous apprennent soi-disant à l' « apprécier », mais à la manière d'un homme qui tient à connaître absolument tout ce qui vient concourir à créer la beauté de l'adorable corps de sa bien-aimée, les moindres détails, les moindres nuances. Ce genre d'étude, alliée à une sensibilité innée au jeu des couleurs et à la qualité du trait ou du coup de pinceau, m'avait permis d'acquérir ça et là un tableau ou un dessin que je vis parfois tripler de valeur en cinq ans.

Susan et moi passâmes maintes journées à contempler des Bellini, des Giorgione et des Tintoret. Les Titien étaient particulièrement impressionnants. Mais dans l'architecture vénitienne, les violents contrastes entre les différents styles m'indisposaient. On voyait ici une touche de byzantin, là du gothique italien, et partout la marque de l'architecture Renaissance ; effarant, à vous donner le tournis, un peu comme un cirque à trois pistes.

J'achetai pour lui un Véronèse à un prix que j'estimai satisfaisant mais que, pour sa part, Susan jugea « scandaleux ». Tandis que nous déambulions paisiblement près du Rialto, j'entrepris de lui expliquer en termes simples les fluctuants rapports entre la lire et le dollar. Ma petite leçon se termina dans les éclats de rire et elle admit que le prix payé pour le Véronèse était finalement « raisonnable ». « Il faut accorder toute son attention à cette question des rapports ! » lui glissai-je non sans malice. Elle se contenta de sourire et se déclara sûre que son mari trouverait cette acquisition judicieuse.

Pour moi, les jours passés au Lido furent à la fois les meilleurs et les pires. Susan ne portait jamais de bikini, mais son maillot blanc d'un seul tenant, moulant étroitement son corps langoureux, m'éblouissait, m'envoûtait, m'aveuglait. Pendant que le généreux soleil d'Italie la caressait jour après jour et qu'elle s'abandonnait sans retenue à sa brûlante étreinte, prenant peu à peu une teinte méditerranéenne du plus ravissant effet, moi, j'allais nager. L'eau était chaude, trop chaude, et j'en venais à regretter l'Islande. Souvent, assise sur le sable, tout imprégnée d'huile solaire, la peau luisante comme celle d'une fille des îles, Susan dégustait une glace que je venais de lui acheter. Je finissais par avoir l'impression d'être uniquement destiné à faire office de garçon de courses, de valet, pas même de chevalier servant. Je la maudissais en silence ; je la maudissais pour sa cruauté dans un italien tout plein de voyelles et dans les termes les plus orduriers. Elle le sentait, j'en suis sûr, mais au lieu de me témoigner sa compréhension, elle me proposait de partager sa glace avec moi.

Notre idylle se termina comme toutes les idylles ou presque. Le dernier jour était venu, nous attendions tout bêtement, bras dessus bras dessous, sur un quai de gare, et finalement le train nous emporta cahin-caha vers d'autres lieux, sur le chemin du retour.

- Cela a été délicieux, dit Susan en appuyant sa tête sur mon épaule. Tout a été absolument délicieux, Dennis.

- Même les pigeons ?

Elle eut un rire franc, joyeux.

- Oui, même ces obsédants pigeons !

Quand nous eûmes regagné New York, je présentai le Véronèse à son époux ; il mit ses lunettes de lecture, le regarda fixement sans rien dire et laissa finalement tomber :

- Il m'a l'air un peu sombre, vous ne trouvez pas ?

Quand Susan me téléphona, la semaine suivante, elle me parut alarmée mais très maîtresse de soi. Il était malade, me dit-elle, il n'allait pas bien du tout. Son cœur faisait à nouveau des siennes. Une rechute sérieuse, estimait le médecin, lequel avait même confié à Susan d'un air lugubre qu'il se sentait découragé en voyant de plus en plus d'hommes jeunes mourir.

- C'est grave à ce point-là ? lui demandai-je.

Elle ne savait pas.

Nous le sûmes le lendemain quand il mourut. Arrêt cardiaque ; de piètres mots pour masquer une déplorable absence d'immortalité. Drôle d'építaphe, me disais- je ; un homme devrait pouvoir quitter ce monde en ayant droit à une formule moins minable que celle-là pour qualifier son départ. *Éruption* cardiaque ! Ça, oui, ce serait beaucoup mieux, en ce sens que cela sous- entendrait une protestation - une protestation véhéménte ; « arrêt », cela vous a un air de capitulation sans combat.

J'allai à l'enterrement et marchai au côté de la veuve ; elle arborait un visage de circonstance, mais calme, pas éploré. Debout devant la tombe béante, je me pris à penser que le ministre du culte, au front fuyant et au nez pointant fortement en avant, offrait une saisissante ressemblance avec la reine Nefertiti.

Le soir même, je suggérai à Susan de renoncer à son appartement et de venir s'installer chez moi, ne fût-ce qu'à titre temporaire.

Elle secoua la tête.

- Non, Dennis, dit-elle en embrassant du regard mon living-room à l'aspect plutôt sévère. Ce ne serait pas raisonnable, tu ne crois pas ? Surtout étant donné que tu dois pouvoir vivre ta propre vie !

- Susan, protestai-je, ma vie est auprès de toi, avec toi ! Autrement, ce n'est pas la vie. C'est le purgatoire !

Elle avança le bras pour me caresser la main.

- Vraiment, tu es un grand fou, Dennis.

Je ne pouvais en dire davantage, je n'arrivais pas à en trouver la force. Je ne pouvais pas - je ne *voulais* pas - lui dire que je l'aimais plus que toute autre femme au monde. Elle m'aurait répliqué que j'étais charmant mais fou à lier, incurable, mûr pour l'asile. Mais elle savait - je *savais* qu'elle savait ! Cela se lisait clairement dans ses yeux à de

rare moments où elle ne se surveillait pas. Quand nous déjeunions en tête à tête ou bavardions au foyer d'un théâtre, par exemple, il m'arrivait de surprendre à son insu, posé sur moi, un regard qui ne trompait pas ; et forte de ce savoir, elle en *profitait*, elle *jouait* avec moi comme un chat avec une souris, innocemment, peut-être, mais cruellement.

- Tu sais que je t'aime beaucoup, Dennis, beaucoup, me dit-elle un soir sur ce ton moqueur, en demi-teinte, qui la caractérisait. Et cela depuis notre enfance.

Je me sentis tout à coup faible et effrayé. Ridicule ! Et pourtant le fait était que j'avais les paumes toutes moites.

- Néanmoins, poursuivit-elle en esquissant un sourire, je ne tiens pas à ce que tu te préoccupes de moi au point de me sacrifier ta vie.

- Ce n'est pas un sacrifice, protestai-je, parce que moi aussi je t'aime, Susan.

Elle me pressa la main.

- Je veux que tu sois heureux.

- Mais tu m'as rendu très heureux. En août dernier, à Venise, le simple fait d'être avec toi, c'était...

- Allons, il faut que je m'en aille.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Susan et moi déjeunions souvent ensemble ; parfois nous partions loin de Broadway pour assister à des avant-premières dans des théâtres d'essai où tout le monde avait l'air sinistre et où les pièces étaient inintelligibles. Nous passâmes la veille de Noël dans la belle, salle lambrissée de chêne de l'hôtel Plaza.

- *Petit papa Noël bientôt descendra du ciel...*, fredonnai-je à Susan.

- Alors, fais attention, dit-elle. C'est un finaud, ce vieux bonhomme, et tu auras un martinet dans tes souliers si tu n'es pas sage.

- Susan, nous pourrions retourner à Venise.

Je vis ses yeux s'élargir ; elle détourna son regard, puis fit signe à un garçon qui passait. Elle se commanda un autre verre, ajoutant sèchement à mon adresse que j'avais moi-même bien assez bu.

- Acapulco, insistai-je. Ou Tanger.

- Tu connais T. Edward Carruthers ? me demanda- t-elle.

- T. Edward Carruthers, troisième du nom ? Tout le monde le connaît. Gros importateur de vins, n'est-ce pas ?

Susan fit oui de la tête.

- Carruthers Trois, marmonnai-je. Affreux, ce type, un vrai monstre. Les deux précédents Carruthers doivent avoir été des mutants.

- Dennis, je vais l'épouser.

Pour faire part des morts et des naissances, de nos joies et de nos peines de cœur, la langue anglaise - ou en fait n'importe quel idiome - est un instrument adéquat. Elle suffit en général à tout un chacun. Mais pour moi, soudain, elle se révélait insuffisante à cet instant précis.

- Tu vas l'épouser, répétais-je mécaniquement, ahuri, hébété, l'esprit bouché.

Ça ne pénétrait pas ; elle aurait pu tout aussi bien me parler en souahéli.

- Oui, le mois prochain, précisa-t-elle.

- Non ! Non et non ! Ce n'est pas possible ! (À ma surprise, je m'entendis ajouter d'une voix forte et froidement déterminée) Je ne te laisserai pas faire.

- Edward a été très gentil pour moi. Je l'ai vu fréquemment depuis... depuis l'enterrement (Elle s'interrompt, paraissant hésiter.)... Et même avant, d'ailleurs. Cela aussi, il est nécessaire que je te le dise, j' imagine.

- Susan, tu ne vas pas...

- Oh, Dennis, nous n'allons pas recommence ! Alors plus un mot, veux-tu ? Restons-en là !

Elle marqua un temps d'arrêt et me glissa un regard par-dessus le bord de son verre.

- Ce sera vraiment mieux ainsi, tu sais... pour tout le monde.

Je me levai aussitôt, hagard, et me mis à rugir, oui, à rugir comme un lion blessé, au point d'attirer soudain les regards.

Un éclat, un esclandre sont choses pratiquement inconnues en cette respectable Salle du Chêne, mais je créai un précédent ce soir-là. Mes paroles - au demeurant, je pense, assez incohérentes - importaient moins que mon comportement. J'accusai Susan de me trahir à nouveau. Je clamai qu'on ne pouvait se fier à elle ; je braillai qu'on devrait l'enfermer quelque part, sous scellés, en lieu sûr, que sais-je encore ! Mais je me rappelle bien la remarque qu'elle fit alors.

- On n'en a jamais fini de connaître quelqu'un, paraît-il ; ça doit être vrai, dit-elle, retroussant ses lèvres en un rictus prononcé, où se mêlaient commisération et mépris.

Puis elle fit appel à un serveur, lequel, assisté de plusieurs collègues, entreprit de m'éjecter.

À les voir évoluer gracieusement en silence sur la moquette, un petit plateau d'argent à la main et le sourire d'usage aux lèvres, on ne soupçonne guère les serveurs d'être de redoutables brutes, jusqu'au moment où ils vous saisissent sous les bras, vous soulèvent, vous entraînent - sans jamais vous faire entièrement quitter le sol - et finissent par vous jeter dehors dans le froid glacial d'une nuit sans étoiles.

Susan avait disparu. Je m'assis au bord de la fontaine du Plaza, privée d'eau pour l'hiver, et la remplis de mes larmes.

- Mauvais « voyage », mon gars ? me chuchota quelqu'un, et j'expédiai mon poing vers un visage que je discernais mal, aveuglé par mes pleurs.

* * *

Vint enfin le jour maudit - le jour du mariage que Susan et T. Edward Carruthers commémoreraient dans les années à venir devant leur porcelaine de luxe en se plaignant de leurs domestiques. Une effrayante force me poussait à agir ; je tentais désespérément de la maîtriser et de la refouler, mais en vain. Je me rendis à l'église en ce pâle après-midi de janvier et me blottis à l'intérieur dans un coin discret aux abords de l'entrée. Des curieux et des invités attendaient là, mais encore peu nombreux.

Lorsque Susan arriva seule dans une limousine, quelques minutes plus tard, je me précipitai à la porte.

- Susan, dis-je, tu vas venir avec moi.

Elle vit la carabine que je tenais ouvertement maintenant, calée au creux de mon bras, après m'être débarrassé du linge qui l'enveloppait.

- Viens avec moi, Susan, répétais-je, tel un pauvre type en train de se noyer et essayant futilement de se raccrocher à un roseau, dernier vestige de son univers.

Elle jeta un rapide coup d'œil en arrière. Peu de personnes en vue, et toutes à une certaine distance de l'église. De toute évidence, elle était à la fois effrayée et gênée.

- Dennis, c'est vraiment la folie alors ? Laisse-moi passer.

Je lui barrai l'accès de l'église.

- Susan, sois raisonnable !

- Et toi, l'es-tu, raisonnable, avec cette carabine ?

Je l'empoignai par le bras et lui fis dévaler les marches. Elle ne dit rien, me connaissant trop bien, après tant d'années. Entre nous, désormais, les paroles ne servaient pas à grand-chose, devenaient superflues. Je hélai le chauffeur, mais il vit la carabine, ouvrit la bouche, eut une espèce de hoquet et démarra en trombe, faisant rugir le moteur.

Au même instant, Susan libéra son bras d'une furieuse secousse et s'enfuit vers la porte d'un magasin d'antiquités à quelques mètres de là. Cette simple action, où son esprit prenait au moins autant de part que son corps, révélait l'ampleur de ma défaite : absolue, totale.

En un éclair, par cette vision atroce, je sus que Susan passerait ainsi le restant de ses jours à me fuir. Elle continuerait à m'ensorceler, à me tenir sous son charme, et puis je la verrais rire, amusée de son œuvre, et s'éclipser promptement pour échapper à ce ravageant désir qu'elle avait éveillé en moi. Je levai la carabine et tirai, un seul coup, fatal.

Je fus auprès d'elle presque avant qu'elle ne tombât sur le trottoir. Je me rappelle m'être dit qu'il n'y avait pas beaucoup de sang. Je me rappelle aussi que me traversa l'ahurissante pensée qu'elle était peut-être une sorte de vampire ayant jeûné trop longtemps. Mes pensées dansaient la sarabande, échappant à tout contrôle. Je jetai son corps sans vie sur mon épaule et partis en courant, loin des clameurs et des gesticulations d'habitants du quartier ou de clients surgissant des boutiques.

Je m'engouffrai dans une tour de verre de la Troisième Avenue. Je vis

des gens s'effacer devant Susan et moi avec un respectueux empressement, comme des paysans obséquieux devant le seigneur du domaine et sa suite. Je pénétrai dans un ascenseur vide et pressai le bouton du dernier étage. Parvenu en haut, après un trajet interminable, je trouvais, au bout d'un long couloir, la porte menant au toit. Elle était fermée à clef. Je fis sauter la serrure d'un seul coup de feu.

Sur le toit, recouvert d'une sorte de gravier noir crissant sous les pieds, s'élevait un château d'eau ; çà et là, il y avait des bouches d'aération coiffées de leurs luisants capuchons d'aluminium. J'étendis Susan, le visage vers le ciel, et, secoué de sanglots, je murmurai son nom.

Cinq minutes plus tard, d'un violent coup de pied, un policier ouvrit la porte au sommet des marches et me hurla de me rendre. J'entrevis une tache bleue, une lueur d'acier et le miroitement d'un étui de cuir.

Je tirai et entendis un sourd bruit de chute au-delà de cette porte, là où je ne discernais guère qu'un trou noir, car ma vue se voilait ; la perte de Susan rendait soudain tout obscur, crépusculaire.

Je me jetai vivement de côté, mais au fond, je souhaitais qu'ils m'abattent. Ils ne pouvaient pas le savoir, évidemment, mais c'était vrai. Je continuai de tirer. À chaque coup de feu, je sentais s'atténuer cette terrible tension, aussi bien physique que morale, qui me tourmentait depuis si longtemps, et peu à peu m'envahissait un ineffable sentiment de douce quiétude ; je n'avais jamais rien éprouvé de semblable.

Les policiers recoururent à un porte-voix pour me sommer de me rendre.

La fin approchait, je le savais. Une fois mes munitions épuisées, je m'effondrai comme un de ces pantins mécaniques au ressort cassé qu'abandonnent les enfants ; les policiers émergèrent alors de l'encadrement de la porte et risquèrent un pied sur le toit, revolver en main. Ils s'approchèrent de moi prudemment, avec une expression où la curiosité le disputait à l'appréhension ; on eût dit des anthropologues venant de découvrir un nouveau spécimen d'humanité particulièrement redoutable. Dès que je les vis venir, je lâchai mon arme inutile, allai m'agenouiller auprès de Susan et caressai sa joue froide.

Ils m'empoignèrent et me forcèrent à me relever. Sur leur injonction,

je tendis les bras et les menottes cliquetèrent autour de mes poignets.

- C'est bon, emmène-le ! jappa l'un d'eux, à la face rougeaude et aux yeux de glace.

- Elle s'appelle Susan, dis-je à l'autre policier qui m'entraînait vers la porte et l'escalier. C'est...

Il me coupa immédiatement la parole.

- On le sait. M. Carruthers nous a téléphoné de l'église et vous a identifié. Il nous a dit qu'il vous avait vu l'entraîner avec vous.

- Vous n'allez pas la laisser trop longtemps là, dites ? lui demandai-je.

À l'heure qu'il est, assis dans ma cellule, j'entends encore sa voix ; elle me sembla dénoter une certaine compréhension, presque de la compassion, lorsqu'il me répondit :

- Non, Colby, non. Dès qu'on vous aura fait sortir d'ici, on emportera le corps de votre sœur.

PAS UN ENNEMI AU MONDE

(Not An Enemy In The World)

par CHARLOTTE EDWARDS

J'ai toujours pensé être le genre de personne dont, si j'étais assassinée, les gens diraient : « Elle n'avait pas un ennemi au monde. Il faut vraiment que ce soit l'œuvre d'un fou... Un de ces crimes sans mobile, vous savez ? »

Après tout, passant votre vie à avoir souci des autres, à essayer de vous entendre avec tout le monde, même les gens désagréables, rentrant vos griffes quand vous auriez envie d'en découdre, gardant pour vous quelques noms d'oiseaux dont vous étiez prête à gratifier votre interlocuteur, faisant aux autres ce qu'ils ne feraient certainement jamais pour vous, vous êtes en droit de vous attendre, en retour et de temps en temps, à quelque compréhension.

- Elle n'avait pas un ennemi au monde. Elle était aimée de tous.

Voilà pourquoi la lettre me causa un tel choc.

Je me dépêchais pour me rendre à mon travail. Si je manquais le bus de 7 h 15, il me faudrait attendre celui de 7 h 40. Il me permet aussi d'arriver à temps, mais tellement hors d'haleine que durant toute la journée j'ai l'impression de continuer à courir. J'aime être à mon bureau avec quelques minutes d'avance, sans avoir eu à me presser tout le long du chemin.

Bref, je rencontrais le facteur juste comme je sortais de la maison. Je saisis au vol le courrier qu'il me tendait, le fourrai dans mon sac et courus jusqu'au coin de la rue. Le bus démarrait, mais heureusement le conducteur me connaît et il freina aussitôt pour me permettre de monter.

- Oh ! Merci beaucoup, lui dis-je, toute haletante. Ça fait vraiment plaisir de voir quelqu'un vous reconnaître et se déranger pour vous !

Il émit un grognement sans me regarder et, tout en roulant, me rendit la monnaie sur un dollar, acrobatie qui m'a toujours impressionnée, puis il prit de la vitesse. Ayant trouvé une place près de la porte, je m'assis en croisant sur mon sac mes mains gantées de blanc. Comme je

connaissais par cœur le paysage qui défilait de l'autre côté de la fenêtre, je fermai les yeux pour passer mentalement en revue mes occupations de la journée.

Je vis par la pensée mon bureau luisant que je manque jamais d'astiquer un jour sur deux depuis douze ans, ma machine à écrire et même les premiers mots que j'allais devoir dactylographier.

Si je pouvais taper cette lettre et deux autres encore avant que n'arrive M. Ingraham, j'aurais peut-être droit à un de ses rares sourires ou même, qui sait, à une remarque du genre : « Sara Ellison, je ne sais vraiment pas ce que je ferais sans vous. »

Autant l'avouer sans plus attendre : je suis amoureuse de mon patron et ce, depuis plus de onze ans. Je me demande comment j'ai pu attendre plusieurs mois avant de le devenir. Parce que j'étais trop nerveuse, sans doute, et n'osais pas le regarder. Mais quand je l'ai fait, ç'a été le coup de foudre. Grand, viril, avec des yeux bleus au regard grave empreint de bonté, j'eus la certitude, dès que je le vis, qu'il ne devait avoir personne pour le comprendre. En tout cas, personne du bureau et sûrement pas sa belle épouse, enfant gâtée aux exigences toujours renouvelées. Il était seul, terriblement seul. Je me sentis alors brûler pour lui et je n'ai plus cessé de l'aimer fièrement mais en secret. Cela me donnait un but dans l'existence et, dès que je me réveillais, faisait rayonner la journée qui m'attendait.

Aussi, quand j'arrivai à destination, je descendis du car et, comme d'habitude, me mis à marcher d'un pas pressé, en proie à un sentiment d'heureuse anticipation.

Je me trouvai seule dans l'ascenseur avec le liftier, Joe, parce que tous les autres du bureau attendent la dernière minute pour monter.

- B'jour, miss Ellison, me lança-t-il d'un ton quelque peu bourru.

Mais il est souvent ainsi, et je le lui ai dit un jour :

- Ce ne doit pas être drôle, mon pauvre homme, d'être toujours à monter-descendre et descendre-mon-ter sans jamais aller nulle part.

Je vous l'ai expliqué : j'ai toujours souci des autres. Après ça, Joe s'est mis à me raconter ses ennuis, comme presque tout le monde le fait.

- Bonjour, Joe, lui répondis-je aimablement. Journée splendide, n'est-ce pas ?

- Vois pas ce qu'elle a de splendide, grommela-t-il.

Je gardai donc le silence, comprenant que c'était ce qu'il souhaitait, et nous n'échangeâmes plus une parole jusqu'au quarante et unième étage.

Le long couloir sentait bon le propre, avec tous ses boutons de portes bien brillants. Je comptai mes pas - soixante-sept - jusqu'à la porte sur le verre opaque de laquelle on peut lire en lettres dorées : DALE INGRAHAM et Cie *Entrepreneurs de construction*.

Ma clef tourna sans effort dans la serrure et je franchis le seuil tant aimé. Dans la première pièce, il y avait quatre bureaux, deux de chaque côté.

Ceux de gauche étaient dévolus à Melissa, la jolie petite qui vient toujours me demander conseil au sujet de ses amoureux et tape des lettres pour tout le monde, et l'autre à George, le chef des représentants qui est rarement là mais sur le bureau duquel le désordre ne cesse d'augmenter jusqu'à ce que, n'y pouvant plus tenir, je prenne sur moi de le ranger.

À droite, tout près de la porte, Doris règne sur le standard, manipulant ses fiches comme elle ondule des hanches sans aucune pudeur dès qu'il lui faut faire un pas ou deux.

L'autre bureau de droite, à égale distance des fenêtres et du passage, est celui de M. Mealie. Grosses lunettes, moue perpétuelle et épaules étroites, c'est le comptable type, méthodique, rangé et honnête comme tout.

Dans mes moments d'égoïsme, je me rendais compte que M. Mealie était amoureux de moi et s'efforçait de me le faire comprendre en m'offrant le café deux ou trois fois par semaine. Ça m'émoustillait, moi qui aimais avec tant de loyale passion Dale Ingraham.

Comme presque chaque matin, j'éprouvai un moment d'attendrissement à la vue de ces quatre bureaux. Ils représentaient ma vie, ma famille : George, le grand frère qui sait tout faire ; Doris, la sœur trop coquette ; Melissa, la benjamine. Et M. Mealie ? Eh bien, un oncle peut-être, ou alors, qui sait, le pensionnaire. Bref, quelqu'un qui est simplement là.

Je garde la porte de mon bureau fermée à clef et personne sauf M. Ingraham n'a la possibilité d'y entrer. Ce n'est pas que j'y détienne du courrier top-secret ni quoi que ce soit du même genre. Non, c'est juste pour m'y sentir bien chez moi et savoir quand je l'ouvre qu'il ne mène nulle part, sauf dans celui de M. Ingraham, comme si c'était un petit

appartement de deux pièces que mon amour et moi partagions en secret.

Pour atteindre la clef au fond de mon sac, j'en sortis le courrier que le facteur m'avait donné je le posai ensuite sur ma table à écrire, pendant que je retirais mes gants blancs immaculés et ôtais mon manteau, que j'accrochai dans la minuscule penderie, où bientôt le pardessus de M. Ingraham viendrait le rejoindre, en une délicieuse intimité.

M'asseyant dans mon confortable fauteuil, je promenai un instant le regard sur mon domaine, puis ouvris la première enveloppe. Une proposition d'abonnement à un magazine pour un prix réduit, avec des timbres qu'il fallait coller sur le bulletin. Le tout alla dans la corbeille. Vint, ensuite, la facture de l'électricité. La troisième lettre émanait de ma tante June qui est dans une maison de retraite. Épaisse, je savais par avance qu'elle serait pleine de propos décousus et de pleurnicheries ; je la mis donc de côté pour l'heure du déjeuner. La quatrième enveloppe était tapée à la machine avec l'initiale de mon second prénom, et ne portait aucune indication d'expéditeur.

Je la décachetai avec ma lime à ongles, car je n'arrivais pas à trouver mon ouvre-lettres, ce qui ne laissait pas de me contrarier car j'y tenais beaucoup. M. Ingraham me l'avait rapporté d'un voyage effectué en Espagne avec sa femme. Il avait la forme d'une petite épée, à la garde bien ciselée, le tout décoré d'émaux... Vraiment, un très bel objet.

La lettre à la main, mon regard se porta machinalement sur le calendrier et je pensai : « Il ne faut pas que je compte me reposer à midi ! » C'était l'anniversaire de Leila Ingraham, et son mari me chargeait toujours d'aller lui acheter un cadeau.

Connaissant la générosité et les revenus de M. Ingraham, je me laissais parfois ainsi aller à faire des folies. Dans les magasins les plus élégants, j'achetais les déshabillés les plus vaporeux, les parfums les plus capiteux, les fantaisies les plus coûteuses. Puis, en regagnant le bureau, ou quelquefois même lorsque j'étais seule chez moi le soir, je m'imaginai ainsi parée. J'attendais M. Ingraham qui allait passer me chercher et...

Je m'arrachai à ce rêve éveillé, le gardant pour lorsque j'aurais été effectuer l'achat du jour. Abaisant mon regard vers la lettre que je tenais à la main, j'en parcourus rapidement la teneur comme je m'étais entraînée à le faire pour la correspondance et les articles des revues professionnelles, mais ces mots auraient pu aussi bien appartenir à une autre langue, tant mon esprit fut lent à y déceler

comme un double sens.

Sara Ellison, ma cocotte chérie

Je t'informe que tu n'auras pas à fatiguer aujourd'hui tes précieux petits pieds pour aller acheter un beau et coûteux cadeau à l'intention de Leila Ingraham, et que ton patron arrivera certainement tard, en proie à une vive agitation, si tant est qu'il vienne travailler.

Parce que, chère idiote enamourée, lorsque tu recevras cette lettre, le corps brisé de Leila aura passé une nuit glaciale dans le ravin situé au-dessous de leur propriété. Peut-être même aura-t-il été déjà découvert, auquel cas tu seras accusée de ce meurtre.

Et quel meurtre, ma douce ! Tu aurais peine à la reconnaître. Ce petit ouvre-lettres espagnol, amoureuxment aiguisé comme un rasoir, a fait un drôle de travail.

Mais ce n'est pas là vraiment le but de cette lettre, encore que j'aie pris un vif plaisir à écrire tout ce qui précède, en me demandant quelle tête tu fais en le lisant. Mais si tu es déjà pâle et tremblante, mon trésor, sache maintenant que TU SERAS LA PROCHAINE !

Pourquoi j'ai tué Leila Ingraham ne te regarde pas, mais tu as le droit de savoir pourquoi je m'en vais te supprimer. Je déteste par-dessus tout les femmes comme toi qui, toujours charmantes, enjouées et exemplaires, font les yeux doux aux hommes mariés.

Te voilà donc fixée. S'ils ne t'arrêtent pas pour meurtre, à cause de tes empreintes qui couvrent ce sanglant ouvre-lettres, tôt ou tard ils te trouveront morte à ton tour, le remords t'ayant poussée au suicide !

Bien entendu, ça n'était pas signé.

Il me sembla que la petite pièce s'emplissait de couleurs et de sons psychédéliques tandis qu'elle tournoyait autour de moi. Je ne saurais dire combien de temps cela dura. Quand ce tournoiement s'apaisa, je me mis à chercher fébrilement l'ouvre-lettres, sans arriver à le trouver où que ce fût.

Alors, je repris la lettre à son début, comme s'il s'agissait d'un important contrat, avec beaucoup de clauses écrites en petits caractères, dont je devais donner la substance à M. Ingraham. Je pesai chaque mot, pour me bien pénétrer de ce qu'il disait ou sous-entendait.

Cette fois, tout demeura tranquille, sauf mon cœur dont les coups

sourds se répercutaient dans tout mon corps.

- Une plaisanterie, murmurai-je d'abord. Je n'ai pas un ennemi au monde. Je suis en bons termes avec chacun, ayant toujours eu...

Idiote enamourée... Les yeux doux aux hommes mariés...

Oh ! Si, j'avais bien un ennemi, et terrible !

Après un moment, comme s'il avait subi une sorte de transfusion, mon cerveau se remit à fonctionner. J'examinai l'enveloppe. L'oblitération était de Los Angeles, ce qui équivalait à chercher une aiguille dans une meule de foin. La lettre avait été tapée sur une machine à caractère Elite, une portable très probablement. Chaque lettre était si nette et propre qu'il me sautait aux yeux que la machine venait d'être achetée ; elle ne présentait aucune de ces petites traces d'usure qui auraient permis de l'identifier.

D'ailleurs qui aurait pu l'identifier ? *Appelle la police*, me suggérait ma raison. *Tu leur montreras cette lettre. Même s'ils n'arrivent pas à établir la provenance du papier ou quoi que ce soit, ils la liront. Ils sauront aussi que tu as été menacée et assureront ta protection...*

Non. Ils iront au fond du ravin et y trouveront le cadavre de Leila Ingraham, ainsi que l'ouvre-lettres tout couvert de sang et de mes empreintes. Qu'est-ce qui leur prouvera que je n'ai pas écrit cette lettre moi-même, puisqu'ils y relèveront aussi mes empreintes ? Dans quantité de romans et de films policiers, c'est exactement le genre de choses qu'un assassin fait pour détourner de lui les soupçons.

À présent, non seulement mon cœur battait à coups redoublés, mais un sentiment de panique me prenait à la gorge. Quel beau petit piège, soigneusement mis au point par quelqu'un que sa méchanceté n'empêchait pas d'être très intelligent ! Je ne pouvais aller demander aide et assistance avec cette terrible lettre sans me trouver directement impliquée dans un meurtre où tout tendait à m'accuser.

J'entendis la porte du couloir s'ouvrir et se refermer doucement. Ma panique sembla se muer en un brasier, qui me consumait toute. Je fus un moment avant de recouvrer suffisamment de sang-froid pour regarder la pendulette et voir qu'elle marquait huit heures et demie, heure à laquelle le personnel devait arriver.

Pour me remettre debout, je dus me cramponner des deux mains à mon bureau, comme une vieille femme percluse de rhumatismes. Je demeurai quelques instants sur place, attendant que la circulation se

rétablisse dans mes jambes. Puis, trébuchant à chaque pas sur l'épaisse moquette, j'allai ouvrir la porte.

Melissa accrochait sa jaquette à la patère proche de son bureau. Même de dos, elle paraissait fragile et ravissante, avec ses longs cheveux soyeux qui lui descendaient presque jusqu'à la taille. Elle se retourna en m'entendant et se précipita aussitôt vers moi :

- Sara... Oh ! Sara...

Elle se blottit contre moi et, automatiquement, ainsi que je l'avais fait tant de fois déjà, je lui tapotai doucement l'épaule, mais sans arriver à lui dire comme d'ordinaire : « Allons, mon petit, allons... »

Elle ne pleurait pas mais, lorsqu'elle leva la tête, je vis qu'elle avait les yeux rougis.

- J'ai recommencé, balbutia-t-elle, et ils ont failli me pincer. S'ils l'avaient fait... Si John ou ma famille...

Elle eut une sorte de hoquet et ne put achever.

Ma famille, pensai-je. Melissa et les autres.

Melissa et moi partagions un secret. J'étais la seule personne au monde à la savoir atteinte de kleptomanie. Les jolis vêtements et les beaux bijoux de fantaisie qu'elle mettait pour travailler, pour se rendre aux nombreuses invitations qu'elle avait - et ces derniers temps pour sortir avec le garçon qu'elle souhaitait tant épouser et qui justement, la semaine précédente, lui avait fait sa demande - étaient volés par elle dans des magasins de la ville. Elle s'était juré, m'avait juré - et indirectement l'avait juré à son fiancé - qu'elle ne recommencerait plus. Et elle avait failli à son serment.

Melissa pourrait vouloir me tuer, pensai-je brusquement. Elle peut se dire que je suis la seule en mesure de la menacer.

Stupide ! Insensé ! Tu perds la tête ! me rabrouai-je. Cette pauvre mignonne serait incapable de faire du mal à une mouche.

D'un autre côté, qui aurait jamais cru que cette pauvre mignonne, qui entraînait si fièrement dans les boutiques, connaissait toutes sortes de trucs pour dissimuler sous ses élégants vêtements les larcins qu'elle commettait ?

Dans le même temps que je m'en voulais d'avoir une telle pensée, Melissa recula et me regarda. Ses yeux avaient quelque chose

d'étrange, que je ne leur avais jamais vu auparavant.

- Quelle assurance ai-je de pouvoir vous faire confiance, Sara ? dit-elle lentement, en détachant chaque mot d'une façon qui ne la faisait plus paraître aussi jeune ni si jolie. Peut-être ces airs maternels que vous vous donnez ne sont-ils pas sincères ? Comment savoir si, lorsque John et moi seront mariés, vous ne vous livrez pas à un chantage...

Mon Dieu ! pensai-je. C'est un cauchemar ! Ma petite sœur, me regardant avec de tels yeux !

« Elle n'avait pas un ennemi au monde... » Frappée par l'emploi du temps passé, je me mis soudain à trembler.

Derrière moi, la porte s'ouvrit. Melissa regagna vivement son bureau, et, assise comme si elle était là depuis des heures, décocha un éclatant sourire à George qui entra en trombe.

- Qu'est-ce qui vous amène de si bonne heure ? roucoula-t-elle.

Il ne subsistait plus rien de la fille au visage menaçant qui m'avait parlé si durement.

- Faut que j'aille à Chicago, aboya-t-il.

Avec la voix qu'il avait, George aurait fait un excellent bonimenteur dans les fêtes foraines.

Je me tenais derrière Melissa et c'était comme si je n'avais encore jamais vu George. Je remarquais pour la première fois qu'il avait deux rides accentuées entre les yeux, et deux autres encadrant sa bouche charnue. Ses yeux bruns, qui m'avaient toujours fait penser à ceux d'un cocker affectueux et un peu triste, me semblaient soudain comme enfouis dans les poches qui se gonflaient sous eux.

Et George, aurait-il une raison de me tuer ? se demanda mon esprit en délire, tandis que je le regardais passer une main caressante sur la soyeuse chevelure de Melissa.

- Sara, mon chou, soyez chic et aidez-moi à me dépatouiller dans tout ce désordre pour que je trouve ce qu'il me faut emporter... Vous voulez bien ?

Il était soudain près de moi, un bras passé autour de mes épaules.

George est mon ami, me rassurai-je. Mais oui, bien sûr, même si je sais qu'il s'en va, non pas à Chicago pour affaires, mais à Las Vegas pour y

jouer... Même s'il me doit plus de deux mille dollars durement gagnés et encore plus durement économisés, montant d'une commande, qu'il avait joué et perdu à Las Vegas.

Du coup, il me sembla déceler dans son étreinte une sorte d'avertissement menaçant. Pour me demander encore de l'argent ? Me faire comprendre qu'il allait de nouveau à Las Vegas ? Ou qu'il était dans le secret de la lettre que j'avais laissée sur ma table à écrire ?

Je me dégageai brusquement en disant :

- J'ai trop à faire, George. Je ne sais déjà où donner de la tête ce matin.

Je regagnai en hâte mon bureau, dont je refermai la porte. Toute tremblante, je m'assis dans le fauteuil qui ne me parut plus du tout confortable. Je fourrai la lettre dans le tiroir du haut, le tiroir qui fermait à clef.

Je ne tenais pas à voir arriver Doris, car elle était certainement celle qui aurait eu la meilleure raison de vouloir se débarrasser de moi.

Je ne prends jamais beaucoup de vacances mais, quand je le fais, je reste dans la région. À quelque quatre-vingts kilomètres au sud, sur la côte, il y a un motel tranquille et pas très cher, où je peux lire et me reposer en pensant combien le paysage me paraîtrait splendide si je le contemplais en compagnie de M. Ingraham.

L'été dernier, le 14 août plus précisément, j'étais à ce motel et je sortis sur mon balcon. Sur le balcon voisin, étendus dans des transats, il y avait Doris avec un homme que je reconnus instantanément, en dépit de son short et de sa chemise bariolée. Il s'agissait d'un des plus gros clients de M. Ingraham, un homme marié, père de quatre enfants dont il ne manquait jamais de me montrer fièrement les photos chaque fois qu'il venait.

J'essayai de battre en retraite, mais je cognai contre la porte-fenêtre et les deux autres se tournèrent vers moi, cependant qu'une expression de culpabilité se peignait sur leurs visages. Je rentrai dans ma chambre, fis ma valise et partis sur-le-champ.

Doris et moi n'avons jamais soufflé mot de cet incident. Je me suis efforcée de lui faire comprendre, par mon attitude, que j'avais de l'indulgence pour ma provocante sœur et que je ne trahirais pas son secret.

Mais Dieu seul savait comment elle avait pu interpréter cela... le prix

qu'elle attachait à cet homme... ou cet homme à sa réputation. À eux deux, ils avaient pu combiner toute cette affaire...

Soudain, j'eus envie de pleurer. De pleurer à cause de toutes ces terribles pensées qui m'assaillaient, mais surtout à cause de Sara Ellison qui était si gentille, si gaie, et qui aimait vraiment les gens... Ou, quand elle ne les aimait pas, se gardait bien de le laisser paraître. J'avais soudain l'impression que, même sans la lettre, c'était toute ma vie qui s'en allait à vau-l'eau.

À la vérité, je n'avais pas un seul véritable ami, et je n'en avais jamais eu. Pas même M. Mealie. Tout au contraire, M. Mealie avait de grandes raisons de m'en vouloir. J'avais décliné sèchement ses invitations à dîner ou à aller au cinéma. J'étais toujours pressée quand, à l'heure du déjeuner, il aspirait à prendre le café avec moi. Je l'ignorais, ce qui est le pire affront que l'on puisse faire à une personne, avais-je lu quelque part. Chez un petit homme comme M. Mealie, la haine et l'amour sont comme les deux faces d'une même médaille.

Puisant un mouchoir en papier dans mon deuxième tiroir, je me tamponnai les yeux, me mouchai, puis entrepris de réparer les dommages causés à mon maquillage. Je demeurai un long moment à regarder mes yeux dans le petit miroir du poudrier. De jolis yeux, grands et d'un gris très doux. Je me détaillai, trait après trait. Je n'étais pas laide, j'étais assez plaisante à voir. Pourquoi quelqu'un aurait-il éprouvé de la haine envers moi ? N'étais-je pas toute simple, toute gentille ? J'en avais bien le sentiment... et pourtant même Joe le liftier, même le conducteur du bus semblaient éprouver du déplaisir à me voir arriver.

Je devinai brusquement qu'aucun d'eux ne désirait être compris, que c'était un fardeau pour eux de savoir que quelqu'un était au courant de telle chose les concernant et que, même lorsqu'ils se confiaient à vous, ils s'en voulaient de le faire. Même quand ils vous demandent votre aide, ils souffrent d'y être contraints. Et comme ils ne peuvent se haïr eux-mêmes, ils se tournent contre vous. Et vous vous retrouvez menacée d'être arrêtée pour meurtre ou vous-même assassinée par le fait d'un esprit malade.

Je pris conscience que, de l'autre côté de ma porte close, le bureau débordait d'activité. L'aiguille dorée de la pendulette allait marquer dix heures. Je ne saurais jamais à quoi ce temps avait passé. En revanche, je pouvais deviner où se trouvait M. Ingraham : au commissariat de police, en train de signaler la disparition de sa chère

épouse.

Penser à lui m'arracha au désespoir que j'éprouvais à me découvrir dans un monde hostile où je n'avais pas d'amis. M. Ingraham, lui, était mon ami. Quand il serait là, je lui montrerais la lettre, en espérant qu'il sût déjà ce qui était arrivé à Leila et que je n'avais pu faire une chose pareille. Je m'en remettrais entièrement à lui et il me protégerait.

Il fit soudain son entrée d'un pas décidé, grand, hâlé, très beau. Rien dans son attitude n'indiquait qu'il ait découvert « le corps brisé » de sa femme ou se soit même avisé de sa disparition.

- Sara, mon petit, me dit-il, retroussons nos manches, car une rude journée nous attend.

Il accrocha son pardessus à côté de mon manteau dont sa main effleura un court instant le col.

- Voulez-vous venir dans mon bureau ? me dit-il.

Je le suivis dans l'autre pièce. Il referma la porte et se tourna vers moi, en me regardant fixement.

- J'ai quelque chose à vous dire, déclara-t-il avec une tranquille gravité.

- Je sais, fis-je en hochant la tête.

- Vraiment ?

Il me regardait comme encore jamais aucun homme ne l'avait fait. Je me sentis prise de tremblements, mais très différents de ceux causés par la lettre.

- Sara, reprit-il d'un ton changé, savez-vous vraiment ce que vous représentez pour moi ? En avez-vous idée ?

La surprise était si totale, la rupture si violente avec le cours de mes pensées, que je pus seulement secouer la tête.

Il sourit. Il avait un sourire chaleureux, absolument merveilleux, mais qui cette fois se nuancait de quelque chose que je n'arrivais pas à définir.

- Non, bien sûr, fit-il. Vous êtes tellement modeste. Vous êtes une altruiste, Sara, quelqu'un d'exceptionnel.

Je ne tremblais même plus ; j'étais comme pétrifiée.

- Sara, je vous aime, énonça-t-il lentement. Il y a très longtemps que je vous aime et j'ai lutté, essayé d'étouffer ce sentiment, mais cela ne m'est plus possible. Comprenez-vous ? Je n'en peux plus. Je vous aime. Je vous veux !

Il lui suffit d'une seule grande enjambée pour me rejoindre et me prendre dans ses bras. C'était exactement ce que j'avais tant de fois rêvé, mais la réalité était encore plus belle. De ma vie, je ne m'étais sentie aussi en sécurité.

J'ignore combien de temps cela se prolongea, mais ce que je sais, c'est que, lorsqu'il s'écarta un peu de moi, M. Ingraham ne pouvait douter que son amour fût partagé.

- Je vais vous demander quelque chose... quelque chose d'immense.

Ses yeux, brillants et bleus comme le ciel, plongeaient leur regard dans les miens. Très douce, sa voix était à peine plus qu'un murmure, mais il parlait très vite, comme s'il avait bien réfléchi à ce qu'il allait me dire :

- Leila m'a laissé un mot ce matin. Elle va partir pour les Bermudes avec ses joyeux compagnons habituels. Son absence durera six semaines. Six semaines, Sara...

Je frissonnai.

Non, pas six semaines : *toujours*.

- Alors, ce que je voudrais, c'est que vous rentriez chez vous et fassiez vite une valise. Je vous conduirai en voiture et vous attendrai. Puis nous irons sur la côte tous les deux, tous les deux seuls. Oh ! Sara, il y a si longtemps que j'espérais ce moment... Nous longerons la côte jusqu'au Mexique et nous trouverons un petit endroit, très haut dans la montagne et avec vue sur la mer. Là, nous nous aimerons, *nous nous aimerons...*

C'était le paradis qu'il me décrivait. Moi, j'étais comme un automate, un robot. Hypnotisée, je n'étais plus que ce que Dale Ingraham me disait que j'étais. J'enfilai mon manteau et lui son pardessus. Nous sortîmes de mon bureau et traversâmes l'autre pièce, passant devant les machines à écrire soudain silencieuses et une double rangée de regards surpris.

Parvenu à la porte du couloir, M. Ingraham se retourna, tout charme

dehors :

- Sara vient avec moi pour jeter un dernier coup d'œil à notre réalisation de New City. Il y a encore quantité de détails à régler. Nous ne reviendrons donc probablement pas aujourd'hui. Continuez à bien travailler !

Il referma la porte derrière nous.

Je ne me rappelle même pas la descente en ascenseur, ni d'avoir vu Joe ou traversé le parking et gagné la voiture. Je n'avais conscience que de la proximité de Dale Ingraham, de sa voix, du viril parfum émanant de lui, de sa main sur la mienne.

Quand je repris complètement mes esprits, ma valise était à demi faite. Alors, brusquement, je m'immobilisai. Il y eut dans ma tête comme une sonnerie d'alarme. Je me mis à réfléchir ou, plus exactement, une partie de mon cerveau, la plus lucide, se chargea du travail.

M. Mealie avait une raison, une petite raison, fut-elle démente, de vouloir me tuer. Melissa également. Doris aussi. Et il en allait de même pour George.

Mais aucun d'eux n'avait une raison, grande ou petite, de souhaiter la mort de Leila Ingraham.

J'étais la seule dans ce cas.

Cela faisait des années que je la détestais, pour ses arrivées intempestives dans le bureau, son haleine qui empestait l'alcool à dix heures du matin, et l'air abattu qu'avait M. Ingraham quand elle repartait.

Je la détestais. Je la détestais. Je la détestais !

J'étais la seule à souhaiter sa disparition. La seule avec Dale Ingraham.

Son étreinte m'avait paru sincère, sa bouche ne m'avait pas semblé mentir. Dieu sait que je n'avais guère d'expérience en la matière, mais cet homme qui s'était précipité vers moi m'avait paru m'aimer vraiment, me désirer sincèrement. C'était la seule chose dont je fusse certaine.

Or comment aurait-il pu arriver à ce qu'il souhaitait tant, avec une femme cupide qui lui aurait probablement refusé le divorce et, s'il lui avait parlé de moi, devait l'accabler de sarcasmes, tout en se servant

un autre verre et en changeant d'amant ? De quoi Dale Ingraham aurait-il été capable si sa femme lui avait ri au nez une fois de trop ?

Je m'assis au bord du lit, les jambes coupées. J'étais en train de faire ma valise pour aller au Mexique avec un assassin... un assassin qui était assis au volant de sa voiture, devant la maison, prêt à quitter le pays avec « l'autre femme ».

Ses paroles me revinrent, qui le trahirent. *Leila m'a laissé un mot ce matin.* Non, non : Leila était morte, au fond du ravin, depuis la veille au soir !

Soit, faisons une croix sur l'amour. N'importe quel homme peut se laisser emporter par la passion quand il serre une fille dans ses bras, surtout s'il a besoin d'elle. Alors, bonne vieille Sara, suppose qu'il ne soit aucunement amoureux de toi et qu'il ait d'autres plans que ceux qu'il t'a fait miroiter. Suppose qu'il ait tué Leila, et qu'il lui faille détourner les soupçons de lui, car il ne manquerait évidemment pas d'être le premier suspect que la police interrogerait.

Ce ravin lui étant familier, il devait y connaître un endroit où cacher le corps, ce qui lui permettait de gagner du temps... Mais un temps limité, car un programme de construction de villas devait être entrepris là et les bulldozers entreraient donc bientôt en action.

Maintenant que j'y repensais, l'auteur de la lettre anonyme connaissait vraiment beaucoup de choses : l'anniversaire de Leila, l'ouvre-lettres, et aussi que j'étais *une idiote enamourée... faisant les yeux doux aux hommes mariés.*

La vérité était que M. Ingraham détestait deux femmes : la sienne et celle qu'il avait au bureau. S'étant libéré de l'une, il avait trouvé une astucieuse façon de se débarrasser de l'autre, tout en paraissant lui-même aussi innocent que l'enfant nouveau-né.

Quelque part sur le chemin du Mexique - mais pas après avoir passé la frontière, car on aurait pu alors retrouver trace de cette puissante voiture - nous mettrions pied à terre pour admirer le paysage. Ou bien encore pour pique-niquer sur l'herbe, afin de ne pas risquer d'être vus ensemble dans un restaurant. Nous nous tiendrions au bord de quelque falaise abrupte... Une petite poussée et Sara Ellison tomberait de suffisamment haut pour se tuer, mais dans un endroit où son cadavre ne tarderait pas à être retrouvé... Sara Ellison que le remords avait poussée au suicide, après qu'elle eut tué la femme de l'homme dont elle était follement éprise.

M. Mealie et Doris, George et Melissa, tous pourraient témoigner en ce sens. Je n'étais pas capable de bien dissimuler mes sentiments et il est probable que tous en faisaient depuis longtemps des gorges chaudes, parlant de la façon dont je regardais M. Ingraham, me précipitais dès qu'il m'appelait, et aussi du nombre de fois où j'avais sacrifié mon heure du déjeuner pour effectuer des courses à la demande du patron.

Je me retrouvai, mon sac à main accroché au bras, sortant par la porte de derrière, escaladant les petites clôtures séparant ma cour de ses voisines, remontant la rue parallèle à celle où j'habitais, faisant signe à un bus d'une ligne que je n'empruntais jamais et conduit par un chauffeur que je ne connaissais pas. J'allai jusqu'au terminus, puis refis le trajet en sens contraire et ainsi de suite plusieurs fois.

Je passai ma journée dans le bus. Toute glacée intérieurement, je priais pour que, étant entré dans la maison et ayant constaté mon départ, M. Ingraham eût été si secoué de voir s'effondrer son plan soigneusement échafaudé qu'il n'ait plus pensé qu'à filer au Mexique en quatrième vitesse.

Je priais pour cela mais, comme le soir tombait, je compris que la lettre enfermée à clef dans le tiroir de mon bureau le tourmenterait. Elle ne prouvait pas mon innocence mais, s'il disparaissait, elle ne prouverait pas non plus que j'étais coupable. Surtout si j'étais encore là, vivante, pour parler, alors que lui resterait introuvable.

À l'arrêt suivant, qui se situait au centre de la ville dans le quartier où se trouvait le bureau, je descendis du bus. Une impulsion me faisait presser le pas. J'ignorais au juste ce que ce serait, mais je sentais que cette lettre allait jouer un rôle décisif. Dale Ingraham en avait besoin avec mon cadavre. Et moi il me fallait la récupérer tout en restant vivante.

Le couloir du rez-de-chaussée paraissait obscur, en dépit des lampes allumées qui le jalonnaient. La porte de l'ascenseur était ouverte et, à cette heure, il fonctionnait automatiquement, sans le concours du liftier. J'appuyai sur le bouton du 41^e étage et jamais je ne m'étais sentie aussi seule dans cet ascenseur. La présence de Joe me manquait terriblement.

Je marchai sans faire plus de bruit que si j'avais été un cambrioleur qui se fût introduit là par effraction. Ce fut à peine si j'entendis la clef tourner dans la serrure. L'obscurité dense de la première pièce m'assaillit comme une mauvaise odeur. Ma main actionna le commutateur, et tout parut me sauter aux yeux.

La moquette étouffait le bruit de mes pas. En partant, le matin, je n'avais pas fermé à clef la porte de mon bureau. J'y entrai sans allumer, m'y déplaçant encore plus sûrement que dans ma chambre à coucher. J'introduisis la petite clef dans la serrure du tiroir.

Durant un atroce instant, il me sembla ne plus trouver la lettre. Puis mes doigts se refermèrent sur elle et je me repris à respirer. Jusqu'alors j'avais été plongée dans une sorte de transe, au sein de laquelle je ne percevais pas la voix.

Pivotant sur moi-même, je me tournai vers le bureau de Dale Ingraham, sous la porte duquel filtrait un rai lumineux.

Sa voix était lasse, mais il en émanait tant de haine que je me remis à trembler.

- Espèce de sale... Tu as fait ça ? Je m'en vais te tuer !

Je crus vaguement qu'il était devenu fou et parlait tout seul en attendant que je vienne chercher la lettre. Je me tournai de nouveau, ne pensant plus qu'à fuir au plus vite, avant qu'il ne s'avise de ma présence.

Mais j'entendis alors l'autre voix, pleine de rage et de méchanceté.

Je fus dans le bureau de M. Ingraham et en refermai la porte derrière moi avant même d'avoir eu conscience de ce que je faisais. Je courus vers Dale qui, comme ramassé sur lui-même, s'approchait lentement de... Leila !

Elle était debout, toujours aussi jolie mais ivre, son manteau de vison déboutonné :

- Vas-y ! cria-t-elle. Vas-y ! T'en auras pas le courage... Mais si tu le fais, y aura encore la lettre, fais-moi confiance ! Sara par-ci, Sara par-là, je ne sais pas comment je ferais sans Sara... Sara, Sara, Sara ! Je ne l'ai pas oubliée. Je te fiche mon billet qu'elle a dû passer, grâce à moi, une journée infernale et qu'elle est maintenant loin d'ici !

Je fus plus prompte que Dale, le repoussant de toutes mes forces.

- Non, je vous en conjure, non ! le suppliai-je. Ne voyez-vous que c'est ce qu'elle souhaite ? Elle est folle à lier, complètement folle... Oh ! Dale, mon amour, non !

Debout comme cela devant lui, je devais avoir l'air de jouer un effroyable mélo. M'interposant entre elle et lui, je fis face à mon

ennemie. Je vis dans ses yeux tant de haine forcenée que je fus certaine de deux choses : Leila Ingraham était effectivement folle, par le fait de l'alcool, de tous les excès auxquels elle s'abandonnait, mais aussi, oui, folle de jalousie.

Et je sus aussi, en un grand éclair de joie, que Dale Ingraham m'aimait vraiment, moi, Sara Ellison, et que ça n'était pas en vain que je lui avais pratiquement consacré douze ans de ma vie.

Je me tournai vers lui. Il vint lentement, très lentement vers moi, cependant que je retrouvais le bleu de ses yeux que la colère avait obscurci. Il fut pris de tremblements, comme cela m'était arrivé plusieurs fois au long de l'après-midi, et je l'aidai à gagner son bureau, à s'y asseoir. Il se cramponnait à moi comme un enfant en murmurant :

- Sara... Sara...

- *Sara... Sara...* railla Leila.

Quelque chose me fit faire volte-face. Elle venait à moi, tenant dans sa main mon ouvre-lettres dont, à la façon dont il étincelait, je devinai qu'elle l'avait aiguisé comme un rasoir.

Je me jetai sur elle, les ongles en avant, prête à griffer et à mordre. Si elle n'avait pas été ivre, la lutte eût été plus rude. Mais ainsi je la désarmai du premier coup.

- Sortez ! hurlai-je. Foutez le camp d'ici, espèce de...

L'ouvre-lettres aiguisé à la main, je sus alors très bien ce qui pouvait pousser quelqu'un à tuer.

Elle s'en rendit compte et railla de nouveau : « Sara... Cette bonne Sara ! », mais elle n'en quitta pas moins la pièce d'un pas mal assuré.

Et ce fut ainsi que cela se termina... ou presque.

Car j'avais compris que, conçue comme un instrument de meurtre, la lettre pouvait être aussi un instrument de chantage. Cette lettre a permis à Dale de divorcer et elle a tenu Leila éloignée de lui. Si jamais Leila tentait de revenir, cette lettre pourrait permettre de la faire à tout le moins interner, et elle le sait très bien.

La pension alimentaire que lui sert Dale est généreuse. J'ai insisté pour qu'il en soit ainsi. J'ai toujours cru en la bonté. Et maintenant que je suis fière et heureuse d'être pour toujours Mme Dale Ingraham, je

peux me permettre d'être plus généreuse que jamais

Et voulez-vous que je vous dise ? Parfois, ça paie.

TÉMOIN CANDIDE

(Innocent Witness)

par IRVING SCHIFFER

Quand, à cinq heures, elle sortit de l'immeuble de bureaux, le détective l'attendait. Brusquement, au milieu des gens qui se hâtaient pour rentrer chez eux, elle le vit devant elle, un homme jeune de très haute taille, avec une voix étonnamment douce et de bonnes façons.

- Hello, Julie, dit-il.

Âgée de vingt ans, brune, elle travaillait comme secrétaire dans ce quartier de New York voué à la finance. À première vue, elle ne différait guère des autres filles employées dans ces bureaux. Assez jolie, peu sophistiquée, elle se fondait dans la masse. C'est dire qu'elle n'avait absolument pas l'habitude de se voir accostée ainsi par un policier et elle regarda avec gêne ses collègues qui la dépassaient, certaines reconnaissant le sergent Ruderman qui, le matin même, était venu au bureau.

- Je me demande, dit-il comme devinant ses pensées, s'il y a par ici un endroit où nous pourrions causer tranquillement ?

Elle acquiesça avec reconnaissance :

- Oui, il y a un snack tout près d'ici.

Le Bill's Diner avait un long comptoir, quelques boxes et l'on y mangeait bien. Ils s'assirent dans un box, Julie tournant le dos à la salle, et il commanda deux cafés. Julie jeta un regard en direction des cabines téléphoniques, se demandant si elle ne devrait pas prévenir sa mère, au cas où elle serait en retard pour le dîner. Ruderman attendit que les cafés eussent été servis pour lui dire :

- Julie... Miss Stevens... un détail m'a tracassé toute la journée. Ce matin, lorsque je vous ai parlé au bureau...

- Oui ?

- J'ai eu le sentiment que vous souhaitiez me dire quelque chose. Au sujet de votre patron, M. Turner, et de sa femme.

Elle secoua la tête, et but une gorgée de café afin d'avoir un prétexte pour lui dérober son regard.

- Je vous ai tout dit, sergent.

- Vraiment ?

S'il n'avait pas été policier, le ton de sa voix aurait pu être celui d'un ami, voire d'un amoureux. Elle le trouvait très gentil et avait le sentiment qu'il devait être un bon détective.

- Savez-vous ce que je pense ? demanda-t-il, avec un léger sourire au-dessus de sa tasse fumante. Je pense que vous devez être en proie à un grand désarroi. Peut-être manifestez-vous une sorte de loyalisme mal compris. Mais, à la réflexion, j'aime qu'on sache se montrer loyal.

Elle ne tomba pas dans le piège et persista :

- J'ai beau réfléchir, je ne vois rien que j'aurais omis de vous dire.

- Les Turner... Ils ne s'entendent pas tellement bien. Plusieurs de leurs amis nous l'ont dit. Ont-ils eu un grave accrochage ces jours derniers ?

Julie eut un haussement d'épaules. Elle sentait qu'il ne la croyait pas mais n'était pas en colère pour autant. C'était un homme calme, qui savait garder son sang-froid. Il continua de la regarder tranquillement tout en finissant son café. Puis, brusquement, il jeta un coup d'œil à sa montre, déposa quelques pièces de monnaie sur la table et tendit une carte à Julie.

- Voici mon numéro de téléphone, au commissariat. Vous pouvez m'appeler à n'importe quelle heure. (Il sourit.) Je veux dire : au cas où vous vous souviendriez de quelque chose dont vous voudriez me faire part. Et maintenant, voulez-vous avoir la gentillesse d'inscrire votre nom et votre adresse sur cette autre carte ?

- Mon adresse ? fit-elle, sur ses gardes..

- Bien sûr. Vous est-il déjà arrivé d'avoir rendez-vous avec un détective ?

Elle pensa aux raisons qu'il pouvait avoir d'agir ainsi.

- Soyez tranquille. Je ne vous appellerai pas avant que cette affaire ne soit terminée. Je ne mélange jamais le travail et le plaisir, pas plus que je ne rencontre tous les jours des filles comme vous.

Il n'y avait pas à sortir de là : elle le trouvait sympathique. Et il avait

un regard franc, direct, des plus convaincants. Elle inscrivit donc au dos de la carte les renseignements demandés et la lui rendit.

- Je vous donnerai signe de vie, lui assura-t-il. Ou peut-être, qui sait ?, sera-ce vous qui m'appellerez la première. Bonsoir, Julie.

Après son départ, elle demeura assise. Une femme passa près d'elle pour entrer dans une des cabines téléphoniques. D'un air absent, Julie regarda bouger, de l'autre côté de la vitre, les lèvres de cette inconnue et, de nouveau, l'idée lui vint d'appeler sa mère, mais elle ne bougea pas.

Oui, le détective avait raison, il y avait *quelque chose*. Il ne s'agissait pas seulement du problème entre M. Turner et sa femme, au sujet de quoi elle avait menti... Il y avait quelque chose d'autre. Mais *quoi* ?

Julie soupira. L'idée lui vint que le sergent Ruderman pouvait même croire qu'il y avait eu précisément quelque chose entre *elle* et M. Turner. Eh bien, non, pas vraiment. Mary n'arrêtait pas de laisser entendre des choses sur ce point... Mais avec Mary, c'était toujours comme ça... Hier matin, par exemple, hier matin mercredi, juste avant que Mme Turner ne téléphone au bureau...

Mary était la secrétaire de M. Cassidy, lequel était un des vice-présidents d'Empire-Investissement, homme marié mais terriblement coureur. Parfois, on avait l'impression que Mary, blonde et débordante d'entrain, le provoquait un peu. Ce mercredi matin, on avait beaucoup parlé flirt, avant que n'arrive M. Cassidy, qui passa devant les tables de Julie et de Mary pour entrer dans son bureau.

- Parfois, je suis portée à oublier qu'il est marié, dit Mary à mi-voix lorsque la porte de communication se fut refermée derrière lui.

- Oh ! Toi, en paroles... ! fit Julie d'un ton expressif.

- Je me le demande... Après tout, les hommes mariés ne sont jamais que des hommes comme les autres, qui se trouvent simplement être mariés. Ne soit pas si naïve, Julie. Tous ces vice-présidents avec leurs lignes de téléphone directes... Je suis bien tranquille que ça n'est pas toujours d'affaires qu'ils discutent derrière leurs portes fermées. Et je parierais que si ton M. Turner te proposait la botte, tu ne lui résisterais pas tellement. Moi, je sens tout de suite quand une fille a le béguin... Houp ! Au boulot, v'là ton boss qui arrive !

M. Turner différait totalement de M. Cassidy. Âgé de trente-cinq ans, il était le plus jeune des vice-présidents de la firme, toujours bien

habillé, net, méthodique, il avait l'esprit entièrement aux affaires. Il passa rapidement devant les secrétaires, en les gratifiant d'un bonjour bref, puis disparut dans son bureau.

- Je dois reconnaître qu'il est bel homme, soupira Mary. As-tu jamais vu sa femme ? Elle a au moins dix ans de plus que lui, et elle est d'un tarte !

- Non, protesta Julie, ce n'est pas vrai.

- Si fait ! Tout le monde sait qu'il l'a épousée uniquement pour son argent. Je me souviens d'elle, il y a seulement six mois, quand elle n'était encore qu'une de nos riches clientes... La vieille fille toute crachée !

- Moi aussi, je me souviens très bien d'elle, dit Julie. Elle avait simplement l'air d'une femme seule et malheureuse.

- Ouais... Mais là-dessus le beau garçon s'est occupé de son compte et... vroom !... ils se sont mariés. Un de ces jours, tu verras qu'il prendra une retraite anticipée pour mieux profiter de l'existence... avec l'argent de sa femme, bien sûr.

Le téléphone de Julie se mit à sonner. « Sauvée par le gong ! » pensa-t-elle tout en décrochant. Mais elle eut un choc en entendant se nommer la personne qui était à l'autre bout du fil... *De la transmission de pensée !*

- Julie, ici Mme Turner.

- Oh ! Bonjour, madame. Un instant, je vais prévenir M. Turner que vous appelez...

- Non, non, Julie ! Je ne veux même pas qu'il sache que j'ai téléphoné. C'est à vous que je désire parler. Pourrions-nous déjeuner ensemble ? J'aimerais causer avec vous.

- Avec moi ?

La voix de Mme Turner donnait une impression d'urgence. Julie réfléchit un instant, puis dit :

- Oui, bien sûr, madame Turner. De quoi désirez-vous me...?

Une rafale de parasites se déclencha, due à l'interphone.

- *Julie !* craqueta la voix de M. Turner.

L'espace d'un instant, Julie se sentit prise de panique, regardant l'interphone et le récepteur qu'elle tenait à la main, consciente que si Mme Turner parlait de nouveau, son mari l'entendrait. Vivement elle couvrit de sa main la plaque sensible du combiné, puis se rendit compte que cette réaction instinctive était le contraire de ce qu'il convenait de faire en l'occurrence. Sa main se plaqua donc sur l'autre bout du combiné.

- *Julie, voulez-vous m'apporter le dossier Sloban ?* dit la voix de Richard Turner.

- Oui, tout de suite, répondit-elle.

Elle attendit que s'éteignît le signal lumineux indiquant que l'interphone fonctionnait, puis dit précipitamment dans le téléphone :

- Il faut que je vous quitte.

- Oui, j'ai entendu, dit la femme.

- Je vous rappellerai dans quelques minutes, promit Julie. De l'extérieur. Vous êtes chez vous, madame Turner ?

- Oui. J'attends votre appel.

Mary haussa les sourcils interrogativement, mais Julie n'avait pas le temps de lui donner des explications. Elle se dirigea vers la rangée de classeurs et y chercha le dossier Sloban. Avec un peu l'impression de jouer les conspirateurs, elle se représenta Mme Turner dans son appartement de Washington Square, une femme grosse et assez pitoyable, attendant qu'elle la rappelle. Puis, le visage dénué de toute expression, Julie frappa à la porte de M. Turner.

Comme elle entra dans le bureau, elle vit que Richard Turner téléphonait sur la ligne directe. Ses yeux gris décochèrent un rapide regard à sa secrétaire, tandis qu'il continuait à faire du charme à sa cliente, Mme Sloban, une veuve.

- Oui, Vera... Je comprends très bien que vous ne vouliez pas courir de risques en ce qui concerne le capital. C'est d'ailleurs exactement le conseil que nous vous aurions donné, car telle est la politique d'Empire-Investissement.

Julie regarda le beau profil, bien découpé. Comme toujours, il lui faisait un effet qu'elle préférait ne pas analyser. Il y avait deux téléphones sur le bureau. L'un communiquant avec celui qu'elle avait sur son propre bureau, l'autre relié à une ligne directe, pour les

entretiens « confidentiels » avec les clients. Julie se rappelait le temps où Mme Turner était au nombre de ces derniers et avait droit à de longues conversations comme celle dont bénéficiait en ce moment Mme Sloban. Tout en déposant le dossier devant son patron, Julie pensa que le mariage était vraiment de nature à calmer les ardeurs d'un homme... À supposer qu'il en ait jamais éprouvé !

- *Vous attendez quelque chose ?*

Il avait interrompu sa conversation et la regardait en fronçant le sourcil d'un air agacé.

- Bon, puisque vous êtes là... (Il compulsa le dossier.) Est-ce à jour ? J'ai Mme Sloban au bout du fil et il se peut que je doive lui préparer un rapport détaillé pour demain...

Julie lui expliqua qu'elle devait encore vérifier si quelques récents dividendes avaient été payés, mais que tout pourrait être à jour pour le lendemain matin.

- Eh bien, occupez-vous-en donc, au lieu de rester à rêvasser comme vous le faites ! lui intima-t-il en rejetant le dossier dans sa direction.

Julie fulminait intérieurement quand elle regagna sa place et Mary lui dit :

- De toute évidence, ça n'était pas pour te proposer une augmentation de salaire !

- Mary, m'as-tu jamais vue rêvasser à mon bureau ?

- C'est ce que t'a dit le cher et tendre ?

Ouvrant son tiroir, Julie y prit son sac à main :

- Je dois être maso pour trouver quelque chose d'attirant à un homme pareil ! S'il me demande, tu lui diras que je suis allée rêvasser ailleurs.

- Tu descends téléphoner à Mme Turner ?

Julie acquiesça :

- Oui, je le lui ai promis. Elle désire que nous nous rencontrions à l'heure du déjeuner. Veux-tu parier qu'elle va me demander de l'aider à choisir un cadeau pour son cher époux ? De l'arsenic, tiens, voilà ce que je vais lui conseiller !

Le garçon d'ascenseur était porté à la conversation et cela aida Julie à

se calmer tandis qu'il la descendait jusqu'au rez-de-chaussée. Le barman du Bill's Diner la gratifia d'un salut amical et, quelque peu réconciliée avec l'humanité, Julie entra dans une des cabines téléphoniques pour appeler Mme Turner.

Elles convinrent de se retrouver à midi et demi, pour déjeuner dans un restaurant où Julie était à peu près sûre que son patron ne risquait pas d'aller, d'autant qu'il avait un déjeuner d'affaires.

Quand Julie arriva au lieu du rendez-vous, Mme Turner était déjà assise à une table, devant un apéritif, son visage empâté exprimant une amère détermination.

- Julie, je vous demande d'être franche avec moi. N'ayez pas peur de me blesser en me disant la vérité...

- Je vais faire de mon mieux, madame Turner, mais qu'est-ce... ?

- Dites-moi : mon mari a-t-il une maîtresse ?

La question surprit trop Julie pour qu'elle pût nier être au courant. Mme Turner se pencha vers elle pardessus la table :

- Julie, il *faut* que je sache. Comprenez-moi bien : de toute façon, je vais le quitter. Mais je dois connaître le nom de cette femme.

- Madame Turner, je ne sais vraiment rien concernant...

- Si, Julie. Vous êtes sa secrétaire, et d'ailleurs tout le monde au bureau doit savoir de qui il s'agit. Il faut que je lui rende la monnaie de sa pièce. C'est là une chose que vous devez comprendre, Julie. Je veux leur occasionner le maximum de désagréments à tous les deux !

- Vous a-t-il dit qu'il aimait une autre femme ? s'enquit Julie, en ayant conscience que son visage s'empourprait.

- *Aimait* ? Richard n'aime personne. Il se sert des gens. Il m'a épousée uniquement à cause de mon argent. (Son visage ingrat s'éclaira d'un mince sourire.) Mais maintenant il est furieux après moi - Oh ! Ce qu'il a pu rager hier soir ! - parce que je refuse de transférer quoi que ce soit à son compte. Non mais, vraiment, me prend-il pour une idiote ? Savez-vous ce qu'il m'a dit quand j'ai refusé ? Que, pour se distraire de ses soucis financiers, il allait fréquenter d'autres femmes, de très belles femmes...

- Mais, madame Turner, ce n'était qu'une menace ? Il ne vous a pas dit avoir déjà une maîtresse ?

Mme Turner hochait la tête d'un air entendu :

- Vous ne connaissez pas Richard. Il ne profère jamais de menaces qu'il ne soit sûr de pouvoir les mettre à exécution. Il n'est pas homme à lâcher la proie pour l'ombre. Mais je veux le quitter avant qu'il soit prêt à le faire, lui. Comme cela, il se retrouvera sans rien. Et, en même temps, je veux provoquer un tel scandale qu'il n'ait plus aucune chance de se remarier. Quand j'en aurai terminé avec eux, ils n'oseront même plus se parler. Julie, quelles sont ses clientes ? Les bonnes à marier ?

Julie s'alarma :

- Il ne m'est pas possible de vous donner des noms de clients.

Sentant la détermination de Julie, Mme Turner se laissa aller d'un air las contre le dossier de la banquette :

- Oui, bien sûr, je ne peux pas vous demander ça... Je me rends compte que vous avez fait tout votre possible pour m'aider... Et soyez sans inquiétude, Julie : je ne lui dirai pas que nous nous sommes vues. Mais ce soir, je vais lui annoncer que tout est fini entre lui et moi. (De nouveau elle sourit.) Quel plaisir ça va me faire ! Ça m'amusera de voir comment il essaiera de me convaincre qu'il n'a jamais pensé ce qu'il disait, que c'était une menace en l'air, qu'il m'aime sincèrement... Oui, la soirée promet d'être plaisante !

* * *

De retour au bureau, il fut impossible à Julie de travailler. M. Turner était absent, devant passer la majeure partie de l'après-midi en compagnie du client avec qui il avait déjeuné, mais Mary ne la laissa pas en paix tant qu'elle ne lui eut pas raconté tout ce qui s'était passé, et Julie se surprit à éprouver du soulagement de s'être ainsi confiée. Le soulagement fut encore plus grand quand, cinq heures arrivées, elle put quitter le bureau pour prendre le métro qui la ramènerait dans le Bronx.

Ce fut seulement pendant le dîner que Julie repensa au dossier Sloban. Sa mère était en train de reprocher à la jeune sœur de Julie d'avoir rêvassé au lieu de faire ses devoirs... Du coup, Julie se rendit compte que tantôt, dans son désarroi, elle avait oublié de mettre à jour le dossier Sloban. La perspective de devoir avouer cet oubli le lendemain à M. Turner, surtout après la réflexion qu'il lui avait faite et compte tenu de l'humeur qui serait la sienne à l'issue de la soirée orageuse

avec sa femme...

Julie vit qu'il était sept heures à peine. Elle pouvait retourner au bureau chercher le dossier et le mettre à jour avant de se coucher. En dépit des protestations de sa mère en la voyant prête à ressortir, Julie enfila son manteau et partit rapidement.

Le veilleur de nuit était presque endormi derrière son comptoir. Il la reconnut et lui sourit d'un air gêné.

- Pouvez-vous me monter et m'attendre ? lui demanda Julie tout en signant le registre.

Il prit ses clefs, mais secoua la tête :

- Non, il faut que je reste ici à mon poste. Vous n'aurez qu'à sonner pour l'ascenseur quand vous serez prête à redescendre.

Au cinquième étage, il lui ouvrit la porte du bureau avec son passe, puis redescendit. Julie se sentit comme abandonnée. Elle alluma le plafonnier et se dirigea vers le bureau obscur de M. Turner.

Le dossier Sloban était demeuré sur le buvard. Au moment où Julie allait le prendre, le téléphone sonna près d'elle la faisant sursauter.

Le second roulement de la sonnerie eut un effet moins saisissant dans la pénombre du bureau. Qui pouvait appeler à pareille heure M. Turner sur sa ligne directe ?

À la troisième sonnerie, Julie se ressaisit et décrocha le combiné :

- Allô ?

- Quoi... Qui... Qui êtes-vous ?

La voix de M. Turner.

Dominant vivement sa surprise, Julie se nomma, et expliqua sa présence au bureau :

- Puis-je emporter le dossier chez moi pour travailler dessus ?

- Oui... oui... certainement. Vous repartez maintenant ?

- Oui, tout de suite, monsieur Turner.

Elle se représentait son visage grave. Jamais elle n'avait éprouvé un tel sentiment d'intimité avec lui. Cela tenait peut-être à ce qu'il faisait

nuit. Mais elle souhaitait absolument prolonger la conversation.

- Vouliez-vous quelque chose, monsieur Turner ? Y a-t-il quelqu'un...

- Non, bien sûr que non ! (Il eut un rire bref, contraint.) Je me suis simplement trompé de numéro. Je suis dans un bar où j'ai bu quelque peu et j'ai confondu... Bonne nuit !

- Bonne nuit, monsieur Turner.

Elle remit le combiné sur son support et demeura à regarder le téléphone. Elle se demandait si Mme Turner avait déjà annoncé à son mari qu'elle le quittait, le déshéritait, et tout. Auquel cas, Julie comprenait très bien qu'il eût éprouvé le besoin de boire pour se remettre. Mais pourquoi avait-il appelé le bureau à une telle heure ? Quelqu'un était-il supposé se trouver là ? Sa propre venue avait-elle effrayé cette autre personne ? Julie n'arrivait pas à croire vraiment que son patron se fût trompé de numéro.

Julie prit le dossier Sloban et repassa dans l'autre pièce, presque comme si elle s'attendait à découvrir quelqu'un tapi derrière un des bureaux. Quelle que fût l'explication, elle voulait en avoir le cœur net. Alors, au lieu d'emporter le dossier chez elle, pourquoi ne pas faire le travail sur place ? Elle s'assit à son bureau et ouvrit le dossier. Il ne lui faudrait certainement pas plus d'une heure pour tout mettre à jour.

Cela lui prit même un peu moins d'une heure. Avec le sentiment du devoir accompli, Julie referma le dossier et alla le replacer sur le bureau de M. Turner. De retour à sa place, elle prit son manteau, son sac et, soudain, s'immobilisa.

Comme un cri dans la nuit, le téléphone de la ligne directe sonnait sur le bureau de M. Turner... une fois... deux fois... trois fois...

Julie se retourna vers la porte d'entrée en verre dépoli. Elle s'attendait à ce que quelqu'un l'ouvre précipitamment pour venir répondre au téléphone. Mais aucune silhouette ne se profila derrière la vitre. Résistant à l'appel insistant de la sonnerie, Julie traversa le bureau, éteignit la lumière, ouvrit la porte, la referma derrière elle. Tandis qu'elle attendait l'ascenseur, la sonnerie continuait à l'appeler... à appeler quelqu'un. Finalement, juste comme arrivait l'ascenseur, la sonnerie cessa.

Le lendemain matin, Mary ouvrit de grands yeux stupéfaits en l'écoutant lui raconter les événements de la soirée précédente.

- Il a appelé ici ? Alors, qu'est-ce qu'il devait tenir comme biture !

Pourtant, je n'arrive pas à l'imaginer se saoulant...

M. Turner arriva quelques minutes plus tard, avec son assurance habituelle. Il semblait avoir tout oublié de la veille. Après un bref « Bonjour ! » il entra dans son bureau et en referma la porte. Vers 9 h 20. l'interphone retentit près de Julie.

- Julie, voulez-vous m'appeler Mme Turner au téléphone ?

- Mme Turner ?

- Oui, Mme Turner. Vous ne m'avez pas entendu

Ce qu'elle avait entendu, au sein de la surprise qu'elle avait éprouvée en constatant que les relations n'étaient pas rompues entre les Turner, c'était un bruit déconcertant.

- C'est drôle... fit-elle en se tournant vers Mary

- Quoi donc ?

Julie eut un hochement de tête en direction d. bureau patronal :

- Il appelle quelqu'un sur la ligne directe. J'ai entendu cliqueter le cadran.

- L'autre femme ! fit la blonde avec un claquement de doigts. Il doit vouloir qu'elle écoute pendant qu'il parle à sa femme... Ou bien alors, il s'agit de son avocat. Ils vont peut-être enregistrer la conversation sur un magnétophone pour l'utiliser au moment du divorce.

Julie s'en voulut d'avoir pu croire Mary, ne fût-ce qu'une seconde. Dérochant le combiné, elle demanda à la standardiste de lui donner une ligne, puis composa sur le cadran le numéro de Mme Turner. Elle entendit la sonnerie « Occupé ».

- Quoi d'étonnant ? fit Mary. Elle doit téléphoner à son avocat.

Julie pressa le bouton de l'interphone et attendit que son patron actionne le déclic.

- Oui, Julie ?

- Ça sonne « occupé », monsieur Turner.

- Oh ? Bon, merci.

- Voulez-vous que j'essaye de nouveau dans quelques minutes ?

- Non, ne vous donnez pas cette peine. Ça n'est pas très important.

Pensive, Julie inséra une feuille dans le rouleau de sa machine à écrire et se mit à taper, presque automatiquement, le relevé mensuel d'un client. Comme cela lui arrivait souvent quand il lui était donné de plonger un regard dans l'intimité des autres, elle se demandait ce que l'avenir lui réservait. Épouserait-elle quelqu'un en : Jute bonne foi, pour s'apercevoir un jour qu'elle ne le :connaissait pour ainsi dire pas ? Pouvait-on se fier à son cœur ?

Préoccupée, Julie ne prit même pas garde aux deux hommes qui s'approchèrent de son bureau. C'était peu avant midi. Elle était en train de taper à la machine quand, soudain, elle eut devant ses yeux une main : homme lui présentant un portefeuille ouvert sur un insigne de policier.

Ce fut la première fois qu'elle vit le sergent Ruderman.

- Je suis désolé de vous avoir fait peur... Je suppose que, avec le bruit de votre machine, vous ne m'avez pas attendu venir. Pourrais-je parler à M. Turner, je vous prie ?

Il y avait un autre policier avec lui, plus petit et plus âgé. Le regard de Julie alla de l'un à l'autre, puis elle se leva :

- Voulez-vous venir par ici, je vous prie ?

Elle les conduisit au bureau de M. Turner, mais n'entra pas avec eux, ayant plus ou moins deviné ce qui motivait leur visite.

Quand ils ressortirent avec M. Turner, elle sut tout de suite ce qu'il devait ressentir, car elle ne l'avait jamais vu si pâle.

- Julie... Mme Turner a eu un accident. Je serai absent... (il eut un regard interrogateur à l'adresse des policiers) Je serai absent le reste de la journée.

- Un accident ? Est-ce grave ?

Il eut un bref hochement de tête :

- La bonne l'a trouvée...

Le sergent Ruderman s'interposa :

- J'expliquerai à votre secrétaire, monsieur Turner. Il vous vaut mieux partir avec mon adjoint. Je vous rejoindrai plus tard.

Quand les autres furent sortis, il demanda à Julie de le suivre dans le bureau de M. Turner. Il referma la porte, lui désigna un siège. En voyant s'étrécir légèrement ses yeux noisette, elle comprit qu'il avait remarqué la désapprobation qu'elle n'avait pu s'empêcher de laisser paraître lorsqu'il s'était assis derrière le bureau.

- Mme Turner est morte, n'est-ce pas ? questionna-t-elle.

Il se borna à incliner la tête sans la quitter des yeux.

- Comment est-ce arrivé ? Quand ?

- La bonne est entrée avec sa clef vers dix heures ce matin, c'est l'heure où elle vient tous les jours. Elle a découvert Mme Turner dans son bain. Apparemment, elle a dû glisser, se fracturer le crâne... Mais vous ne tenez pas vraiment à ce que je vous donne tous les détails, n'est-ce pas ?

Julie détourna la tête :

- Non. Il s'agit bien d'un accident, naturellement ?

- À ce qui semble, oui. Julie, vous avez parlé à Mme Turner au téléphone ce matin ?

- Non. Qui vous a dit ça ?

- M. Turner. Il nous a dit que vous l'aviez appelée ce matin.

- Oui, il m'a demandé de le faire. Mais je ne lui ai pas parlé. Ça sonnait toujours « Pas libre ».

- Je vois. Oui... C'est effectivement ce qu'il nous a dit. Au fait, à quelle heure M. Turner est-il arrivé au bureau ?

- Vers neuf heures, à quelques minutes près.

- Et à quelle heure avez-vous appelé Mme Turner ?

- À neuf heures vingt, je crois.

- Et depuis le moment où il est arrivé, M. Turner n'a pas quitté le bureau ?

Julie fut aise de pouvoir être catégorique :

- Il est resté ici toute la matinée.

- Bon, parfait. (Lui aussi semblait satisfait.) Nous avons établi qu'elle

était morte aux alentours de neuf heures... Un peu avant ou un peu après, ça reste à préciser. En tout cas, lorsque nous sommes arrivés, aucun des combinés téléphoniques n'était décroché, et la bonne nous a dit avoir fait la même constatation quand elle avait appelé le médecin. Or vous nous dites que la ligne était occupée à neuf heures vingt. Donc, Mme Turner était très probablement encore vivante à cette heure-là, et c'est peu après que l'accident s'est produit.

Il sourit à Julie en la raccompagnant jusqu'à la porte :

- Je ne regrette pas de vous avoir arraché à votre travail, car j'ai vraiment pris grand plaisir à notre entretien, je vous l'assure.

Son visage redevint grave :

- J'avoue que j'ai une vague impression... Julie, comment allait le ménage ? Ils s'entendaient bien ?

Alors, elle faillit lui dire tout ce qui s'était passé. Il semblait si sympathique, si direct. Mais elle se retint de le faire et fut convaincue que son hésitation n'avait pas dû lui échapper. Elle sut qu'il ne la croyait pas quand, en passant devant lui, elle murmura tout ignorer de l'intimité des Turner.

C'est pour cette raison qu'il avait attendu sa sortie du bureau et l'avait conduite ensuite au Bill's Diner. Mais, même alors, il ne pouvait pas imaginer tout ce qu'elle avait découvert au cours des deux derniers jours sur cette union malheureuse. Même M. Turner ignorait totalement qu'elle avait eu une conversation avec sa femme et avait tant appris. Seulement à quoi cela avancerait-il de mettre ce policier au courant ? Ça ne pourrait que faire mal à M. Turner.

Mais alors pourquoi éprouvait-elle à nouveau l'envie de parler au sergent Ruderman, de lui dire...

* * *

- Julie...

C'était Mary, qui venait de s'asseoir à la place laissée libre par le policier.

- N'aie pas cet air surpris ! fit-elle avec une moue. Je l'ai vu t'accoster devant l'immeuble, alors j'ai attendu. Tu sais que je brûle d'être toujours au courant de tout ! Que t'a-t-il dit ? Qu'est-il arrivé ?

- Il n'est rien arrivé. Il m'a interrogée de nouveau au sujet des Turner et je ne lui ai toujours rien dit.

- Bien !

Julie regarda son amie.

- Bien ? Pourquoi dis-tu ça ?

- Parce que ça servirait à quoi d'occasionner des ennuis supplémentaires au pauvre M. Turner ?

Elle se pencha en avant, s'enquérant sur un ton de confidence :

- Et ce détective ? T'a-t-il demandé un rendez- vous ?

Julie fut trahie par le brusque afflux de sang à ses joues.

- Je m'en doutais... Rien qu'à voir la façon dont il t'a regardée ce matin, au bureau. Je t'avoue que je t'ai envié ce regard, et ce, à ma grande surprise. Alors, la prochaine fois que je raconterai que le sentiment ne m'intéresse pas, qu'il n'y a que l'argent qui compte, et que si on a un ami qui est déjà marié, ça ne fait aucune différence... Eh bien, ne me crois plus, ma petite !

Julie posa sa main sur celle de Mary :

- Je ne t'ai jamais crue quand tu disais ça. En revanche, ce que j'ai presque cru, c'est que toi et M. Turner...

- *M. Turner ? Tu parles sérieusement ?*

Julie eut un haussement d'épaules :

- Cela eût expliqué tant de choses. Je savais que ça n'était pas vrai mais, malgré tout, quelque chose...

Julie fronça les sourcils en regardant, derrière Mary, les cabines téléphoniques. Brusquement, elle eut un claquement de doigts :

- Mary ! Ce matin... Suppose qu'il n'ait pas appelé son avocat ni une autre femme !

- Qui ça ?

- M. Turner. Souviens-toi, ce matin, je t'ai dit qu'il appelait quelqu'un sur sa ligne directe. Et si c'était le numéro de sa *femme* qu'il appelait ? Moi, qui le demandais en même temps, j'aurais eu droit à la sonnerie «

Occupé », non ?

Mary n'en était pas convaincue. Alors Julie alla au bar demander deux jetons, et entra dans une des cabines téléphoniques.

- Il me faut vérifier si ça marche, dit-elle.

- Qui vas-tu appeler ? s'enquit Mary.

- Je vais appeler le domicile de M. Turner sur cet appareil et laisser sonner, expliqua Julie. Puis j'appellerai le même numéro de l'autre cabine pour voir si j'obtiens le signal « Occupé ».

Elle allait mettre un jeton dans la fente, lorsqu'elle suspendit son geste.

- Non, il ne faut pas que j'appelle chez lui, car il pourrait répondre. Ou la police se trouver encore là. Y a-t-il quelqu'un chez toi, Mary ?

- Oui, toute la famille !

- Même chose chez moi. Il nous faudrait un numéro où il n'y ait personne pour répondre. Pourquoi pas le bureau, au fait ?

Mary fronça les sourcils :

- Oui, bien sûr... Mais, quand il y a un second appel, je crois que le standard le passe automatiquement sur une autre ligne. Alors, ça ne serait pas probant. En revanche, tu pourrais appeler une des lignes directes. Le numéro de M. Turner qui ne passe pas par le standard.

Julie enfonça la pièce dans la fente, puis composa soigneusement le numéro sur le cadran. Elles entendirent la sonnerie se déclencher à l'autre bout du fil. Puis Julie étouffa une exclamation et raccrocha lentement, d'un air absent.

- Qu'y a-t-il ? questionna Mary en entrant dans la cabine. Pourquoi as-tu raccroché ? Je croyais que tu devais laisser sonner et appeler le même numéro de l'autre...

Julie secoua la tête :

- Non, M. Turner a déjà opéré la vérification la nuit dernière... Voilà pourquoi il avait appelé le bureau. À présent, je comprends pourquoi il a été tellement saisi lorsque j'ai répondu...

- Alors c'est *lui* ? Il l'a *assassinée* ? Tu veux dire qu'elle était probablement déjà morte lorsqu'il est arrivé ce matin au bureau ?

Julie réprima un frisson :

- C'est incroyable... que des gens que vous connaissez, que vous voyez tous les jours, soient capables de choses pareilles. Sais-tu ce qui me fait froid dans le dos, Mary ? C'est de m'apercevoir que j'ai *tout* vu, que j'ai été mêlée à tout ce qui s'est passé, que j'ai été témoin de tout... Mais que, sur l'instant, je n'ai eu conscience de rien...

Elle chercha dans son sac la carte que lui avait remise le policier.

- Il m'a dit que je manifestais une sorte de loyalisme mal compris... Je veux parler du sergent Ruderman. Et je crois qu'il avait raison.

Julie composa le numéro qui était inscrit sur la carte.

- Allô, dit-elle dans l'appareil ; le commissariat de police ? Le sergent Ruderman est-il arrivé ? Oui ? Alors, j'aimerais lui parler...

LE GRAND JEU

(One Way Out)

par CLARK HOWARD

En dépit de tout le sang qu'il avait perdu, d'abord à cause de sa blessure au côté, puis de l'opération d'urgence qu'il avait dû subir pour l'extraction de la balle, Gerald Walsh n'avait point le visage pâle mais au contraire congestionné par la fièvre. Toutefois, s'il se sentait faible, il ne souffrait pas, grâce aux anesthésiques. Et bien qu'il fût en proie à une certaine confusion mentale, il avait conscience de ce qui se passait autour de lui et demeurait convaincu de pouvoir se tirer d'affaire.

- Qui était avec toi dans ce hold-up, Gerry ? demanda une voix quelque part au-dessus de son lit.

Walsh parvint à sourire sans ouvrir les yeux. Il avait une réponse toute prête.

- Jesse James [\[1\]](#), dit-il d'un ton aussi léger que le lui permettait sa bouche desséchée.

- Il nous faut ton complice, Gerry, intervint une autre voix. Dis-nous où il se planque.

Cette fois, Walsh ne répondit pas. Forçant ses paupières pesantes à s'entrouvrir, il regarda le cercle de visages penchés vers lui. Les deux policiers étaient en chapeau et pardessus. L'un avait un visage bouffi et Walsh se rappelait l'avoir déjà vu, sans arriver à se souvenir de son nom. L'autre, il le connaissait : le capitaine Tevell. Le reste des gens lui étaient inconnus. Il supposa que ce devait être des médecins et des infirmières puisqu'ils étaient tous en blanc. L'une des infirmières était rousse, avec de jolis yeux, une belle bouche, tout ce qu'il pouvait voir d'elle était bien. L'autre, en revanche, était quelconque et même plutôt moche, avec un teint terreux. Walsh ferma les yeux pour ne plus garder que la vision de la jolie rousse.

- Nous désirons qu'il soit transporté d'urgence à l'infirmerie de la prison, entendit-il Tevell dire.

- Impossible, répondit une voix.

- Docteur, reprit Tevell d'un ton ferme, ce type a tué un agent voici quelques heures. Je veux l'avoir derrière des barreaux.

- Si vous le bougez maintenant, le seul endroit où vous pourrez l'avoir, ce sera dans un cercueil. Une hémorragie l'emportera.

Le cerveau de Walsh luttait pour mieux assimiler ce qu'il entendait. Je suis donc dans un hôpital. Intéressant, ça. Il se força à rester éveillé mais n'ouvrit pas les yeux. Après un moment, il entendit Tevell exhaler un gros soupir :

- Dans combien de temps pourra-t-on le transporter sans risquer de le voir mourir ?

- C'est difficile à dire. D'ordinaire, le risque de complications internes disparaît lorsque la fièvre post-opératoire passe et que la température redevient normale. En ce moment même, il a 40°. Il va falloir que cette température diminue graduellement, car son organisme ne sera pas avant quelque temps en état d'absorber des fébrifuges. Cela peut demander une semaine, dix jours peut-être.

- À part la fièvre, voulut savoir Tevell, quelle est sa condition physique ?

- Bonne. Et même très bonne. La balle est entrée au-dessus de la hanche et au-dessous de la cage thoracique. Du point de vue médical, elle ne pouvait être mieux placée. Elle n'a même pas touché l'appendice, n'endommageant ni la ceinture pelvienne ni l'épine dorsale. Donc un minimum de dégâts ; d'où un rétablissement rapide. Dès la semaine prochaine, il devrait être en état de marcher un peu. À présent, il n'y a qu'une chose à attendre : que la fièvre tombe.

Walsh sourit intérieurement. Marcher dans une semaine, voilà qui était bon, très bon. Car, pensa-t-il, si je peux marcher, je ne tarderai pas à filer !

- Bon, Docteur, dit Tevell à contrecœur. Alors, nous vous le laissons jusqu'à ce que vous le déclariez transportable. Mais son séjour ici va nous obliger à prendre quelques mesures de sécurité. Il nous faut faire mettre des grilles à l'intérieur des fenêtres de sa chambre, et nous aurons deux gardes qui se relayeront vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En sus de quoi, nous allons vous demander qu'une infirmière soit assignée spécialement à cette chambre et que personne d'autre appartenant à l'hôpital - sauf vous, bien sûr - n'y pénètre.

- Les gardes et l'infirmière, je comprends, Capitaine, dit le médecin.

Mais est-il vraiment nécessaire de mettre des barreaux aux fenêtres ? Vous ne vous attendez quand même pas à ce qu'il saute du cinquième étage ?

- Pas plus que nous n'imaginons son complice entrant par là, convint Tevell. Mais avec des gens pareils, il vaut mieux tout prévoir. Si cela doit vous mettre plus à l'aise, je peux vous apporter un ordre du juge.

- Non, non, dit le médecin avec un soupir expressif. Faites tout ce que vous jugerez nécessaire.

Walsh entendit des pas s'écarter de son lit, s'éloigner, lentement. Il tendit l'oreille pour continuer à percevoir les voix qui devenaient plus faibles.

- Et pour l'infirmière ? s'enquit Tevell.

- Miss Hatch, que voici, est à demeure ici. Je puis l'assigner à cette chambre.

De nouveau, Walsh sourit intérieurement, en se demandant si Miss Hatch était la rousse joliment roulée. Les voix se perdirent hors de la chambre et le silence s'appesantit sur Walsh. Il ouvrit les yeux, regardant tout ce qu'il pouvait voir sans bouger la tête, puis il les referma. Son esprit devenait de plus en plus flou et il ne tarda pas à sombrer dans un sommeil dû aux médicaments.

Quand il se réveilla, une main fraîche lui tenait le poignet. Laisant filtrer un regard entre ses paupières, il vit l'infirmière au teint terreux qui était la veille dans sa chambre. Elle lui prenait le pouls tout en observant sa montre-bracelet. Un badge d'identité était épinglé à son uniforme : *Aima Hatch, I.D.*

C'est pas de chance ! pesta Walsh dans son for intérieur. Ils auraient quand même pu me coller la rouquine !

- Ah ! Je vois que vous êtes réveillé, dit-elle avant que Walsh ait pu clore ses paupières. Nous allons prendre votre température.

Elle lui mit un thermomètre sous la langue et, en attendant, écrivit sur la feuille de température. Walsh l'étudia attentivement. Comme il l'avait remarqué la première fois, elle n'était pas jolie. Outre son teint, elle avait des lèvres trop épaisses pour son visage, et ses yeux aussi bien que sa chevelure étaient dépourvus de tout éclat. Elle devait avoir dans les vingt-sept, vingt-huit ans et Walsh remarqua qu'elle ne portait pas d'alliance.

- Voyons un peu, fit-elle en lui retirant le thermomètre de la bouche, et en le tournant pour repérer le niveau du mercure. 39,4°. Six dixièmes de moins, voilà qui n'est pas mal. Comment vous sentez-vous ?

- Malade, répondit Walsh d'une voix pâteuse. J'ai chaud et faim.

- Avez-vous mal au côté ? À l'endroit de la blessure ?

Il secoua doucement la tête :

- Non.

- Parfait. Le docteur a laissé un médicament. Je vais vous le donner, et dans un petit moment j'irai vous chercher un peu de potage.

Comme elle faisait volte-face pour s'en aller, Walsh dit :

- Attendez...

Aima Hatch s'immobilisa et se retourna :

- Oui ?

- Tenez-moi la main une minute.

- Quoi ? fit-elle en fronçant les sourcils d'un air incrédule.

- S'il vous plaît... Juste une minute ! Je vous en prie !

Aima Hatch rougit légèrement. Elle ouvrit la bouche pour refuser, puis regarda de l'autre côté de la pièce, où se trouvait le policier en uniforme. Plongé dans la lecture de son journal, il ne leur prêtait aucune attention. Rougissant de plus belle, elle prit alors la main de Walsh d'un geste hésitant. Il serra doucement les doigts de l'infirmière en parvenant à esquisser un sourire.

- Merci, dit-il après un moment et il referma les yeux.

Aima Hatch ne répondit rien et s'en fut chercher le médicament.

Le lendemain matin, tandis que, après l'avoir accoté à ses oreillers, Aima Hatch le faisait manger à la cuiller, Walsh lui présenta des excuses :

- Je ne cherchais pas à me montrer entreprenant, dit-il d'un air penaud. C'est simplement que vous me rappelez une fille que je connaissais et qui était toujours très gentille avec moi, conclut-il avec

un accent de profonde tristesse.

Elle demeura un moment à le considérer attentivement, regardant les cheveux bruns ondulés, le beau visage aux traits fins. Ses trop grosses lèvres exprimèrent son incrédulité devant ce qu'il venait de dire.

- Qu'y a-t-il ? lui demanda Walsh.

- Rien, répondit-elle avec froideur. Mais il me paraît assez incroyable que vous ayez pu être attiré par une fille qui me ressemblait.

- Pourquoi dites-vous ça ? questionna-t-il d'un air surpris.

- C'est que je ne suis pas aveugle, figurez-vous, répondit-elle d'un ton de plus en plus froid. Je sais très bien quelle tête j'ai.

- Et qu'est-ce qu'elle a, votre tête ?

Walsh réussissait à exprimer l'indignation sans élever la voix, afin que le flic ne puisse entendre.

- Écoutez, poursuivit-il, faut pas vous imaginer que vous n'êtes pas jolie parce que vous ne vous mettez pas une tartine de rouge à lèvres, du bleu autour des yeux, et ne faites pas teindre vos cheveux de six couleurs différentes. Il y a beaucoup de gars qui aiment les filles sachant garder leur beauté naturelle et je suis de ceux- là. Tous les hommes ne sont pas portés sur celles qui en flanquent plein la vue, vous savez !

- En tout cas, il ne m'était encore jamais venu à l'idée que je puisse avoir une « beauté naturelle », répliqua Aima Hatch, d'une voix qui n'était toujours pas amicale mais avait perdu un peu de sa froideur.

- Cessez de vous apitoyer sur votre sort. Je reconnais que vous n'êtes pas Miss Amérique, mais vous n'en êtes pas moins une fille attirante.

Puis laissant aller sa tête à la renverse, il dit d'un ton agacé : « Je n'en veux plus » et ferma les yeux.

Aima Hatch demeura avec la cuillerée de purée qu'elle était sur le point de porter à la bouche du malade. Quand elle vit qu'il ne voulait plus manger ni, apparemment, continuer de causer avec elle, elle posa la cuiller dans l'assiette et s'éclipsa silencieusement.

Lorsqu'elle fut partie, Walsh sourit. J'ai marqué deux points, estima-t-il. Maintenant, elle me doit des excuses.

- Je n'ai pas été gentille avec vous hier, lui dit-elle posément le

lendemain matin alors qu'il avait le thermomètre sous la langue. Vous cherchiez à vous montrer aimable et je regrette de vous avoir rabroué.

Elle lui retira le thermomètre de la bouche et le tourna pour regarder où était la colonne de mercure.

- N'y pensez plus ! dit Walsh avec aisance. Je ne cherchais pas exactement à me montrer aimable, comme si je devais me forcer pour vous dire des choses agréables. Je vous ai simplement fait un compliment, c'est tout. Mais il m'arrive d'être maladroit quand je veux exprimer quelque chose avec des mots.

- Oh ! Non, pas du tout ! protesta-t-elle aussitôt. Je trouve au contraire que vous le faites très bien.

- Et maintenant, qui est-ce qui cherche à se montrer aimable ? la taquina-t-il gentiment.

Puis, comme elle notait la température sur la feuille, il s'enquit :

- Combien aujourd'hui ?

- 37,7°.

Ils eurent alors le même mouvement pour regarder le garde silencieux mais toujours présent et qui, comme à son habitude, ne leur prêtait aucune attention. Puis Aima Hatch se tourna de nouveau vers Walsh, le regardant fixement durant un moment qui parut s'éterniser. Walsh soutint son regard, voyant maintenant dans ses yeux ce dont il avait besoin, sur quoi il comptait et qu'il avait espéré : de la sympathie. Ça marche ! pensa le blessé.

- Vous en avez encore pour quelques jours, dit-elle enfin. Une semaine peut-être. Quand elle est tombée au-dessous de 38°, la température est plus lente à baisser.

- Oui, bien sûr, fit Walsh d'une voix sourde et comme sans espoir.

Aima Hatch mordilla sa lèvre inférieure, parut hésiter, puis elle quitta la chambre en emportant la feuille de température. Walsh sourit.

Un moment plus tard, le garde quitta sa chaise placée près de la porte et sortit dans le couloir. Se soulevant sur un coude, Walsh put le voir parler à un autre policier en uniforme qui était dehors. Walsh humecta ses lèvres et promena son regard autour de la chambre. Aux deux fenêtres, il y avait des grilles d'acier vissées à l'intérieur. Une seule issue, pensa Walsh, la porte. Puis le couloir et ensuite l'ascenseur ou

l'escalier. Enfin, la rue. Il n'y avait que ce moyen de s'enfuir.

Il faudra donc que ça se passe ainsi, décida Walsh.

Le lendemain soir, il fut capable de s'asseoir et de manger un peu tout seul, le reste avec l'aide d'Alma. Lorsqu'il eut fini, elle lui donna une cigarette qu'elle lui alluma.

- Merci, dit-il avec un sourire. C'est rudement bon !

Elle esquaissa un sourire en retour et se mit à rassembler les assiettes sur le plateau. Regardant vers la porte, Walsh vit que le garde était de nouveau dans le couloir. Il saisit alors la main d'Alma et lui dit d'un ton pressant :

- Je tiens à ce que vous sachiez que je n'ai pas tué ce policier. Comment puis-je vous en convaincre ?

- Je ne veux pas parler de ça, rétorqua-t-elle aussitôt en dégageant sa main, mais il la reprit immédiatement.

- Aima, je vous en prie ! implora-t-il. Il vous faut m'écouter ! Que vous me compreniez est pour moi très important ! Je me fous de ce que les autres peuvent penser, mais vous, c'est différent.

- Différent ?

Elle le regarda fixement, ne cherchant plus à dégager sa main.

- Pourquoi, différent ? Je ne suis rien pour vous.

- Si, Aima, si ! affirma Walsh. Écoutez... Je ne m'attends pas à ce que vous éprouviez les mêmes sentiments pour moi, je sais que ça n'est pas possible...

Brusquement, l'étreinte changea de main et ce fut Aima qui serra celle de Walsh :

- Quels sentiments ? Que voulez-vous dire ?

Walsh baissa les yeux pour éviter de la regarder :

- Je... Je crois que je suis tombé amoureux de vous.

Les lèvres d'Alma s'écartèrent comme si elle allait parler, mais il n'en sortit aucune parole. Elle plaqua le dos d'une de ses mains sur sa bouche, puis elle prit vivement le plateau et quitta la chambre.

Walsh poussa un long soupir et tira une dernière bouffée de sa cigarette. Jusqu'à présent, estima-t-il, tout allait bien. Regardant vers la porte, il vit que les deux gardes continuaient à converser dans le couloir. Rejetant vivement le drap, il pivota sur lui-même et ses jambes pendirent au bord du lit. Posant alors une main sur le pansement qui recouvrait sa blessure, il se mit lentement debout. Son corps était roide et sans force, une nausée lui monta à la gorge, mais il réussit à la vaincre. Alors, il se risqua à faire quelques petits pas jusqu'au pied du lit et rebroussa chemin.

De retour dans le lit, il était hors d'haleine et baigné de sueur, mais il avait pu mesurer ses forces ; décida de faire des exercices avec ses bras et ses jambes dès que l'on éteindrait les lumières.

Le lendemain après-midi, Tevell vint le voir.

- Comment va, tueur ? s'enquit le policier d'un ton détaché.

- J'y survivrai, répondit Walsh.

Tevell émit un grognement :

- Pas longtemps. Dans un an d'ici, après procès, appel et toute la rigolade, ils t'attacheront sur la chaise électrique. À moins que tu ne fasses preuve de bon sens.

Voilà, ça vient, pensa Walsh. Le coup du si-tu-nous-aides-on-t'aidera.

- Eh bien, Capitaine, dites-moi comment je peux faire preuve de bon sens, fit Walsh en manifestant un intérêt moqueur.

- Tu nous donnes juste une adresse... Celle de l'endroit où Cappel se planque.

Walsh fronça les sourcils en feignant l'ahurissement :

- Qui ça ?

- Cappel, répéta le policier. George Cappel. Tu ne l'as sûrement pas oublié. C'était ton complice dans le hold-up... celui qui a tiré trois des cinq balles ayant tué le flic que vous avez descendu.

- Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

- Te fatigue pas à mentir : on a déjà tout vérifié. Cappel et toi étiez toujours ensemble depuis deux ou trois mois. Vous alliez aux courses ensemble, jouiez aux cartes ensemble, fréquentiez ensemble les boîtes de nuit. Puis toi et un autre type commettez ce hold-up, sur quoi on ne

voit plus Cappel nulle part. Nous n'avons pas eu beaucoup de peine à faire le rapprochement.

- Bravo, dit Walsh.

- Alors, actuellement, la situation est la suivante : tu refuses de l'ouvrir et tu vas directo à la chaise. Cappel, on l'aura quand même tôt ou tard. Ou bien tu fais preuve de bon sens en nous disant où il est, tu témoignes contre lui lors du procès, et tu t'en tires avec une condamnation à perpète, qui te vaudra d'être libéré sur parole dans quinze ou vingt ans. Tu es encore jeune, mon gars ; alors, rester en vie, ça vaut quand même d'être pris en considération.

Tevell se laissa aller contre le dossier de sa chaise et sortit un cigare de sa poche. Il le dépouilla de l'enveloppe de cellophane, le ficha au milieu de sa bouche et l'alluma. Après en avoir tiré quelques bouffées préliminaires, il le fit passer au coin de ses lèvres et lança :

- Allez, Gerry, dis-moi où est Cappel.

- Il a pris un bateau pour la Chine, répondit Walsh avec un sourire sardonique.

Tevell exhala un gros soupir en haussant les épaules :

- Y a des gens qui tiennent absolument à mourir. Okay, mon gars, on se reverra le jour de l'exécution.

Après le départ du policier, Gerry Walsh demeura étendu dans son lit, très pâle, et se sentant glacé malgré la fièvre rien qu'en pensant à la chaise électrique.

- Que puis-je faire pour vous aider ? lui chuchota ce soir-là Aima tandis qu'il mangeait.

En entendant les paroles qu'il espérait tant, Walsh eut un petit coup au cœur. Nous y sommes, pensa-t-il.

- Que voulez-vous dire ? questionna-t-il d'une voix calme.

- Je ne peux pas les laisser vous mettre en prison, maintenant qu'il y a tout ça entre nous...

Ayant posé sa main sur celle du blessé, elle l'étreignit en un geste tout à la fois ferme et rassurant.

- Je ne veux pas que vous soyez mêlée à ça, Aima, dit Walsh avec un accent de totale sincérité.

- Mais j'y suis mêlée. J'y ai été mêlée dès l'instant où vous m'avez dit que vous m'aimiez. Il faut me laisser vous aider. Il y a sûrement quelque chose que je peux faire.

- Je... Je ne sais pas, répondit-il d'un ton hésitant. Je n'ai pas pensé un seul instant que vous puissiez m'aider. Si j'avais encore quelques jours à passer ici, peut-être que je trouverais un moyen...

- Je peux arranger ça, dit-elle vivement. Je n'ai qu'à marquer sur votre feuille que vous avez encore de la fièvre. Le docteur ne vérifie jamais. Et je sais qu'il n'autorisera pas votre transfert tant que votre température ne sera pas redevenue normale,

- Je n'aurais jamais imaginé un truc pareil, mentit Walsh. Vous êtes sûre de pouvoir vous en tirer ?

Elle acquiesça avec enthousiasme :

- Certaine ! Et, pendant ces quelques jours, nous trouverons peut-être un moyen de vous tirer d'ici.

- Aima, dit-il alors en la regardant droit dans les yeux, si nous trouvons ce moyen, viendrez-vous avec moi ? Nous pourrions aller quelque part, prendre un nouveau départ dans l'existence...

- Êtes-vous sûr de vouloir de moi ? demanda-t-elle d'une voix presque pathétique. Quoi que vous m'ayez raconté, je sais que je ne suis pas jolie, et je ne suis pas bonne à grand-chose, en dehors de soigner les gens.

- Oui, Aima, oui, j'en suis sûr ! Je ne partirai pas sans vous !

Aima lui étreignit de nouveau la main et lui sourit :

- Bon, je file ! dit-elle, heureuse.

Au cours des heures qui suivirent, Walsh échafauda dans sa tête un plan d'évasion. Ayant donné à Aima les indications de taille, il lui dit d'acheter de quoi habiller un homme de pied en cap. Elle garderait ces vêtements dans sa voiture, garée sur le parking du personnel, et s'arrangerait pour les transférer petit à petit dans son vestiaire à elle. Il lui demanda aussi de faire provision des médicaments dont il pourrait avoir besoin et de les ranger dans la boîte à gants de sa voiture.

La nuit, lorsque les lumières étaient éteintes et que les deux gardes tuaient le temps en conversant dans le couloir, Walsh restait éveillé,

exécutant des mouvements de bras et de jambes pour assouplir ses muscles, restant de longs moments debout près du lit afin de se réhabituer. Et, pour l'aider à recouvrer des forces, Aima lui faisait chaque jour, en cachette, des injections à haute dose de vitamines.

Dissimulé dans un journal, elle lui fit tenir un horaire dactylographié concernant tout le personnel en service au cinquième étage de 22 heures, moment où l'on éteignait les lumières, à 6 heures le matin, quand arrivait le personnel de jour.

Et, plus important que tout, Walsh avait dit à Aima de donner l'habitude aux deux gardes de leur apporter une tasse de café vers minuit.

Le cinquième jour, Aima lui refit son pansement et il s'enquit :

- Comment ça se présente ?

- Bien. Le tissu musculaire s'est cicatrisé et l'épiderme est déjà en train de se reconstituer.

- Suis-je en état de marcher ?

- À condition de le faire lentement, et de ne pas glisser ni vous cogner dans quelque chose. Vous sentez-vous suffisamment robuste ?

- Pour ça, oui, lui assura-t-il. Alors, ce sera pour cette nuit, si vous pouvez filer aux gardes quelque chose de spécial dans leur café. Qu'allez-vous leur donner ?

- De la cobazine. Ça se dissout complètement dans un liquide et ça n'a pas de goût. Je leur en mettrai de quoi les faire dormir pendant cinq heures au moins.

- Parfait. Il n'y aura personne d'autre de service cette nuit ?

Elle secoua la tête :

- Pas dans ce couloir.

- Okay. Tout est prêt ? Mes vêtements sont dans votre placard ? Vous avez fait le plein d'essence ?

- Oui, oui, tout ce que vous m'aviez dit !

Aima mordit sa lèvre et regarda longuement Walsh avant d'ajouter :

- Je n'y avais pas encore réfléchi, mais que va-t-il se passer *après* ? Où

irons-nous, que ferons-nous ?

Walsh lui dédia un sourire chaleureux tout en lui prenant la main :

- Nous nous cacherons pendant quelque temps jusqu'à ce que je sois complètement rétabli, puis nous partirons ensemble très loin d'ici, dans un endroit où personne ne nous connaîtra, un endroit où nous commencerons tous les deux une nouvelle vie.

- Vous êtes sincère, Gerry ? demanda-t-elle. Vous ne me dites pas ça simplement pour que je vous aide ?

- Aima, Aima chérie, murmura-t-il en lui étreignant la main. Je vous aime. Je vous supplie de le croire. Tout ce que je souhaite désormais, c'est vivre avec vous. (Son visage prit une expression peinée.) Que puis-je faire pour vous prouver ma sincérité ? Je ne...

- Bon, bon, Gerry, l'interrompit-elle. Je vous crois.

- Alors... cette nuit ?

Elle acquiesça :

- Cette nuit.

Walsh sourit en lui faisant un clin d'œil :

- Ah ! Je vous retrouve !

À minuit et demi, Aima entra dans la chambre, passant devant les deux gardes qui dormaient à poings fermés, et donna à Walsh les vêtements qu'elle lui avait achetés.

- Ils ne risquent pas de s'éveiller, au moins ? s'inquiéta-t-il tandis qu'elle l'aidait à enfiler la chemise.

- Non. Pas avant quatre ou cinq heures.

- Bon, alors, grouillons-nous.

Quand il fut habillé, Walsh passa son bras derrière les épaules d'Alma et ils se dirigèrent ainsi vers la porte. En voyant le garde affalé, bras pendants, Walsh s'immobilisa.

-Une seconde !

Levant le rabat de l'étui, il prit l'arme réglementaire du policier.

- Juste en cas, murmura-t-il en la glissant dans sa ceinture.

Aima jeta un coup d'œil craintif en direction du revolver, mais ne dit rien et ils se remirent en marche.

Ils prirent un ascenseur qui les mena directement aux cuisines désertes de l'hôpital et, de là, Aima le guida vers un petit quai de déchargement situé derrière le bâtiment. Après avoir commencé par marcher vite, ils progressaient à présent avec lenteur, parce que Walsh n'était pas habitué à un tel effort et avait le front couvert de sueur. Fort heureusement, ils ne rencontrèrent personne et, après plusieurs pauses pour permettre à Walsh de reprendre des forces, ils atteignirent les marches du petit quai de déchargement, derrière lequel se trouvait le parking réservé au personnel.

- Vous frissonnez, remarqua Aima quand elle put enfin le faire asseoir dans sa voiture. Attendez, j'ai une couverture sur la banquette arrière.

- Non, non, démarrez vite ! lui intima-t-il en s'accotant contre la portière.

Aima vit que sa main droite reposait sur la crosse du revolver. Elle mordit nerveusement sa lèvre inférieure et actionna le démarreur.

Walsh lui montra le chemin, lui disant d'emprunter telle rue, puis telle autre, d'un ton impérieux qu'elle ne lui avait encore jamais connu. Mais elle s'abstint de tout commentaire.

Ils roulèrent pendant des kilomètres à travers la ville endormie, passant par des voies détournées, changeant souvent de route, évitant les boulevards et les quartiers commerçants où ils risquaient davantage de croiser des voitures de police. Ils roulèrent ainsi pendant près d'une heure, cependant que la cité faisait insensiblement place à une banlieue qui, sous la lune, semblait comme morte.

- Arrêtez-vous devant le troisième immeuble après ce réverbère, dit enfin Walsh.

Ils étaient dans une rue étroite, bordée de vieilles maisons à cinq étages aux façades lépreuses, une rue jalonnée de poubelles, où le passé, le présent et l'avenir semblaient ne plus faire qu'un tout dépourvu du moindre espoir.

- Là ! intima Walsh d'un ton sec.

Aima rangea la voiture le long du trottoir et aida son compagnon à s'en extraire.

- Prenez les médicaments dans la boîte à gants, ordonna-t-il.

Puis elle le soutint pour gagner l'intérieur de l'immeuble où ils se mirent à gravir très lentement jusqu'au troisième étage un escalier aux marches nues. Walsh transpirait de nouveau abondamment et pesait au bras d'Alma tandis qu'ils suivaient un couloir obscur. Parvenu devant la porte de l'appartement du fond, Walsh y frappa doucement.

- Qui est-ce ? s'enquit de l'intérieur une voix étouffée.

- Ouvrez, Cappelletti. C'est Gerry.

La porte s'ouvrit aussitôt, révélant un living-room pauvrement meublé, empesté par le whisky éventé et la fumée de cigarette refroidie. Un homme trapu, pas rasé, en maillot de corps, considéra Walsh et Alma d'un air incrédule, tandis que, derrière lui, une voluptueuse blonde oxygénée aux lèvres écarlates demeurait bouche bée. Les yeux injectés de sang de l'homme et ceux abondamment maquillés de la femme exprimaient la stupeur. Tous deux s'étaient comme figés sur place.

- Alors, personne ne me demande d'entrer ? lança Walsh en passant devant le nommé Cappelletti auquel il dit « Prends ça » en indiquant le paquet de médicaments que tenait Alma.

- Gerry !

Ayant enfin retrouvé sa voix, la blonde s'élançait vers Walsh, lui faisant un collier de ses bras :

- Gerry, mon amour... Tu te sens bien ?

- Oui, oui, ça va, dit Walsh en la repoussant tandis qu'elle le couvrait de baisers au rouge à lèvres. Mais aide-moi à m'étendre, si tu veux pas que je m'effondre par terre.

Une fois allongé sur le divan, tenant la blonde par la taille, Walsh regarda Alma Hatch qui était demeurée adossée à la porte fermée, immobile, les yeux baissés.

- Bon, l'infirmière, lui lança-t-il d'un air détaché, maintenant vous pouvez disposer.

Alma leva les yeux, le regardant fixement, sans rien dire.

- Hé, doucement ! intervint alors Cappelletti. Tu peux pas la laisser filer comme ça ! Elle irait tout droit nous donner aux flics.

- Aucun risque qu'elle fasse quelque chose d'aussi stupide, le rassura

Walsh. Pas vrai, petite ? Tu n'as aucune envie de te retrouver en prison, hein ? Pour complicité après coup dans une affaire de meurtre ? Car c'est de ça qu'ils t'inculperaient, tu sais ? Ils ne sont jamais tendres avec ceux qui sont complices de tueurs de flics.

- Vous... vous m'aviez dit que ça n'était pas vous... Que c'était lui qui l'avait tué, lui rappela Aima en regardant Cappelletti.

- Bah, fit Walsh en souriant, ça n'était qu'un demi-mensonge. La vérité, c'est que nous lui avons tous les deux tiré dedans.

Prenant une cigarette dans un paquet posé sur la table proche, il l'alluma puis laissa de nouveau aller sa tête contre la poitrine de la blonde, qui lui caressa le front.

- Si t'es maligne, petite, tu vas regagner dare-dare l'hosto et boire toi-même une bonne tasse de café drogué. De la sorte, mon évasion aura l'air d'avoir été organisée de l'extérieur et tu ne te feras pas pincer. Ça t'évitera de passer tes dix prochaines années dans une prison pour femmes.

- Vous m'aviez dit que vous m'aimiez, lui reprocha Aima d'une voix calme.

- Ce que j'ai dit et ce que je pensais, ça fait deux. Me croyais-tu vraiment capable d'avoir le béguin pour une fille avec une tête comme la tienne ?

Aima demeura un moment à le regarder fixement, puis secoua doucement la tête en question :

- Non... pas vraiment, balbutia-t-elle en se tournant pour partir.

- Au revoir, mon chou, dit la blonde d'un air suffisant.

Aima sortit et referma la porte, derrière laquelle elle entendit glousser Walsh et Cappelletti. Devant elle, l'étroit couloir obscur semblait se prolonger à l'infini. Elle se mit à marcher d'un pas d'automate.

C'est toujours pareil, pensait-elle en descendant l'escalier. Une fille sans beauté... une fille mo... enfin une fille comme elle n'avait aucune chance avec les hommes. En tout cas, pas avec des hommes comme Gerry Walsh. Les beaux gars à l'air carnassier, les dragueurs, les tombeurs.

Combien de fois déjà n'avait-elle pas été pareillement déçue ? Avec cet interne, voici quelques années, celui qui avait un si beau sourire. À

présent, elle ne se rappelait même plus son nom. Et le chauffeur d'ambulance aux cheveux frisés. Et ce garçon qu'elle avait connu au dancing... L'autre, qui était si bien balancé et qui l'avait levée - oui, autant se l'avouer - levée sur la plage ? Et celui qui...

Elle s'arrêta sur le palier du second étage et secoua la tête comme pour en chasser tous ces souvenirs qui lui faisaient mal. Ils avaient tous agi pareillement, lui donnant tous à croire qu'elle comptait pour eux, puis la laissant tomber ensuite. Mais quand un beau garçon vous sourit, vous parle gentiment, comment se retenir de le croire sincère ?

T'es vraiment trop gourde, se reprocha-t-elle amèrement, et elle poursuivit la descente de l'escalier.

Quand elle atteignit la dernière, marche, elle vit une douzaine d'hommes qui semblaient l'attendre dans le hall de l'immeuble. Sortant de l'ombre, l'un d'eux s'approcha d'elle. Quand il passa sous la lampe, Aima vit que c'était Tevell, le capitaine de police.

- Vous n'avez rien ? lui demanda-t-il.
- Non.
- Où est-il ?
- Troisième étage. L'appartement au fond du couloir.
- Et Cappo est avec lui ?
- Oui, ainsi qu'une femme blonde.

Tevell hocha la tête et se tourna vers un de ses adjoints :

- Troisième étage, sur le derrière de l'immeuble. Prenez six hommes avec vous. Dans cinq minutes, nous monterons.
- Je peux m'en aller ? demanda Aima.
- Oui, dit Tevell en lui prenant le bras. Je vous raccompagne jusqu'à votre voiture.

Ils sortirent de l'immeuble, traversèrent le trottoir et Tevell ouvrit la portière de l'auto.

- Miss Hatch, dit-il, je tiens à ce que vous sachiez combien nous apprécions le concours que vous nous avez apporté. Vous avez fait du très bon travail.

Aima Hatch eut un petit sourire pincé, presque cruel. Elle pensait à Walsh là-haut, avec la blonde.

- Je vous en prie, Capitaine, lui répondit-elle d'un ton uni. J'ai vraiment eu grand plaisir à vous rendre ce service.

Puis elle démarra, sa voiture s'éloigna, se perdit dans l'obscurité de la triste rue déserte.

LE COLLIER DE CHIEN

(The Choker)

par EDWARD D. HOCH

C'était une saison où, à Manhattan, les femmes riches avaient renoncé à porter leurs beaux bijoux. Elles les avaient remplacés par du toc ou n'en mettaient pas du tout, car elles ne voulaient pas courir le risque d'être agressées et peut-être blessées en revenant d'un dîner ou d'une soirée. C'est pour cette raison que je ne m'attendais vraiment à rien en flânant ce soir-là dans le hall du Plaza et en regardant les arrivées pour le bal de charité qui s'y donnait.

Puis, brusquement, je la vis poussant la porte à tambour comme si le monde lui appartenait. Svelte et ravissante dans sa robe en lamé or, elle faisait penser à quelque déesse échappée d'un rêve à demi oublié. En ce premier instant toutefois, mon regard ne s'était pas rivé à son joli visage ni à son exquise silhouette, mais sur l'éblouissant collier de chien en diamants qui encerclait son joli cou. Il y avait des années que je n'avais vu un bijou pareil, mais il était bien réel, jetant mille feux tandis qu'elle traversait le hall, suivie à quelques pas par un homme plus âgé et en habit.

Je ne doutai pas un instant que ce fût du vrai. Ce n'était vraiment pas le genre de femme à porter de l'imitation en quoi que ce fût, car elle aurait pu arriver sans la moindre pierrerie sur elle et faire néanmoins sensation. Donc, si elle avait choisi de porter ce collier, c'était sûrement du vrai.

Je sortis du hall peu après, ayant déjà des idées en tête. Je savais d'expérience que ce genre de gala se termine ordinairement peu après minuit. À ce moment-là, je serais prêt. Je passai chez moi prendre mon revolver, ainsi que la moustache postiche et le faux nez dont je m'affuble en pareilles occasions. Après quoi, il me fallait décider. Je souhaitais faire ce coup-là seul et j'étais à peu près certain de pouvoir m'en tirer sans Sammy ou qui que ce fût... Mais devais-je m'y risquer ? La fille était si ravissante que son compagnon pouvait être enclin à jouer les héros, et je me retrouverais alors avec un meurtre sur le dos.

À contrecœur, je décidai donc d'emmener Sammy, ne fût-ce que pour tenir le type en respect pendant que je prendrais le collier. Ça me

coûterait seulement mille dollars, peut-être même moins si Sammy était à la cote, ce qui lui arrivait presque tout le temps.

Je lui donnai un coup de fil et j'entendis sa voix geignarde :

- Salut, chef, comment va ? Et les affaires ? T'as fait des coups sans moi ?

- J'ai besoin de quelqu'un ce soir, Sammy. L'affaire d'une heure, peut-être moins.

- D'accord, chef. Tu me connais : toujours prêt.

- Cinq cents ?

- Avec la quincaillerie ? demanda-t-il pour savoir si l'on serait armé.

- Ouais.

- Alors, c'est un sac, chef. Tu connais bien le tarif.

Bien que ce fût déjà arrêté dans ma tête, je fis mine d'hésiter.

- Bon... Je veux bien aller jusque-là, parce que j'ai besoin de toi.

Je lui expliquai alors très précisément ce qu'il devrait faire. C'était un boulot standard, comme Sammy et moi en avions déjà fait quelques-uns, mais avec quelques petits trucs supplémentaires pour blouser la police.

J'attendais devant le Plaza quand les premiers invités commencèrent à quitter le bal, se dirigeant vers leurs voitures avec chauffeur ou demandant au portier de leur appeler un taxi. C'était l'instant délicat et je ne le savais que trop. Si Sammy était ponctuel, il avait dû faucher un taxi une demi-heure auparavant devant un petit restaurant du bas de Manhattan qui est un des endroits où les chauffeurs s'en vont tuer le temps quand ils sont engagés pour la soirée. Et en ce moment même, ce taxi devait être garé de l'autre côté de la 59^e Rue, à l'entrée de Central Park, attendant mon signal. Avec un peu de chance, le signal serait donné avant qu'une bagnole de la police ne repère le taxi volé. Après quoi, tout dépendrait de l'habileté de Sammy à manœuvrer pour se trouver à la bonne place dans la file.

J'espérais que la dame au collier de diamants sortirait de la salle avec un groupe d'autres personnes. S'ils étaient plusieurs à attendre, ce serait plus facile de calculer la place à prendre. Par exemple, si son cavalier et elle se trouvaient être les quatrièmes dans la file d'attente,

Sammy n'aurait pas trop de difficulté à se mettre en quatrième position. Devant le Plaza, les taxis n'ont pas la place pour s'aligner en grand nombre. Ils doivent soit tourner en débouchant de la 59^e Rue, soit traverser depuis le parc. Dans ces conditions, j'étais convaincu qu'un conducteur aussi habile que Sammy saurait se faufiler au bon moment.

Mais si la dame était venue dans une voiture avec chauffeur ? Cela aussi je l'avais prévu et je savais comment opérer. Sammy me prendrait alors dans son taxi et nous leur filerions le train ; mais j'espérais bien les avoir à l'intérieur du taxi, où le monsieur serait moins porté à jouer les héros.

Au bout d'une demi-heure d'attente, je commençai à me sentir nerveux. Le gros des invités étaient partis et les coups de sifflet frénétiques du portier s'espaciaient. Je fumai rageusement une cigarette tout en tripotant le nez en caoutchouc qui était dans ma poche. Plus j'attendais là et plus je courais le risque d'être reconnu par un flic faisant sa ronde.

Enfin je la vis de nouveau, descendant les marches comme une actrice célèbre. Mon regard se riva sur le collier et je faillis en oublier d'alerter Sammy. Il y avait deux couples avant elle, mais qui semblaient être ensemble et monteraient donc dans le même taxi. Regardant par-dessus mon épaule, je levai un bras, comme si je m'étirais. Presque aussitôt, je vis le taxi de Sammy traverser la 59^e Rue et rouler vers l'entrée de l'hôtel.

Il était en troisième position ! La dame au collier allait monter dans le taxi qui le précédait !

- Excusez-moi, dis-je soudain, en me précipitant devant la dame et son cavalier.

- Qu'y a-t-il ? grommela l'homme. C'est notre tour...

Mais je m'étais déjà installé dans le taxi dont je claquai la portière. Comme nous démarrions, je vis le couple se diriger vers le taxi de Sammy.

- Où va-t-on, m'sieu ? s'enquit mon chauffeur.

J'hésitai, attendant de voir quelle direction allait prendre l'autre taxi. Il nous dépassa et tourna dans la 58^e Rue.

- Prenez la 58^e, dis-je alors, et restez derrière ce taxi.

- Vous voulez que je le suive ?

- Ne les perdez pas de vue, quoi.

Je ne pouvais pas sauter dans le taxi de Sammy comme je l'avais prévu à l'origine, mais finalement ça serait peut-être mieux ainsi.

Le taxi qui nous précédait fila le long de rues obscures jusqu'à ce qu'il arrive devant un grand immeuble de Sutton Place. Je fourrai un billet dans la main de mon chauffeur et descendis de voiture. J'avais déjà mis moustache et faux nez.

Comme je l'avais espéré, la dame fut la première à prendre pied sur le trottoir tandis que son compagnon s'attardait à payer Sammy. Mon taxi avait déjà disparu au coin de la place quand je rejoignis la femme et, la poussant de côté, claquai la portière au nez de son cavalier.

- Qu'est-ce donc ? balbutia-t-elle, visiblement terrifiée.

Nous nous faisons face sur le trottoir désert, où la clarté d'un réverbère jouait de façon fascinante sur les diamants de son collier. Lui montrant mon revolver, je lui dis :

- Vous savez ce que je veux. Ôtez-le.

Du bruit sur ma gauche me fit repérer le portier de son immeuble qui venait de franchir la porte d'entrée. Je braquai mon arme dans sa direction :

- Je ne tiens pas à faire du mal à quelqu'un. Alors, bougez pas !

Puis à la dame :

- Allez... Je veux ce collier. Perdez pas de temps !

Elle porta les mains à son cou. Le portier s'était pétrifié sur place, et Sammy était reparti avec le compagnon ou mari. Elle n'avait pas le choix, mais quand nos regards se rencontrèrent, je vis dans le sien quelque chose que je ne sus interpréter.

- Je suppose qu'il serait inutile de vouloir transiger avec vous ? demanda-t-elle posément.

- Absolument inutile. Vous ne devriez pas porter des trucs comme ça si vous ne voulez pas qu'on vous les vole.

Ayant détaché de sa gorge le collier de chien, elle me le tendit. Ce fut alors que, dans la clarté du réverbère qui nous dominait, je vis des

marques sombres sur son cou. Je compris aussitôt que si elle avait couru le risque de porter un tel bijou, c'était uniquement pour cacher ces meurtrissures.

- Merci, madame, dis-je tout en reculant de façon à continuer de les voir tous les deux.

L'espace d'un instant, mon regard rencontra de nouveau celui de ma victime, puis je m'éclipsai.

* * *

Sammy m'attendait déjà à l'appartement.

- Pas eu de problème, chef. J'ai emmené le gars du côté de l'East River, où je l'ai laissé. Puis je me suis débarrassé du taxi dans Central Park. Tu l'as ?

Je jetai le collier sur la table :

- Oui, je l'ai...

- Drôlement bath, dis donc !

- Une chose est étrange... Je crois qu'elle le portait uniquement pour cacher des marques qu'elle avait à la gorge.

- Du moment qu'on l'a, on se fout de savoir pourquoi elle l'avait mis !

- Ouais, acquiesçai-je. Je vais tâcher de le fourguer demain matin.

- Et en ce qui concerne mes mille dollars ?

- T'as pas eu grand-chose à faire...

- Je t'ai débarrassé du mec, non ? T'aurais sûrement pas pu t'en tirer tout seul.

- Peut-être pas, non... dis-je en regardant le bijou. Peux-tu attendre jusqu'à ce que je l'aie fourgué ?

- Non. Si j'attends, ça sera plus de mille dollars.

- Bon, fis-je en soupirant.

Autant s'en débarrasser tout de suite. J'allai dans la chambre chercher l'argent.

- T'as pas laissé d'empreintes dans le taxi ?

- Bien sûr que non !

Il prit l'argent, qu'il compta soigneusement. Dans ce genre d'affaires, la confiance, ça n'existe pas.

- Je te téléphonerai, dis-je quand il s'en alla.

- D'accord, chef.

Je verrouillai la porte derrière lui et revins m'asseoir pour examiner mon butin. Les diamants étincelaient sous la clarté de la lampe et, tout en les détaillant, je revoyais les marques sur le cou de celle qui le portait. Des marques faites sans aucun doute par quelqu'un cherchant à l'étrangler.

Avait-elle été attaquée dans la rue ? Violée ? Ou simplement agressée par l'homme qui l'accompagnait ? Était-ce son mari ou un amant ? Il fallait que je sache à quoi m'en tenir.

Si elle avait couru le risque de porter ce collier pour aller au bal, c'était parce qu'elle n'avait rien d'autre qui pût-masquer ces meurtrissures. Bien évidemment, elle ne voulait pas qu'on les voit et que ça suscite des commentaires. Cela signifiait-il que son compagnon n'était pas au courant ? Les marques avaient-elles été faites, dans un moment de colère, par un amant qu'elle avait en secret ?

De la main, je repoussai le collier sur la table. Bon sang ! Je me comportais beaucoup plus comme un flic que comme un voleur !

Le lendemain, dès midi, je m'empressai d'acheter le Post et j'y trouvai un article intitulé *Une femme du monde agressée par un voleur de bijoux*. Là, sur deux colonnes, s'étalait une photo de Mme Arnold Madison montrant les meurtrissures de sa gorge et déclarant que je les lui avais faites en volant le collier !

D'un geste écoeuré, je jetai le journal par terre. Bon sang, le portier était témoin ! Il savait bien que ça n'était pas vrai !

Bien sûr, elle avait dû lui graisser la patte pour qu'il mente. Et maintenant, elle pouvait se montrer en public, car les meurtrissures avaient désormais une explication et cette explication, c'était moi !

Je n'appréciai pas du tout la chose.

Je lus le reste de l'article. L'homme qui l'accompagnait était son mari,

un agent de change très connu, mais ça ne répondait pas aux questions que je me posais.

Je relus deux fois l'article, contemplant longuement le visage de la jeune femme et les marques sur sa gorge.

Je décidai alors qu'il me fallait la revoir.

* * *

- Madame Arnold Madison ?

À l'autre bout du fil, la voix parut hésiter :

- Oui ?

- Je viens de lire dans les journaux le récit de votre agression. C'est terrible !

- Qui est à l'appareil ?

- Peu importe, dis-je. Je suis simplement quelqu'un susceptible de vous faire récupérer votre collier.

- Dans ce cas, prenez contact avec la police ou la compagnie d'assurances.

- Madame Madison...

- Qui êtes-vous ? s'enquit-elle de nouveau.

- Et concernant ces marques sur votre gorge ?

Elle eut une sorte d'exclamation étouffée et je compris qu'elle avait reconnu ma voix.

- Vous êtes l'homme qui m'a volée !

- Mais pas l'homme qui a tenté de vous étrangler.

- Que voulez-vous ?

Sa voix évoquait le sifflement d'un serpent sur la défensive.

Ce que je voulais ?

- Vous voir afin de vous parler du collier. Et peut-être négocier sa restitution.

- Pour combien ?
- Mon prix sera raisonnable. Nous en discuterons.
- Bon, soit, fit-elle après un moment. Vous pouvez venir ici.
- Non, merci. Je n'aime pas la police.
- Où alors ? Je n'aime pas les voleurs.
- Êtes-vous au courant de l'exposition florale à Bryant Park ? Elle se tient durant toute la semaine sous une immense tente.

Je voulais la rencontrer dans un endroit où il y aurait beaucoup de monde.

- J'y serai. À quelle heure ?
- Quatre heures, ça vous va ?

Je ne voulais pas qu'elle ait le loisir de réfléchir et d'appeler la police.

- D'accord.

Je raccrochai et quittai vivement la cabine téléphonique. Je savais qu'on n'avait pas eu le temps suffisant pour repérer l'origine de l'appel, mais je préférais ne pas en courir inutilement le risque.

Il était quatre heures moins dix quand j'arrivai à la grande tente rayée qui se dressait au centre de Bryant Park. Je regardai attentivement autour de moi, pour voir s'il ne se trouvait pas dans les parages quelque flic en civil que je connaîtrais. Tout me parut normal et, à quatre heures précises, je la vis descendre d'un taxi à l'entrée, 42^e Rue, puis se hâter de gravir les marches donnant accès au parc. Elle était seule.

Sans mon faux nez et ma moustache, je ne pensais pas qu'elle puisse me reconnaître d'emblée. Dans la foule, je passai plusieurs fois à proximité d'elle pour m'assurer qu'elle n'était pas surveillée ; finalement, alors qu'elle s'arrêtait pour admirer des orchidées, je m'approchai d'elle :

- Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ? lui demandai-je posément.

Elle se retourna en souriant :

- Je crois bien que si. Mais sans votre moustache, je ne vous avais pas

reconnu !

- Cette exposition vous plaît ?

- Je n'ai jamais été très portée sur le jardinage. Elle avait un sweater à col roulé qui dissimulait parfaitement les meurtrissures.

- Je suis navré pour hier soir.

Maintenant que je la voyais, j'étais convaincu d'avoir bien fait de venir. Elle constituait un mystère qu'il me fallait élucider, ne fût-ce que pour satisfaire ma curiosité.

- Et pourquoi donc ? J'imagine que c'est votre métier.

Pour la première fois, elle me détailla ouvertement et dit :

- Mais vous êtes mieux comme ça qu'avec votre faux nez.

- Vous n'avez pas prévenu la police ?

- Non, j'ai estimé ne pas courir grand risque ici. Nous sortîmes de la tente et trouvâmes bientôt un banc sur lequel nous nous assîmes.

- Bon, à présent, parlons de mon collier ?

- Seriez-vous disposée à payer pour le récupérer ?

- La compagnie d'assurances...

- Je ne traite pas avec les compagnies d'assurances. Vous pourrez avoir tout à la fois votre collier et le montant de l'assurance.

- Ce serait contraire à la loi.

Je haussai les épaules :

- Vous n'auriez pas dû mettre ce collier hier soir. Une femme aussi belle que vous n'a pas besoin de diamants.

- Merci pour le compliment. Je croyais que les gentlemen-cambrioleurs n'existaient que dans les romans.

- Je ne suis peut-être pas un gentleman-cambrioleur, mais je ne tente pas d'étrangler mes victimes. Pourquoi avez-vous raconté ça à la police ?

À son tour, elle eut un haussement d'épaules :

- Voyant les meurtrissures, ils ont aussitôt sauté à la conclusion, et dès lors il eût été trop compliqué de leur expliquer la vérité.

- Laquelle vérité est que votre mari a voulu vous étrangler.

Elle sursauta, leva les yeux, paraissant presque effrayée :

- Pourquoi dites-vous ça ?

- Je n'en étais pas sûr jusqu'à ce que j'apprenne que l'homme se trouvant avec vous était votre mari. Quelqu'un essaye de vous étrangler et vous ne parlez de rien à la police. Vous portez un collier pour dissimuler les meurtrissures. Les dissimuler à votre mari ou simplement aux autres personnes se trouvant au bal ? J'ai réfléchi que vous ne pouviez porter le collier chez vous à longueur de journée. Si vous aviez voulu cacher la chose à votre mari, vous auriez eu recours au maquillage plutôt qu'au collier. Et si votre mari était au courant, c'était probablement parce qu'il était responsable de ces ecchymoses.

- Vous êtes très futé.

- Je ne suis pas tombé de la dernière pluie.

Son regard chercha le mien :

- Parlons affaires. Combien voulez-vous pour le collier ?

- En ces temps d'inflation, il doit probablement valoir quelque deux cent cinquante mille dollars.

- Il est assuré pour la moitié de cette somme. Et un receleur vous en donnerait le quart, n'est-ce pas ?

- Je vois que vous êtes très au courant des affaires.

- Mon mari et moi sommes prêts à payer cinquante mille dollars pour le ravoir.

Elle était disposée à traiter et cela me surprenait. En venant, je m'attendais plus ou moins à quelque piège ou à des tergiversations. Au lieu de quoi, elle me faisait d'emblée une offre.

- Soixante-quinze mille, dis-je pour ne pas marquer trop d'empressement.

Elle secoua la tête :

- Cinquante ou rien.

- Vous toucherez quand même le montant de l'assurance ?

- Ça, c'est notre affaire. Oui ou non ?

Je laissai mon regard dériver du côté de la tente de l'exposition, cherchant à bien tout prendre en considération. Jusqu'à présent, je n'avais déboursé que les mille dollars donnés à Sammy. Un profit de quarante-neuf mille dollars n'était pas à dédaigner, surtout s'il m'évitait le risque d'avoir à traiter moi-même avec un fourgue.

- Bon, d'accord, dis-je.

Son visage se détendit et je me demandai pourquoi elle était si désireuse que la tractation se fasse.

- Très bien. Pouvons-nous arranger ça aujourd'hui... ce soir ?

- Je le suppose, oui.

Maintenant que j'avais accepté, je souhaitais en finir au plus vite.

- Où cela ?

- Chez moi, dit-elle.

Je secouai la tête :

- Je risquerais trop d'y trouver la police.

- Vous n'avez toujours pas confiance en moi ?

- Et vous, avez-vous confiance en moi ? rétorquai-je.

- Bon, fit-elle en soupirant. Nous irons où vous voudrez... Mais ce genre de chose ne peut guère se faire en public.

Là, je ne pouvais que lui donner raison. J'envisageai un instant de demander à Sammy de voler un autre taxi, mais j'y renonçai. Sammy devenait gourmand, et ça me coûterait de l'argent.

- À la Gare centrale, en bas, suggérai-je. Maintenant, c'est fermé le soir, mais on peut quand même y accéder assez facilement.

- Parfait. À neuf heures ?

- À neuf heures.

Je la laissai sur le banc et m'éloignai rapidement. Je n'eus pas le sentiment d'être suivi mais ne voulant pas courir de risque, j'entrai à

la Bibliothèque par la porte de la 42^e Rue, pris l'ascenseur, ressortis par la porte de la 5^e Avenue. Puis j'attrapai un bus et retournai chez moi pour attendre.

Comme neuf heures approchaient, je me sentais de plus en plus troublé. Je devais descendre au niveau inférieur de la Gare centrale avec le collier de diamants pour l'échanger contre cinquante mille dollars en espèces.

Où Mme Madison et son mari allaient-ils se procurer une telle somme en billets dans un si court délai ? J'étais tombé d'accord avec elle alors que les banques avaient déjà fermé pour la journée. Et il me paraissait douteux que des gens, même aussi riches que les Madison, eussent couramment chez eux une aussi grosse somme.

Donc, il devait y avoir un piège.

Mais alors pourquoi le piège n'avait-il pas été tendu cet après-midi à Bryant Park ? La réponse me parut évidente : parce que, cet après-midi, je n'aurais pas eu le collier sur moi. Ce soir, il en irait différemment et la police serait aux aguets... Mais peut-être avais-je encore un ou deux tours dans mon sac à malices.

J'arrivai de bonne heure à la gare, avec le collier dans un sac contenant des croissants que j'avais achetés en chemin. Ayant déniché un casier libre de consigne automatique sur la rampe menant au niveau inférieur de la gare, j'y laissai le petit paquet. Je mis la clef du casier dans une enveloppe que je collai sous le couvercle d'une corbeille à papiers, où je pensais qu'elle serait plus en sûreté que dans ma poche.

Quand je descendis pour rejoindre Mme Madison et son mari, je trouvai le niveau inférieur complètement désert. Tout en sachant que des employés de la gare y faisaient des rondes, j'estimai que nous pourrions compter sur quelques minutes de tranquillité.

Les Madison arrivèrent très ponctuellement à neuf heures, elle les mains enfoncées dans les poches d'un manteau noir, lui balançant les bras et affichant un air désinvolte. Je n'avais guère fait que l'entrevoir devant le Plaza, mais cela suffisait pour que j'eusse l'assurance qu'il s'agissait bien du même homme : Arnold Madison en personne.

- Bon, fit-il lorsqu'ils atteignirent l'endroit où je me tenais adossé aux guichets fermés. Si j'ai bien compris, vous êtes responsable de l'agression commise cette nuit ?

- Disons simplement que je suis en mesure de conclure un arrangement.

- Avez-vous le collier ?

C'était un homme de haute taille, avec des yeux gris au regard dur, qui me fut immédiatement antipathique. En voyant ses doigts, longs et effilés, je n'eus aucune peine à les imaginer laissant ces marques sur la gorge de sa femme.

- Oui. Voyons un peu l'argent.

Si la police devait survenir, à ce moment, je n'avais rien sur moi qui pût m'incriminer.

Il n'y eut aucune apparition de la police et Madison dit simplement à sa femme :

- Montrez-lui l'argent.

- Volontiers.

Elle sortit la main droite de sa poche et je n'eus d'abord conscience que du gant, puis je vis l'arme, un petit automatique de quatre sous qui disparaissait presque entièrement dans sa main.

- Désolée, me dit-elle en levant le pistolet.

Et elle tira dans la nuque de son mari.

Cela fut si rapide que je n'eus pas le loisir de faire un geste ou de crier un avertissement. Quand Arnold Madison s'effondra mort à mes pieds, elle jeta l'arme par terre et se mit à hurler. Je mesurai alors toute la mortelle adresse de son plan. Sa rencontre avec moi et le rendez-vous de ce soir avaient été mis à profit par elle pour se débarrasser de l'homme qui avait essayé de la tuer. Pour une raison quelconque - argent ? situation ? - le divorce devait être hors de question. À présent, elle l'avait tué en fournissant à la police le parfait bouc émissaire.

C'était *moi* ! Voilà pourquoi elle m'avait dit être désolée avant d'appuyer sur la détente. La détonation et ses cris allaient faire rappliquer les flics en quatrième vitesse. Ils me trouveraient avec le pistolet à mes pieds et le collier dans ma poche. Un agent de change bien connu tué alors qu'il traitait avec un voleur de bijoux. Ce serait la parole de la veuve contre la mienne.

Seulement le collier n'était pas dans ma poche, et c'est ce qui allait me sauver.

Un employé de la gare arrivait en courant, suivi d'un policier en uniforme. Quand ils la rejoignirent, elle continuait de hurler au-dessus du corps de l'homme qu'elle venait de tuer.

- Cet homme... cria-t-elle en pointant le doigt vers moi. Il a tué...

- J'ai tout vu, dis-je aux arrivants. Ayant entendu un bruit de violente dispute, je suis descendu voir ce qui se passait, juste comme elle lui tirait dessus.

- Il ment ! clama-t-elle en faisant mine de se jeter sur moi. Il m'a volé mon collier ! Il l'a dans sa poche !

Le policier me regarda d'un air hésitant. D'autres accouraient, attirés par le bruit.

- Je n'ai rien dans mes poches que mes preuves d'identité, déclarai-je posément. Mais je vous suggère de prendre le gant droit de cette dame pour y faire rechercher des particules de poudre.

- Ne le croyez pas ! hurla-t-elle.

- Vous parliez de *preuves* d'identité, monsieur ? fit le policier.

J'ouvris mon portefeuille afin de lui faire voir ma carte d'identité et ma plaque :

- Détective de 1ère classe Charles Barnes, appartenant au commissariat 91. Vous pouvez leur téléphoner pour vérifier si ça vous chante.

La mignonne en resta bouche bée.

Il arrive que d'être tout à la fois voleur et flic vous crée des problèmes, mais ça peut aussi se révéler bougrement utile.

PREUVES EN POCHE

(Pocket Evidence)

par HAROLD Q. MASUR

Il existe une mise en garde cynique qui déclare : si vous êtes incapable de supporter la prison, ne commettez pas de crime.

Le juge Edward Marcus Bolt refusa de tenir compte de ce conseil. Il avait commis un crime et, lorsqu'il fut démasqué, la perspective d'aller purger sa peine dans un pénitencier fédéral lui fit complètement perdre l'esprit. Chassé de la magistrature, radié du barreau, déshonoré, renié par ses collègues, privé de sa somptueuse jeune épouse, tout cela était plus qu'il ne pouvait endurer. Il plaça donc le canon d'un pistolet contre sa tempe et pressa la détente.

Cela mit un terme à ses difficultés, mais en créa de nouvelles pour sa veuve, Laura Bolt. Grande et blonde, avec d'innocents yeux bleus et des dents parfaitement appropriées à sa carrière de mannequin de mode, elle avait quitté son métier pour épouser le juge, mais elle l'avait repris après la mort de celui-ci.

Elle était maintenant assise près de mon bureau, pâle, tremblante et pleine d'appréhension.

- L'homme veut récupérer son argent, me dit-elle.
- Quel argent ?
- Celui qu'il prétend avoir versé à mon mari.
- Le pot-de-vin de cinquante mille dollars ?
- Je le suppose. Il m'a téléphoné pour me dire qu'il avait versé cette somme à Edward dans le but d'obtenir certains services qui ne lui avaient finalement pas été rendus.

Elle me considéra d'un air suppliant et désespéré, avant de poursuivre :

- Je suis venue vers vous, monsieur Jordan, parce que vous étiez l'homme de loi d'Edward et que vous avez fait preuve de beaucoup de compréhension après son... euh... accident.

Je ne relevai pas l'euphémisme. À la vérité, j'avais été l'homme de loi du juge Bolt pendant une durée de quelque trente minutes. Au moment où il m'avait choisi, il dirigeait le procès d'Ira Madden, président de l'Amalgamated Mechanics.

Madden était accusé par le gouvernement d'avoir détourné un million de dollars au détriment du Trésor ; et, bien que l'accusation n'eût pas réussi à prouver les faits, on le soupçonnait d'avoir planqué l'argent dans une banque suisse.

Tout en poursuivant l'affaire, le ministère de la Justice avait ouvert une enquête sur certaines rumeurs concernant un des satellites de Madden - un dénommé Floyd Oster - qui aurait versé au juge une somme de cinquante mille dollars. Cette somme avait été retrouvée, intacte, fixée sous un des pare-chocs de la voiture de Son Honneur, et les numéros des billets avaient permis d'établir qu'ils avaient récemment fait l'objet d'un retrait des comptes de Madden. Pris de panique, le juge m'avait lancé un SOS me demandant de venir le voir à son domicile. Mais il devait déjà être sur le point de flancher, car il s'était donné la mort avant mon arrivée.

Le jugement était donc entaché de vice de procédure, et le gouvernement s'apprêtait maintenant à reprendre l'affaire contre Ira Madden. Floyd Oster était lui aussi accusé de corruption, et il y avait eu diverses autres complications que j'étais parvenu à régler au nom de la veuve. Mais, selon toute apparence, celle-ci avait encore besoin de mon aide.

- Expliquez-moi en détail ce qui s'est passé, madame Bolt.

La jeune femme avala nerveusement sa salive et respira profondément.

- J'ai reçu ce coup de téléphone hier en fin de soirée. C'était une voix d'homme qui me disait : « Écoutez-moi bien, ma petite dame, car je ne vais pas répéter les choses plusieurs fois. Nous avons remis au juge cinquante billets de mille dollars chacun. Il avait promis de nous rendre un certain service, mais il n'a rien fait. Ensuite, il s'est dessoudé avant de pouvoir s'acquitter. Nous tenons à récupérer notre fric. Vous pigez, oui ? Cinquante mille. Débrouillez-vous pour avoir cette somme après-demain : nous reprendrons contact. Et tâchez de ne pas mettre la flicaille dans le coup, sinon nous vous ferons regretter d'être née. »

- Du vent, dis-je. De vaines menaces.

- Oh non !

Elle avait presque crié ces mots en se penchant en avant pour agripper les bords de mon bureau.

- Il vient de m'arriver une chose terrible, tout à l'heure, en venant chez vous. Je sortais de mon appartement, et je descendais du trottoir pour traverser la rue lorsqu'une voiture a démarré brusquement et s'est élancée droit sur moi. Je me suis dit : « Cette fois, ça y est ! » Voyez-vous, ils savent que je vous ai téléphoné, et ils veulent me faire payer ça. J'étais littéralement paralysée, incapable de faire un mouvement. Et puis, au dernier moment, la voiture a fait une embardée et a filé en vrombissant.

À ce souvenir, la jeune femme était devenue d'une pâleur mortelle.

- Avez-vous pu identifier le conducteur ?

- Bien sûr que non : il roulait tellement vite...

Je tirai d'un classeur une coupure de journal que je lui présentai.

- Regardez cette photo. Cet homme ressemble-t-il à celui que vous avez vu ?

Elle l'examina, les sourcils froncés.

- Je... je ne peux pas en être sûre. Est-ce là ce Floyd Oster ?

- Lui-même. Et, d'après ce que je sais de cette fripouille, c'est notre suspect le plus logique.

- Ne sait-il pas que cet argent n'est pas en ma possession, que la police le détient comme preuve ?

- Il s'en moque éperdument. Il sait que vous avez l'assurance contractée par le juge.

Elle était au bord des larmes.

- Mais ils ne peuvent prétendre à cet argent. C'est ma seule sécurité.

Elle paraissait ne pas se rendre compte des atouts qu'elle avait en sa possession. Avec l'éblouissante silhouette qu'elle arborait, elle avait encore pour fort longtemps toute la sécurité nécessaire.

- Détendez-vous, madame Bolt, dis-je. Toute l'affaire est désormais entre mes mains.

Elle parvint à me gratifier d'un faible sourire.

- Désirez-vous que je vous verse une provision ? me demanda-t-elle.

C'est une chose que je ne refuse jamais. Elle paraissait pressée de signer son chèque, comme si ce transfert d'argent était en soi une garantie de succès. Dès qu'elle eut pris congé, je me mis à réfléchir à son affaire.

Floyd Oster, sous le coup d'une inculpation, était en liberté provisoire. Son défenseur, Edward Colson, était l'avocat-conseil de l'Amalgamated Mechanics. Normalement, un individu comme Oster n'aurait jamais pu s'offrir les services d'un défenseur aussi coûteux. Je pouvais donc conclure, sans risque de me tromper, que la Société, sous la pression d'Ida Madden, réglait les honoraires de Colson.

Le hasard avait voulu que les bureaux de Colson fussent installés ici même, au Rockefeller Center, trois étages au-dessus du mien. Je formai son numéro. On me répondit qu'il assistait à l'audience d'un jugement arbitral et ne serait pas libre avant le lendemain. Je me dis alors que je pouvais parfaitement me permettre de passer par-dessus Colson pour atteindre Oster. Ce dernier avait sans nul doute la consigne de garder bouche cousue ; mais, de toute manière, un dialogue avec lui ne m'intéressait pas. Je souhaitais seulement le voir m'écouter. Sans illusion, d'ailleurs.

* * *

Un immeuble cossu, qui ne se distinguait guère de ses voisins de l'ouest de Manhattan. Lorsque j'actionnai la sonnette, le locataire me demanda prudemment de me faire connaître. Après quoi, il entrouvrit la porte, retenue toujours par une chaîne. Floyd Oster, bras droit d'Ira Madden, était une petite brute caustique au visage de carpe, qui arborait un sourire âpre et glacial. Il était visible qu'il se souvenait sans plaisir de notre dernière rencontre.

- Puis-je entrer, Floyd ? demandai-je.

- Non.

- J'ai quelque chose à vous dire.

- Allez le dire à mon avocat.

- Si Ed Colson savait ce que vous mijotez, il se désisterait, et vous seriez obligé de prendre un autre défenseur.

- Ed Colson travaille pour la Société, et il fait ce qu'on lui dit de faire.

- En êtes-vous certain ?

- Accouchez et puis foutez-moi le camp.

- Vous n'apprendrez jamais rien, n'est-ce pas, Floyd ? Vous êtes actuellement sous le coup d'une inculpation de corruption, mais ça ne vous suffit pas. Vous cherchez à vous attirer d'autres ennuis en ajoutant à votre palmarès une tentative d'extorsion de fonds. Eh bien, je vous conseille de ficher la paix à Laura Bolt. Un seul autre coup de téléphone, une seule autre tentative d'intimidation comme cette embardée de voiture ce matin, et je vous affirme que je dévoile le pot aux roses.

- Là, vous parlez hébreu.

- La donne est mauvaise, Floyd. Passez la main. Vous savez exactement ce que je veux dire. Et je ne crois pas que vous agissiez sur les indications d'Ira Madden. Avec tout ce qu'il a mis à gauche, cinquante mille dollars ne seraient pour lui que de la gnognotte. Il s'agit donc bien là d'une petite opération qui vous est strictement personnelle. Eh bien, je vous conseille d'abandonner. Laissez cette jeune femme en paix. Parce que s'il lui arrive la moindre chose, l'édifice va s'écrouler, promis.

Il eut soudain l'air ennuyé. Il me lança une insulte et me claqua la porte au nez.

* * *

Peut-être avait-il un impérieux besoin d'argent ; peut-être son bon sens était-il étouffé par la cupidité. Quoi qu'il en soit, la veuve du juge était de nouveau suspendue à mon téléphone dès le lendemain en fin de matinée. Et, cette fois, elle était particulièrement agitée, toute prête, semblait-il, à céder à la panique. Elle avait reçu un autre appel. Les banques étant fermées durant le week-end, vendredi était donc sa dernière chance. La voix lui avait également demandé si elle aimerait assister à mon enterrement, qui aurait lieu peu de temps avant le sien ; et on lui rappelait l'automobile qui avait bien failli l'envoyer voler dans les airs comme une poupée de chiffon.

Je m'efforçai de la calmer et, mettant un terme à la communication, je me dirigeai vers l'ascenseur, qui me déposa trois étages plus haut, devant les bureaux d'Edward Colson. La secrétaire commença par m'annoncer que son patron allait partir déjeuner dans quelques minutes et que, sans rendez-vous...

- Dites-lui seulement que Scott Jordan désirerait lui parler.

L'air indécis, elle prit néanmoins le téléphone. Dix secondes ne s'étaient pas écoulées que Colson faisait son apparition. C'était un homme de haute taille, à l'air bourru et à l'abondante chevelure brune, qui marchait d'un pas traînant et que l'on voyait rarement sans sa pipe. C'était, dans les salles d'audience, un orateur de la vieille école, flamboyant et coriace, intelligent et perspicace.

- Mon cher confrère, commença-t-il de sa voix tonnante en me tendant les deux mains, vous m'avez promis un jour de m'inviter à déjeuner, mais il doit bien y avoir au moins un an ! Entrez.

Il me prit par le coude et me poussa dans son bureau personnel.

Il se trouvait en compagnie d'une personne du genre vieille fille, âgée d'une trentaine d'années, maigre et plate, avec des cheveux ternes et de bons yeux d'épagneul dont le regard paraissait trahir une admiration sans bornes pour Colson.

Il nous présenta.

- Lily Madden, ma fiancée.

- La fille d'Ira Madden ? demandai-je.

- C'est bien ça, répondit la jeune fille. Vous connaissez mon père ?

- Pas personnellement.

- Lily et moi nous sommes fiancés la semaine dernière, m'expliqua Colson.

La jeune fille leva une main, mettant fièrement en évidence une pierre d'un blanc bleuté qui devait bien peser cinq carats et qui étincela à la lumière de midi. Ce présent n'avait pas dû constituer une trop grosse charge financière pour Colson, me dis-je, étant donné les provisions annuelles que devait lui verser l'Amalgamated Mechanics. Malgré cela, Lily Madden était si visiblement amoureuse qu'elle se serait probablement contentée d'un zircon acheté dans un magasin à prix unique.

Il m'était parfois arrivé de rencontrer Colson en compagnie de filles ravissantes, car il était assez connaisseur en la matière. Dans ces conditions, pourquoi avoir fixé son choix sur un laideron comme Lily Madden ? Sans doute par prévoyance. Il aimait la belle vie et, en tant que gendre d'Ira Madden, sa position d'avocat-conseil de la Société se

trouverait encore renforcée.

- Un petit whisky ? me demanda-t-il.

- Non, merci. Me serait-il possible de vous parler quelques instants en particulier ?

- Nous avons réservé une table pour le déjeuner, et je n'ai pas beaucoup de temps à vous accorder.

- Je pense qu'une dizaine de minutes suffiront.

- Lily, si tu voulais bien m'excuser un instant... Il y a des magazines dans le salon d'attente.

La jeune fille adressa un sourire à son fiancé et quitta la pièce.

- Une fille épatante, commenta Colson.

- Après toutes ces années de célibat, vous vous apprêtez donc à sauter le pas ?

- Il est grand temps, car je ne rajeunis pas.

Il s'installa derrière son bureau et croisa les mains.

- Et maintenant, si vous me disiez ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

- Un de vos clients : Floyd Oster.

Il grimaça un sourire.

- Que voulez-vous, il me faut accepter les mauvais en même temps que les bons. Avocat-conseil de la Société, je suis tenu de défendre Oster au même titre que n'importe qui d'autre.

- Je le conçois. Mais vous ne travaillez pas pour rien, et j'imagine que vous allez l'étriller sans pitié ?

- Que voulez-vous dire ?

- Oster se démène en ce moment comme un beau diable dans le but de ramasser un gros tas d'oseille.

- Impossible. Sa défense ne lui coûte rien : c'est l'Amalgamated Mechanics qui règle la facture.

- Il faut donc croire qu'il est engagé dans une petite entreprise

personnelle tout ce qu'il y a de plus illégal. À moins qu'il n'agisse pour le compte de votre futur beau-père.

Le sourire de Colson disparut.

- Où voulez-vous en venir, Jordan ?

Je lui débitai mon histoire dans tous ses détails.

- Vous êtes son avocat, ajoutai-je, et sans doute êtes-vous au courant de ce qui se passe dans les coulisses. Ces cinquante mille dollars qu'il a versés au juge Bolt...

- Rectification : il manque un adverbe. *Prétendument* versés.

- Doutez-vous de sa culpabilité ?

- Il jouit d'une présomption d'innocence.

- Expression fort éloquente, Colson. Mais considération purement technique en ce qui concerne Oster. Si le juge Bolt était encore en vie et apte à témoigner, on n'aurait pas la moindre difficulté à coller votre client en taule pour au moins deux ans.

- Peut-être. Et peut-être pas.

- Il n'en est pas moins vrai que quelqu'un a versé à Son Honneur cinquante billets de mille dollars, tandis que l'on jugeait Ira Madden pour détournement de fonds. Il ne s'agissait tout de même pas d'une donation charitable. Et qui donc avait besoin d'être dans les bonnes grâces du juge ? Qui avait besoin d'un traitement de faveur, d'une accusation présentée au jury sous un certain jour ? Et maintenant, Oster essaie de récupérer le fric.

- Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il s'agit de lui ?

- Oh ! Ça va, Colson. Tout le désigne. Vous savez parfaitement que le procureur ne rêve que de l'épingler. Et il est fort probable que cette affaire n'arrangera pas la situation de Madden quand il se retrouvera devant le tribunal.

Colson hocha la tête.

- Je ne peux pas croire qu'Oster soit aussi stupide.

- S'il avait dans son crâne autre chose que du vent, il ne se serait pas fourré dans cette mélasse.

- Croyez-vous qu'il m'écouterà ?
- Vous êtes son avocat, non ?
- Quel moyen de pression puis-je avoir sur lui ?
- Il connaît la valeur de vos services. Vous pouvez le menacer de le laisser choir.
- C'est précisément ce que je ne peux pas faire. Mais je vais tout de même aller lui parler. Ces gens de la Société me demandent parfois conseil, seulement ils n'en tiennent pas toujours compte.
- Peut-être cette affaire leur a-t-elle servi de leçon. En tout cas, Madden et Oster sont tous deux passibles de poursuites.
- Madden espère s'en tirer avec un acquittement.
- Par quel moyen ? En achetant les juges ?
- Cet épisode était effectivement une sottise monumentale, et je n'y ai été pour rien.
- Ils continuent néanmoins à charrier en accumulant les chefs d'accusation. Au prochain coup, vous allez avoir au banc des magistrats un juge rempli de circonspection, car il semble que vos clients soient résolus à battre le record des acquittements.

Colson se leva et s'avança vers la fenêtre, sans cesser pour autant de me regarder.

- C'est bon, reprit-il. Je vais avoir une explication avec Oster pour mettre les choses au point. Je vous promets solennellement que si...

Le téléphone se mit à sonner. Colson retourna à son bureau et souleva l'appareil.

- Qui ? Qui ? Oui, passez-le-moi.

Il écouta pendant quelques instants, et je vis ses traits se contracter.

- Oh ! Non, soupira-t-il. Quand est-ce arrivé ?

- Oui, naturellement, je viens tout de suite.

Il raccrocha, les dents serrées, et leva les yeux vers moi.

- Ira Madden est mort, annonça-t-il.

J'émis un petit sifflement.

- Comment cela est-il arrivé ?

- Accident de voiture. Il a perdu le contrôle de son véhicule, et il est allé s'écraser contre un mur de béton.

- Il était seul ?

- Non, Floyd Oster se trouvait près de lui.

- Et il a été blessé ?

- Un poignet fracturé. Il semble qu'il ait mis sa main devant son visage pour tenter d'éviter le contact avec le pare-brise. Comment diable vais-je annoncer la nouvelle à Lily ? Elle adorait ce vieux tyran.

Je me rendais compte qu'ils avaient besoin de se retrouver entre eux. Au moment où je quittai la pièce, Colson était encore debout près de la porte, les sourcils froncés, l'air abattu. Je me doutais de ce qui le tracassait. À l'intérieur d'une société, il existe toujours des fractions dissidentes qui s'efforcent de se hisser au sommet. Une nouvelle équipe pourrait parfaitement balayer tous les hommes de confiance de Madden, y compris l'avocat-conseil Edward Colson.

Madden eut droit à des adieux splendides : un luxueux cercueil de bronze, un cortège de deux kilomètres de long et une avalanche de fleurs qui auraient mieux convenu pour un mariage. J'assistai à la cérémonie funèbre par pure curiosité, mais je n'en retirai aucune satisfaction. Les obsèques constituent à mon sens un rite païen auquel ne prennent plaisir que les politiciens et les ennemis du défunt ; parfois aussi les héritiers.

Lily Madden, seule parente, conduisait le deuil, les épaules voûtées, le visage dissimulé derrière un voile noir, s'efforçant de conserver l'équilibre, appuyée sur le bras robuste d'Edward Colson. Floyd, son visage de carpe impassible, avait le bras gauche plâtré et en écharpe, ce qui lui avait évité la corvée de tenir un des cordons du poêle.

D'une voix onctueuse, le ministre du culte qui présidait aux cérémonies crut bon d'insister sur les solides qualités et les talents variés d'Ira Madden, litanie qui aurait rempli le défunt d'étonnement s'il avait pu l'entendre.

Les assistants quittèrent les abords de la tombe juste avant la mise en terre. Je regardai Edward Colson mettre Lily dans une grande limousine, puis se retirer pour avoir un bref colloque avec Floyd Oster,

lequel l'écoutait en ricanant. Finalement, Colson leva les bras au ciel d'un air découragé, et il tourna les talons pour aller rejoindre sa fiancée. Oster grimpa dans la voiture suivante.

* * *

J'appelai Laura Bolt dès mon retour chez moi. On me répondit qu'elle était absente pour le week-end. Pourquoi pas ? me dis-je. Manhattan n'est pas d'une folle gaieté durant les étés caniculaires, et je n'aurais pas dédaigné de jouir moi-même d'un peu de repos. Deux jours de pêche près d'un paisible lac de montagne me parut être une bonne idée. Je rassemblai donc les objets de première nécessité et demandai au garage que l'on me préparât ma voiture.

Au moment où je prenais la direction de l'autoroute Henry Hudson [2], je décidai d'avoir un autre entretien avec Floyd Oster, dont le domicile se trouvait précisément sur mon chemin. Je m'arrêtai devant l'immeuble et sonnai. N'obtenant pas de réponse immédiate, je laissai le doigt sur le bouton pendant un certain temps, puis abandonnai. Au moment où je repartais, j'aperçus mon homme qui arrivait sans se presser dans ma direction, un pack de bière à la main. Je lui barrai le passage à l'entrée de l'immeuble. Il me décocha un regard glacial et hostile.

- Écartez-vous, Jordan, dit-il. Ôtez-vous de mon chemin.

- Floyd, vous n'écoutez rien ni personne, répondis-je. Ni moi ni votre avocat. Vous êtes stupide, entêté et cupide. Les mots ne pouvant pénétrer votre crâne obtus, je vais devoir essayer autre chose.

- Ah oui ? ricana-t-il. Et quoi donc ?

- Vous faire coller derrière les barreaux. Mon objectif personnel, Floyd, c'est de vous abattre. Ira Madden n'est plus là pour vous faire bénéficier de sa protection. La Société va être reprise par d'autres gars, et Colson, lui aussi, vous laissera tomber. Vous êtes donc seul, Floyd, et si...

Je m'arrêtai, prévenu par un éclair soudain qui venait de passer dans ses yeux, suivi d'un léger mouvement de tout son corps. À l'instant où il projetait sa lourde chaussure vers moi, je pivotai, lui agrippai la cheville et lui tordis la jambe à quatre-vingt-dix degrés. Je le soulevai ainsi, puis le lâchai brusquement. Il s'écrasa au sol, son bras plâtre coincé sous lui, en poussant une sorte de hennissement semblable à celui d'un cheval dans une écurie en flammes.

Je me penchai, l'air contrit, pour lui tendre la main ; mais il s'écarta en proférant une kyrielle de jurons. Il possédait un vocabulaire à faire rougir un charretier.

- Laissez donc ce pauvre blessé tranquille ! lança soudain derrière moi une voix cinglante et haut perchée.

Je me retournai pour voir une petite vieille aux cheveux blancs, au visage dur et ridé, mal attifée et brandissant son parapluie d'un air menaçant.

- N'avez-vous pas honte, reprit-elle, un grand bonhomme comme vous, d'attaquer ce pauvre M. Oster, blessé et sans défense ?

Elle pinçait les lèvres au point de les rendre invisibles, et me menaçait toujours de son parapluie.

- Éloignez-vous de lui et filez ! Si vous ne partez pas à l'instant, je vous arrête pour voies de fait.

Je réprimai un sourire. Cette minuscule bonne femme ne pesait pas quarante kilos, mais je ne doutai pas un seul instant qu'elle ne fût prête à me saisir par le bras et à me conduire sans ménagement au poste de police le plus proche. Je baissai les yeux vers Oster.

- Désolé pour votre poignet, Floyd, je ne pouvais faire autrement. Mais, dorénavant, plus de dialogue.

Je tournai vivement les talons, regagnai ma voiture et m'éloignai. Je cessai de penser à Oster tandis que, ayant traversé le pont George Washington, je filais en direction du nord.

Le week-end s'avéra fructueux. Je pris six truites de dimensions moyennes, que je préparai, fis cuire et mangeai avec délices. Je me couchais tôt et me levais de même, en songeant combien il me serait agréable de vivre durant un mois entier une vie aussi saine que celle-là. Pourtant, dès le lundi matin, je regagnai la ville.

Je trouvai, dans le couloir de mon immeuble, un visiteur qui m'attendait : le sergent-détective Wienick, trapu, chauve et l'air grave.

- Avez-vous passé un bon week-end, maître ? me demanda-t-il poliment.

- Qu'est-ce qui me vaut d'être accueilli par un représentant de la police de New York, sergent ? Que voulez-vous de moi ?

- Vous emmener faire un tour dans une voiture de la maison. Le lieutenant vous attend.

Il faisait allusion au lieutenant John Nola, de la Brigade criminelle, que je trouvai assis derrière son bureau. Brun, tiré à quatre épingles, pointilleux, brusque jusqu'à en être presque discourtois, c'était probablement le meilleur flic de la ville. Bien que je ne l'eusse pas rencontré depuis un certain temps, il se dispensa de tout propos aimable.

- Comment se fait-il que vous vous absentiez durant tout le week-end, sans même dire à votre secrétaire où elle peut vous toucher ?

- Pour rester à la merci du téléphone ? Pas question.

- Il peut se produire une urgence.

- Les urgences sont pour les médecins, pas pour les hommes de loi. Quel est donc votre problème, lieutenant ?

- Nous avons tous les deux notre problème, et il n'est pas impossible que le vôtre soit plus grave que le mien.

Il se tourna vers le sergent et ordonna :

- Faites entrer cette dame, Wienick.

Le sergent s'éclipsa et revint un instant plus tard en poussant devant lui la petite vieille au parapluie. Elle s'arrêta pour me dévisager, un index tremblant pointé sur moi en s'écriant de sa voix aiguë :

- C'est bien lui ! C'est cet homme que j'ai vu attaquer ce pauvre M. Oster. Je l'ai vu de mes propres yeux.

Elle fit un pas en arrière pour ajouter :

- Il est dangereux. Ne le laissez pas s'approcher de moi. On ne devrait pas lui permettre de circuler librement dans la rue.

- Vous êtes bien certaine qu'il s'agit de l'agresseur de M. Oster ? Vous n'éprouvez pas le moindre doute ?

- J'ai une vue parfaite, lieutenant : dix sur dix. On devrait rétablir la peine capitale. La prison, c'est bien trop doux pour...

Nola l'interrompit enfin.

- Reconduisez cette dame chez elle, sergent.

Wienick prit la vieille par le bras et lui fit repasser la porte. Le lieutenant se renversa dans son fauteuil et secoua tristement la tête.

- Laissez-moi deviner, dis-je. Il est arrivé quelque chose à Oster.

- Tout juste.

- Une rossée ?

- Suffisante pour le mettre au frigidaire.

- Je ne peux pas dire que je sois accablé de chagrin, lieutenant. Le monde se consolera aisément de sa perte. Quand est-ce arrivé ?

- Dimanche après-midi.

- Pendant que j'étais en train de pêcher dans les collines.

- Vous avez une preuve ?

- Je peux l'avoir si c'est indispensable.

- Simple routine, bien entendu.

- Dans ce cas, vous l'aurez. Eh bien, mettez-moi au parfum. Qui a découvert le corps ?

- Mme Serimshaw.

- Qui ?

- La vieille dame. Holly Serimshaw.

- Vous plaisantez.

- C'est son nom, dit le lieutenant, tandis qu'une ombre de sourire passait sur son visage. Elle a cru entendre un coup de feu et est sortie de chez elle pour aller se rendre compte. La porte d'Oster était ouverte, et le bonhomme affalé dans un fauteuil avec une balle dans la tempe gauche. Il était deux heures du matin lorsque Mme Serimshaw nous a téléphoné de son appartement. Nous étions sur les lieux quelques minutes plus tard. Naturellement, elle nous a parlé de l'algarade que vous avez eue vendredi avec Oster. Quand elle vous a vu repartir en voiture, elle a eu la présence d'esprit de relever votre numéro d'immatriculation.

- Extraordinaire.

- Elle l'est, c'est vrai. N'ayant pu vous joindre, nous avons évidemment

pensé que vous vous étiez absenté pour le week-end. Mais revenons à nos moutons : qu'est-ce qui s'est passé entre vous et Oster ?

- C'est une longue histoire, lieutenant.

- Je ne suis pas pressé. Allez-y.

Je poussai un soupir, m'installai plus confortablement dans mon fauteuil et lui exposai la tentative d'extorsion de fonds au détriment de la veuve de Bolt. Il m'écouta attentivement.

- Seraient-ce là les cinquante mille dollars prétendument versés au juge Bolt pour tenter d'obtenir un arrêt favorable dans l'affaire de détournement Madden ?

- Exactement.

- Êtes-vous certain qu'Oster était coupable ?

- Tout semble l'indiquer.

- Pourquoi est-ce vous qui êtes intervenu ? Pour quelle raison Mme Bolt n'est-elle pas venue en personne nous exposer cette affaire ?

- Parce que l'homme lui avait ordonné de n'en rien faire et qu'elle avait peur.

- C'est donc vendredi que vous avez vu Oster pour la dernière fois.

- Oui.

- Il n'a pas voulu céder, et vous avez eu l'idée d'essayer la manière forte.

- Vous me connaissez mieux que ça, lieutenant. La violence n'est pas mon style. Oster n'a rien voulu entendre au cours de ma première visite, et il est également demeuré intraitable après l'intervention, de Colson. C'est pourquoi, j'avais décidé, vendredi, de lui donner une dernière chance.

- Et ensuite ?

- J'avais l'intention de porter cette affaire à votre connaissance.

- Vous êtes un homme robuste, maître. Voulez-vous me faire croire qu'Oster s'est attaqué à vous avec un bras en écharpe ?

- Lieutenant, Floyd Oster était un sauvage. Si son coup de pied m'avait

atteint à l'endroit visé, j'aurais été hors circuit pendant des semaines, et le fait de le jeter à terre n'a été, de ma part, qu'un geste de légitime défense. Je vous signale que c'était un bonhomme qui perdait rarement la partie. Considérez l'accident qui a coûté la vie à Madden, et constatez que le dénommé Oster s'en est tiré avec une simple fracture du poignet.

Nola me dévisagea pendant un moment, avant de se décider à parler.

- Ce n'est pas cet accident qui a causé la mort d'Ira Madden.

- *Quoi ?*

- Madden était mort lorsque sa voiture est allée percuter le talus. Décédé avant son arrivée à l'hôpital, on l'a déposé directement à la morgue. Et c'est là qu'un employé a trouvé dans une de ses poches des comprimés de trinitrine. Vous savez dans quel but on les utilise en médecine, n'est-ce pas ?

- Je crois que cette substance possède une action vaso-dilatatrice et qu'on la prescrit dans les cas d'artériosclérose ?

- Exact. On a également découvert un anticoagulant. Il paraît donc évident qu'Ira Madden était candidat à la crise cardiaque. À l'autopsie, le médecin légiste a décelé un gros caillot qui bouchait une des principales artères, ce qui a provoqué une mort instantanée et explique que Madden ait perdu le contrôle de sa voiture.

- Je suppose qu'il gardait le secret sur sa condition physique ?

- Naturellement. Il ne voulait pas que les ennemis qu'il avait au sein de sa société fussent au courant de son état.

- Les boîtes contenant les médicaments portaient-elles le nom d'un médecin ?

- Oui. Celui d'un certain docteur Lewis Bukantz.

- L'avez-vous interrogé ?

- Il a d'abord témoigné quelque réticence, mais nous avons tout de même réussi à lui en faire dire assez pour avoir une vue d'ensemble. Madden souffrait d'hypertension et avait eu une première attaque il y a un an. Il avait refusé d'être hospitalisé, et le docteur Bukantz lui avait conseillé de demander la remise de son procès, en raison du fait que les tracas et l'anxiété risquaient d'aggraver son état. Madden avait refusé.

- Il appartenait à son homme de loi de demander la remise, en précisant pour quel motif.

- Le médecin se sent, bien entendu, dégagé de toute responsabilité.

Je hochai la tête.

- Les règlements ne me paraissent pas très au point. L'insuffisance cardiaque est considérée comme une affection strictement privée qui n'affecte autrui en aucune façon. Pourtant, je suis d'avis que l'on devrait retirer son permis de conduire au malade atteint d'une maladie de cœur grave. En effet s'il est frappé d'une crise au volant de sa voiture, il risque de faucher d'innocents piétons.

- Très juste. Et cela s'est déjà produit dans le passé.

Il me fixa attentivement avant de reprendre :

- Êtes-vous ferré en Histoire ?

- Voilà bien la question la plus renversante qu'on m'ait jamais posée. De quelle Histoire parlez-vous ? Moderne, Médiévale, Ancienne ?

- Ancienne.

- De quelle époque ?

- 896 av. J.-C.

- Neuf siècles avant la naissance de Jésus-Christ. Ce n'est pas tellement ma spécialité. Je me passionne surtout pour la période de la guerre de Sécession. Pourquoi me demandez-vous ça ?

- Jetez un coup d'œil à ceci : nous l'avons trouvé dans le portefeuille d'Oster.

Il me tendit un petit carré de papier aux plis cassés, sur lequel je lus, écrit au crayon : 1 - 896 BC. Cela ne me disait absolument rien, ne me rappelait aucun souvenir. Je levai les yeux vers mon interlocuteur.

- Pourquoi ne vous adressez-vous pas à un historien spécialisé dans cette période de l'Histoire ?

- Je l'ai fait. J'ai vu le professeur Bernard Buchwald, à Columbia, mais il a vainement tenté d'en tirer quelque chose.

Nola esquissa un geste d'impuissance.

- Qui tenait des archives, à cette époque ? On rencontre parfois des hiéroglyphes dans les grottes, mais rien qui puisse nous être utile.

- Vous pensez que cette date a de l'importance ?

- Ce papier se trouvait dans le portefeuille d'Oster. Or le bonhomme a été assassiné. Pouvons-nous ne pas en tenir compte ? Bon. Laissez-moi maintenant vous mettre de nouveau à l'épreuve. Voici un autre document, découvert également dans le portefeuille d'Oster. C'est un nom propre de personne. En avez-vous jamais entendu parler ?

J'examinai attentivement le bout de papier que me présentait le lieutenant. Je lus : *C H George, NAS*. Pas de point entre les deux initiales. Je réfléchis intensément, mais le nom ne me disait rien.

- Inconnu pour moi, répondis-je. Je constate seulement que l'écriture est différente de la précédente.

- Exact. La date est de la main d'Oster, tandis que le nom a été écrit par Madden. Nous avons comparé ces documents avec des spécimens de l'écriture de Madden et d'Oster.

- C.H. George. Avez-vous cherché ce nom ?

- Il ne se trouve pas dans l'annuaire téléphonique du comté. Autre question : connaissez-vous un titre, un grade, ou autre chose du même genre qui puisse s'abréger en NAS ?

- Je ne me rappelle rien de tel. La caisse de retraite de l'Amalgamated Mechanics, source présumée du butin de Madden, avait beaucoup investi dans le marché des valeurs, mais certains de ces titres ne sont probablement pas cotés et sont sans doute négociés hors cote. De sorte que le signe NAS pourrait être une abréviation de National Association of Security Dealers (Association nationale des courtiers en valeurs).

- Si ce C.H. George était dans les affaires, son nom ne figurerait-il pas à l'annuaire ?

- Sans doute. Mais quel annuaire ? Supposez que son bureau se trouve à Newark, à Jersey City, à Hoboken ou ailleurs ?

Nola avait l'air sombre.

- Ou dans mille autres villes, renchérit-il. Madden était susceptible de traiter avec n'importe quel cornichon acceptant de lui verser une ristourne confortable.

- Pourquoi ne pas appeler la NASD et demander si C.H. George en fait partie ?

Nola se frappa le front et, avançant vivement la main vers le téléphone, aboya un ordre. Au moment où il raccrochait, la porte s'ouvrait devant Wienick.

- Allez chercher Laura Bolt, et ramenez-la-moi, dit le lieutenant.

Je jugeai bon d'intervenir.

- Un instant. Pourquoi importuner cette jeune femme ? Ne pouvez-vous la laisser tranquille ?

- Ne vous en prenez qu'à vous, maître. Vous m'apprenez qu'Oster tentait d'extorquer de l'argent à Mme Bolt. Sur ces entrefaites, le bonhomme se déguise en macchabée ; il nous faut donc cuisiner la fille pour nous assurer qu'elle n'a rien à se reprocher dans ce meurtre.

- Dans ce cas, vous procéderez à son interrogatoire en ma présence. Je suis son avocat.

- Et vous lui conseillerez de ne faire aucune déclaration.

- Mme Bolt n'a rien à cacher : elle n'était même pas en ville au moment du crime.

- Très pratique. Les suspects s'arrangent toujours pour être absents au moment où l'on commet un meurtre.

- Pas tous, lieutenant. Laura Bolt et moi étions effectivement hors de la ville. Mais il semble bien que quelqu'un soit resté sur place pour faire le boulot.

- Ou peut-être quelqu'un est-il revenu en douce, juste le temps nécessaire pour se livrer à un exercice de tir.

- Laura Bolt n'a jamais touché une arme à feu de sa vie, et elle serait incapable d'atteindre un éléphant dans un couloir.

- Vous le savez par expérience ?

- Non, répondis-je en souriant. Mais ne puis-je avoir cinq minutes d'entretien avec elle avant que vous ne l'interrogiez ?

- J'aime mieux pas.

- Vous n'ignorez point, lieutenant, que la Cour suprême des États-Unis

donne à tout accusé le droit de garder le silence jusqu'à ce qu'il ait pu consulter son défenseur. Vous avez entendu parler de relations privilégiées. Où est le privilège si on m'interdit de voir ma cliente en privé ?

- Il est impossible de discuter avec un avocat ! Eh bien, vous pourrez lui parler ici même, dans mon bureau.

- Est-ce qu'il y a un micro dissimulé quelque part ?

- Écoutez, maître, faites-moi plaisir : fichez-moi...

Le téléphone bourdonna. Le lieutenant porta le récepteur à son oreille et écouta pendant quelques instants, les sourcils froncés.

- Il ne peut pas attendre ? Eh bien, faites-le entrer.

Il raccrocha et se tourna vers moi.

- Vous pouvez rester. Ça devrait être intéressant.

Le visiteur était un petit homme d'allure simiesque, maigre et chauve, avec des yeux calculateurs et une bouche en forme de tirelire. Il se présenta d'une voix terne et monotone, tout en exhibant ses papiers d'identité : Harry Prime, contrôleur des fraudes, service des Impôts. Ayant appris que le lieutenant Nola était chargé de l'enquête sur l'assassinat de Floyd Oster, il souhaitait avoir des renseignements sur ce dernier.

- Oster devait-il faire l'objet d'un contrôle ? s'informa le policier.

- Non. Mais il s'était mis, voici quelques jours, en rapport avec mes services et avait entamé des négociations préliminaires. Il voulait avoir des renseignements sur la rétribution des informateurs.

- La rétribution des informateurs ? répéta Nola avec un froncement de sourcils.

- Le salaire du mouchard, précisai-je. Établi par ces messieurs des impôts, il récompense le délateur par un pourcentage sur le recouvrement des sommes dissimulées. Si toutefois on récupère quelque chose.

M. Harry Prime me considéra d'un air écœuré.

- Je ne crois pas avoir entendu votre nom, dit-il.

- Scott Jordan, homme de loi.

- Oui, j'ai entendu parler de vous. Eh bien, pour votre gouverne, maître, sachez que nous préférons parler de la « rétribution de l'informateur », plutôt que d'employer l'expression choisie par vous. Une personne qui nous aide à faire rentrer de l'argent appartenant légalement au gouvernement est un patriote qui accomplit son devoir civique.

- Monsieur Prime, si Floyd Oster a jamais accompli son devoir civique pour des raisons patriotiques, ce jour-là devrait être déclaré fête nationale.

Nola étendit les mains.

- Que désirez-vous exactement de moi, monsieur Prime ?

- Sans doute ferais-je bien de vous fournir quelques précisions. Lorsque Floyd Oster s'est mis en rapport avec nous, il a déclaré être en possession de renseignements précieux sur un certain fraudeur. Il ne nous a pas fourni l'identité de l'individu en question, et ne nous a pas non plus indiqué où l'on pouvait découvrir les fonds, mais d'après ses dires il s'agissait d'une somme considérable, dépassant un million de dollars. Il désirait connaître le pourcentage qu'il pouvait espérer percevoir sur la somme récupérée. À la fin de notre entretien, il m'avait promis de me contacter de nouveau cette semaine. Mais vous savez ce qu'il lui est arrivé. Il a été tué, et sa mort me prive de toutes les révélations qu'il devait me faire. En conséquence, nous aimerions savoir si votre enquête n'aurait pas mis au jour un élément susceptible de nous aider dans notre tâche.

- Pas encore. Il n'y a pas assez longtemps que nous travaillons sur cette affaire.

- Pouvez-vous, cependant, nous parler des personnes qui étaient en rapport avec Oster ?

- Le seul nom qui me vienne à l'esprit est celui d'Ira Madden. Mais rien n'indique, dans le dossier, qu'Oster fût en train de rouler son ancien patron. Puis-je émettre une suggestion ?

- Je vous en prie.

- Madden était sous le coup d'une inculpation du ministère de la Justice, qui enquêtait sur lui depuis des mois, et il paraît probable que le procureur du district possède sur lui beaucoup plus de renseignements que moi.

- Je me propose de le voir, lui aussi.

Prime tourna vivement la tête vers moi, comme si un souvenir soudain venait de traverser sa pensée.

- Scott Jordan... N'étiez-vous pas censé représenter le juge Bolt, dans cette affaire de corruption dans laquelle Oster était inculpé ?

- C'est exact.

- Possédez-vous des renseignements sur cette question ?

- Pas pour le moment, répondis-je. Mais, ayant une cliente soupçonnée de complicité dans le meurtre d'Oster, j'ai de bonnes raisons de creuser la question. Si je découvrais quelque chose ayant rapport avec votre histoire de fraude, ne pourrais-je prétendre, moi aussi, à ce que vous appelez la « rétribution des informateurs » ?

- Vous êtes un homme de loi, maître, me rétorqua-t-il d'un air chagrin.

- Mais je n'ai pas de traitement fixe. Je ne suis qu'un citoyen essayant d'accomplir son devoir civique. Toute ma vie, j'ai versé de l'argent au gouvernement, et il ne me déplairait pas d'en récupérer une partie. D'une manière strictement légale, bien entendu, et selon vos propres règles. Jouons cartes sur table, monsieur Prime. Est-ce que j'aurais droit à une petite récompense ?

Il dut s'éclaircir la gorge et se mit à parler avec difficulté, comme si tout l'argent de l'État sortait de sa poche.

- Si vous nous procuriez un renseignement susceptible de nous aider matériellement à récupérer de l'argent appartenant au gouvernement, vous auriez droit à une rétribution.

- De quel ordre ?

- Je pense que vous ne seriez pas déçu.

- Dix pour cent ?

- Approximativement.

Dix pour cent sur un million, ça n'était pas déplaisant.

- D'accord, je vais voir ce que je peux faire, répondis-je.

- Appelez-moi à ce numéro, reprit-il en me tendant une carte.

Sur ces mots, il se leva, échangea une poignée de main avec Nola et

sortit en m'ignorant. Dès qu'il eut disparu, le lieutenant m'adressa un coup d'œil interrogateur.

- Votre attitude me trouble, maître, me dit-il. Vous avez quelque chose en tête.

- Rien qu'une vague idée. Une théorie qui n'est pas encore mûre.

- Peut-être puis-je vous aider ?

- Sans doute plus tard, lorsque je l'aurai quelque peu creusée.

Il acquiesça d'un air résigné, sachant qu'il eût été vain d'insister. La porte s'ouvrit au même moment, et le sergent Wienick apparut, escortant une Laura Bolt furieuse, qui se plaignit aussitôt avec amertume du traitement cavalier qu'on lui infligeait. Je lui imposai silence d'un geste de la main.

- Cet élégant personnage, dis-je, est le lieutenant Nola. Il veut bien mettre son bureau à notre disposition pendant quelques instants, et m'affirme que la pièce ne comporte pas de micros cachés.

Nola marmonna quelques mots inintelligibles et quitta le bureau, entraînant Wienick dans son sillage. Je posai un certain nombre de questions à Laura, mais je ne fus pas autrement enchanté de ses réponses. Elle était partie en voiture pour Montauk, où elle était invitée à passer le week-end chez des amis. Ceux-ci avaient également un autre hôte, du sexe masculin et célibataire, dont on espérait qu'il ferait un compagnon fort convenable pour la jeune veuve. Rencontre vouée à l'insuccès : en effet, dix minutes ne s'étaient pas écoulées que Laura détestait déjà l'homme qu'on venait de lui présenter. Le lendemain matin de bonne heure, s'excusant auprès de ses amis, elle retournait en ville. Elle y était donc au moment du meurtre de Floyd Oster.

Oui, elle avait entendu parler de sa mort, mais elle ne s'était trouvée à aucun moment à proximité du domicile du défunt. Lorsque je lui demandai quelle avait été sa réaction, elle m'avoua n'avoir pas éprouvé le moindre chagrin, mais plutôt de la joie. Elle avait terminé son week-end devant son téléviseur et n'avait reçu aucune visite.

Une fois mes questions épuisées, j'ouvris la porte et appelai le lieutenant. Durant les trente minutes que dura son interrogatoire, il conserva une attitude de scepticisme poli. Finalement, il nous congédia, visiblement peu satisfait. Je savais que, moins d'une heure plus tard, toute une équipe de policiers battrait les environs de

l'appartement d'Oster en exhibant des photos de l'éblouissante Laura. Je mis la jeune femme dans un taxi.

Les théories exigent une période de maturation. J'évitai donc de prendre moi-même une voiture et m'en allai à pied, plongé dans mes pensées. Je me retrouvai finalement à la bibliothèque municipale où, au second étage du bâtiment principal, je pénétrai dans une salle exclusivement consacrée à la Finance et à l'Économie. La plupart des lecteurs étaient penchés sur de longues tables, étudiant avec attention les documents concernant le marché des valeurs, sans doute à la recherche de l'insaisissable occasion de mettre la main sur un bon paquet d'argent gagné sans sueur ni labeur.

Je parcourus un gros volume sur les banques étrangères, tournant inlassablement les pages, m'abîmant la vue. Finalement, je tressaillis : quelque chose avait attiré mon attention. Je me penchai attentivement sur la question, vérifiant et contrôlant, jusqu'au moment où je parvins à une hypothèse logique.

Le lieutenant Nola et moi-même avions tiré des conclusions hâtives et arbitraires. Nous nous étions grossièrement trompés sur deux points : 896 B.C. n'était pas une date et C.H. George, n'était pas un homme.

Mon premier indice, je le dus à M. Harry Prime en personne, lequel m'avait appris que Floyd Oster avait demandé au service des Impôts des renseignements sur la rétribution accordée aux informateurs. Pour quelle raison avait-il agi de la sorte ? La réponse était simple : il savait que quelqu'un avait commis une fraude. Et qui cela pouvait-il être hormis Ira Madden lui-même, soupçonné de dissimulation de revenus et de détournement de fonds, placés ultérieurement dans une banque suisse ? Oster avait été tout proche de Madden, il avait été un de ses loyaux serviteurs. Mais Madden était mort, et la loyauté envers un cadavre n'est pas rentable.

D'autre part, il était probable que le procureur du district n'éprouvait aucun regret de ce décès, car il avait assez d'affaires en instance pour le tenir occupé jusqu'au prochain millénaire. En conséquence, il ne serait pas fâché de passer l'éponge sur les détournements de fonds d'Ira Madden et sur la corruption d'un juge fédéral par Floyd Oster.

Il n'en était pas de même pour le lieutenant Nola. Un homicide avait été commis dans son district, et un meurtre reste un meurtre, même si la victime n'est qu'un spécimen d'humanité assez répugnant.

Le dossier demeurait également ouvert pour Harry Prime. Tant qu'il entreverrait la possibilité d'enrichir le fisc, il n'abandonnerait pas et

n'hésiterait pas à attaquer la succession de Madden s'il le jugeait nécessaire. Il n'ignorait pas qu'Edward Colson avait été désigné comme exécuteur testamentaire.

Après avoir quitté la bibliothèque, mes réflexions me conduisirent à la conclusion que je me devais de communiquer certains renseignements aux autorités. Il me fut impossible d'entrer en contact avec Nola. Mais lorsque j'appelai Harry Prime, il m'invita à une conférence qui devait se tenir le lendemain matin dans son bureau et à laquelle assisteraient Colson et Nola.

Les services fiscaux du district de Manhattan se trouvaient dans un immeuble de Church Street qui ne manquait jamais de me mettre mal à l'aise. Assis derrière son bureau, Prime fixa chacun de nous tour à tour de ses yeux froids et vigilants de serviteur du fisc.

- Tout d'abord, une déclaration préliminaire, commença-t-il. Nous sommes quatre dans cette pièce, et chacun de nous poursuit un but différent. Le lieutenant Nola désire arrêter un meurtrier ; je désire, quant à moi, récupérer chaque dollar qui revient à l'État ; M. Colson, en tant qu'exécuteur testamentaire, souhaiterait naturellement préserver l'intégralité des biens du défunt ; et M. Jordan attend sa part du butin.

- Rectification, dis-je. L'argent constituerait une gratification complémentaire, non négligeable certes, mais pas du tout essentielle. Mon but principal est de dissiper les soupçons qui pèsent sur Laura Bolt.

Prime était visiblement sceptique.

- Vous ne refuseriez tout de même pas une gratification ?

- Et vous ?

Il parut abasourdi et changea de sujet.

- Monsieur Colson, vous étiez le défenseur de Madden, ainsi que l'homme de loi de Floyd Oster. Saviez-vous que ce dernier s'était mis en rapport avec mes services pour nous signaler qu'il était en possession de renseignements concernant une fraude fiscale dépassant le million de dollars ?

Colson fit un geste de dénégation.

- Je n'étais pas au courant de ce fait, monsieur Prime. Floyd Oster était compromis dans toutes sortes d'affaires qui m'étaient totalement

étrangères.

- Si une fraude avait réellement été commise dont Oster eût été averti, quelle pouvait être, selon vous, l'identité du coupable ?

- Je suis homme de loi, et je préfère les faits aux hypothèses.

- N'est-ce pas un fait qu'Ira Madden avait été accusé de détournement de fonds au détriment de l'Amalgamated Mechanics ?

- Une accusation n'est pas une preuve, et nous étions fort éloignés d'une condamnation.

- Sa mort seule l'a empêché d'être condamné.

- Non, monsieur. Un manque de preuves aurait eu le même résultat.

- Eh bien, en ce qui nous concerne, maître, nous sommes convaincus que Floyd Oster faisait allusion à Ira Madden. Désirez-vous formuler une objection ?

- Supposons, si vous le voulez, qu'Ira Madden ait vécu, qu'il ait été jugé et condamné, que l'on ait retrouvé l'argent détourné. Qu'est-ce que le fisc aurait eu à voir dans cette affaire ?

- Madden n'avait pas payé d'impôts sur cet argent.

- À quels impôts faites-vous allusion ? Cet argent, même s'il avait été soustrait au fonds de retraite, appartiendrait à la Société. Or, en tant qu'avocat- conseil de l'Amalgamated Mechanics, j'entends que toute somme récupérée retourne aux finances de ladite Société, et le fisc n'aurait pas droit à un seul cent.

Prime battait des paupières et nous considérait bouche bée. D'ordinaire, en présence des agents du fisc, la plupart des citoyens se montrent pleins d'appréhension et d'humilité. Aussi, tout changement dans le tableau crée-t-il un effet de surprise, et Harry Prime ne trouva rien à répondre.

Ce fut Nola qui reprit la parole.

- En tant qu'avocat de Floyd Oster, monsieur Colson, vous avez dû lui parler en de nombreuses occasions.

- À propos du procès pour corruption, oui. Mais je voudrais bien préciser un point, lieutenant : Floyd Oster était un salaud. Normalement, j'aurais interdit la porte de mon bureau à une vermine de son espèce. Je me suis occupé de son affaire uniquement parce qu'il

était employé par la Société et qu'Ira Madden me l'avait demandé.

- Nous avons trouvé, sur le cadavre d'Oster, un bout de papier portant le nom de C.H. George. Vous a-t-il jamais parlé d'une personne de ce nom ?

- Je n'en ai pas souvenance, répondit Colson avec un froncement de sourcils.

- Le nom était écrit de la main de Madden. Ce dernier l'a-t-il jamais prononcé devant vous ?

- Non, lieutenant. De qui s'agit-il ?

- Nous l'ignorons. Après ce nom, étaient inscrites les trois lettres NAS.

Je crus le moment venu d'intervenir.

- C.H. George n'est pas le nom d'un homme.

Au milieu du silence soudain, tous les regards se tournèrent vers moi.

- Voudriez-vous, je vous prie, vous expliquer, maître ? demanda Nola d'un ton calme.

- Il s'agit d'une adresse aux Bahamas, lieutenant. Dans l'île de New Providence pour être précis.

- Continuez.

- C.H. George signifie Caribe House, George Street ; et NAS est l'abréviation de Nassau.

- Qui habite là-bas ?

- Personne. C'est la succursale d'une banque suisse dont le siège est à Zurich.

- Comment diable avez-vous découvert ça ?

- Vous vous souvenez que vous avez également trouvé, dans une des poches de Floyd Oster, un papier portant l'inscription : 896 B.C. Nous avons tout d'abord pensé qu'il s'agissait d'une date. Puis, à la lumière des renseignements fournis par M. Prime à propos de la requête d'Oster, il m'est venu à l'idée qu'il pourrait s'agir du numéro d'un compte secret dans une banque suisse. Je me suis donc rendu à la bibliothèque pour consulter un annuaire ; dans la liste des banques, j'en ai découvert une, qui se nomme Banque Crédit et dont le siège est

à Zurich.

- Banque Crédit, répéta Nola. Ça explique les initiales B.C.

- Précisément. Et 896 est le numéro d'un compte. Approfondissant mes recherches, j'ai découvert que cette banque possédait une succursale à Nassau, dans l'immeuble de George Street qui porte le nom de Caribe House. Et voilà, il est évidemment impossible que nous ayons affaire à une coïncidence.

- Et le chiffre 1 qui précède 896, à quoi correspond-il ?

- Il représente le numéro un de l'Amalgamated Mechanics : Ira Madden.

- Et je suppose qu'Oster avait découvert le pot aux roses ?

- Vous en avez trouvé la preuve dans sa poche.

- Personne ne m'avait jamais parlé de ça ! s'écria Prime.

- Vous l'apprenez maintenant, répliquai-je. Et je ne serais pas surpris si ce compte avait été récemment transféré de Zurich à Nassau, afin d'être plus rapidement et plus aisément accessible.

- Pourquoi Madden ne l'a-t-il pas complètement soldé ? demanda Prime. Il devait savoir que le gouvernement a récemment passé avec la Suisse un traité concernant les dépôts illicites.

- Je suppose qu'il s'apprêtait à le faire au moment où il a été terrassé par une crise cardiaque.

Nola me considéra d'un air sombre.

- Madden étant décédé, qui avait intérêt à faire disparaître Oster ?

- Il me semble que vous étiez tous disposés à faire inculper Laura Bolt.

- Ça, c'est de l'histoire ancienne.

- Effectivement. Elle n'était d'ailleurs pas la seule victime. Floyd Oster exerçait également une pression sur quelqu'un d'autre.

- Qui ?

J'esquissai un signe.

- Notre ami Edward Colson.

L'homme de loi se dressa si brusquement que sa chaise glissa et se renversa.

- Que diable cela signifie-t-il, Jordan ?

- Chantage, mon cher confrère. Floyd Oster était peut-être une vermine, mais son cerveau fonctionnait à merveille. Il savait ce que vous visiez. Il avait compris votre petit jeu avant tout le monde, et il exigea une part des bénéfices.

- Qu'est-ce que vous essayez de dire ?

- Je n'essaie pas : je dis. J'affirme en présence de témoins. Vous étiez l'homme de loi personnel d'Ira Madden : vous aviez rédigé son testament, et vous étiez même son exécuteur testamentaire. Vous saviez donc qu'il avait tout légué à sa fille Lily. Et vous saviez également que Madden pouvait être emporté à tout moment par une crise cardiaque.

- Et alors ?

- Alors, vous avez entrepris de baratiner la gamine. Elle n'avait jamais eu le moindre succès, et votre charme viril est parvenu à subjuguier cette pauvre petite dinde. Elle a plongé. Et comment ! J'ai pu me rendre compte l'autre jour, dans votre bureau, à quel point elle était captivée, hypnotisée. Vous avez projeté de l'épouser et, cette formalité accomplie, ç'aurait été un jeu d'enfant que de la dépouiller de ses biens : spécialement de l'argent déposé aux Bahamas. Un million de dollars exempts d'impôt.

- Pourquoi diable aurais-je besoin de l'argent de Lily ? Je réussis parfaitement dans ma profession.

- Trouvez autre chose, Colson. Depuis dix ans, vous n'avez eu, en réalité, qu'un seul client : l'Amalgamated Mechanics, fief privé de Madden. Or, à présent que Madden a passé l'arme à gauche et que l'opposition va s'emparer des affaires, vous allez probablement vous faire virer. Il est trop tard pour vous constituer une nouvelle clientèle, et vous étiez donc aux abois. Chacun sait que vous dépensez gros et que vous seriez incapable de supporter un changement d'existence. C'est la raison pour laquelle vous creviez d'envie de mettre la main sur le magot de Madden déposé à ce compte secret.

Des gouttes de sueur mouillaient maintenant son front.

- Comment aurais-je pu savoir où son argent était déposé ?

- Vous le saviez parce que Madden vous l'avait dit : il ne pouvait faire autrement s'il voulait que cet argent revînt à sa fille. Il existe une marche à suivre pour le transfert des comptes secrets : la banque est d'abord mise au courant du bénéficiaire du déposant. À la mort de ce dernier, son homme de loi doit se mettre en rapport avec la banque et lui fournir un certificat de décès, lequel permet le transfert du compte au nouveau titulaire. Dans le cas qui nous occupe, à Lily Madden. Mais cela n'aurait été que pour une brève période ; car, finalement, c'est vous qui en auriez eu le contrôle. Pas un seul *cent* ne serait revenu à l'Amalgamated Mechanics. Sachant cela, Oster a voulu être dans le coup, et il a entrepris de vous faire chanter.

- Dans ce cas, pour quelle raison aurait-il pris contact avec les agents du fisc ?

- Dans le but d'exercer sur vous une pression supplémentaire. De cette manière, il vous obligeait à traiter avec lui. Et c'est pour cela qu'il fallait le refroidir.

Colson porta une main à sa poitrine.

- Voulez-vous laisser entendre que c'est moi qui ai tué Floyd Oster ?

- Je ne veux rien laisser entendre. Je vous accuse tout net. Vous connaissiez Oster, et saviez qu'il vous saignerait à blanc. Il n'y avait pas d'autre manière d'en sortir. J'ai moi-même rendu visite au personnage en question, lequel n'ouvrait pas facilement sa porte aux visiteurs. Mais il l'aurait ouverte pour vous, surtout s'il pensait que vous étiez disposé à parler affaires.

Colson se détourna de moi pour faire face à Nola et à Prime, les bras écartés en un geste d'incompréhension, la voix empreinte de sincérité.

- J'ignore ce qui est arrivé à mon confrère, dit-il ; mais de toute évidence il est devenu fou. Je suis un respectable membre du barreau, et il est absurde de penser que je pourrais tuer un homme pour de l'argent.

- L'argent, dis-je, est le mobile habituel. Or, dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'un million de dollars. Bien des criminels ont tué pour moins que cela. Mais vous aviez encore un autre mobile, Colson. Je suis persuadé que c'est vous qui étiez derrière Oster dans la tentative de corruption du juge Bolt, vous qui avez tout combiné. Il y a longtemps que vous fréquentez les tribunaux, et vous saviez que Bolt était vulnérable. Ensuite, vous vous êtes dit que si Oster passait en jugement, il n'aurait rien de plus pressé que de vous mêler à l'affaire.

Ç'aurait été la fin : complicité, entente délictueuse, radiation du barreau, déshonneur. Et, pour couronner le tout, la prison. N'est-ce pas là un mobile valable ?

Je voyais battre une veine au-dessus de son œil gauche.

- Vous ne possédez pas l'ombre d'une preuve.

- Moi, peut-être pas. Mais vous, oui. Elle se trouve en ce moment même dans la paume de votre main. Oster a été tué d'une balle de revolver, et la police pratiquera un test au nitrate pour déterminer s'il reste des particules de poudre dans la paume de votre main droite. Si le test est positif, quelle explication fournirez-vous ? Que vous vous entraînez au tir dans votre bureau, peut-être ?

Colson leva sa main droite, qu'il considéra d'un air hébété.

- Et ce n'est pas tout, poursuivis-je. Je ne crois pas que vous ayez eu le temps - ou que vous ayez pris la précaution - de jeter votre arme dans le fleuve depuis le ferry de Staten Island. De toute façon, on la retrouvera, et elle sera examinée par le service de balistique de la police.

Il se passa la langue sur les lèvres, et son regard s'attarda de nouveau sur moi.

- Ça ne vous suffit pas, Colson ? Voici encore autre chose. Le lieutenant Nola va mettre en campagne toute une armée de policiers pour dénicher les témoins qui vous auront vu, au moment critique, dans les parages du domicile de Floyd Oster. C'est un quartier très peuplé, et on trouvera forcément quelqu'un qui vous aura vu arriver ou repartir.

Il retrouva enfin la voix. Mais une voix rauque et gutturale.

- Je m'en vais. Je ne veux pas rester plus longtemps ici, à écouter les élucubrations de ce dément.

Il se dirigeait déjà vers la porte, d'un pas mal assuré, lorsque Nola se dressa pour aller rapidement lui barrer le passage.

- Pas si vite, maître. Nous avons une petite affaire à régler au commissariat.

Colson battit des paupières, le regard vague. Puis, se pliant en deux, il se mit à vomir au milieu de la pièce.

L'ESCLAVE

(The Slave)

par HENRY SLESAR

Pressentant l'imminence d'une demande en mariage, Inger s'habilla et se maquilla pour son invitation à dîner, avec un soin tout particulier sans pour autant renoncer à la ponctualité. Corey aimait que les femmes qu'il fréquentait fussent jolies, ponctuelles et, en règle générale, plus jeunes que ne l'était Inger. Pourtant, n'ayant pas encore atteint la trentaine, elle avait refusé de s'abandonner aux affres du désespoir durant les deux mois qui venaient de s'écouler.

Il était de bon augure que Corey l'eût emmenée au Windward, qui était un endroit dispendieux et intime, où vacillait la flamme des bougies, où les martinis étaient servis dans des verres givrés. Après le repas, tout en dégustant une petite tasse de café et un grand cognac, le jeune homme fixait sa compagne d'un air tendre. Sa voix avait baissé d'une octave, et si les yeux de la jeune fille n'avaient soudain été attirés par un homme qui grimaçait un large sourire, le moment décisif serait peut-être arrivé. Mais le sourire de l'inconnu était si féroce et s'adressait si visiblement à Corey que la jeune fille pressentit une interruption. Elle ne se trompait pas. L'homme s'approcha lentement de leur table et brisa net les bonnes dispositions de Corey.

- Salut, Core, dit l'inconnu. J'avais bien cru te reconnaître, mais il fait si sombre dans cette boîte...

Il exhiba encore une longue rangée de dents blanches, ce qui donna à son visage un aspect quelque peu simiesque. Il avait des yeux bleu clair, et les mèches de ses blonds cheveux clairsemés se recroquevillaient en petites boucles serrées. Inger jeta un coup d'œil à Corey et éprouva un choc. Autour de sa bouche, ses muscles semblaient s'être relâchés, et les coins de ses lèvres étaient agités d'un léger tremblement.

- Bonsoir, Ray, dit-il d'une voix mal assurée. Je te présente Inger Flood. Inger, Ray Chaffee.

- Bonsoir, murmura la jeune fille.

- Charmant, dit Chaffee en respirant profondément, avec un petit bruit

de succion. Tu as dû savourer un bon petit repas. Quel dommage que tu sois maintenant obligé de partir, n'est-ce pas ?

- Ray, je t'en prie !

- Tu as eu de la chance : j'aurais parfaitement pu te repérer avant le steak. Car c'était bien un steak, n'est-il pas vrai, Miss Flood ? Core n'a jamais fait preuve de beaucoup d'imagination dans le choix des mets.

- Nous avons tous les deux commandé un steak, répondit Inger, qui était bien décidée à conserver son calme. Je n'ai pas, moi non plus, beaucoup d'imagination dans ce domaine.

La réplique était accompagnée d'un sourire narquois.

- Allons, Core, reprit Chaffee d'une voix musicale. Sors, maintenant. Tu peux laisser ton cognac : je le finirai à ta place. Tu as encore un solide crédit dans cet établissement, je suppose. Tu vas donc faire halte à la caisse pour demander que l'on ajoute cette addition sur ton compte. Allons, Core, dépêchons !

L'étonnement de la jeune femme se changea en stupéfaction. Corey était debout.

- Inger, excuse-moi...

- T'excuser ? De quoi ?

- Je suis obligé de partir, expliqua-t-il d'un air malheureux. Je t'appellerai plus tard... chez toi.

- Non ! trancha Chaffee d'un ton bref. C'est terminé pour ce soir, Core. Tu vas cesser de financer la Compagnie des téléphones. Tu rentres chez toi, et tu te couches. Demain... ma foi, demain, nous verrons.

Inger tenta de se lever ; mais, chose incroyable, la main de l'inconnu se posa sur son épaule et la fit se rasseoir.

- Pas vous, Miss Flood, dit-il. Rien ne presse.

- Que signifie tout cela ? demanda la jeune femme qui se sentait soudain prise de colère. Corey, veux-tu, je te prie, dire à cet homme...

- Ne faites pas d'histoires, dit Chaffee avec une feinte douceur.

Puis, il se glissa à côté d'elle sur la banquette. Corey hésita, jusqu'au moment où Chaffee leva brusquement la main, en faisant un geste impérieux du poignet. Corey tourna les talons, comme s'il eût été

frappé par un fouet invisible, et il se dirigea vers la sortie, d'une démarche raide. Inger esquissa une autre tentative pour se lever, mais Chaffee la saisit par le coude.

- Je vous en prie, dit-il. Sérieusement, ne partez pas encore. Et je ne peux pas vous laisser ici toute seule.

- Je ne resterai ni seule ni avec vous ! répliqua la jeune femme d'un ton brusque. Et lâchez-moi le bras ou je me mets à hurler. Nous verrons alors l'effet que ça aura sur votre crédit à vous.

Dans la rue, il n'y avait pas trace de Corey. Inger espérait fermement le voir soudain surgir d'une porte cochère pour venir lui expliquer le sel de cette plaisanterie. Mais, à l'exception d'un taxi en stationnement, la rue était déserte. Elle prit le taxi.

* * *

Le lendemain matin, ce fut la sonnerie du téléphone qui la réveilla.

- Inger ?

- Va-t'en au diable, murmura-t-elle.

- Je ne t'en veux pas d'être fâchée, Inger. Il m'est impossible de te fournir une explication maintenant, mais je le ferai, je te le promets. Je ne savais vraiment pas que Chaffee se trouvait dans la salle de restaurant ; j'ignorais même qu'il fût en ville. J'étais débarrassé de ce gredin depuis six semaines, car sa société l'avait envoyé en mission en Amérique du Sud...

- Oh ! Ça va, Corey ! dit la jeune femme en se dressant sur son lit. C'était une fort mauvaise plaisanterie, et je ne suis pas encore assez bien réveillée pour écouter tes excuses.

- Veux-tu déjeuner avec moi ?

- Non.

- Je t'en prie, Inger.

Elle céda et le retrouva dans un restaurant dont elle n'avait jamais entendu parler, situé dans un quartier éloigné. La salle était sombre, mais elle ne fit le rapport avec Chaffee que lorsqu'elle suivit son compagnon, dans la pénombre, jusqu'à une table à l'écart, tout au fond.

- Dis-moi, est-ce que tu te caches de cet homme ? demanda-t-elle.

- Quoi ?

- Cette *grotte* ressemble à un endroit uniquement fréquenté par des tanneurs portugais. Est-ce que tu l'as choisie à cause de ton *ami* ?

- Ne dis pas de sottises, répondit Corey avec un sourire forcé. La salle est sombre, mais charmante. L'endroit idéal pour se bécoter.

Il lui appliqua sur la bouche un baiser auquel elle ne répondit qu'imparfaitement. Après quoi, il commanda des consommations et répondit à la question qu'elle se posait avant même qu'elle ne l'eût formulée.

- Évidemment, ce qui s'est passé hier soir n'était qu'une blague ; mais tellement stupide qu'elle défie presque l'explication.

- Essaie tout de même.

-- Il s'agit d'une sorte de pacte que j'ai conclu avec Chaffee.

- Mais qui est-il ? Travaillais-tu pour lui ? Est-il ton patron ?

- Non, non. Rien qu'un ami, au sens large du terme. Il est ingénieur électronicien. Nous étions en fac ensemble, Chaffee, moi et quelques autres. Nous avions formé un petit club de poker, auquel deux mariages ont mis fin, comprends-tu ?

- Non, je ne comprends rien du tout, répliqua Inger. Je ne vois que la façon dont cet homme t'a ordonné de sortir et celle, écœurante, dont tu as obéi.

Corey se renversa, dans l'ombre, contre le dossier de sa chaise, et il se mit à rire. Bien que sa gaieté parût sincère, elle n'eut pas le don de convaincre la jeune femme.

- J'ai dû avoir l'air d'un idiot, je sais, mais il fallait qu'il en fût ainsi, chérie. Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes. Tout ce que j'espère...

- Oui ?

- Je n'espère rien en ce moment. Mais dans deux minutes...

- Qu'est-ce qui va changer dans deux minutes ?

- Peut-être bien des choses.

Il fourra sa main dans sa poche et fit apparaître un petit écrin recouvert de velours. La jeune femme retint son souffle.

- Je t'ai parlé - tu t'en souviens certainement - de cette petite sotte à qui j'ai été fiancé.

- Leila ?

- Oui, Leila. Elle m'a renvoyé la bague.

Inger se raidit en le voyant ouvrir l'écrin. Mais celui-ci était vide.

- Où veux-tu en venir ? demanda-t-elle.

- Bien sûr, je ne voudrais pas te laisser porter sa bague. C'est pourquoi je me suis rendu ce matin chez le bijoutier et me suis arrangé pour procéder à un échange. Tu pourras y aller quand tu voudras et choisir la bague qui te plaira. Si tu le souhaites, naturellement.

Inger détacha son regard de l'écrin vide pour lever les yeux vers le jeune homme assis en face d'elle. Mais une autre image s'interposa : celle d'un serveur apportant un appareil téléphonique.

- Qu'est-ce que c'est ? grommela Corey. Sans doute une erreur.

- Non, monsieur, répondit le garçon. C'est bien pour vous, monsieur Jensen.

Corey se saisit du récepteur et bredouilla un « Allô » empreint de perplexité. Inger entendit vibrer le diaphragme sous la voix métallique et monotone de Ray Chaffee.

- Coccinelle, coccinelle, rentre chez toi. Ta maison est en feu, et tes enfants vont périr.

- Ray, le diable t'emporte...

- Ça, c'est de l'insolence, mon vieux, et je ne tolérerai pas l'insolence.

- Qu'est-ce que tu veux ? Comment as-tu appris que j'étais ici ? Est-ce que tu me suis de nouveau ?

- Va-t'en, jeune Corey. Détale, fiche le camp. Ta présence en ce lieu me déplaît. Je suis de l'autre côté de la rue, dans une cabine publique, et je veux te voir sous l'auvent de l'entrée dans moins de deux minutes. Je t'en donne même trois, tiens.

Inger sentait sa tête bourdonner.

- Corey, raccroche-lui au nez ! s'écria-t-elle.

Ce que fit Corey. Inger se dit que la plaisanterie était peut-être terminée ; mais elle se trompait, car son compagnon roulait sa serviette en boule et repoussait sa chaise.

- Écoute, Inger... bredouilla-t-il.

- Ah ! Non. Ne me dis pas que tu vas t'en aller.

- Il le faut, chérie. C'est une chose à laquelle je ne puis rien. Regarde !

Il lui mit l'écrin dans la main et ajouta :

- Le nom du bijoutier est inscrit à l'intérieur. Tu pourrais t'y arrêter en rentrant chez toi, ce soir...

- Corey, trancha la jeune femme d'un air décidé, si tu sors d'ici sans m'en fournir la raison...

- Commande quelque chose, dit le jeune homme en jetant un coup d'œil nerveux en direction de la sortie et en laissant tomber un billet de dix dollars sur la table. Prends le rosbif : il est très bon, ici. Je te téléphonerai.

- Si tu t'en vas, je t'interdis de m'appeler.

Elle ne commanda pas à manger et utilisa le billet pour régler les consommations qu'ils avaient prises. Après quoi, elle partit sans se soucier du mécontentement manifeste du serveur.

Il était dix heures et demie, ce même soir, lorsque Corey se présenta à l'improviste à l'appartement de la jeune femme. Sur le point de se coucher, elle portait une chemise de nuit si légère et si vaporeuse que l'ambiance aurait été plutôt sensuelle si leur disposition d'esprit avait pu leur faire envisager autre chose que de bavarder, dans le petit living-room en désordre, devant un verre de whisky.

- Je vais tout de dire, Inger, commença le jeune homme. Je n'ai pu le faire jusqu'ici, car cela faisait partie du pacte ; mais j'ai vu Ray, et il est d'accord. L'idée de te mettre au courant ne lui a pas déplu. Je dirai même que cela lui a fait éprouver un petit frisson de plaisir, à cette crapule.

Il s'interrompit pour finir son scotch. Inger attendait la suite.

- Je suis son esclave, Inger, dit-il enfin.

Il alla remplir son verre au bar, ce qui lui fournit une excuse pour ne pas regarder la jeune femme en face.

- Je me rends compte que cela peut paraître un peu fou, mais ce n'est pas aussi bizarre que tu pourrais le penser. Je ne veux pas dire qu'il m'ait *acheté* sur un marché public ou que nous soyons atteints d'une sorte de folie sexuelle à la Krafft-Ebing [\[3\]](#). Nous sommes tous les deux normaux et corrects, bien que ce dernier qualificatif s'applique assez mal à Ray Chaffee. Quoi qu'il en soit, je suis tenu de faire ce qu'il m'ordonne ; pratiquement tout, je veux dire. Oh ! Rien qui puisse m'atteindre physiquement. Par exemple, il ne peut pas me demander de sauter par la fenêtre : ce ne serait pas dans les règles...

- Les règles ? répéta Inger.

- Il y a maintenant neuf ou dix mois que je suis son esclave, et il me reste moins de dix semaines à passer avant que ce ne soit terminé. Sois sûre que j'ai songé à toi, à *nous*, dans cette situation, et j'avais presque décidé de ne pas te revoir avant la fin. Mais en l'absence de Chaffee, j'ai cru pouvoir courir le risque...

- Quel risque ?

- Vois-tu, il était en Amérique du Sud, et il a dû être furieux d'y être expédié à ce moment-là. Car il commençait vraiment à apprécier le fait d'avoir un esclave, le fait d'être le maître. Il se faisait chaque jour plus exigeant, cherchant de nouvelles méthodes pour me faire souffrir...

- Il n'est pas possible que j'aie bien compris, dit la jeune femme. J'ai dû m'endormir, et je dois être en train de faire un cauchemar.

- En venant ici, ce soir, je me demandais s'il valait mieux parler ou me taire. D'une manière ou d'une autre, je risquais de te perdre. Un autre scotch ?

- Non.

- Moi, si.

Corey alla remplir de nouveau son verre. Lorsqu'il revint il se décida enfin à regarder la jeune femme en face.

- Voilà la vérité, Inger. Il y a une dizaine de mois, Chaffee, moi et deux ou trois autres gars, dans ce club de poker et de filles dont je t'ai parlé...

- Tu n'as pas parlé des filles, fit remarquer Inger d'un ton tranchant.

- Elles n'ont jamais entravé le poker. Quoi qu'il en soit, un soir que nous étions en train de boire sec, on mit la conversation sur l'esclavage. Je veux dire l'esclavage moderne. Il existe encore, tu sais, tout un commerce d'esclaves au Moyen-Orient et en d'autres lieux. Nous sommes tombés d'accord sur une chose ; ou plutôt deux. La première : l'esclavage n'est-il pas une chose affreuse ? Pas très original, bien sûr. Mais nous sommes aussi parvenus à la conclusion que si l'esclavage était moche pour l'esclave, il était assez formidable pour le maître. En faisant abstraction de toute considération d'ordre moral, qu'y avait-il de si affreux à avoir deux ou trois esclaves ? Cela devait être prodigieux. C'est ce qui a rendu l'esclavage tellement populaire pendant si longtemps, même au cours des siècles de lumière - ou prétendus tels - comme ceux des civilisations grecque ou romaine. Ces hommes savaient l'injustice qu'ils commettaient, mais ils ne possédaient pas les commodités susceptibles de rendre leur vie plus confortable, ce qui pouvait justifier ces pratiques. De nos jours encore, songe à tous ces gens qui se disputent les domestiques, à toutes ces bonnes femmes adipeuses qui fréquentent les clubs féminins : elles passent la moitié de la journée à parler à leurs domestiques et l'autre moitié à parler d'eux. Et lorsque l'une d'entre elles déclare : « Ma petite Bernice est une vraie perle », elle veut dire qu'elle ressemble plus à une jeune esclave d'autrefois dans les États du Sud qu'à une domestique rétribuée. N'ai-je pas raison ?

- Oh ! Je t'en prie, épargne-moi les commentaires d'ordre social.

- Très bien, très bien. Tout ce que je m'efforce de te faire comprendre, c'est que l'esclavage est *séduisant*. Tiens, Chaffee a même déniché une citation de Tolstoï sur ce sujet. Seulement, je crois qu'il l'a trouvée après la conclusion du pacte.

- Le pacte ?

- Tu sais qui était Tolstoï : une sorte de saint russe qui luttait pour la liberté individuelle. Il a néanmoins écrit dans son journal que l'esclavage est un mal, mais un mal infiniment *agréable*.

- Cela reste pourtant un mal, non ?

- Lorsqu'il est *involontaire*. Les esclaves ne choisissent pas d'être ce qu'ils sont. Rassemblés par des trafiquants, ils sont vendus par leurs parents - comme les filles l'étaient autrefois en Chine - ou bien capturés au cours de guerres, comme cela se passait du temps des Grecs ou des Romains. Mais s'il est volontaire, si on met un terme à

ces querelles morales...

- Est-ce donc cela que tu as fait ? As-tu *choisi* de devenir esclave ?

- En un certain sens, Inger. C'est ainsi que cette fameuse soirée a pris fin : par une sorte de pacte entre Chaffee et moi. Nous étions tous passablement éméchés, mais nous avons néanmoins rédigé par écrit les termes et les conditions du contrat. L'une de ces dispositions était secrète, et c'est celle-là qu'il m'a permis d'enfreindre ce soir.

- J'imagine que tu parles sérieusement ! Il ne s'agit pas d'une mauvaise plaisanterie ?

- Non, répondit calmement Corey. Chaffee a parié que je serais incapable de tenir le coup durant toute une année dans le rôle d'esclave. Mais l'année est presque écoulée. Je suis en train de gagner, et il aura perdu : les choses vont redevenir normales. Seulement, il me serait impossible d'abandonner maintenant, tu le conçois. Après dix mois, ce serait de la folie. Je ne saurais le faire même si tu me le demandais, même si tu... en faisais une condition pour te rendre chez le bijoutier.

- Eh bien, du moins la situation est-elle claire.

- Je ne peux pas faire table rase de ces dix mois. Chaffee m'en a fait voir de dures, et cela peut encore empirer, mais je ne lui donnerai pas la satisfaction de me voir abandonner avant que l'année ne soit écoulée.

- Vous n'êtes que des gamins stupides qui seraient passibles de la fessée !

- Les choses n'avaient pas trop mal commencé, reprit Corey en scrutant le plafond. Chaffee n'était pas habitué à avoir un esclave. Au début, il me *demandait* de faire certaines choses ; il se montrait poli, me disait « s'il te plaît ». Et tous ses ordres portaient sur des sujets insignifiants : faire des courses, aller lui chercher un livre à la bibliothèque, lui appeler un taxi. C'était une tâche facile.

- Et il a ensuite changé ?

- Il ne pouvait exiger de moi quelque chose qui eût compromis ma santé, ma profession ou m'eût coûté de l'argent.

- Il avait cependant le droit de t'humilier. Ça, il pouvait le faire.

- Il ne pouvait rien me demander qui m'eût fait ramasser par les flics,

bien sûr. Mais tout le reste, je devais le faire ; sinon, je n'aurais pas été son esclave. Un esclave obéit sans poser de questions ; cette impuissance à refuser un ordre du maître est le but essentiel.

Mais il a fallu longtemps à Chaffee - près de six mois - pour parvenir à tirer du plaisir de cette situation.

- Du plaisir ?

- Certes, affirma Corey en faisant tourner son verre entre ses doigts. Il y a de la joie là-dedans ; presque de l'extase. C'est plus que l'agrément de voir quelqu'un obéir à ses ordres : on y puise une idée de puissance. C'est la raison qui pousse les hommes à s'escrimer à atteindre le pouvoir - politique, social ou financier. C'est une joie véritable que de diriger les gens, de les faire marcher et sauter, d'avoir en main le fouet et le cerceau.

Inger émit un petit ricanement de dégoût.

- C'est la vérité, chérie. Je suis l'esclave, et il est le maître, mais je suis capable de comprendre ce qu'il tire de ce pouvoir tout neuf et immédiat sur un autre être humain. Au bout de six mois, il a commencé à se rendre compte que le temps passait, et cela l'a rendu plus dur, plus exigeant. Ses ordres se sont faits plus fréquents, plus difficiles à exécuter aussi. C'est ce qui explique que nous ayons cessé d'être amis pour devenir ce que nous sommes actuellement : maître et esclave. Rien d'autre. Et c'est alors que Chaffee a commencé à éprouver du plaisir.

Inger s'approcha du jeune homme, belle et rougissante.

- Et tu ne renoncerais pas, même si je te le demandais ?

- Si nous nous étions connus il y a cinq ou six mois, avant que Chaffee n'eût commencé à faire claquer son fouet, peut-être aurais-je accepté de perdre tout le temps que j'avais sacrifié. Mais pas maintenant.

- Corey, est-ce que tu m'aimes ?

- Au nom du Ciel, ne te l'ai-je pas déjà dit ?

Plus tard, elle lui posa encore la même question.

- Non, Inger, lui répondit-il. Ce n'est pas possible. Tu trouves désagréables ces incidents de restaurants, mais ils auraient pu être pires. J'ai déjà fait pour Chaffee toutes sortes de sales besognes. J'ai été son valet, son maître d'hôtel, sa femme de ménage. J'ai dit adieu à

mes soirées, à mes week-ends, à mes heures de repas chaque fois qu'il l'a voulu. Puis il s'est mis à me suivre partout, me faisant renoncer à mes habitudes, à mes plaisirs, à mes amis.

- Et aux femmes ?

- Il m'a fait rompre avec toutes celles que j'ai rencontrées. Une fois, même, il a expliqué à la fille ce que j'étais pour lui...

- Je croyais que vos conventions...

- Elles ne s'appliquent qu'à moi ; pas à lui. Seul l'esclave doit garder le secret. Ce soir-là, il lui a tout raconté, et cette idiote...

- Était-ce Leila ?

- Oui. Peut-être Chaffee m'a-t-il rendu service, dans ce cas particulier. Néanmoins, je n'oublierai jamais la façon dont il s'est comporté...

- Lui a-t-il dit que tu étais son esclave ?

- Il le lui a dit et le lui a prouvé. Il m'a fait ramper devant elle, et cette imbécile s'est mise à rire. Elle trouvait cela drôle, et elle a demandé à Chaffee de la laisser s'amuser, elle aussi. Durant le reste de la soirée, j'ai été son esclave à elle, parce que cela faisait partie du marché. Si on a un maître, on est l'esclave de l'humanité tout entière.

Inger appuya son visage contre l'épaule du jeune homme.

- Oh ! Corey, murmura-t-elle, comment as-tu pu faire cela ? Pourquoi ne l'as-tu pas tué ? Moi, je lui aurais écrasé la figure. Et à elle aussi.

- Bien sûr, les esclaves se révoltent parfois, et ça fait partie du jeu. Seulement, ça m'était impossible. J'avais trop investi...

La sonnerie du téléphone retentit, bien qu'il fût plus de minuit.

- Dois-je répondre ? demanda la jeune femme. Crois-tu que ce soit...

- J'en suis sûr.

Elle décrocha le récepteur et perçut aussitôt la voix chantante de Chaffee.

- Bonsoir, mignonne. Comment allez-vous ? En avez-vous assez entendu ? Notre petit garçon a-t-il épanché son cœur ?

- Bonsoir, monsieur Chaffee. Je suis contente que vous ayez appelé.

J'en suis même *ravie*. Cela me donne l'occasion de vous dire ce que je pense de vous.

- Ne prenez pas cette peine, répliqua l'homme d'un ton glacial. Laissez-moi plutôt parler à ce garçon.

- Pas avant que vous ne m'ayez écoutée.

- Contrariez-moi, ma belle, et je me charge, moi, de me venger sur lui.

Inger eut un instant d'hésitation, puis tendit le récepteur à Corey. Le jeune homme écouta pendant un moment, pâlisant progressivement.

- Oui, j'ai compris, dit-il enfin. D'accord. Je l'ai promis, et je le ferai.

Il tenait toujours l'appareil, mais n'osait regarder la jeune femme.

- Ray exige que je m'en aille, chérie, expliqua-t-il ; mais il ne veut pas que tu restes seule. Il dit qu'il sera ravi de venir te tenir compagnie : il connaît, affirme-t-il une excellente manière de te réchauffer.

- *Corey !*

- J'aimerais que tu acceptes, Inger. Je ne peux pas te forcer, naturellement, mais je considérerais comme une faveur si tu voulais bien le laisser monter.

La jeune femme perçut, dans le récepteur, le petit rire sec de Chaffee.

- Sors d'ici, Corey ! cria-t-elle. Sors d'ici immédiatement.

- Inger, je t'en prie. Parle-lui seulement, veux-tu ? Explique-lui.

Il rapprocha l'appareil, mais elle recula. Avalant nerveusement sa salive, il porta le micro à ses lèvres.

- Que le diable t'emporte, j'ai fait la commission. Mais elle refuse de te parler ; et c'est là une chose à laquelle je ne peux rien.

Il raccrocha et se tourna vers la jeune femme, les yeux humides de larmes.

- Écoute, chérie, j'avais promis de dire cela : c'était le prix à payer pour t'avoir avoué la vérité.

- Est-ce que tu ne m'as pas comprise ? Sors d'ici, Corey. Je ne veux plus jamais te revoir. Jamais !

Corey haussa les épaules, geste de résignation plutôt que

d'indifférence, puis il sortit en refermant doucement la porte derrière lui.

* * *

La jeune femme n'eut pas de ses nouvelles jusqu'au week-end. Mais, le samedi après-midi, il appela d'une voix de conspirateur.

- Je suis à la Frederick Gallery, à Madison, annonça-t-il. Cette fois, je l'ai roulé. Je l'ai surveillé, et je l'ai vu sortir du garage. Nous pouvons donc nous voir en toute sécurité.

- En toute sécurité, peut-être, répliqua froidement Inger, mais cela ne signifie pas que je le désire, moi !

Pourtant, en dépit de ses réticences, elle le rejoignit à la galerie de peinture, où étaient exposées des marines. Il l'accueillit avec une ébauche de sourire.

- J'ai oublié de te dire d'apporter tes comprimés de Dramamine, dit-il.

Au lieu de rire, elle se mit à pleurer ; assez discrètement, toutefois, pour ne pas gêner les autres visiteurs. Il l'entraîna dans un coin et, dissimulant leurs deux visages derrière un catalogue, il reprit :

- Écoute, voici ce que j'ai imaginé. Cette affaire avec Chaffee doit prendre fin dans moins de neuf semaines. Jusque-là, je ne te reverrai pas ; je n'essaierai même pas. Car il s'en rendrait compte, et ça ne ferait qu'aggraver les choses.

- Neuf semaines ! Corey, c'est tellement injuste !

- C'est la seule solution. Mieux vaut qu'il croie que nous avons rompu. Il nous laissera alors tranquilles. Après cela... eh bien, nous verrons. Peut-être n'auras-tu pas fait la connaissance d'un autre homme entretemps.

- Idiot ! dit-elle d'un air tragique en s'agrippant au revers de son veston. Crois-tu que je souhaite faire la connaissance d'un autre ?

- Inger, allons chez le bijoutier. Tout de suite. Si tu portes ma bague à ton doigt, peut-être cela changera-t-il quelque chose.

Elle choisit un solitaire avec une monture toute simple. Corey pensa que la bague était un peu trop sévère, mais Inger la voulait ainsi. Sur le chemin du retour, elle lui rappela qu'il ne lui avait jamais fait une demande en mariage dans les formes. Il répondit qu'il désirait le faire

dans le cadre romantique qui convenait. Ils prirent la direction de la 59^e Rue et louèrent une calèche pour faire une promenade dans le parc. La jeune femme pleura presque tout le temps même après que son fiancé l'eut officiellement demandée en mariage.

- Corey, rentre à la maison avec moi, murmura-t-elle en s'accrochant à lui. Ne me quitte pas encore. Tu as vu partir cet affreux individu ; peut-être nous laissera-t-il tranquilles. Rentre avec moi, Corey.

Ils gagnèrent donc l'immeuble où la jeune femme avait son appartement. Un petit cabriolet marron était arrêté à proximité de l'entrée. Ray Chaffee n'était pas au volant, mais Corey connaissait la voiture.

- Il est là, Inger, dit-il. Je ferais mieux de m'en aller.

- Corey, je t'en prie. Il attend peut-être dans le hall ou sur le palier de mon étage. Et U me fait peur.

- Tu n'as aucune raison d'avoir peur. Il n'a aucune prise sur toi. S'il t'importune d'une manière ou d'une autre, dis-lui que tu vas appeler la police. Et s'il me menace, moi, réponds-lui que tu t'en moques, étant donné que nous avons rompu.

- C'est affreux !

- Je te téléphonerai, reprit vivement Corey.

Puis, tournant les talons, il s'éloigna d'un pas rapide.

Ainsi que le craignait Inger, Chaffee était assis dans un fauteuil du hall.

- Bonsoir, Miss Flood, dit-il. Avez-vous vu notre ami M. Jensen ?

- Non, répondit la jeune femme, je n'ai pas vu votre ami, et je ne désire pas le voir.

- Dans ce cas, peut-être êtes-vous à la recherche d'un nouvel admirateur ? suggéra-t-il en grimaçant un sourire. Je ne suis pas une mauvaise affaire. Un peu défraîchi, mais encore utilisable.

- Bonne nuit, dit la jeune femme au moment où apparaissait l'ascenseur.

Mais il posa la main sur le bord capitonné de la porte.

- Ne me racontez pas d'histoires, Miss Flood. Où le cachez-vous ? Est-il

planqué dans un placard ou dissimulé sous votre lit ?

Elle s'immobilisa. Il devait y avoir un portier dans les environs, probablement occupé à lire le *Daily News* devant l'ascenseur de service ; mais elle renonça à l'appeler.

Il demeura un moment interloqué. Mais, une fois dans l'appartement, il se reprit vite et glissa un bras autour de la taille de la jeune femme. Elle fit un pas de côté pour se dégager.

- Je veux que vous m'accordiez une faveur, dit-elle. Il s'agit de rompre ce pacte que vous avez signé avec Corey.

La perplexité se lisait sur le visage de l'homme. À moins que ce ne fût l'amusement.

- Vous voulez me faire rendre la liberté à mon esclave ? Lancer une proclamation d'émancipation ?

- Oui. Il en a assez de cette stupidité ; et vous aussi, j'imagine.

Chose curieuse, le sourire de l'homme s'évanouit.

- Voulez-vous que je vous fasse un aveu ? Vous avez raison. Cela est devenu un fardeau, non seulement pour ce pauvre Corey, mais également pour moi. Avoir un esclave n'est pas une sinécure, je vous l'affirme. C'est une responsabilité, tout comme lorsqu'on hérite une grosse somme d'argent. Il m'arrive parfois de me réveiller en pleine nuit et de me demander comment je vais bien pouvoir utiliser Corey le lendemain. Cela paraît fou, n'est-ce pas ? Mais il est probable que vous me preniez pour un fou. Corey vous a sans doute dit combien j'étais mauvais et vicieux.

- Et ce n'est pas le cas ?

- Tous les maîtres semblent mauvais et vicieux aux yeux de leurs esclaves. Mais soyez sans crainte, ce vieux Corey va avoir sa livre de chair.

- Combien ?

- Que voulez-vous dire ?

- À quel prix la livre ? Je veux bien conclure un marché, monsieur Chaffee.

- Je ne comprends pas.

- Vous êtes effrayé à la pensée que Corey puisse tenir le coup jusqu'à la fin de votre contrat, et vous ne pouvez imaginer des exigences assez affreuses pour l'obliger à renoncer. Mais j'ai, moi aussi, des droits sur lui. Et si vous acceptez ce que je vous demande, je veillerai à ce que vous perceviez la somme qui vous revient.

- Est-ce une offre sérieuse ? demanda l'homme avec un sourire.

- Oui. Si vous rompez ce contrat sur-le-champ, je vous promets que vous récupérerez chaque *cent* que gagne Corey.

- Sapristi ! Vous vous croyez vraiment capable de le mener par le bout du nez. Comme c'est intéressant !

Chaffee passa une main sur ses cheveux blonds et clairsemés, faisant recoquiller ses minuscules boucles. Puis il s'approcha lentement de la jeune femme.

- Voulez-vous que je vous dise ? Essayez plutôt une autre forme de persuasion. Vous n' imaginez pas combien je porte peu d'intérêt à l'argent.

Il avait posé ses mains sur elle, et, en voulant exécuter un demi-tour, elle se trouva emprisonnée dans ses bras. Il était plus robuste qu'il ne le paraissait, et elle prit peur. Levant la main gauche, elle le frappa à la joue. Le coup était bien porté, et elle sentit le bord de son diamant lui labourer les chairs. L'œil rougit et enfla presque instantanément. Chaffee laissa échapper un cri de douleur et se couvrit le visage d'une main.

- Vous m'avez blessé, grommela-t-il d'un air irrité. Stupide femelle ! Aviez-vous besoin d'agir ainsi ?

Il tira de sa poche un mouchoir soigneusement plié et le pressa contre sa joue. Puis, contemplant les traces de sang qui imbibaient le tissu, il pâlit, et la jeune femme crut qu'il allait s'évanouir.

- Stupide femelle ! répéta-t-il.

Il plaqua de nouveau le mouchoir sur sa joue et se dirigea vers la porte. Inger baissa les yeux vers la bague de fiançailles qui lui entourait l'annulaire et dit à haute voix :

- La meilleure amie d'une jeune fille.

Elle ignorait quelle heure il pouvait être quand les premiers coups retentirent. Elle savait seulement que le moment était mal choisi pour venir ainsi ébranler la porte de son appartement. Le cadran lumineux de sa pendule de chevet lui apprit qu'il était plus de trois heures. Elle chercha à tâtons le peignoir qui se trouvait au pied de son lit et passa dans le living-room, dans le seul but de faire cesser les coups redoublés qui secouaient toujours la porte du palier. Elle ouvrit et les vit tous les deux : Corey et Chaffee. Ce dernier arborait un sourire hideux, et son visage avait quelque chose de cauchemardesque. Puis elle comprit que cette impression provenait de son œil. La joue, d'un jaune marbré de bleu, était toute boursouflée, la peau luisante et tendue. La jeune femme détourna son regard pour le reporter sur Corey, se demandant la raison qui avait bien pu pousser les deux hommes à faire ainsi irruption dans le refuge sombre de sa nuit.

Dès qu'ils eurent pénétré dans le living-room, Corey actionna l'interrupteur électrique, et la pièce s'illumina d'une clarté presque pénible.

- Que signifie ceci ? s'informa la jeune femme.

- Excuse-moi, Inger, commença Corey d'une voix étranglée et en serrant les poings, mais tu n'aurais pas dû faire ça...

- Dis-lui, ordonna Chaffee.

Corey avança la main et saisit le bras de sa fiancée.

- Tu lui as fait mal, Inger, continua-t-il. Tu aurais pu le blesser grièvement.

- Explique-lui *qui* elle a blessé, ordonna encore Chaffee.

- Le maître, dit Corey en grinçant des dents. Regarde ce que tu lui as fait, Inger. Est-ce que tu te rends compte ?

- Corey, lâche-moi, protesta la jeune femme.

- Dis-lui maintenant ce qu'elle doit faire, Corey.

- Il ne faut pas m'en vouloir, chérie. À partir de cette nuit, je ne... je veux dire... il a promis que ce serait fini. Nous te laisserons tranquille, tous les deux. Mais il faut que tu le fasses.

- Que je fasse... quoi ?

- Que tu l'embrasses. Excuse-moi, Inger. Il faut que tu poses tes lèvres

sur son œil. Tu lui as fait très mal. *Embrasse-le, Inger.*

Il la tirait vers Chaffee, s'efforçant de lui faire approcher son visage de celui de l'homme. Chaffee grimaçait un sourire. Pas un vrai sourire, mais un rictus sardonique. Inger poussa un cri et décocha un coup à son fiancé. Celui-ci tenta de lui saisir les mains, et elle lut la souffrance sur son visage. Elle le méprisait et le plaignait en même temps. Il finit cependant par lui emprisonner les poignets. En même temps, il criait quelque chose à Chaffee. La jeune femme sentit ses jambes fléchir sous elle, et Corey la conduisit jusqu'au canapé. Elle ferma les yeux et entendit encore Corey dire à Chaffee des paroles conciliantes qui laissaient cependant transparaître son irritation. Elle n'ouvrit les yeux qu'en entendant de nouveau la voix de Chaffee :

- C'est bon, esclave, c'est bon. Tu as fait ton devoir.

Elle tourna la tête et aperçut Chaffee qui se dirigeait vers la porte, Corey sur ses talons. L'esclave, sa tâche accomplie, suivait son maître. Ils sortirent, laissant la jeune femme à sa solitude.

* * *

Septembre s'écoula, puis la plus grande partie d'octobre. Inger n'eut qu'une seule fois des nouvelles de Corey. Il s'agissait d'une lettre, mal tapée sur du papier commercial.

Inger, je sais maintenant que tu me détestes. M'est-il encore possible de te dire que je t'aime ? Les chaînes tomberont le dimanche 28 octobre. Je te téléphonerai à ce moment-là. Je ne t'en veux pas pour ce que tu as pu me dire. Corey.

Au début du mois d'octobre, elle avait fait la connaissance d'un homme qui lui plaisait. Il avait belle allure et paraissait avoir de l'argent. Il l'avait sortie trois soirs dans la même semaine et, au cours du week-end suivant, il avait tenté de la séduire, sans trop insister d'ailleurs. Lorsqu'elle s'était mise à pleurer, il avait obtenu d'elle l'aveu qu'elle aimait un autre homme. Elle s'était efforcée de considérer Corey comme mort, absent, disparu ; mais il n'était rien de tout cela. Il se trouvait toujours dans la ville, et le 28 octobre, jour de la liberté, de l'émancipation, approchait à grands pas. Elle décida donc de déclarer à son nouvel admirateur qu'elle ne pourrait le revoir.

Le vendredi précédant le jour fatidique, une de ses amies prénommée Sylvia arriva chez elle dans l'intention d'y passer le week-end, car on était en train de rénover son propre appartement, et elle était

allergique aux odeurs de peinture. Elle passa la plus grande partie de son temps à parler d'un certain Léonard - qui était marié - et à demander conseil à Inger ; ce qui ne l'empêchait pas de boudier, chaque fois que son amie lui disait de laisser tomber cet homme.

Le samedi soir, l'alcool aidant, Inger perdit toute réserve et mit Sylvia au courant de ses tribulations avec Corey. Son amie l'écouta, fascinée, oubliant momentanément les problèmes sentimentaux qui lui étaient personnels. Elle approuva bruyamment les conclusions d'Inger.

- Terrible ! Affreux ! Tu es beaucoup mieux sans lui, crois-moi.

Plus elle parlait de Corey, plus Sylvia était de son avis et plus Inger se rendait compte qu'il lui manquait.

- Crois-tu qu'il te téléphonera ? demanda Sylvia en ouvrant de grands yeux. Crois-tu qu'il aura ce toupet ?

- Je ne sais pas.

Le dimanche matin, Sylvia dormait encore lorsque son amie se réveilla et commença à fixer l'appareil téléphonique. Mais il n'avait pas encore sonné à deux heures, lorsque la jeune fille quitta l'appartement pour se rendre à un rendez-vous de Léonard.

À trois heures, Inger décida de faire fi de son orgueil, et elle appela l'appartement de Corey. La ligne étant occupée, elle raccrocha vivement, avec l'espoir que c'était elle que Corey essayait d'avoir. Rien ne se produisit. Un quart d'heure plus tard, elle avait composé le numéro si souvent qu'elle en avait mal au doigt. Elle s'obligea à attendre une demi-heure avant de recommencer. Elle entendit sonner dans l'écouteur, mais il n'y eut pas de réponse. Elle se reprocha d'avoir opté pour la mauvaise solution. Peu après quatre heures, elle enfila un imperméable, sortit et prit un taxi pour se faire conduire à l'appartement de Corey. Avait-elle raison ou tort d'agir de la sorte ? N'allait-elle pas perdre la face ? Elle s'efforçait de ne pas se poser la question. Elle craignait un peu d'être obligée de camper sur le seuil, mais la chance était avec elle. Corey vint lui ouvrir la porte, tenant l'appareil téléphonique à la manière d'un porte-documents.

- J'espère que c'est moi que tu allais appeler, dit la jeune femme d'un ton léger. Tu m'avais promis de le faire, t'en souviens-tu ?

Il enroula le cordon autour de son doigt.

- J'allai t'appeler, Inger. Sincèrement. Mais il s'est produit quelque chose. Accorde-moi une minute.

- C'est bon. Je n'espérais pas te voir tomber à mes pieds. Tu sais, j'ai toujours ta bague, mais il fallait que je sache si tu voulais que je la conserve.

- Bien entendu.

Sans doute aurait-il dû embrasser la jeune femme, mais il avait encore les doigts collés au téléphone.

- Assieds-toi, chérie, reprit-il. Il faut que je passe un coup de fil, mais je n'en ai que pour un instant.

Il posa l'appareil sur le guéridon et composa le numéro avec une certaine hésitation.

- Allô ? C'est encore Corey Jensen, dit-il dès qu'il eut obtenu la communication.

- Oui, je sais, mais j'ai pensé que vous auriez peut-être appris quelque chose depuis...

- Eh bien, mais vous travaillez pour lui, non ? reprit Corey d'une voix plus forte. Transmettez-lui mon message.

Il raccrocha d'un geste brutal.

- Qu'y a-t-il, Corey ? demanda Inger. Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

- Encore un instant, veux-tu ? répondit-il en formant un autre numéro.

Il avait le visage moite. Il ne s'était pas rasé de la journée, et des gouttes de transpiration perlaient à sa barbe.

- Allô, Marta ? Ici Corey. Je me rends compte qu'il n'y a qu'une chance sur cent, mais as-tu vu Ray ?

- ...

- Non, rien de spécial. Je voulais seulement savoir. Est-ce que Ronnie est à la maison ?

- ...

- Ne te donne pas la peine. Si tu ne sais pas où est Ray, il est certain qu'il ne le saura pas non plus.

- ...

- Je ne peux rien dire pour le moment. Au revoir, Marta.

Il raccrocha, et Inger intervint avant qu'il n'eût le temps de former un autre numéro.

- Maintenant, ça suffit, Corey ! Si tu ne veux pas m'accorder une seule minute entre deux coups de téléphone, mieux vaut que je m'en aille.

- Tu ne comprends pas, chérie, répondit-il. J'essaie de le trouver. Il n'est pas à son appartement, et sa bonne elle-même ignore où il se trouve.

- Qui ?

- Ray Chaffee. Il a disparu. Que le diable l'emporte, je crois qu'il a pris la poudre d'escampette.

- À cause du pari ? Parce que tu l'as gagné ?

La sonnerie du téléphone retentit. Corey décrocha le récepteur.

- Allô ? Ici Corey Jensen.

- ...

- Bonjour, monsieur Valdez...

- ...

- Oui, il est urgent que je retrouve M. Chaffee. Je crois qu'il doit prendre un avion aujourd'hui, mais j'ignore lequel...

- ...

- Oui, c'est une question de vie ou de mort. Un membre de sa famille est gravement malade.

- ...

- Je sais bien que c'est contraire aux règlements, mais que voulez-vous...

Un éclair passa dans les yeux de Corey.

- Oui, j'ai compris. Vol 33, départ à 18 h 30.

- ...

- Non, pas de message : il pourrait croire qu'il s'agit d'une erreur. Je serai moi-même à l'aéroport avant le départ de l'avion. Je vous remercie infiniment, monsieur Valdez.

Corey raccrocha, furieux et triomphant.

- Il essaie de me rouler, ce salaud. Il file en Amérique du Sud.
- Corey, je ne comprends pas.
- Tu te rappelles qu'il y est allé en juin dernier. Il a dû y préparer sa retraite.
- Mais pour quelle raison ? A-t-il perdu tant d'argent ?
- Il faut que j'aille à l'aéroport, Inger.
- Était-il véritablement aux abois ? Corey, au nom du Ciel, de quelle somme s'agit-il ?

Le jeune homme se dirigeait vers la penderie. Elle se dressa en face de lui.

- L'argent ! cria Corey. Tu crois vraiment qu'il s'agit de ça ?
- Mais c'est toi qui m'as parlé du pari.
- Je n'ai jamais parlé d'argent. C'est toi qui as tiré cette conclusion. Et il ne s'agissait pas non plus d'un pari, mais d'un troc, d'un échange. Comprends-tu ?

- Corey !
- Tu crois que je suis fou, n'est-ce pas ? Eh bien, pense ce que tu veux. Seulement, je vais te dire une chose, Inger : il ne va pas s'en tirer comme ça. Il a eu son année ; à présent, c'est moi qui dois avoir la mienne !
- Veux-tu dire qu'il est maintenant ton esclave pour une année ?
- C'est bien ça, chérie. M. Chaffee va payer sa dette. Il m'a fait payer ; à présent, c'est à son tour. C'est moi qui ai désormais le fouet en main. Et il va sauter ! Je vais le descendre de cet avion.

Il fit quelques pas vers la porte. Inger lui agrippa le bras.

- Corey, je t'en prie, n'y va pas. Laisse-le partir. Tu ne peux pas lui faire ce qu'il t'a fait : c'est trop affreux. C'est inhumain !
- Ça suffit, Inger. Il y a une belle trotte jusqu'à l'aéroport.
- Corey, je serais incapable de supporter une autre année comme celle que je viens de vivre. Je ne le pourrais pas !

- Ne comprends-tu pas que, cette fois, ce ne serait pas la même chose ? C'est lui qui est l'esclave, désormais ; et c'est moi qui suis le maître...

- Ça ne change rien ! Il n'y a aucune différence. En tout cas, je ne saurais t'épouser dans ces conditions. Je n'y résisterais pas. Et d'ailleurs, je ne veux pas t'épouser !

Pendant un instant, le jeune homme sentit se ralentir sa respiration, et son regard se fit moins fiévreux.

- Excuse-moi, Inger, dit-il enfin. C'est plus fort que moi, je n'y peux rien. Il est trop tard.

Il sortit et referma vivement la porte. Mais Inger la rouvrit et, tandis qu'il longeait le couloir en direction de l'ascenseur, elle se mit à crier d'une voix stridente qu'elle ne se connaissait pas :

- Vas-y ! Vas-y ! Rejoins ton précieux esclave ! J'espère que vous serez très heureux ensemble !

Elle tira la porte derrière elle, pensant qu'elle aurait sans doute dû pleurer. Mais les larmes ne venaient pas. « Et dire qu'ils le seront peut-être, songea-t-elle. »

LA NOUVELLE VICTIME

(That Year's Victim)

par JACK RITCHIE

- Nous aimerions vous assassiner, dit Freddie Thompson.

Je ne m'attendais pas à cet honneur, et je fus flatté. Pourtant, je tentai de protester.

- Je ne sais vraiment pas si je pourrai trouver le temps.

- Cela ne vous prendra que quelques instants, professeur.

Le professeur Harding et moi étions en train de disputer une partie d'échecs lorsque Freddie était venu frapper à la porte de l'appartement que j'occupe dans un des bâtiments de la faculté. Il représentait le comité chargé d'organiser le meurtre.

- Quelle arme avez-vous l'intention d'utiliser contre le professeur Ranier ? s'informa Harding en allumant sa pipe.

- La plupart d'entre nous auraient aimé lui trancher la gorge, déclara Freddie. Mais nous nous sommes ensuite souvenus que nous nous étions servis d'un couteau l'année dernière pour tuer le professeur Elbert, et nous n'aimons pas nous répéter. Nous avons donc finalement décidé qu'un pistolet ferait parfaitement l'affaire.

- Et quand mon assassinat aura-t-il lieu, Freddie ? demandai-je.

Freddie portait de grosses lunettes, et ses yeux au regard perçant étaient presque aussi grands que les verres.

- Sans tarder, professeur. Peut-être demain ou après-demain. Nous préférons que cela vous soit une surprise, car il nous semble que si vous connaissiez à l'avance le moment précis du crime, vous risqueriez de - comment dire ? - de tout bousiller.

- Je ne ferais jamais rien de semblable, protestai-je sèchement.

- Nous préférons néanmoins conserver l'élément de surprise.

Chaque année, dans notre faculté de droit, les étudiants de dernière

année montent un simulacre de meurtre, suivi d'un simulacre de procès. Le meurtre est généralement commis à l'improviste en présence d'un aussi grand nombre de témoins que possible, le but de cette manifestation étant de montrer aux étudiants en droit, grâce au procès, que les dépositions des témoins oculaires sont fréquemment sujettes à caution.

L'année dernière, par exemple, le professeur Elbert a été « poignardé » en plein gymnase, au moment du changement de classes. L'agresseur - comme d'habitude, semble-t-il - est parvenu à s'échapper, mais il a été ensuite « arrêté » et jugé. La scène avait eu pour témoins vingt-huit étudiants et trois membres de l'université. Il n'y avait certes pas eu trente et un signalements différents du meurtrier, mais tout de même un nombre suffisant pour que l'accusé fût déclaré non coupable.

- Qui a été désigné pour m'assassiner ?

Freddie esquissa un sourire.

- Nous n'avons pas encore pris de décision définitive. Mais il y a un bon nombre de volontaires.

- Devrai-je avoir sur moi un sac en plastique rempli de jus de tomate que j'écraserai sur ma poitrine au moment du coup de feu ?

- Non. Nous sommes parvenus à la conclusion que ce ne sera pas nécessaire, cette année.

Je crus comprendre la raison de cette affirmation. Lorsque le professeur Elbert avait « expiré », la poitrine inondée de jus de tomate, sept des jeunes filles qui suivaient le couloir pour se rendre au gymnase étaient tombées dans les pommes. Et Tanker Flanagan, l'éminent arrière de notre équipe de rugby, n'avait rien eu de plus pressé que de les imiter.

- Il faudra donc que je fasse de mon mieux pour jouer la comédie.

- Nous sommes d'avis que les choses se dérouleront tout naturellement, affirma Freddie.

Et il se tourna vers Harding pour ajouter :

- Personne d'autre que le comité et la victime ne doit être au courant. Garderez-vous le secret, professeur ?

- Je ne soufflerai mot à quiconque.

Lorsque Freddie se fut retiré, Harding et moi reprîmes notre partie d'échecs.

- Freddie Thompson, murmura mon adversaire d'un air pensif, est un des plus brillants étudiants que notre université ait jamais connus.

J'approuvai d'un signe de tête.

- Excellent ou presque.

- Presque ?

- Oui. Jusqu'à présent, ses épreuves ne lui ont valu que la mention B [\[4\]](#).

- Vraiment ? Et qui la lui a attribuée ?

- Moi.

Harding avança la main pour jouer son cavalier.

- Dommage de gâcher son dossier, reprit-il.

Il tapota le fourneau de sa pipe dans le cendrier et ajouta :

- Il faudra évidemment qu'on vous vise à la poitrine. Pas à la tête.

- Pourquoi ?

- Certaines cartouches à blanc lancent une bourre de carton avec une force considérable. Il serait donc beaucoup plus indiqué de tirer dans la poitrine.

- Peut-être utilisera-t-on une cartouche qui ne lance aucune espèce de projectile.

Le visage de Harding exprima le doute.

- Je ne le pense pas. On voudra faire exprimer à votre visage une authentique surprise au moment où l'on fera feu sur vous. Or, l'impact de la bourre de carton devrait aider à créer la surprise attendue.

Je ne savais pourquoi cette idée me causait un vague malaise. Je déplaçai ma tour et le regrettai aussitôt.

- Qui d'autre fait partie du comité, cette année ? s'informa Harding.

Sur le moment, je ne pus retrouver qu'un seul nom.

- Roy Wickens.

- Un grand type, qui a dû faire un semestre supplémentaire parce qu'il avait échoué à une de ses épreuves, me semble-t-il.

- Il m'a paru incapable de comprendre la législation sur la propriété immobilière, et j'ai été forcé de lui attribuer la note qu'il méritait.

- Vous êtes plutôt dur dans votre notation, n'est-ce pas, Alfred ?

- Je ne suis pas partisan de chouchouter les étudiants. Nous sommes dans une faculté, que diable ! Pas dans une école maternelle.

Harding gagna non seulement la manche que nous étions en train de disputer, mais également la suivante. Il était rare qu'il en remportât deux au cours d'une soirée, mais j'avais éprouvé, durant toute la partie, une certaine difficulté à me concentrer.

Il était dix heures lorsque je le raccompagnai jusqu'à la porte du bâtiment.

- Vous savez, Alfred, me dit-il tout en enroulant son cache-nez, j'ai entendu dire que l'endroit le plus sûr pour commettre un meurtre, c'est la Gare centrale aux heures d'affluence. Je suppose que le campus d'une université ne serait pas non plus un trop mauvais choix.

Après son départ, je me plongeai dans la lecture pendant un certain temps, puis me couchai.

Je descendais les marches de la bibliothèque. C'était une belle journée, froide mais ensoleillée. Au-dessous de moi, il y avait au moins une centaine d'étudiants rassemblés en petits groupes, les filles se livrant à leur occupation favorite - celle qui les avait poussées, pour la plupart, à fréquenter la faculté. J'ai nommé la chasse au mari.

Soudain, un garçon échevelé et portant de grosses lunettes se précipita vers moi. Un rictus retroussait ses lèvres, et une lueur de folie brillait dans ses yeux. Il braquait sur ma poitrine un énorme revolver.

Il y eut un éclair aveuglant !...

* * *

Je me dressai sur mon lit. Il me semblait presque entendre les battements de mon cœur. Au bout d'une ou deux minutes, je parvins à sourire en me disant que notre subconscient est doté d'une imagination perfide.

Il devait bien être trois heures du matin lorsque je pus enfin retrouver le sommeil.

Cette fois, je rêvai d'un bel enterrement dont j'étais la vedette incontestée.

Je revins brusquement à la réalité, et j'allumai ma lampe de chevet. Il n'était que quatre heures, et le genre de sommeil que je me payais cette nuit-là n'était guère fait pour revigorer mon organisme fatigué.

J'enfilai ma robe de chambre et passai dans mon bureau. J'avais l'intention de lire, mais je m'attaquai finalement à un tas de copies d'étudiants que je devais rendre corrigées le vendredi suivant.

La dissertation de James Branner m'arracha un soupir, et je me demandai comment il avait bien pu parvenir en dernière année de droit. Il méritait nettement la mention C, ce qui était tout juste moyen. Et même, j'avais l'impression de lui faire une fleur.

Je passai à la copie suivante, mais mes pensées ne quittaient pas Branner. Ne faisait-il pas partie du comité, lui aussi ? Branner était un grand et robuste garçon. Énorme, pourrais-je dire. N'avait-il pas été placé en stage pour un semestre dans le but de participer à quelque manifestation ? Il était impossible de prévoir les réactions d'un caractère aussi instable. Je barrai le C et le remplaçai par un B.

Je travaillai jusqu'à sept heures et demie, puis descendis déjeuner. Après cela, comme j'avais encore quelque vingt minutes avant l'heure de mon premier cours, je me rendis à la salle des professeurs. Mon collègue Lasson s'y trouvait seul, confortablement assis dans un fauteuil à haut dossier et plongé dans la lecture d'un journal.

Je le saluai d'un signe de tête, allai m'asseoir à l'autre extrémité de la pièce et allumai ma pipe. Depuis que j'avais combattu sa prétention de faire mettre au programme un de ses ouvrages personnels, Lasson et moi n'échangions que des saluts empreints de froideur. S'il était parvenu à faire adopter son méchant bouquin par une université aussi prestigieuse que l'était la nôtre, quatre-vingt-dix pour cent des écoles de droit du pays auraient immanquablement suivi notre exemple. Bien entendu, le manque à gagner avait été pour lui considérable. En conséquence, il me gratifiait depuis lors d'une expression aussi gracieuse que celle d'un buraliste que vous allez déranger pour un timbre de quatre cents.

Pourtant, cette fois, il m'adressa la parole.

- Quelle impression cela vous fait-il d'être la victime du meurtre de l'année ?

Je fronçai les sourcils.

- J'avais toujours eu l'impression que l'identité de la victime était un secret pour tout le monde, à l'exception des membres du comité.

- Un secret pour les autres, peut-être, mais pas pour moi, déclara-t-il en découvrant ses dents pointues.

- Pourquoi pas ?

- Parce que c'est moi qui ai la garde du pistolet.

Peut-être était-ce la conséquence de l'éclairage de la pièce, mais il me sembla qu'une lueur mauvaise passait dans ses yeux.

- Il est évident que nous ne pouvons permettre aux étudiants de détenir ou de transporter des armes dans l'enceinte de l'université, continua-t-il. C'est pour cette raison que l'on m'a confié la garde du pistolet jusqu'au moment où l'on en aura besoin.

Une pensée effleura mon esprit. Était-il indispensable que le meurtre - ou plutôt le simulacre, rectifiai-je rapidement - fût commis par un étudiant ? Je me souvins qu'en 1957 le professeur Jacobson avait été assommé par l'assistante Mabel Watkins, alors qu'il faisait un cours sur la législation du mariage. La violence du coup avait été généralement mise au compte de la nervosité de la jeune femme ; mais je me rappelai également le fait que, deux semaines auparavant, Jacobson avait rompu leurs fiançailles, lesquelles duraient depuis six ans. Après cela, il était resté une semaine en congé de maladie.

Lasson plongea la main dans sa poche pour en retirer un pistolet.

Je fermai les yeux.

- Voici l'arme, annonça-t-il.

Je rouvris les yeux. Et je me demandai sur-le-champ ce qui avait bien pu motiver le choix d'un engin aussi imposant.

- Un Magnum 38, précisa Lasson. Une seule balle suffirait à mettre hors d'usage le bloc moteur d'une voiture. Qui aurait bien pu avoir l'idée d'un tel geste ? me demandai-je. Il replongea la main dans sa poche et la retira.

- Voici les cartouches.

Je me réjouis de constater qu'elles ne comportaient pas de balles.

Il fourra sa main dans l'autre poche.

- Et voici les vraies, dit-il. Magnifiques, n'est-ce pas ?

Cela dépendait du goût de chacun.

- C'est de celles-là, je suppose, que l'on se servirait si on voulait endommager un moteur ?

- Oui. Naturellement, nous ne voulons pas qu'elles soient mélangées aux cartouches à blanc.

J'aurais été le dernier à souhaiter le contredire sur ce point.

- Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, protestai-je, mais vous pointez cette arme sur moi.

- Elle n'est pas chargée, dit-il en laissant fuser un petit rire.

En dépit de son affirmation, je me sentais transpirer légèrement. Et s'il voulait vraiment...

Mais c'était ridicule. Uniquement parce que son mauvais bouquin avait été rejeté...

Je parvins à me ressaisir. Le principe de toute l'affaire, c'était que ce meurtre - je veux dire ce simulacre de meurtre - devait être exécuté en présence d'un grand nombre de témoins. En conséquence, tant que nous étions seuls tous les deux, j'étais parfaitement en sécurité.

Lasson remit dans ses poches le pistolet et les cartouches : toutes à l'exception des vraies, qu'il se mit à examiner d'un air pensif.

- Je me demande, dit-il enfin, si un gilet à l'épreuve des balles serait à même d'arrêter une de celles-ci.

Je jugeai qu'il était temps d'aller faire mon cours.

Comme à l'accoutumée, Freddie Thompson était assis au premier rang, toujours sur le qui-vive et prêt à poser n'importe quelle question. Roy Wickens était très près de la baie vitrée. Il venait à la faculté tous les jours, mais uniquement pour ce cours de rattrapage. James Branner, avec son front assez bas pour faire songer à l'homme de Neandertal, griffonnait nerveusement dans son cahier avec un bout de crayon. Il semblait perdu dans ses pensées.

Et il y avait aussi Emmeline Grogan.

Pourquoi toutes les étudiantes ont-elles l'impression d'échouer dans leurs études si elles ne s'amourachent pas de l'un de leurs professeurs ?

Pour celle-là, j'avais pu suivre l'intensité et l'accroissement de son admiration aux places qu'elle avait successivement occupées. Au début du semestre, elle avait paru trouver le dernier rang parfaitement confortable. Puis, à mesure que les semaines s'écoulaient, elle s'était progressivement rapprochée de moi. Et lorsqu'elle était enfin parvenue au premier rang, j'avais été forcé de lui déclarer que j'étais beaucoup trop âgé pour elle et que, d'autre part, j'avais fait, à un lit de mort, vœu d'éternel célibat.

Mon amour de jeunesse, Lucinda, créature frêle et sensible, condamnée par le destin, minée progressivement par quelque chose qui ressemblait à la tuberculose, m'avait laissé seul face au monde, accablé de douleur et ne vivant que dans l'attente d'aller la rejoindre à une date plus ou moins lointaine.

Tragique histoire - entièrement fausse - qui m'a protégé durant de nombreuses années. Elle suffit habituellement à éloigner les candidates trop ardentes, qui s'en vont, l'œil humide, en méditant délicieusement sur l'indicible cruauté de l'existence.

Seulement, j'ignore jusqu'à quel point Emmeline l'avait avalée, cette belle histoire, car elle n'avait pas quitté le premier rang.

Lorsque retentit la cloche de neuf heures vingt, j'interrompis mon cours, et les étudiants se retirèrent.

Mais pas Emmeline.

Elle me considéra avec ce qui pouvait passer pour une irrépressible sympathie.

- Il ne sert à rien de se morfondre en pensant à Lucinda, professeur, dit-elle. La vie continue.

- Pas pour moi, soupirai-je. Je me contente d'exister.

Avais-je vu une larme dans son regard ?

- Elle vous manque réellement, n'est-ce pas ? reprit-elle.

Mon sourire trahit l'intensité de ma souffrance.

- Plus que je ne saurais l'exprimer. Mais chaque heure qui passe me rapproche d'elle. Mon existence en ce monde n'a aucun sens, et je vais au-devant du danger.

- Peut-être la reverrez-vous bientôt, murmura la jeune fille en me posant doucement la main sur le bras. Plus tôt que vous ne le pensez.

Elle essuya une larme qui perlait à sa paupière et quitta la salle.

Mais qu'avait-elle donc voulu dire ? Peut-être la reverrez-vous bientôt ; plus tôt que vous ne le pensez.

Une idée me traversa l'esprit.

Elle faisait partie du comité, elle aussi. Était-elle au courant de quelque chose ?

Je n'avais pas d'autre cours avant dix heures et demie. J'en profitai pour aller à la bibliothèque faire des recherches au sujet d'un article que j'écrivais pour une revue.

À dix heures vingt, j'allai rendre mes ouvrages de référence et quittai le bâtiment.

Je m'arrêtai quelques instants au haut des marches. Au-dessous de moi, il y avait au moins une centaine d'étudiants, en petits groupes, les filles toujours poussées par leur idée première...

Je me sentis mal à l'aise.

Freddie Thompson avait le nez plongé dans un gros cahier, mais il leva les yeux. Devais-je considérer comme un salut son ébauche de sourire ? Le morose James Branner était là, lui aussi, en compagnie de Roy Wickens, à l'allure guindée. J'aperçus également le professeur Lasson. Plissait-il ses paupières dans la folle attente d'un événement proche ?

Et Emmeline Grogan qui, par pitié, pourrait...

Je m'empressai de retourner dans la bibliothèque. Puis, tout en m'épongeant le front, je m'approchai de la fenêtre.

Oui, ils étaient tous là dans l'attente de quelque chose, impossible d'en douter. Comment un homme pouvait-il avoir autant d'ennemis ? Peut-être avais-je été trop caustique dans mes rapports avec autrui. Peut-être mes cours avaient-ils été trop solennels. Peut-être le monde avait-il besoin de mauvais hommes de loi autant que de bons. Peut-être

aurais-je dû, depuis longtemps, laisser tomber cette légende de Lucinda. Mais que faire ? Il faut vivre ; être soi-même. Et quand - vient le moment...

Je redressai les épaules. Un homme doit être un homme ; il doit être honnête envers lui-même ; se frayer son chemin... jusqu'au dernier moment.

Je m'avançai vers le bureau de Miss Hendricks, la bibliothécaire.

- Auriez-vous, je vous prie, une feuille de papier et une enveloppe ? lui demandai-je.

Elle me donna ce que je lui réclamais, et j'allai m'asseoir à une table. J'adressai l'enveloppe au recteur de l'université. Cela fait, je datai la feuille de papier et me mis à écrire :

Monsieur le recteur,

Vous trouverez sur mon bureau l'exposé d'un étudiant du nom de James Branner. Je lui ai attribué la note B, mais c'est une erreur. J'aurais dû inscrire C.

Respectueusement vôtre.

Alfred Ranier.

C'était mon dernier testament : on ne doit rien négliger.

Je cachetai l'enveloppe et allai la remettre à Miss Hendricks.

- Veuillez affranchir cette lettre, lui dis-je, et la poster dès que vous le pourrez.

Je me sentis obligé d'ajouter :

- Miss Hendricks, vous dirigez une des plus belles et des plus accueillantes bibliothèques du pays.

Sans un mot de plus, je tournai les talons et m'avançai vers la grande porte. Je m'immobilisai un instant sur le seuil, redressai les épaules et sortis.

C'était une belle journée, froide mais ensoleillée. Au-dessous de moi...

Je descendis lentement le perron, la tête haute.

Il sortit vivement d'un groupe d'étudiants et leva le Magnum 38, capable de démolir une automobile.

J'écarquillai les yeux.

Le professeur Harding !

Mais qu'avais-je donc fait... ?

Un éclair jaillit du canon, et je ressentis à la poitrine l'impact du projectile.

Je sombrai dans un trou noir.

* * *

Je revins à moi au moment où l'on me transportait dans la bibliothèque. J'éprouvais l'envie de gémir ; je la réprimai. Je mourrais en gentleman.

On me déposa doucement sur un divan.

- Vous pouvez maintenant ouvrir les yeux, professeur. C'est fini.

Je reconnus la voix d'Emmeline Grogan, et j'ouvris les yeux.

- Vous avez été superbe, déclara Freddie Thompson. Je n'ai jamais rien vu de plus naturel.

Je baissai les yeux vers ma poitrine. Il n'y avait pas la moindre trace de sang. Néanmoins, Freddie avait l'air un peu soucieux.

- Est-ce que ça va, professeur ?

Je pris lentement la position assise et déboutonnai ma veste. Il n'y avait pas non plus de trou dans la chemise, et mon cœur battait : je l'entendais. Sans le moindre doute, j'étais en vie, et tout semblait fonctionner normalement. Je rendis grâce à Dieu de m'en être tiré.

- Je savais bien que nous n'avions pas commis d'erreur en faisant porter notre choix sur vous, me dit Freddie. Vous êtes mon professeur favori.

Je plissai le front, rempli de perplexité et d'étonnement.

- Mais oui, reprit Freddie. Certains autres professeurs m'ont attribué la note A pour la seule raison qu'ils ne voulaient pas déparer mon dossier. Mais vous m'avez donné un B lorsque je le méritais. J'admire votre intégrité et votre courage. Vous m'avez enseigné l'humilité.

Bien entendu, nous dûmes nous serrer la main : Freddie attendait cela.

Le sombre James Branner esquissa un sourire.

- Vous m'avez attribué un C, dit-il, alors que tout le monde me colle C-moins.

Le grand Roy Wickens avait, lui aussi, quelque chose à dire.

- J'avais bien besoin de mon semestre supplémentaire en fac. Je n'aurais jamais été reçu à mes examens.

Emmeline Grogan me tapota l'épaule.

- Professeur, avez-vous jamais étudié le spiritisme ? Je veux dire assisté à une séance ? J'ai une tante qui est un médium remarquable et pour qui l'empathie n'a pas de secrets. Elle pourrait peut-être vous mettre en contact avec Lucinda. Vous êtes aussi mon professeur favori, et je n'aime pas voir souffrir. Que ce soient les chiens ou les personnes.

Je continuais d'éprouver du soulagement et de la gratitude devant le tour qu'avaient pris les événements, lorsque le professeur Harding pénétra dans la bibliothèque par la porte de derrière. Il rayonnait.

- Tout le monde était tellement abasourdi que je n'ai eu aucune difficulté à m'échapper. Bien entendu, quelques étudiants m'ont reconnu : le procès aura donc lieu. Mais j'ai la conviction que si je m'étais un tant soit peu déguisé, j'aurais pu commettre un vrai meurtre et m'en tirer.

C'est alors que je remarquai le professeur Lasson. Il était adossé à l'une des bibliothèques, la main droite dans la poche de sa veste - celle dans laquelle il conservait les vraies cartouches. Ses yeux luisaient en m'observant, et un léger sourire de reproche flottait sur ses lèvres. J'éprouvai soudain l'impression terrible que ce que venait de dire Harding lui avait donné une idée.

Et la salle parut soudain devenir plus froide. Je me rendais compte qu'un meurtre pouvait se produire à n'importe quel moment.

Peut-être aurait-il lieu par une belle journée, froide mais ensoleillée.

Et au-dessous de moi, seraient rassemblés une centaine d'étudiants...

FAVEUR

(Favor)

par STEPHEN WASYLYK

- Écoutez, monsieur Stoneman, dit la voix, j'ai appris que quelqu'un payait la forte somme pour être débarrassé d'un nommé Scott qui travaille au champ d'aviation. Je crois me souvenir que vous m'aviez dit que c'était un de vos amis ?

Je griffonnais sur le bloc et mes doigts se mirent à y dessiner un crâne sur des os entrecroisés. Que quelqu'un voulût tuer Scott me paraissait invraisemblable mais, d'un autre côté, cette voix ponctuée de reniflements ne s'était encore jamais trompée.

- Dites-moi qui, Snuffles, demandai-je.

- J'en sais rien. Je vous devais une faveur. Je m'en acquitte. C'est tout. Maintenant, à vous de jouer.

Et la communication fut coupée.

Je me renversai dans mon fauteuil, l'estomac noué. Nous étions en plein été de la Saint Martin et le soleil transformait la brume habituelle en une sorte de voile doré. Aussi, jusqu'à ce que Snuffles m'appelle, j'avais trouvé la journée fort plaisante, propice au farniente. À présent, il me fallait agir et agir vite, alors que je me faisais un peu l'effet d'un aveugle qu'on aurait parachuté dans une pièce inconnue de lui.

Un pigeon vint se poser sur le rebord de ma fenêtre, pencha la tête de côté pour me considérer pendant quelques secondes, puis dut estimer qu'un avoué quinquagénaire à l'air soucieux n'était pas quelqu'un susceptible de vous donner à manger. Aussi se laissa-t-il choir dans le vide, les ailes déployées, et je suivis du regard ce gracieux envol.

Vingt-deux ans auparavant, par un après-midi semblable, je volais aussi gracieusement et stupidement que ce pigeon, lorsque George Scott avait descendu un ME-109 qui collait au train de mon avion de chasse, une dette dont je n'avais jamais eu l'occasion de m'acquitter. Si Snuffles Grogan me devait une faveur pour lui avoir évité la prison, j'étais bougrement plus redevable à Scott.

Pressant le bouton pour avoir une ligne directe, j'appelai Scott Flying à l'aérodrome municipal.

La voix de Scott me dit avec amusement :

- La standardiste me raconte que vous êtes John Stoneman, mais je ne la crois pas, car si j'ai bien connu un John Stoneman, ça fait au moins un an que je n'ai eu de ses nouvelles. Je pense qu'il a dû être tué par un mari furieux.

- La femme que vous avez épousée ne tient pas à ce que vous fréquentiez un célibataire de mauvaise réputation, lui rappelai-je, tout en regardant le crâne sur mon bloc. Comment va, Scott ? Quoi de neuf ?

- Oh ! Rien... Toujours la même routine, jour après jour. Si le temps est beau, nous volons ; s'il fait mauvais, nous rentrons à la maison où je me bile en pensant à l'argent que ça me fait perdre.

- Absolument rien d'inhabituel ? insistai-je.

- Qu'entendez-vous par « inhabituel » ? questionna Scott, intrigué.

- Il ne s'est rien produit la semaine dernière qui n'était encore jamais arrivé ?

- Si... Un imbécile voulait me faire une proposition d'achat. Alors là, il pouvait courir ! J'ai mis vingt ans à édifier ma petite affaire et, maintenant que tout est payé, je n'ai plus qu'à la regarder marcher sans trop me fatiguer.

- Qui voulait acheter ?

- Je n'en sais rien. La proposition m'avait été faite par l'intermédiaire d'un avocat nommé C. J. Matthews, un petit gros avec le crâne chauve.

- Je vois qui vous voulez dire. Rien d'autre à signaler ?

- Si : la semaine dernière a été bénéficiaire, en dépit du temps moche.

- Ne vous en allez pas. Je vous rappellerai.

- Hé, une minute ! s'exclama-t-il. Y a plus d'un an que vous ne m'aviez téléphoné, vous me posez des questions ahurissantes... Vous n'allez pas raccrocher comme ça, quand même ?

- Si : la preuve, fis-je en coupant la communication et en sonnant ma

secrétaire.

- Appelez-moi au téléphone un avocat nommé C. J. Matthews, lui dis-je.

Puis je me mis à réfléchir. Scott était un type très sympa, facile à vivre, un héros de guerre que la ville avait récompensé à son retour en lui accordant un bail de longue durée lui permettant d'utiliser l'aérodrome municipal pour sa petite compagnie privée. Un travailleur acharné, se doublant d'un citoyen effacé, qu'on ne voyait vraiment pas servant de cible à un tueur à gages.

Mon téléphone grelotta et je me présentai à Matthews comme étant l'avoué de Scott. Il n'avait pas la liberté de me révéler le nom du client intéressé par l'achat de Scott Flying et, de toute façon, la proposition n'était plus valable. Mentalement, je me décarnai un bon point car une offre normale n'aurait pas été retirée aussi vite.

Ma pendulette marquait trois heures et demie quand, repoussant mon fauteuil, je gagnai le bureau voisin du mien.

Matthews ne pouvait pas me dire qui était son client, mais rien ne m'empêchait de le découvrir par mes propres moyens.

Je toquai doucement à la porte et l'ouvris. Le vieux monsieur s'était tourné de façon à faire face à la fenêtre et au soleil. Là, les mains croisées sur son estomac, il s'était endormi. Je lui donnai une petite tape sur l'épaule.

Il ouvrit un œil :

- Vous ne pouvez pas prouver, sans doute possible, que j'étais endormi.

Il se nommait Martin Chetkos. M'ayant engagé dès ma sortie de la fac de Droit, il m'avait appris tout ce qu'il savait sur le droit criminel, ce qui n'était pas peu dire. Pour me récompenser d'avoir été un bon élève, il m'avait pris comme associé, me laissant faire tout le travail tandis qu'il se livrait à la critique en reposant sa septantaine dans un confortable fauteuil de cuir.

- C. J. Matthews, de Matthews, Crâne, etc. C'est quelqu'un ?

- Et comment !

- Il faudrait qu'un client ait beaucoup d'importance à ses yeux pour qu'il se charge lui-même de contacter un de mes amis pour lui

proposer l'achat de son affaire ?

- On pourrait même raisonnablement supposer qu'il s'agit de son plus important client, un nommé Bessinger. Il a essayé d'acheter l'affaire de votre ami ?

- C'est ce qu'il semblerait.

Je lui relatai le coup de fil de Snuffles Grogan et la conversation que j'avais eue avec Scott.

Il se redressa en se frottant le nez, ce qu'il faisait toujours machinalement lorsqu'il éprouvait un sentiment de plaisir ou d'excitation.

- Voilà qui me paraît intéressant. Prenez votre chapeau. Mon chauffeur va nous conduire. Je refuse de monter dans cette chose inconfortable, voyante et de fabrication étrangère, que vous prétendez être une automobile.

- Où allons-nous ?

- Voir Scott. Je crois qu'il a des ennuis mais, comme vous êtes son ami, il ne vous écouterait probablement pas. Moi, il m'écouterait, et je n'ai pas pour habitude de répéter deux fois les choses.

Durant la demi-heure que nous roulâmes à travers la ville, il demeura carré dans son coin, avec une ombre de sourire sur le visage et, à un moment donné, je crus l'entendre marmotter quelque chose comme « Tout vient à point pour qui sait attendre ».

Dans le bureau de Scott, Chetkos se montra presque impoli, s'arrogeant le fauteuil de Scott, et me commandant :

- Dites à M. Scott pourquoi nous sommes ici.

Je m'exécutai. Scott rit.

- Ne riez pas, monsieur Scott, dit Chetkos en levant un index arthritique. On peut se fier à l'informateur de M. Stoneman. Quelqu'un cherche à vous tuer. Avez-vous jamais rencontré M. Bessinger ?

Scott secoua la tête.

- Réfléchissez, monsieur Scott. Bessinger est un tout petit homme avec des cheveux noirs très raides, des yeux rapprochés, une voix haut perchée, et paraissant votre âge bien qu'il ait vingt ans de plus. Il est toujours vêtu en gris foncé.

Scott eut un claquement de doigts :

- Le petit type de la semaine dernière !

Il me regarda :

- Je vous avais dit, si vous vous rappelez, que le temps était moche ? Un matin, le plafond était si bas que rien ne décollait, mais il voulait néanmoins que je l'emmène quelque part. J'essayai de lui expliquer que je ne verrais même pas le bout de la piste, seulement c'était comme si je parlais à un mur : il se contentait de me répéter que je n'avais qu'à lui fixer mon prix.

- Et que lui avez-vous dit, monsieur Scott ? s'enquit Chetkos du ton de quelqu'un qui connaît la réponse.

- Que vouliez-vous que je fasse ? Je lui ai dit qu'il était fou.

Chetkos émit un long soupir :

- Je savais que ça devait être quelque chose comme ça. Laissez-moi vous parler un peu de Bessinger, monsieur Scott. La famille Bessinger est marquée par la folie. Son père a été interné et sa mère s'est suicidée alors qu'il était encore petit garçon. Il a grandi en s'entendant appeler Bessinger le Dingue. Un jour, il s'est battu et a tué un garçon qui l'avait appelé ainsi. On a conclu à un homicide involontaire. Et voici vingt ans, sa femme est morte dans des circonstances qui n'ont jamais été totalement éclaircies.

L'été de la Saint Martin était neutralisé par des nuages qui occultaient le soleil, et une sensation de froid envahissait la pièce.

- Bien des histoires ont couru au fil des années, poursuivit tranquillement le vieil homme. Sans fondement, bien entendu. Je vais vous en raconter une, parce que la situation est similaire. Bessinger et moi appartenions au même club. Un soir, au cours d'une discussion orageuse à propos de politique, un homme traita Bessinger de « dément ». Quelques jours plus tard, il recevait une offre d'achat pour l'affaire qu'il dirigeait. La proposition était si alléchante qu'il ne pouvait la refuser, mais il n'a jamais touché la totalité de la somme convenue. Il se révéla que l'acheteur en question était Bessinger, lequel refusa tout simplement de payer, obligeant le vendeur à le traîner devant les tribunaux. C'était ce que souhaitait Bessinger, pouvant se permettre une procédure qui durerait des années, ce qui fut effectivement le cas. Au bout de cinq ans, le vendeur finit par gagner son procès. Le lendemain soir, il était tué dans un parking,

apparemment à la suite d'un hold-up.

- Êtes-vous en train de me raconter que cet homme s'en va par la ville tuer les gens qui le traitent de fou ? questionna Scott d'un ton sceptique.

- Je vous dis que ces choses sont arrivées à des gens qui avaient traité Bessinger de fou.

- Mais comment réussit-il à s'en tirer impunément ?

- Parce qu'il a beaucoup d'argent et que tout cela est minutieusement mis au point, répondit Chetkos. M. Stoneman pourra vous dire qu'il y a un grand fossé entre le soupçon et la culpabilité établie.

- Allons, allons, monsieur Chetkos ! Si ce que vous dites est vrai, il serait responsable d'un grand nombre de meurtres, ce que j'ai peine à croire.

- Je n'ai pas dit que Bessinger tuait nécessairement ces gens, rétorqua Chetkos. Je suis même certain que, la plupart du temps, il se contente de les ruiner. Mais même s'il les avait tués, cela ne devrait pas tellement vous surprendre. Vous lisez les journaux. Vous savez qu'il arrive à certaines personnes de tuer, apparemment sans raison aucune, six, huit ou douze passants qui leur étaient totalement inconnus. Bessinger vous paraît-il tellement différent d'elles ?

Scott secoua la tête :

- Je n'arrive toujours pas à y croire.

- Prenons votre cas, monsieur Scott. Nous pensons que Bessinger a l'intention de vous faire tuer ; cependant, il n'a formulé aucune menace, n'a rien fait qui puisse vous permettre de le suspecter. Supposez qu'il vous arrive un accident ? Qui songerait à mettre cet accident au compte d'un homme auquel vous n'aviez parlé que durant quelques minutes, un homme dont vous ne connaissiez même pas le nom ?

Scott garda le silence.

- Vous voyez ? souligna doucement Chetkos. À présent, vous me croyez.

- Que dois-je faire ? Lui téléphoner pour lui présenter des excuses ? Prévenir la police ?

- Ni l'un ni l'autre. Il ignorerait vos excuses et, de toute façon, le mécanisme est en marche. Quant à la police, elle ne peut vous être d'aucun secours tant qu'il n'a pas été commis de crime.

- Un tel homme devrait être mis hors d'état de nuire !

- Depuis quelque quarante ans, monsieur Scott, je suis au nombre de ceux qui n'ont cessé de chercher quelqu'un susceptible de leur en fournir la raison et de signer les papiers nécessaires.

- Donc il me faut circuler, comme un canard de fer-blanc dans un stand de tir, en attendant que quelqu'un me descende, dit posément Scott.

Chetkos se tourna vers moi :

- Je présume que vos facultés d'analyse ont fonctionné.

- Jusqu'à un certain point, oui, acquiesçai-je. Un : si Bessinger a fait appel à un tueur, il y a des chances pour qu'il ait stipulé que cela devrait avoir l'air d'un accident. Il ne tient pas du tout à ce qu'un meurtre avéré déclenche une enquête. Deux : il paraîtrait logique de provoquer la mort de Scott dans un accident d'avion, mais trois choses s'y opposent. Tout d'abord, cela requerrait un spécialiste, la F.F.A. [5] serait entraînée dans l'affaire, et la municipalité elle-même s'en occuperait parce que Scott opère sur un terrain d'aviation appartenant à la ville. Je pense donc que nous pouvons exclure, parce que trop dangereux pour Bessinger, quelque chose se produisant ici ou se rattachant à un avion. Trois : l'autre lieu fixe où Scott opère et où l'on est sûr de le trouver, c'est son domicile. Je n'imagine pas que le tueur à gages ait le temps ou le goût de filer Scott jusqu'à ce qu'une occasion se présente. J'en déduis donc que ce sera dans la maison de Scott qu'il cherchera à le tuer. Conclusion logique : il devrait agir sans tarder puisqu'il n'a aucune raison d'attendre. Peut-être même dès ce soir.

Je m'arrêtai pour reprendre souffle et questionnai :

- Cette analyse vous paraît-elle suffisamment pénétrante ?

- Au mieux : superficielle, me répondit Chetkos. Personnellement, je ne pense pas que ce puisse être pour ce soir. Une telle précipitation n'est pas dans les habitudes de Bessinger.

Il se mit debout :

- Je ne vois aucune raison de demeurer plus longtemps ici. Je suggère

que M. Stoneman reste avec vous cette nuit, monsieur Scott, et prenne toutes les précautions qu'il jugera nécessaire. Demain, nous verrons à accroître votre protection.

Il se tourna vers moi :

- Je souhaitais que l'occasion de mettre Bessinger hors d'état de nuire se présente tant que j'étais encore assez jeune pour en tirer avantage mais, à présent, vous allez devoir me remplacer. Ne faites confiance à personne. Ce n'est pas en se montrant négligent ou stupide que Bessinger a pu survivre aussi longtemps.

Je le raccompagnai jusqu'à sa voiture. Il paraissait fatigué et les rides creusaient profondément son visage.

- Je suppose que nous allons utiliser le même plan que nous avons arrêté, l'an passé, dans des circonstances similaires... Vous vous arrangerez pour me faire parvenir mon revolver chez Scott. Je commence à être trop vieux pour ce genre d'affaire et j'ai besoin d'un support solide.

Son regard sonda le mien :

- Êtes-vous sûr d'être à la hauteur ? Bien que vous soyez assez doué pour la violence, je souhaiterais que vous n'y ayez pas recours, afin de satisfaire le désir que j'ai de prendre Bessinger au piège. Pour cette nuit, nous pourrions héberger M. Scott chez moi et nous arranger pour qu'il ait dès demain un garde du corps.

Je pensai à la vieille dette que j'avais envers Scott.

- C'est moi qui veillerai sur lui, dis-je. S'il ne s'agissait pas de Scott, le cabinet Chetkos et Stoneman se comporterait comme une étude d'avoués et non comme une agence de détectives amateurs.

Il émit une sorte de glapissement :

- Amateurs ! Il me serait odieux de penser qu'une affaire à laquelle je suis associé puisse relever tant soit peu de l'amateurisme !

Je le regardai partir. Au-dessus de nos têtes, un bimoteur descendait pour prendre la piste ; il se posa avec aisance, roula, puis fit le taxi en direction de Scott Flying où il se rangea. Le fils de Scott en descendit, revenant apparemment chez son père par un vol-charter.

Dans le soir qui tombait, une demi-douzaine de personnes se tenaient derrière la barrière de fil de fer, observant les évolutions des avions. Il

y avait là notamment un homme qui me regarda, se détourna de la barrière, et regagna une voiture qui démarra aussitôt. La façon dont il marchait me parut vaguement familière.

Je cherchais encore à le situer dans ma mémoire lorsque je pénétrai dans le bureau de Scott, qui me dit :

- Vous savez, nous avons de la chance...
- Je ne m'en serais jamais douté !
- Carol est absente depuis quelques jours et elle rentre demain soir.
- Ça facilite les choses évidemment. Il ne nous manquerait plus que votre femme en train de nous poser des questions.

Un grand gars d'une vingtaine d'années apparut dans l'encadrement de la porte et Scott esquissa un geste dans sa direction :

- Vous vous souvenez de mon fils Bill ?
- La dernière fois que je l'ai vu, dis-je en tendant la main, il devait avoir une quinzaine d'années et était beaucoup moins imposant.
- Bonjour, monsieur Stoneman, fit le garçon en me serrant la main sans plus et son regard froid me donna à penser qu'il devait partager l'opinion de sa mère à mon égard. Je file, papa. J'ai rendez-vous avec Angie et je coucherai ensuite chez ses parents pour m'éviter ce long trajet de retour la nuit.

- Okay en ce qui me concerne, dit Scott. Tu as besoin d'argent ?

Une ombre passa sur le visage du jeune homme :

- Non, répondit-il d'un ton bref. À demain matin.

Je m'assurai qu'il était bien parti avant de dire :

- Vous avez des difficultés avec lui ?

Scott acquiesça :

- Depuis que cette Angie et des amis à elle ont loué un avion le printemps dernier pour retourner à leur collège, elle le mène par le bout du nez.
- Vous donnez l'impression de ne pas aimer cette fille.
- En effets oui, convint-il lentement. Je ne suis pas exactement pauvre,

mais comparé à son père, j'ai l'impression de relever de la charité publique. C'est dire que Bill n'est pas là dans son milieu. Il me saignait à blanc pour se maintenir au niveau de la donzelle et j'ai dû y mettre le holà. J'ai essayé de lui faire comprendre que si elle avait tant soit peu d'amour- propre, elle ne le laisserait pas dépenser comme ça pour elle. Mais il ne voit pas les choses de cette façon et, pour lui, je suis un pingre qui ne veut pas les lâcher. Bon, et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? Un tueur professionnel est censé en avoir après moi et j'ai un avoué comme garde du corps. Que comptez-vous faire ? Lui jeter vos livres de droit à la figure ?

- On ne sait jamais, répondis-je en souriant. C'est peut-être comme cela que ça finira. En attendant, allons dîner, puis rentrons.

Nous verrouillâmes toutes les portes, fermâmes les volets, stores et doubles rideaux, ne laissant ouverte que la fenêtre d'une chambre au premier étage. Si quelqu'un cherchait à s'introduire dans la maison, je voulais qu'il soit amené à le faire par cette fenêtre, car je l'avais munie d'un signal d'alarme de ma fabrication : quelques punaises et un long morceau de ficelle fixé à une feuille de papier posée par terre dans le bureau de Den. Si on levait le châssis de cette fenêtre à guillotine, le papier bougerait, ce qui nous amènerait, Scott et moi, à intervenir dans un délai record.

Le chauffeur de Chetkos avait apporté un paquet, qui contenait un Magnum 44 à canon court faisant partie de ma collection personnelle.

- Pourquoi avez-vous besoin d'un pareil canon ? s'enquit Scott en le considérant.

- Comme mesure de dissuasion.

Je vérifiai le fonctionnement, abaissant soigneusement le percuteur sur un alvéole vide.

- Un ami que j'ai dans la police m'a dit un jour qu'il y avait deux armes avec lesquelles un homme ayant de l'expérience ne cherche pas à se mesurer de près : un fusil à canon scié, parce que avec ça il est presque impossible de rater quelqu'un, et un revolver de gros calibre, car même s'il ne vous blesse que légèrement, ça vous envoie les quatre fers en l'air. Quand on tire avec ça, c'est pas pour rigoler. J'espère ne pas avoir à m'en servir.

Nous tuâmes le temps en parlant de l'époque où nous combattions ensemble et des années qui avaient suivi ; après minuit, la conversation se ralentit. Comme j'avais peu dormi la nuit précédente,

mes paupières se fermaient, mais je ne m'endormis pas complètement et j'avais l'oreille aux aguets. Je ne percevais que des bruits familiers, rassurants. Comme, en tant qu'homme marié, Scott avait des heures plus régulières, il tenait mieux le coup, les yeux fixés sur la feuille de papier qui était par terre. Je m'enfonçai d'un degré de plus dans mon demi-sommeil, plongeant dans un rêve où je nous voyais agir, Scott, Chetkos et moi. Scott ne voulait pas se laisser convaincre ; je lui gueulais que Chetkos savait ce qu'il faisait, que vingt ans de pratique aux Assises m'avaient appris aussi que des gens comme Bessinger pouvaient exister et n'avaient aucun scrupule à s'assurer le concours d'un type comme Deeker Jensen.

Je m'éveillai complètement, en ramenant ce nom de mon rêve. À présent, je savais pourquoi l'homme que j'avais vu derrière la barrière à Scott Flying avait ravivé quelque chose dans ma mémoire.

Deeker Jensen. On me l'avait montré un jour, dans un bar, comme étant un tueur à gages réputé, un professionnel coûteux mais parfait pour quelqu'un comme Bessinger.

Il n'y avait aucune raison pour que Deeker Jensen soit allé observer le terrain d'aviation, si ce n'était afin de se rencarder sur Scott. Je téléphonai à Chetkos pour lui faire part de cette conclusion.

- Si jamais il vous arrive quelque chose, me répondit-il, je ne manquerai pas de penser à M. Jensen.

- Il vous faudra faire plus que ça...

À ce moment, Scott se mit à esquisser des gestes frénétiques, me montrant la feuille de papier qui se déplaçait lentement par terre.

- Ça y est, ça démarre, dis-je doucement dans l'appareil. Vous êtes prêt ?

J'entendis le déclic du magnétophone que Chetkos mettait en marche.

- Allez-y, dit-il.

Je posai le récepteur sur le bureau, sans avoir raccroché, et fis signe à Scott de me suivre sur l'épaisse moquette, en direction de la chambre dont nous avions laissé la fenêtre ouverte. Si Scott avait eu encore quelques doutes, à présent ils étaient envolés : - voyait clairement sur son visage. Nous entendîmes remonter le cadre inférieur de la fenêtre, puis le léger bruit fait par le store en s'enroulant. Dans la quiétude de la nuit un chat lança soudain un miaulement sauvage, qui me glaça le sang, et je le maudis ainsi que tous ses semblables.

Les doubles rideaux se gonflèrent comme quelqu'un pénétrait à l'intérieur de la chambre. Calculant l'emplacement de la tête, j'abattis mon Magnum avec force et écartai le rideau pour frapper de nouveau si besoin était. L'air frais de la nuit baigna mon visage moite. L'homme était effondré contre la fenêtre et ne bougeait pas. L'empoignant par le col de sa veste, je le relevai.

Même dans la pénombre de la chambre, je n'eus aucune peine à reconnaître Bill Scott.

Scott égrena quelques jurons bien sentis tandis que je l'aidais à transporter le garçon jusque dans un fauteuil du bureau.

- Vous auriez pu le tuer ! me lança-t-il avec colère.

Je secouai la tête :

- Pas à travers le double rideau, non. Mais s'il prend l'habitude d'escalader ainsi les fenêtres, il finira certainement par se faire tuer.

J'étais debout derrière le fauteuil quand Bill remua, leva les yeux vers son père et lui lança :

- Vieux con ! T'avais besoin de m'assommer parce que j'avais oublié mes clefs ?

S'il avait été mon fils, je l'aurais assommé de nouveau.

- Ce n'est pas lui, mais moi, dis-je.

Il se retourna, porta une main à sa tête et gémit. Puis avec un geste dans ma direction :

- Qu'est-ce qu'il fout ici, à frapper les gens comme ça ?

Scott m'interrogea du regard et je secouai la tête.

- Nous étions en train d'évoquer le passé, dis-je, et entendant quelqu'un s'introduire par la fenêtre, nous avons réagi en conséquence. Comment aurions-nous pu imaginer que c'était vous ? Vous étiez censé ne pas rentrer cette nuit, souvenez-vous ! Pourquoi l'avez-vous fait ?

- À supposer que ça vous regarde, Angie et moi nous sommes disputés ; alors j'ai décidé de rentrer. Quel mal y a-t-il à ça ?

- Tu te sens mieux, mon garçon ? s'enquit affectueusement Scott.

- Oui, à part que j'ai drôlement mal au crâne. Je vais me préparer un petit quelque chose, dit-il en se dirigeant vers le placard où son père gardait de quoi offrir à boire.

- L'alcool va encore accentuer votre mal à la tête, lui dis-je.

- Votre gueule, hein, Stoneman ! Vous n'avez rien à foutre ici !

Si tantôt il m'avait témoigné une indifférence distante, à présent c'était véritablement de la haine que j'avais vue dans ses yeux.

- Pourquoi donc ? questionnai-je posément. Quelle différence cela peut-il bien faire pour vous ?

Il se retourna vivement, tenant un revolver à long canon équipé d'un silencieux.

- La différence que, maintenant, je vais être obligé de vous tuer aussi.

Scott avait blêmi et considérait son fils avec une stupeur horrifiée. J'aurais donné tout ce que je possédais pour pouvoir changer la situation et que ce soit Deeker Jensen qui ait pénétré par la fenêtre.

- Du calme, mon garçon, dis-je du même ton posé. Des fils comme vous ne se mettent pas à tuer leur père. Voudriez-vous lui dire pourquoi l'idée vous en est venue ? C'est bien le moins que vous puissiez faire, me semble-t-il.

Il battit des paupières tandis que des gouttes de sueur roulaient sur son visage. En pensée, ça lui avait paru facile, et il était tout désespéré d'avoir trouvé son père en ma compagnie.

- Par intérêt, hein ? Pour l'argent ? suggérai-je toujours aussi doucement, car il n'aurait pas fallu grand-chose pour l'amener à presser la détente.

- Oui, pour l'argent, acquiesça-t-il d'une voix rauque. Dans son testament, il me laisse l'affaire. Je n'aurai qu'à la vendre. C'est tout simple.

- Ce n'est pas si simple de vendre une affaire comme celle-là.

- J'ai déjà un acquéreur.

- Croyez ce que vous en dit un avoué, mon garçon : vous n'avez rien, tant que ça n'est pas écrit noir sur blanc et signé.

- J'ai sa parole.

- Autant dire rien, persistai-je. Vous le traînerez devant les tribunaux s'il se dédit ? Vous raconterez que vous avez tué votre père parce que cet homme vous avait promis de vous acheter ensuite l'affaire, et qu'il n'en a rien fait ?

- Il n'a aucune raison de se dédire, rétorqua-t-il d'un ton dédaigneux. Rien qu'avec son argent de poche, il pourrait acheter Scott Flying !

Il me fallait absolument lui faire dire le nom, et à ce train-là, ça risquait de prendre toute la nuit.

- N'y pensez plus, Bill, car vous n'allez tuer personne.

Il eut un sourire mauvais :

- J'ai toujours mon revolver, non ?

- Bouge pas, petit, dis-je alors. Regarde simplement ma main qui pend sur le côté du fauteuil et tu verras un Magnum 44 braqué sur ton nombril. Regarde encore un peu plus attentivement, et tu pourras te rendre compte que le percuteur est levé. Si ta main frémit, tu reçois une belle dragée, qui emportera une bonne portion de ton anatomie, quel que soit l'endroit où elle t'atteindra.

- Vous pouvez me rater, dit-il d'une voix mal assurée.

- C'est peu probable, mais si cela arrivait, il y aurait encore le fil de ce téléphone pour te pendre.

Ses yeux s'agrandirent quand il vit que le combiné était décroché.

- Réfléchis un peu, continuai-je. L'idée, c'était de tuer ton père en simulant un cambriolage ; tu aurais découvert le corps demain matin en servant aux enquêteurs ton histoire que tu avais passé la nuit chez ta petite amie... À supposer que tu aies été capable de bien arranger ça, ce dont je doute. Mais maintenant, tout ça, c'est foutu. Alors, laisse tomber ton arme.

Scott n'avait pas bougé, comme pétrifié sur place. Durant quelques secondes, je vis se mouvoir les muscles du menton de Bill, puis ses épaules s'affaissèrent et il lâcha son revolver.

Alors, exhalant un soupir de soulagement, je laissai retomber mon bras.

- Tu ne voulais pas vraiment le tuer, dis-je avec douceur. Il faut plus que de l'argent pour pousser un garçon comme toi à tuer : de la

passion, de la haine ou de la rage, et tu n'en éprouves pas suffisamment pour cela. La fille te tire d'un côté et tes vingt ans de l'autre. Si tu as soif d'argent à ce point, tu sais bougrement bien que ton père vendrait son affaire et te donnerait jusqu'à son dernier sou. Assez de bêtises pour cette nuit... Dis-moi d'où t'est venue cette idée ?

Il y eut un long silence.

- Bessinger, m'avoua-t-il finalement.

M'approchant du bureau, je pris le récepteur :

- Vous avez tout enregistré ? demandai-je à Chetkos.

- Oui, absolument tout, mais ça ne nous avance guère. N'importe quel garçon qui envisage de tuer son père a visiblement besoin d'un psychiatre ; alors, aux yeux d'un jury, sa parole n'aura aucun poids face à ce pilier de la communauté qu'est Bessinger. Comment avez-vous su que c'était lui, le tueur en puissance ?

- Comme il escaladait la fenêtre, je l'ai assommé. Ensuite, quand nous l'avons transporté ici, j'ai senti le revolver.

- Fantastique ! Bessinger a vraiment le don de choisir toujours l'homme idoine. À votre avis, qu'est-ce que Jensen vient faire là-dedans ?

- Je pense qu'il doit s'agir d'une coïncidence.

- N'en soyez pas trop sûr. Bessinger a très bien pu s'assurer les services de Jensen pour le cas où le gosse se dégonflerait.

Je regardai de l'autre côté de la pièce. Scott était passé derrière son bureau et allumait une cigarette avec des mains tremblantes. Le garçon n'avait pas bougé. J'eus l'impression qu'il ne savait même plus où il se trouvait.

- Si vous êtes d'accord, je vais laisser ces deux-là régler leurs problèmes entre eux. Scott va devoir appeler un médecin pour son fils et je serais une gêne plus qu'autre chose.

- À présent, le seul qui me tracasse, c'est Jensen.

Je soupirai :

- O.K. Si je réussis à rester éveillé encore suffisamment longtemps, je vais regarder aux alentours à seule fin de vous faire plaisir.

- Excellente idée. Vous n'êtes certainement pas le plus grand avoué du monde, mais je crois que vous auriez fait un assez bon officier de police.

Je souris tout en lui disant de raccrocher. J'allai ouvrir la porte de derrière, laissai à mes yeux le temps de s'accoutumer à l'obscurité extérieure, puis, à pas de loup, j'entrepris de faire le tour de la maison en ayant le sentiment de me conduire de façon ridicule. Lorsque j'avais dit à Chetkos que je devenais trop vieux pour ce genre de chose, je ne plaisantais pas. Se battre avec des mots est beaucoup plus facile et infiniment moins dangereux. Je m'immobilisai au coin de la maison. La clarté des étoiles était suffisante pour me permettre de voir l'allée courbe qui menait à la rue. La symétrie des buissons qui la flanquaient était rompue par une forme sombre aux contours vagues se trouvant à quelque dix mètres de moi. Me ramassant sur moi-même, j'assurai mon arme contre l'arête du mur et appelai doucement :

- Jensen ?

L'ombre bougea, un doigt lumineux se pointa vers moi et une balle ricocha au-dessus de ma tête.

J'hésitai. Je ne tenais vraiment pas à tirer avec un Magnum dans un quartier aussi résidentiel. Si je loupais ma cible, Dieu seul savait où irait finir le projectile.

Jensen résolut le problème pour moi. Une autre balle siffla au-dessus de ma tête, cette fois plus proche de quelques centimètres. Je poussai un gémissement et il sortit du buisson pour achever son travail. Me plaquant contre le mur, je le laissai couvrir la moitié de la distance, puis je dis :

- Stop !

Il tomba à genoux, tira de nouveau, roula de côté, se redressa tassé sur lui-même et je fis feu. Le Magnum fit *whoom*, l'impact de la balle redressa Jensen puis le renversa, et rien qu'à voir la façon dont il tomba, je sus l'inutilité d'aller vérifier s'il vivait encore.

Je me relevai lentement, en proie à une sorte de nausée. À présent, je me rappelais : Jensen avait quitté le terrain d'aviation après que le jeune Scott fut descendu d'avion ; c'était Bill qu'il était venu repérer. À ma connaissance, Scott n'était même pas sorti de son bureau.

Passant devant Scott, j'allai rappeler Chetkos.

- Les deux ! lui dis-je. Il devait tuer les deux ! J'avais cru que Grogan faisait allusion à Scott mais, en réalité, il voulait parler de son fils. Vous rendez-vous compte de l'ingéniosité diabolique dont témoigne ce dément ? Si le gosse tuait Scott, puis était abattu par Jensen, ce serait l'idéal. Si le gosse se dégonflait, Bessinger aurait quand même puni Scott en faisant tuer son fils par Jensen. De toute façon, il était gagnant.

- Mais il a néanmoins perdu, me rétorqua Chetkos, Scott et le garçon sont toujours en vie.

- Vous n'y êtes pas ! lui lançai-je. Ils vont désormais devoir vivre en sachant que Bill aurait pu tuer son père, et vous trouvez que Bessinger a perdu !

Chetkos soupira :

- Peut-être pas, non. Vous feriez mieux de raccrocher. La police va arriver d'un instant à l'autre, et vous aurez besoin de ma présence pour confirmer votre histoire. Je viens tout de suite.

Je reposai le téléphone sur son support, lisant sur le visage de Scott le choc et la douleur qu'il éprouvait. Je me demandai si je lui avais vraiment fait une faveur en lui sauvant la vie, et je sus que je n'aurais de répit que je n'aie coincé Bessinger, d'une façon ou d'une autre.

TABLE DES MATIÈRES

LA MEUTE SILENCIEUSE (The Followers)	BORDEN DEAL
SUR LA ROUTE DU SUD (Dead Stop On The Road South)	ROBERT COLBY
POURQUOI NOUS ? (We're Really Not That Kind Of People)	SAMUEL W. TAYLOR
UN INCONNU DANS LA MAISON (The Deadly Guest)....	HELEN NIELSEN
LE GIBIER SUPRÊME (The Ultimate Prey)	TALMAGE POWELL
À PLEINES DENTS (Teeth In The Case)	CARI HENRY RATHJEN
L'ARTICLE DE LA MORT (Death-Bed)	FRANK SISK
LE FIN MOT (Sweet Tranquillity)	LÉO P. KELLEY
PAS UN ENNEMI AU MONDE (Not An Enemy In The World)	CHARLOTTE EDWARDS
TÉMOIN CANDIDE (Innocent Witness)	IRVING SCHIFFER
LE GRAND JEU (One Way Out)	CLARK HOWARD
LE COLLIER DE CHIEN (The Choker)	EDWARD D. HOCH
PREUVES EN POCHE (Pocket Evidence)	HAROLD Q. MASUR
L'ESCLAVE (The Slave)	HENRY SLESAR
LA NOUVELLE VICTIME (That Year's Victim)	JACK RITCHIE
FAVEUR (Favor)	STEPHEN WASYLYK

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Le frisson, c'est ma spécialité. Aussi ai-je réuni ici des histoires propres à le susciter, quel que soit le tempérament du lecteur.

Ce peut être aussi bien le frisson que l'on éprouve en se voyant suivi par des loubards dans une impasse obscure ou, tout au contraire, en se découvrant entièrement à la merci de policiers qui ne veulent pas écouter vos dénégations, voire en devenant gibier pour une chasse insolite, ou encore en apprenant que si l'on n'est pas inculpé de meurtre, on sera assassiné. Bref, en fait de frissons, vous avez ici le choix. Il en est seulement un que je suis incapable de vous procurer : le grand.

[1] Célèbre bandit américain du siècle dernier.

[2] Autoroute qui porte le nom du navigateur anglais Henry Hudson (t 1611) et qui remonte le fleuve Hudson, permettant de sortir rapidement de Manhattan.

[3] Médecin allemand (1840-1902) auteur de travaux sur les psychopathies sexuelles.

[4] La lettre A représente la note maximum ; la lettre F la plus mauvaise.

[5] Fédéral Aviation Administration.